

Baronne Emmuska Orczy

LE MOURON ROUGE

1905

The Scarlet Pimpernel

Traduit par Marcel Henriot-Bourgongne

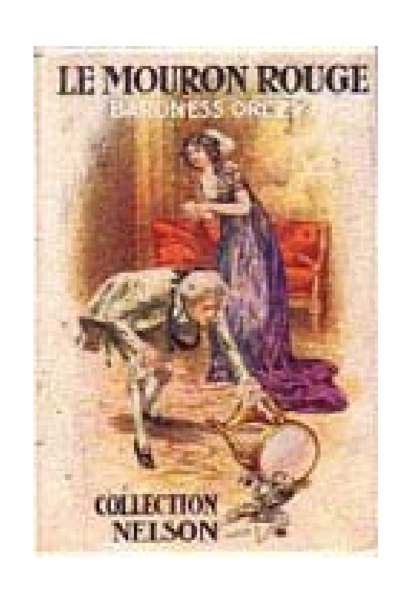


Table des matières

1

La barrière de Neuilly

Une foule grouillante, bruissante et houleuse d'êtres qui n'ont d'humain que le nom, car à les voir et les entendre, ils ne paraissent que des créatures féroces, animées par de grossières passions et par des appétits de vengeance et de haine. L'heure : quelques minutes avant le coucher du soleil ; et le lieu : la barrière de Neuilly, non loin de l'endroit où plus tard un tyran orgueilleux éleva un monument immortel à la gloire de la nation et à sa propre vanité.

Pendant presque tout le jour, la guillotine avait été occupée à sa hideuse tâche : tout ce dont la France avait été fière dans les siècles passés, en fait de noms anciens et de race noble, avait payé tribut à la liberté et à la fraternité. Le massacre n'avait cessé qu'à cette heure tardive de la journée, car il y avait maintenant pour le peuple d'autres spectacles plus intéressants à voir, un peu avant la fermeture définitive des portes.

La foule quitta en hâte la place de Grève, et se dirigea vers les différentes barrières afin d'assister à ce spectacle captivant.

On pouvait le voir tous les jours, car ces aristos étaient si bêtes. Ils étaient naturellement traîtres au peuple, tous, hommes, femmes et enfants, descendants des grands hommes qui, depuis les croisades, avaient fait la gloire de la France et constitué sa vieille noblesse. Leurs ancêtres avaient opprimé le peuple et l'avaient écrasé sous les talons rouges de leurs élégants souliers à boucles, et aujourd'hui le peuple était devenu le souverain de la France et écrasait ses anciens maîtres, non

pas sous ses talons, car à cette époque la plupart des gens du peuple allaient pieds nus, mais sous un poids plus effectif : le couteau de la guillotine.

Et chaque jour, chaque heure, l'affreux instrument de torture réclamait ses nombreuses victimes, hommes âgés, jeunes femmes, petits enfants, jusqu'au jour où il devait exiger après la tête d'un roi celle d'une reine jeune et belle.

Mais cela allait de soi : le peuple ne gouvernait-il pas la France ? Tout aristocrate était un traître, tous ses ancêtres l'avaient été avant lui : pendant deux cents ans, le peuple avait sué, avait peiné, était mort de faim, pour entretenir une cour débauchée dans une extravagante prodigalité ; et maintenant les descendants de ceux qui avaient aidé à rendre cette cour si brillante avaient à se cacher pour échapper à la mort, à s'enfuir s'ils voulaient éviter la vengeance tardive du peuple.

Oui, ils cherchaient à se cacher, ils cherchaient à s'enfuir ; de là le plaisir ! Chaque après-midi avant la fermeture des portes, lorsque les voitures des maraîchers s'en allaient en processions par les diverses barrières, il y avait quelques fous d'aristos qui tentaient de s'échapper des griffes du Tribunal révolutionnaire. Sous différents déguisements, sous divers prétextes, ils essayaient de se glisser à travers les portes si bien gardées par les soldats-citoyens de la République. Hommes en femmes, femmes en hommes, enfants en haillons : il y en avait de toutes sortes : ci-devant comtes, marquis et même ducs, qui voulaient s'enfuir de France, atteindre l'Angleterre ou quelque autre pays maudit, et là, chercher à exciter l'étranger contre la glorieuse Révolution, ou à lever une armée pour délivrer les malheureux prisonniers du Temple, qui naguère s'appelaient la famille royale de France.

Mais ils étaient presque toujours pincés aux barrières. Le sergent Bibot surtout, à la barrière de Neuilly, avait un flair

extraordinaire pour reconnaître un aristo sous le plus parfait déguisement. C'est alors que le jeu commençait. Bibot regardait sa proie comme un chat regarde une souris, il jouait avec elle pendant un bon quart d'heure quelquefois, faisait semblant d'être trompé par l'apparence, par la perruque et les autres arrangements d'acteurs qui cachaient l'identité d'un noble comte ou d'une marquise.

Oh ! ce Bibot, quel rude farceur ! Et l'on ne perdait point son temps en flânant autour de cette barrière de Neuilly pour le voir attraper un aristo au moment même où celui-ci cherchait à fuir la vengeance du peuple.

Parfois, Bibot laissait sa proie franchir la porte, lui permettant de croire pendant deux minutes que réellement elle s'était évadée de Paris, et que même elle pourrait atteindre en sûreté la côte anglaise : il laissait le pauvre malheureux marcher dix mètres vers la campagne et, alors, il envoyait après lui deux hommes pour le ramener démasqué.

Oh ! c'était très drôle, car une fois sur deux, le fugitif se trouvait être une femme, quelque fière marquise, à l'air terriblement comique, quand elle finissait par se trouver dans les griffes de Bibot, sûre de ce qui l'attendait le lendemain : un procès sommaire et ensuite la douce étreinte de madame Guillotine.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que, par cette belle soirée, autour de la porte de Bibot, la foule fût impatiente et excitée. La soif du sang croît lorsqu'on cherche à l'apaiser, jamais on ne l'étanche : pendant la journée, la foule avait vu tomber cent têtes sous le couteau, elle voulait s'assurer que le lendemain elle en verrait tomber cent autres.

Bibot était assis contre la grille de la barrière, sur un tonneau vide renversé : il avait sous ses ordres un petit

détachement de citoyens-soldats. Dans ces derniers temps la besogne avait été dure, les maudits aristos commençaient à être terrifiés et cherchaient de leur mieux à se glisser hors de Paris : hommes, femmes et enfants dont les ancêtres, même dans les temps reculés, avaient servi ces traîtres de Bourbons, étaient tous des traîtres eux-mêmes et n'étaient qu'une juste pâture pour le couperet.

Tous les jours Bibot avait eu le plaisir de démasquer quelques royalistes fugitifs et de les renvoyer au Tribunal révolutionnaire, à la merci de ce bon patriote, le citoyen Fouquier-Tinville.

Robespierre et Danton l'avaient tous deux félicité de son zèle, et Bibot était fier d'avoir, sur sa propre initiative, envoyé à la guillotine cinquante aristos au moins.

Aujourd'hui tous les sergents qui commandaient aux différentes portes avaient reçu des ordres spéciaux. Récemment, un grand nombre de ci-devant avaient réussi à se sauver de France et à gagner l'Angleterre. Il courait des bruits curieux à propos de ces disparitions : elles étaient devenues très fréquentes et extraordinairement audacieuses ; l'opinion publique en était étrangement surexcitée. Le sergent Grospierre avait été condamné à mort pour avoir, à la porte Nord, laissé filer sous ses yeux toute une famille de ci-devant.

On assurait que ces évasions étaient organisées par une bande d'Anglais, dont la témérité était sans égale et qui, par pure manie de se mêler de ce qui ne les regardait pas, occupaient leurs loisirs à enlever à madame Guillotine ses victimes légales.

Ces bruits s'étaient bientôt accrus d'une façon extravagante. Personne ne doutait que cette bande d'Anglais n'existât ; elle semblait se trouver sous la direction d'un homme

dont l'audace et le courage étaient presque fabuleux. D'étranges histoires circulaient : comment lui et les aristos qu'il sauvait devenaient soudainement invisibles en arrivant aux barrières, et comment ils s'échappaient des portes par un moyen surnaturel.

Personne n'avait vu ces mystérieux Anglais ; quant à leur chef, on n'en parlait jamais qu'avec un frisson superstitieux.

Pendant la journée, le citoyen Fouquier-Tinville recevait de quelque source inconnue un bout de papier ; quelquefois il le trouvait dans la poche de son manteau ; d'autres fois, quelqu'un le lui tendait dans la foule, quand il se rendait à la séance du Tribunal révolutionnaire. Le papier contenait toujours l'avis succinct que la bande d'Anglais intrigants était à l'œuvre et toujours il était signé d'une marque rouge : une petite fleur en forme d'étoile, celle que l'on appelle le mouron rouge.

Quelques heures après la réception de cet impertinent avis, les citoyens du Tribunal révolutionnaire apprenaient qu'un certain nombre de royalistes et d'aristocrates avaient réussi à gagner la côte et allaient chercher leur salut en Angleterre. Les gardes avaient été doublées aux portes, les sergents qui y commandaient avaient été menacés de mort, tandis que de généreuses récompenses avaient été promises à celui qui ferait prisonniers ces audacieux et insolents Anglais. On avait promis cinq mille francs à celui qui mettrait la main sur le mystérieux et insaisissable Mouron Rouge.

Chacun pensait que Bibot aurait ce bonheur. Bibot laissait cette idée prendre racine dans l'esprit de tous. Aussi chaque jour venait-on le voir à la barrière de Neuilly, dans l'espoir d'être là quand il arrêterait quelque aristo fugitif, qui peut-être serait accompagné de l'Anglais mystérieux.

– Bah ! dit-il à son fidèle caporal, le citoyen Grospierre était un sot ! Si j'avais été moi, à la barrière de Clichy, la

semaine dernière... Le citoyen Bibot cracha par terre pour exprimer son mépris de la stupidité de son collègue.

– Comment est-ce arrivé, citoyen ? demanda le caporal.

– Grospierre était à la porte faisant bonne garde, commença Bibot avec emphase, pendant que la foule s'écrasait autour de lui pour écouter avidement son récit. Tous, nous avons entendu parler de ce mêle-tout d'Anglais, ce maudit Mouron Rouge. Il ne passera pas cette porte, morbleu, à moins qu'il ne soit le diable ! Mais Grospierre était un sot. Les voitures franchissaient la grille, il y en avait une chargée de tonneaux et conduite par un vieil homme, avec un gamin à côté de lui. Grospierre était saoul, mais il se croyait très malin ; il regarda dans les tonneaux, dans la plupart du moins, vit qu'ils étaient vides et laissa passer le chariot.

Un murmure de colère et de réprobation parcourut le groupe de malheureux déguenillés qui entouraient le citoyen Bibot.

– Une demi-heure plus tard, continua le sergent, arrive un capitaine de la garde accompagné d'une douzaine d'hommes. « Est-ce qu'une voiture a passé ? demanda-t-il hors d'haleine à Grospierre. – Oui, répond Grospierre, il y a moins d'une demi-heure. – Et vous les avez laissés passer ! s'écrie le capitaine avec fureur ; vous expierez cela sur la guillotine, citoyen-sergent ; cette voiture cachait le ci-devant duc de Chalis et toute sa famille ! – Quoi ? éclate Grospierre ébahi. – Oui, et le conducteur n'était personne d'autre que ce maudit Anglais, le Mouron Rouge.

Un cri d'exécration accueillit ce récit. Le citoyen Grospierre avait payé sa bévue sur la guillotine, mais quel sot ! oh ! quel sot !

Bibot riait tant de son histoire qu'il lui fallut quelques secondes avant de continuer.

– « Poursuivez-les, mes braves ! s'écrie le capitaine, pensez à la récompense ! poursuivez-les ! ils ne peuvent être bien loin ! » Et là-dessus il s'élance par la porte suivi de ses douze soldats.

– Mais il était trop tard ! hurla la foule excitée.

– Jamais ils ne les rattrapèrent.

– Au diable, Grospierre ! Quelle folie !

– Il a mérité son sort.

– Quelle drôle d'idée de ne pas examiner ces tonneaux avec soin !

Ces saillies parurent amuser extrêmement le citoyen Bibot qui rit jusqu'à en avoir mal aux côtes et à pleurer à grosses larmes.

– Non, non, dit-il enfin, ces aristos n'étaient pas dans les tonneaux ; le conducteur n'était pas le Mouron Rouge !

– Quoi !

– Non ! Le capitaine de la garde était ce maudit Anglais déguisé et tous ses soldats des aristos !

La foule se tut cette fois : l'histoire sentait certainement le surnaturel et quoique la République eût aboli Dieu, elle n'avait pas complètement réussi à tuer la crainte du surnaturel dans le cœur du peuple. Certes, il fallait que cet Anglais fût le diable en personne.

Le soleil descendait très bas à l'ouest. Bibot se préparait à pousser les grilles.

– En avant les voitures, dit-il.

Une douzaine de chariots couverts s'allongeaient en file, prêts à quitter la ville, pour aller chercher dans la campagne voisine les légumes pour le marché du lendemain.

Bibot les connaissait presque tous, car ils passaient par sa porte deux fois par jour. Il parla à quelques-uns de ceux qui les conduisaient, la plupart étaient des femmes, et se donnait beaucoup de peine pour examiner l'intérieur des voitures.

– On ne sait jamais, disait-il, je n'ai pas envie d'être attrapé comme cette bête de Grospierre.

Les femmes qui conduisaient les chariots passaient habituellement leur journée sur la place de Grève, devant la plate-forme de la guillotine, à tricoter et à bavarder, tout en regardant la rangée de charrettes qui arrivaient chargées des victimes que le régime de la Terreur réclamait chaque jour. C'était très drôle de voir les aristos arriver à la réception de madame Guillotine, aussi les places les plus rapprochées de la plate-forme étaient-elles très recherchées.

Pendant la journée, Bibot avait été de service sur la place. Il reconnut la plupart des vieilles furies, les tricoteuses, comme on les appelait, qui étaient assises là et ne cessaient le mouvement de leurs aiguilles pendant que les têtes tombaient sous le couteau, sans se soucier d'être éclaboussées du sang de ces maudits aristos.

– Hé ! la mère ! dit Bibot à l'une de ces horribles mégères, qu'est-ce que vous avez là ?

Il l’avait déjà vue dans la journée avec son tricot et son fouet à côté d’elle. Maintenant elle avait attaché au manche de son fouet une rangée de boucles de cheveux de toutes nuances, depuis l’or jusqu’à l’argent, du blond au noir, et les caressait de ses énormes doigts osseux en plaisantant avec Bibot.

– Je me suis liée d’amitié avec l’amoureux de madame Guillotine, dit-elle avec un rire grossier, il m’a coupé ça sur les têtes, tandis qu’elles roulaient. Il m’en a promis d’autres demain, mais je ne sais pas si je serai à ma place ordinaire.

– Ah ! pourquoi ça, la mère ? demanda Bibot, qui, bien que soldat endurci, ne pouvait s’empêcher de frissonner à l’aspect répugnant de cette mégère, avec son horrible trophée.

– Mon petit-fils a la petite vérole, dit-elle en indiquant du doigt l’intérieur de la voiture, il y en a qui prétendent que c’est la peste ! Si c’est vrai, on ne me laissera pas entrer dans Paris demain.

En entendant les mots « petite vérole » Bibot fit rapidement quelques pas en arrière, et, quand la vieille sorcière parla de peste, il battit en retraite aussi vite qu’il put.

– Ah ! malédiction ! gronda-t-il, tandis que toute la foule s’écartait en hâte de la voiture, la laissant toute seule au milieu de la place.

La vieille mégère ricana.

– Le diable t’emporte, citoyen, tu es un poltron. Bah ! Un homme qui a peur de la maladie !

– Dites donc, la peste !

Chacun était épouvanté et silencieux, rempli d'horreur pour l'affreuse maladie, la seule chose qui avait encore le pouvoir d'exciter la terreur et le dégoût chez ces sauvages et bestiales créatures.

– Fiche-moi le camp, toi, avec ta portée de pestiférés ! hurla Bibot d'une voix rauque.

Et après une autre plaisanterie grossière, la vieille furie fouetta en riant son vieux bidet efflanqué et lança sa voiture hors de la porte.

Cet incident avait gâté l'après-midi ; le peuple était terrifié par les deux épouvantables fléaux, qui étaient les avant-coureurs d'une mort terrible dans un complet abandon.

Tous traînaillaient autour de la barrière, silencieux et maussades, ils se regardaient avec défiance, chacun évitant instinctivement les autres, de peur que la peste ne fût embusquée au milieu d'eux.

Tout à coup, de même que dans le cas de Grospierre, un capitaine de la garde apparut. Mais Bibot le connaissait et il n'était pas à craindre qu'on eût affaire à quelque Anglais déguisé.

– Une voiture ! cria-t-il hors d'haleine, même avant d'être arrivé à la barrière.

– Quelle voiture ? demanda Bibot brusquement.

– Conduite par une vieille sorcière, une voiture couverte ?

– Il y en avait une douzaine.

– Une vieille furie qui disait que son petit-fils avait la peste ?

– Oui.

– Vous ne les avez pas laissés passer ?

– Morbleu ! dit Bibot dont les joues pourpres étaient soudainement devenues exsangues de peur.

– La voiture contenait la ci-devant comtesse de Tournay et ses deux enfants, tous traîtres et condamnés à mort.

– Et leur conducteur ? gronda Bibot, en frissonnant.

– Sacré tonnerre ! mais on craint que ce ne soit ce maudit Anglais lui-même, le Mouron Rouge !

2

Douvres : au Repos du Pêcheur

Dans la cuisine, Sally était très occupée ; les casseroles et les poêles à frire s'allongeaient en rangs serrés sur le fourneau, l'énorme marmite ronflait sur un coin, la rôtissoire tournait avec une lenteur majestueuse en présentant alternativement à la flamme les différentes faces d'un respectable quartier de bœuf.

Les deux petites aides de cuisine s'agitaient au milieu de tout cela, empressées, rouges, essoufflées, leurs manches de toile bien relevées, montrant des bras potelés ; elles éclataient de rire à quelque drôlerie comprise d'elles seules, chaque fois que Miss Sally tournait un instant le dos.

La vieille Jemima, aussi lourde d'esprit qu'épaisse d'aspect, n'arrêtait pas de grogner en sourdine, tout en remuant méthodiquement la marmite sur le feu.

– Eh bien ! Sally ! cria de la salle à manger voisine une voix joyeuse, sinon mélodieuse.

– Dieu me bénisse ! s'exclama Sally, avec un rire de bonne humeur, que leur faut-il encore, je me le demande !

– De la bière pour sûr, grogna Jemima, vous n'allez pas croire que Jimmy Pitkin en ait assez avec un pot ?

– Monsieur Harry, on dirait que vous avez une soif extraordinaire aujourd'hui, murmura Martha, une des petites aides de cuisine ; et ses petits yeux noirs et brillants clignaient

en rencontrant ceux de sa camarade, ce qui les faisait partir toutes deux de fous rires étouffés.

Sally parut agacée un instant et, tout en songeant, essuya ses mains sur ses hanches arrondies ; ses paumes étaient tentées évidemment de se mettre en contact avec les joues roses de Martha, mais sa bonne humeur naturelle reprit le dessus et, avec une moue et un haussement d'épaules, elle fixa son attention sur les pommes de terre frites.

– Eh bien ! Sally ! Eh ! Sally !

Et un chœur de pots d'étain secoués avec impatience sur le chêne des tables de la salle accompagnait les bruyants appels à la séduisante fille de l'hôtelier.

– Sally ! cria une voix dominant les autres, et cette bière ? cela va-t-il durer toute la nuit ?

– Je trouve que le père pourrait bien leur porter la bière, murmura Sally, tandis que Jemima, lourdement et sans autre commentaire, prenait sur le rayon une paire de cruches couronnées d'écume et commençait à remplir un certain nombre de pots d'étain avec cette bière de ménage pour laquelle le Repos du Pêcheur était célèbre depuis l'époque du roi Charles, il sait pourtant combien il y en a à faire ici.

– Votre père est bien trop occupé à parler politique avec M. Hempseed pour s'embarrasser de vous et de la cuisine, bougonna Jemima à mi-voix.

Sally s'était précipitée vers le petit miroir qui pendait au mur dans un coin de la cuisine, vivement elle arrangeait ses cheveux et remettait son bonnet tuyauté sous l'angle le plus seyant à ses boucles brunes ; puis elle prit par leurs anses les pots d'étain, trois dans chacune de ses vigoureuses mains

hâlées, et moitié riant, moitié grognant et rougissant, les porta dans la salle.

Dans cette pièce on ne pouvait vraiment pas s'apercevoir de la bousculade et de l'activité qui régnaient à côté, parmi les quatre femmes, dans la cuisine brûlante.

La salle du Repos du Pêcheur (une curiosité actuellement, au début du vingtième siècle) n'avait pas encore acquis à la fin du dix-huitième siècle, cette notoriété et cette importance qu'un siècle de plus et la manie archéologique de notre époque lui ont conférées depuis.

Cependant, déjà en ce temps-là, c'était un vieux coin ; les poutres et les chevrons noircis par l'âge en témoignaient, ainsi que les sièges à panneaux, hauts de dossiers, entourant les longues tables de chêne ciré, sur lesquelles les traces d'innombrables gobelets d'étain de toutes dimensions avaient formé des dessins fantastiques.

Dans la fenêtre en vitrail, une bordure de pots de géraniums rouges et de dauphinelles bleues donnait une note de couleur gaie dans le sombre cadre de chêne.

Il était clair pour l'observateur le plus superficiel que M. Jellyband, propriétaire du Repos du Pêcheur à Douvres, était heureux dans ses affaires. Les étains sur les beaux vieux dressoirs et le cuivre couronnant l'âtre énorme étincelaient comme de l'or et de l'argent, le pavage de carreaux rouges resplendissait autant que l'écarlate des géraniums qui fleurissaient la fenêtre, et tout cela montrait que les serviteurs étaient nombreux et actifs, que la clientèle était fidèle et comportait ce raffinement d'ordre et d'élégance.

Lorsque Sally apparut, souriant sous son air sévère et montrant une rangée d'étincelantes dents blanches, elle fut accueillie par un chœur d'acclamations et d'applaudissements.

– Voilà Sally ! Eh bien ! Sally ! Vive la jolie Sally !

– Je croyais que vous étiez devenues sourdes dans votre cuisine, marmotta Jimmy Pitkin, passant le revers de sa main sur ses lèvres sèches.

– C'est bien ! c'est bien ! cria Sally, tout en posant sur les tables les pichets fraîchement remplis. Dieu ! que vous êtes pressés ! C'est-y que votre grand-mère est à la mort et que vous voulez voir la pauvre âme avant qu'elle ne s'en aille ? Je n'ai jamais vu une pareille bousculade !

Une fanfare de rires joyeux reçut cette plaisanterie qui fut longtemps pour la compagnie la source de nombreux quolibets.

Sally paraissait maintenant moins impatiente de retourner à ses pots et à ses casseroles. Un jeune blond, les cheveux bouclés, les yeux bleus, le regard ardent, occupait presque toute son attention et tout son temps, pendant que de grosses plaisanteries sur la grand-mère fictive de Jimmy Pitkin passaient de bouche en bouche, coupées de lourdes bouffées d'acre fumée de tabac.

Devant l'âtre, les jambes écartées, une longue pipe en terre entre les dents, se tenait notre hôte lui-même, le digne M. Jellyband, propriétaire du Repos du Pêcheur, comme son père l'avait été, de même que son grand-père et son arrière-grand-père. Large de carrure, jovial d'aspect, le crâne quelque peu dégarni, Jellyband était certainement la fidèle incarnation du John Bull campagnard à cette époque... époque où les préjugés d'insulaires étaient à leur apogée, où un Anglais fût-il lord, fermier ou paysan, considérait toute l'Europe comme un antre

d’immoralité et le reste du monde comme un pays inexploré peuplé de sauvages et de cannibales.

Notre digne hôte, ferme et solidement planté sur ses jambes, fumait sa longue bouffarde, indifférent à tout chez lui et méprisant tout au-dehors. Il portait le typique gilet rouge à boutons de cuivre, la culotte de velours, les bas de laine grise et les élégants souliers à boucles, ce qui caractérisait en ce temps tout aubergiste qui se respectait en Grande-Bretagne ; et tandis que Sally, jolie et orpheline, aurait eu besoin de quatre paires de mains solides pour faire tout l’ouvrage qui retombait sur ses épaules arrondies, Jellyband discutait les affaires des nations avec ses hôtes privilégiés.

Certes, elle avait l’air extrêmement gaie et confortable, cette salle à manger, éclairée par deux lampes reluisantes suspendues aux poutres du plafond. À travers les épais nuages de fumée de tabac qui s’accrochaient à tous les coins de la pièce, les physionomies des clients de M. Jellyband apparaissaient rouges et plaisantes à regarder ; ils semblaient être en bons termes entre eux, ainsi qu’avec leur hôte et avec tout le monde ; de tous les côtés de la salle de bruyants éclats de rire accompagnaient les causeries agréables, et pas très intellectuelles, tandis que les fous rires étouffés de Sally témoignaient de l’excellent usage que M. Harry Waite faisait du peu de temps qu’elle paraissait consentir à lui accorder.

Ceux qui patronnaient l’établissement de Jellyband appartenaient presque tous à la classe des pêcheurs, mais les pêcheurs sont connus pour avoir toujours soif, et le sel qu’ils respirent quand ils sont en mer n’est pas pour rien dans la sécheresse de leurs gosiers lorsqu’ils sont à terre. Mais le Repos du Pêcheur était quelque chose de plus qu’un rendez-vous à l’usage de ce pauvre monde. Les diligences de Douvres à Londres partaient tous les jours de l’hôtellerie ; les voyageurs qui avaient traversé la Manche et ceux qui entreprenaient le

« grand tour » faisaient tous connaissance avec M. Jellyband, ses vins français et sa bière de ménage.

C'était vers la fin de septembre 1792 et le temps qui avait été beau et chaud tout le mois avait soudainement changé ; pendant deux jours des torrents d'eau avaient inondé le sud de l'Angleterre, faisant leur possible pour anéantir les chances que les pommes, les poires et les prunes tardives avaient de devenir de bons et de respectables fruits. En ce moment même la pluie battant le vitrail et dégringolant le long de la cheminée faisait gaiement crépiter le bois dans le feu.

– Bon Dieu ! avez-vous jamais vu un mois de septembre aussi humide, monsieur Jellyband ? demanda M. Hempseed.

Monsieur Hempseed était assis sur l'un des sièges dans l'âtre, car c'était une autorité et un important personnage que ce M. Hempseed, et pas seulement au Repos du Pêcheur, où M. Jellyband s'adressait particulièrement à lui lorsqu'il voulait faire ressortir la valeur de ses arguments politiques, mais aussi dans tout le voisinage, où son instruction et particulièrement sa connaissance des Écritures étaient tenues en haute considération et en profond respect. Une main enfoncée dans une des larges poches de sa culotte de velours que surmontait une blouse brodée avec recherche et assez usée, l'autre main tenant sa pipe en terre, M. Hempseed regardait avec découragement à travers la chambre les petits ruisseaux qui coulaient le long des carreaux de la fenêtre.

– Non, répliqua Jellyband sentencieusement, je ne crois pas l'avoir jamais vu, monsieur Hempseed, et voilà près de soixante ans que je suis dans le pays.

– Oh ! vous ne vous souvenez pas des trois premières années de ces soixante ans-là, monsieur Jellyband, interrompit M. Hempseed. Un bambin ne fait guère attention au temps, du

moins en ce monde-ci, et moi, voilà près de soixante-quinze ans que j'y vis.

La supériorité de ces sages réflexions était si incontestable que sur le moment Jellyband ne se trouva pas prêt à répondre avec son abondante argumentation habituelle.

– Ça ressemble plutôt à avril qu'à septembre, vous ne trouvez pas ? continua M. Hempseed, plaintivement, tandis qu'une averse faisait crépiter le feu.

– Ah ! pour sûr ! convint notre digne hôte, mais que pouvez-vous attendre, que je dis, monsieur Hempseed, avec le gouvernement que nous avons ?

M. Hempseed branla la tête avec une prudence infinie tempérée par une méfiance profondément enracinée du climat et du gouvernement britanniques.

– Je n'attends rien, monsieur Jellyband ; du pauvre monde comme nous ne comptons pas grand-chose à Londres ; je le sais bien et ce n'est pas souvent que je m'en plains, mais quand il nous arrive une humidité pareille en septembre et que tous mes fruits pourrissent et meurent comme des premiers-nés d'Égypte, sans profit pour personne, si ce n'est pour un tas de Juifs, de colporteurs et d'autre engeance semblable avec leurs oranges et tous leurs fruits de mécréants... que personne n'achèterait si les pommes et les poires d'Angleterre étaient bien poussées. Comme dit l'Écriture...

– C'est très vrai, monsieur Hempseed, rétorqua Jellyband, et que pouvez-vous attendre de mieux ? Ce sont tous ces diables de Français de l'autre côté de la Manche en train de tuer leur roi et leur noblesse, et M. Pitt, M. Fox et M. Burke, qui se battent et se chamaillent pour savoir si nous, Anglais, nous devons laisser

continuer ce manège de païens. Laissez-les se tuer, dit M. Pitt. Arrêtez-les, dit M. Burke.

– Et laissez-les s'entre-tuer et qu'ils se fassent damner sans nous, dit M. Hempseed avec emphase, car il n'avait que peu de sympathie pour les arguments politiques de son ami Jellyband, pour lesquels il avait toujours à descendre des régions élevées où il planait, et qui ne lui donnaient pas beaucoup d'occasions de faire montre de ces perles de sagesse qui lui avaient gagné une si grande réputation dans le voisinage et tant de pots de bière gratuits au Repos du Pêcheur.

– Laissez-les se tuer, répéta-t-il, mais ne nous laissez pas avoir une pareille pluie en septembre, car c'est contre la loi et contre les Écritures qui disent...

– Mon Dieu ! monsieur Harry, que vous m'avez fait tressauter !

C'était malheureux pour Sally et pour son entretien galant que cette remarque arrivât au moment précis où M. Hempseed rassemblait son souffle dans l'intention de se soulager d'une de ces fameuses citations bibliques qui l'avaient rendu célèbre ; cela amena sur la jolie tête de Sally le flot de la colère paternelle.

– Eh bien ! Sally, eh bien ! dit-il, cherchant à donner un air sévère à sa joyeuse figure, cesse tes bêtises avec ce jeune freluquet, et fais avancer l'ouvrage.

– L'ouvrage va bien, père.

Mais le ton de M. Jellyband était péremptoire. Il avait d'autres vues pour sa séduisante fille, son enfant unique, qui serait un jour, quand Dieu le voudrait, la propriétaire du Repos du Pêcheur, que de la marier à l'un de ces jeunes garçons qui ne gagnaient avec leur filet qu'une existence précaire.

– As-tu entendu, ma fille ? dit-il avec ce ton tranquille auquel personne dans l'auberge n'osait désobéir, soigne le dîner de lord Tony, car, s'il n'est pas le meilleur que nous puissions faire et si lord Tony n'est pas content, méfie-toi de ce qui t'attend ; c'est bon, file.

Sally obéit sans entrain.

– Vous attendez quelqu'un de particulier ce soir, monsieur Jellyband ? demanda Jimmy Pitkin, faisant un effort loyal pour distraire l'attention de son hôte des circonstances qui avaient accompagné le départ de Sally.

– Oui ! des amis de lord Tony lui-même. Des ducs et des duchesses de l'autre côté de l'eau, que le jeune lord et son ami Sir Andrew Ffoulkes et d'autres gentilshommes ont aidé à arracher des griffes de ces diables d'égorgeurs.

Mais c'en était trop pour la philosophie combative de M. Hempseed.

– Bon Dieu, dit-il, pourquoi font-ils ça, je n'aime pas qu'on se mêle des affaires des autres. Comme dit l'Écriture...

– C'est possible, monsieur Hempseed, interrompit Jellyband avec une ironie mordante, comme vous êtes un ami personnel de M. Pitt et que vous dites avec M. Fox : Laissez-les s'égorger !

– Faites excuse, monsieur Jellyband, protesta faiblement Hempseed, je ne crois pas que j'aie jamais dit ça.

Mais M. Jellyband avait enfin réussi à enfourcher son dada favori et n'avait pas la moindre intention d'en descendre si vite.

– Ou bien, c’est peut-être que vous vous êtes comme ça lié d’amitié avec quelques-uns de ces gaillards de Français dont on raconte qu’ils ont passé l’eau pour nous réconcilier avec leurs façons d’assassins.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur Jellyband, tout ce que je sais…

– Tout ce que je sais moi, déclara notre hôte, c’est qu’il y avait mon ami Peppercorn, celui à qui appartient le Sanglier bleu et qui était bien le plus fidèle et le plus loyal Anglais qu’il y eût dans le pays. Et maintenant, voyez-le ! Il s’est lié avec quelques-uns de ces mangeurs de grenouilles et trinque avec eux comme s’ils étaient des Anglais, au lieu d’être une bande de mécréants, de païens, d’espions. Bref, qu’est-ce qui est arrivé ? Maintenant Peppercorn a la tête en feu, parle de révolutions, de liberté, et crie contre les aristocrates, juste comme M. Hempseed fait ici.

– Faites excuse, monsieur Jellyband. Je ne crois pas que j’aie jamais dit… Jellyband en avait appelé à la compagnie en général, qui écoutait, frappée d’horreur et bouche bée, le récit des crimes de M. Peppercorn. À l’une des tables, deux clients, qui, à en juger par leur costume, devaient être des gentlemen, avaient laissé le jeu de dominos qu’ils venaient d’entamer et, amusés, écoutaient depuis un moment les divagations politiques de M. Jellyband. L’un d’eux, avec un demi-sourire sarcastique, se tourna vers le centre de la chambre, où M. Jellyband se tenait debout.

– Vous avez l’air de trouver, mon honnête ami, dit-il avec calme, que ces Français, des espions, je crois que vous les appelez, sont de bien malins compagnons pour avoir fait, comme qui dirait, du hachis avec les opinions de votre ami M. Peppercorn. Comment croyez-vous qu’ils s’y soient pris ?

– Mon Dieu, monsieur, je suppose qu'ils lui ont conté leurs balivernes accoutumées, les Français qu'on m'a dit, ont la langue bien pendue, et M. Hempseed, ici présent, vous dira comment il se fait qu'ils vous retournent les gens avec le petit doigt.

– Vraiment, monsieur Hempseed ?

– Non, monsieur ? répliqua Hempseed furieux. Je ne puis vous donner les renseignements que vous demandez.

– Ma foi, espérons, mon digne hôte, que ces malins espions ne réussiront pas à retourner vos opinions de très fidèle sujet du roi.

C'en était trop pour l'aimable sérénité de M. Jellyband. Il partit d'un bruyant éclat de rire auquel bientôt firent écho tous ceux qui étaient ses débiteurs.

– Hahaha ! Hohoho ! Héhéhé ! Il rit sur tous les tons, notre digne hôte, il rit jusqu'à en avoir mal aux côtes et à en pleurer à grosses larmes. Écoutez-moi ça ! L'avez-vous entendu dire qu'ils allaient retourner mes opinions ? Eh ! Dieu vous protège, monsieur, mais vous dites de drôles de choses.

– Eh bien ! monsieur Jellyband, dit sentencieusement M. Hempseed, vous savez ce que dit l'Écriture : *Que celui qui est debout prenne garde à lui, de crainte de tomber.*

– Mais écoutez-le, monsieur Hempseed, répliqua M. Jellyband qui se tenait toujours les côtes de rire. L'Écriture ne me connaissait pas. Quoi, je ne voudrais même pas boire un verre de bière avec un de ces assassins de Français et il n'y a rien qui me ferait changer d'avis. J'ai entendu dire que pas un de ces mangeurs de grenouilles ne savait parler l'anglais du roi. Alors pour sûr que si quelqu'un d'eux cherchait à me parler son

jargon de mécréant, je le remettrais de suite à sa place, et un homme prévenu en vaut deux, comme on dit.

– Eh bien ! mon brave ami, acquiesça gaiement l'étranger, je vois que vous êtes beaucoup trop fin et qu'à vous tout seul vous valez bien vingt Français. À votre santé, mon digne hôte, si vous voulez me faire l'honneur de finir cette bouteille avec moi, dit-il en levant son verre.

– C'est bien de la politesse, monsieur, et ce n'est pas de refus, répondit Jellyband en essuyant les abondantes larmes que le rire avait amenées à ses yeux.

L'étranger remplit de vin deux gobelets et après en avoir offert un à notre hôte, prit lui-même l'autre.

– Bon Anglais comme nous le sommes tous, fit-il, tandis que le même sourire ironique flottait sur ses lèvres minces, fidèles sujets de Sa Majesté, comme nous le sommes aussi, nous devons malgré tout reconnaître que cette boisson, tout au moins, est une bonne chose qui nous vient de France.

– Ah ! pour ça, personne ne dira le contraire.

– Au meilleur aubergiste d'Angleterre, à notre digne hôte, M. Jellyband, fit l'étranger d'une voix sonore.

– Hip, hip, hurrah ! acclama toute la compagnie présente.

Puis des battements de mains retentissants et des heurts de pichets résonnèrent sur la table, accompagnés de rires sans motifs précis, et d'exclamations sourdes de Jellyband.

– Pensez donc, moi, me laisser monter la tête par un mécréant d'étranger ! Quoi ! Dieu vous protège, monsieur, mais vous dites de drôles de choses.

L’étranger approuva cordialement cette constatation évidente. Il était absurde de supposer que n’importe qui pût renverser les opinions solidement enracinées de M. Jellyband au sujet de la nullité complète des habitants de tout le continent européen.

3

Les réfugiés

En Angleterre, à cette époque, les esprits étaient très montés contre les Français. Des contrebandiers, aussi bien que d'honnêtes négociants faisant le commerce entre la France et la côte anglaise, apportaient des bribes de nouvelles. Ce qu'on apprenait par eux faisait bouillir le sang de tout brave Anglais, et lui donnait grand désir de marcher sur les égorgeurs qui avaient emprisonné leur roi et sa famille, fait subir à la reine et à ses enfants les traitements les plus odieux, et allaient maintenant jusqu'à demander ouvertement le sang de tous les Bourbons et de leurs partisans.

L'assassinat de la princesse de Lamballe, la jeune et charmante amie de Marie-Antoinette, avait rempli les consciences anglaises d'une horreur inexprimable ; le supplice quotidien de nombre de royalistes de marque, dont l'unique crime était leur nom aristocratique, semblait crier vengeance à toute l'Europe civilisée.

Malgré tout, personne n'osait intervenir. Burke avait épuisé toute son éloquence pour chercher à entraîner le gouvernement britannique à combattre la révolution française, mais Pitt, avec sa prudence caractéristique, n'avait pas admis que son pays fût prêt à s'engager dans une nouvelle guerre, coûteuse et difficile. C'était à l'Autriche de prendre l'initiative, l'Autriche dont la plus jolie des filles était alors une reine détrônée, emprisonnée, insultée journellement par les hurlements de la populace ; ce n'était pas le moment, ajoutait Fox, pour l'Angleterre entière de

prendre les armes, parce que la moitié des Français avait décidé d'assassiner l'autre.

Quant à Jellyband et à son ami John Bull, bien qu'ils regardassent tous les étrangers avec un mépris écrasant, ils étaient royalistes et antirévolutionnaires jusqu'aux moelles, et, à l'heure actuelle, ils étaient furieux contre Pitt à cause de sa prudence et de sa modération, bien que tout naturellement ils n'eussent pas la moindre idée des raisons diplomatiques qui guidaient la conduite du grand homme.

Mais voici que Sally rentrait en courant très surexcitée et affairée. Les joyeux compagnons dans la salle n'avaient rien entendu du bruit à l'extérieur, mais elle avait aperçu s'arrêtant devant la porte du Repos du Pêcheur un cheval et un cavalier ruisselants d'eau, et tandis que le palefrenier accourait prendre les rênes, la gentille Miss Sally s'était précipitée vers la porte d'entrée pour souhaiter la bienvenue au visiteur.

– Je crois avoir vu dans la cour le cheval de Lord Antony, dit-elle en traversant la salle en toute hâte.

Mais déjà du dehors on avait repoussé le battant et, un moment plus tard, un bras recouvert de drap gris et trempé de pluie entourait la taille de la jolie Sally, tandis qu'une voix chaude résonnait au milieu des lambris de chêne.

– Vivent vos yeux noirs qui voient si clair, ma petite Sally, s'écria l'homme qui venait d'entrer.

De son côté le digne M. Jellyband arrivait affairé, alerte, faisant l'empressé, comme il convenait pour recevoir l'un des hôtes favoris de son auberge.

– Ma parole, Sally, ajouta Lord Antony, en posant un baiser sur les joues en fleur de Miss Sally, vous devenez de plus

en plus jolie, chaque fois que je vous vois, et mon brave Jellyband doit avoir une rude besogne pour écarter la main des galants de votre taille si mince. – Vous disiez, monsieur Waite ?

M. Waite, partagé entre le respect qu'il devait à milord et l'aversion qu'il avait pour ce genre de plaisanteries, répondit simplement par un grognement indécis.

Lord Antony Dewhurst, l'un des fils du duc d'Exeter, était un jeune Anglais typique de son temps, grand, bien planté, large d'épaules, d'une physionomie joyeuse. Partout où il allait, son rire clair sonnait. Bon sportsman, gai compagnon, homme du monde poli et courtois, n'ayant pas trop de cervelle pour gâter son humeur, il était un favori universel, aussi bien dans les salons de Londres que dans les salles des hôtelleries de village.

Au Repos du Pêcheur chacun le connaissait ; il aimait à faire voile pour la France, et jamais il ne manquait de passer une nuit sous le toit du digne M. Jellyband soit à l'aller soit au retour.

Il fit un signe de tête à Waite, à Pitkin et aux autres, lorsque enfin il lâcha la taille de Sally, et il traversa la pièce pour aller se réchauffer et se sécher dans l'âtre ; en même temps il lança un regard rapide et quelque peu soupçonneux aux deux étrangers qui tranquillement avaient repris leur jeu de dominos, et, pendant quelques secondes, une expression de profonde gravité, d'anxiété même, assombrit sa physionomie jeune et joviale.

Mais ce ne fut qu'un éclair ; l'instant d'après il s'était tourné vers M. Hempseed, qui respectueusement portait la main à son front.

– Eh bien ! monsieur Hempseed, et les fruits ?

– Ça va mal, milord, ça va mal, mais que pouvez-vous attendre sous un gouvernement qui favorise ces sacripants de Français qui voudraient tuer leur roi et toute leur noblesse ?

– Ventre-saint-gris ! ils le feraient, mon bon Hempseed, du moins pour ceux qui ont la mauvaise chance de se laisser prendre. Mais nous avons quelques amis qui arrivent ici ce soir qui, eux au moins, ont échappé à leurs griffes.

Lorsque le jeune homme dit ces mots, il parut jeter un regard défiant sur les deux étrangers tranquilles dans le coin.

– Grâce à vous, milord, et à vos amis, m'a-t-on raconté, dit M. Jellyband. Mais aussitôt Lord Antony secoua le bras de notre hôte pour l'avertir :

« Chut ! » fit-il d'un ton péremptoire, et, instinctivement, de nouveau il regarda les étrangers.

– Oh ! mon Dieu, n'ayez pas peur, c'est parfait, je n'aurais rien dit si nous n'avions pas été entre amis. Ce monsieur-là est un sujet du roi George, aussi loyal et aussi fidèle que vous êtes vous-même, milord, sauf révérence. Il n'est arrivé à Douvres que dernièrement et il installe un commerce par ici.

– Un commerce ? Alors, ma parole, ce doit être comme entrepreneur des pompes funèbres, car je n'ai jamais vu une figure plus lamentable.

– Non, milord, je crois que ce monsieur est un veuf, ce qui expliquerait bien son aspect mélancolique ; mais néanmoins je garantis que c'est un ami, et vous devez reconnaître, milord, que personne ne peut mieux juger les figures que le propriétaire d'une auberge de village.

– Alors, ça va bien, si nous sommes entre amis, continua Lord Antony, qui ne paraissait pas enclin à discuter ce sujet avec son hôte. Mais, dites-moi, vous n'avez personne d'autre qui habite ici, n'est-ce pas ?

– Personne, milord, et pas d'arrivants non plus, du moins...

– Du moins ?

– Oh ! personne à qui Votre Seigneurie mettrait objection, je le sais.

– Qui est-ce ?

– Eh bien ! milord, Sir Percy Blakeney et sa dame seront ici dans quelques minutes, mais ils ne resteront pas.

– Lady Blakeney ? demanda Lord Antony quelque peu étonné.

– Oui, milord, le capitaine du bateau de Sir Percy vient de venir. Il dit que le frère de Sa Seigneurie traversera le détroit pour la France aujourd'hui, à bord du *Day Dream*, qui est le voilier de plaisance de Sir Percy et Sir Percy et milady viendront ici pour ne nous quitter qu'à la dernière minute. Cela ne vous ennuie pas, milord ?

– Non, non, mon ami, pas du tout, rien ne m'ennuierait, sauf ce souper, s'il n'était pas le meilleur que Miss Sally puisse cuire et le meilleur qui ait jamais été servi sur la table du Repos du Pêcheur.

– Quant à cela, soyez sans crainte, milord, s'exclama Sally qui tout le temps avait été très occupée à mettre le couvert.

Et elle paraissait très gaie et très engageante, cette table, garnie au centre d'un grand bouquet de dahlias de diverses couleurs et, tout autour, de gobelets d'étain bien reluisants et de porcelaine bleue.

– Pour combien de personnes, milord ?

– Cinq places, ma jolie Sally, mais préparez le dîner pour dix au moins, mes amis seront fatigués et affamés aussi, j'espère. Quant à moi, je vous assure que ce soir j'avalerais bien la moitié d'un bœuf.

– Les voilà, je crois, dit Sally agitée.

On pouvait entendre distinctement un bruit de sabots de chevaux et de roues qui approchaient rapidement.

Il y eut dans la salle une émotion générale. Chacun voulait voir les élégants amis de Lord Antony, qui arrivaient de l'autre côté de l'eau. Miss Sally lança un ou deux regards rapides à la petite glace qui pendait au mur, et le digne M. Jellyband sortit en hâte pour être le premier à souhaiter la bienvenue à ses hôtes de distinction. Il n'y eut que les deux étrangers dans le coin qui ne participèrent pas à l'agitation environnante. Ils finissaient tranquillement leur partie de dominos et ne regardaient même pas vers la porte.

– Tout droit, comtesse, la porte à votre droite, disait dehors une voix agréable.

– Oui, les voilà bien arrivés, s'écria Lord Antony, enchanté. Allons, Sally, voyez à nous servir la soupe le plus tôt possible.

La porte fut repoussée, grande ouverte, et, précédé de Jellyband qui se perdait dans ses révérences, un groupe de

quatre personnes, deux dames et deux hommes, entra dans la salle.

– Soyez les bienvenus dans la vieille Angleterre, fit avec effusion Lord Antony, avançant rapidement vers les arrivants, les deux mains tendues.

– Lord Antony Dewhurst, je suppose, dit en anglais une des deux dames avec un accent étranger prononcé.

– Pour vous servir, madame.

Il baisa cérémonieusement la main des deux femmes, puis, se tournant vers les hommes, il les reçut cordialement.

Sally était déjà en train d'aider les Françaises à ôter leurs manteaux de voyage, et toutes deux se tournèrent en frissonnant vers l'âtre où la flamme brillait gaiement.

Un mouvement se produisait dans l'ensemble de la compagnie présente. Sally s'était précipitée dans sa cuisine ; Jellyband, toujours distribuant des saluts à profusion, arrangeait quelques sièges autour du feu. Monsieur Hempseed touchait son front du doigt et laissait libre la place qu'il occupait dans l'âtre. Chacun examinait les étrangers avec curiosité, tout en y mettant quelque discrétion.

– Ah, messieurs, que puis-je vous dire ? s'exclama la plus âgée des deux femmes, en présentant à la chaleur du brasier ses mains fines et aristocratiques et en regardant avec une gratitude indicible d'abord Lord Antony, puis l'un des deux jeunes gens qui l'avaient accompagnée et qui était occupé à se débarrasser d'un lourd manteau à collets.

– Oh ! comtesse, tout simplement que vous êtes heureuse d'être en Angleterre, répondit Lord Antony, et que vous n'avez pas trop souffert de ce pénible voyage.

– Certainement, nous sommes heureuses d'être en Angleterre ; déjà nous avons oublié tout ce que nous avons souffert – et ses yeux se remplissaient de larmes.

Sa voix était basse et bien timbrée et sur son visage régulier, surmonté d'abondants cheveux blancs coiffés très haut sur le front, à la mode du temps, on pouvait voir la trace de bien des souffrances, supportées avec beaucoup de dignité calme et de noblesse.

– J'espère que mon ami, Sir Andrew Ffoulkes, s'est montré agréable compagnon de voyage ?

– Sir Andrew a été l'amabilité même. Comment pourrons-nous jamais, mes enfants et moi, montrer la reconnaissance que nous vous devons à tous, messieurs ?

Sa compagne, une ravissante jeune fille, presque une enfant, dont l'air de fatigue et de tristesse était poignant, avait gardé le silence jusque-là, mais ses grands yeux bruns et humides d'émotion avaient cessé de contempler la flamme et cherchaient à rencontrer ceux de Sir Andrew Ffoulkes, qui s'était rapproché de l'âtre en même temps que d'elle. Lorsque ses regards croisèrent ceux du jeune homme, elle les trouva fixés avec une admiration non déguisée sur le joli visage qui était devant lui et cela amena à ses joues pâles une légère rougeur.

– C'est donc cela, l'Angleterre ? dit-elle en regardant avec une curiosité juvénile l'âtre ouvert, les poutres de chêne, les rustres vêtus de blouses brodées et à la physionomie joyeuse et colorée.

– Ce n’en est qu’une bien petite partie, mademoiselle, répliqua Sir Andrew en souriant, mais elle est tout entière à votre service.

La jeune fille rougit à nouveau, mais cette fois un léger sourire, joyeux et doux, illumina ses traits charmants. Elle se tut et Sir Andrew fit de même, mais ils se comprenaient, car la jeunesse a une façon de s’entendre qui est la même dans toutes les langues depuis le commencement du monde.

– Eh bien ! et le souper, interrompit la voix joviale de Lord Antony, le souper, honnête Jellyband ? Où donc est votre jolie fille et son pot-au-feu ? Morbleu, mon bonhomme ! pendant que vous regardez ces dames bouche bée, elles vont défaillir d’inanition.

– Un instant, un instant, milord, s’écria Jellyband en ouvrant toute grande la porte qui conduisait à la cuisine et en appelant vigoureusement.

– Sally ! Eh là ! Sally, es-tu prête, ma fille ?

Sally était prête, et la minute suivante elle apparut portant une énorme soupière d’où s’élevait un nuage de vapeur qui répandait une odeur savoureuse.

– Ventre-saint-gris ! Enfin, voilà le souper, fit Lord Antony avec joie, et, galamment, il offrit son bras à la comtesse en ajoutant avec cérémonie :

– Voulez-vous me faire l’honneur, madame ? et il la conduisit à table.

Il y eut un remue-ménage général dans la salle. M. Hempseed et la plupart des pêcheurs et des autres assistants

s'étaient retirés pour laisser la place aux gens de qualité et pour finir leur pipe ailleurs. Il n'y eut que les deux étrangers qui ne bougèrent point ; sans s'occuper de rien ils finissaient leur jeu de dominos et sirotaient leur vin ; à une autre table, Harry Waite, qui était en train de perdre rapidement patience, surveillait les mouvements de Sally autour de la table.

Elle paraissait une jolie fleur de la campagne anglaise, et il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que ce jeune Français, facilement émotionnable, ne pût la quitter des yeux.

Le vicomte de Tournay était un garçon imberbe, de dix-neuf ans à peine, sur qui les tragédies terribles qui se jouaient dans son propre pays n'avaient fait que peu d'impression. Il était vêtu avec élégance et même avec recherche ; une fois débarqué en Angleterre, il était évidemment disposé à oublier les horreurs de la Révolution dans les plaisirs de la vie anglaise.

– Pardi, si c'est là l'Angleterre, elle me plaît, dit-il, en continuant à regarder Sally avec une satisfaction marquée.

Il est impossible de rapporter l'exclamation qui jaillit des dents serrées de Harry Waite. Ce ne fut que le respect de la qualité des hôtes, surtout de celle de Lord Antony, qui le retint de montrer son mécontentement.

– Eh bien ! oui, c'est là l'Angleterre ; mais surtout, je vous prie, jeune débauché, interrompit Lord Antony en riant, n'apportez pas vos mœurs étrangères et libertines dans ce pays austère.

Lord Antony s'était déjà assis au haut de la table, la comtesse à sa droite. Jellyband s'agitait autour d'eux, remplissait les verres et remuait les chaises. Sa fille attendait, prête à servir la soupe. Les amis de Harry Waite avaient enfin réussi à l'emmener hors de la chambre, car il perdait de plus en

plus son sang-froid, en voyant l'admiration évidente du vicomte pour Sally.

– Suzanne ! commanda la sévère comtesse.

Suzanne rougit encore, l'heure et le lieu avaient disparu pour elle ; assise auprès du feu, elle avait laissé les yeux du bel Anglais s'arrêter sur sa gracieuse figure et presque inconsciemment avait abandonné sa main dans celles du jeune homme. La voix de sa mère la ramena une fois de plus à la réalité, et avec un « Oui, maman ! » soumis, elle prit place à table.

4

La ligue : le Mouron Rouge

Nos héros semblaient former une compagnie gaie et presque heureuse lorsqu'ils s'assirent autour de la table : Sir Andrew Ffoulkes et Lord Antony Dewhurst, deux Anglais typiques, beaux hommes, bien nés et bien élevés : l'aristocratique comtesse française et ses deux enfants, qui venaient d'échapper à des dangers si affreux et avaient enfin trouvé un abri sûr, sous la protection de l'Angleterre.

Dans le coin, les deux étrangers paraissaient avoir terminé leur partie ; l'un des deux se leva et, debout, tournant le dos à la joyeuse réunion, il revêtit lentement son grand manteau à trois collets, tout en jetant un coup d'œil rapide autour de lui. Chacun était occupé à rire et à bavarder.

– Tout va bien, murmura-t-il.

Alors, son compagnon, avec une agilité qui indiquait une longue expérience, glissa sur ses genoux, rapidement, et la seconde suivante il avait rampé sans bruit sous le banc de chêne.

L'inconnu, avec un *good night !* bruyant quitta tranquillement la salle.

Personne à table n'avait remarqué cette extraordinaire manœuvre, mais, quand l'étranger eut fermé la porte derrière lui, chacun poussa instinctivement un soupir de soulagement.

– Seuls, enfin ! dit Lord Antony gaiement.

Alors le jeune vicomte de Tournay, debout, avec l'affectation gracieuse particulière à son temps, leva son verre, et, en un mauvais anglais, il dit :

– À Sa Majesté George III d'Angleterre. Que Dieu le bénisse pour l'hospitalité qu'il nous offre, à nous, les pauvres exilés de France.

– À Sa Majesté le roi ! firent écho Lord Antony et Sir Andrew, tandis que tous portaient loyalement cette santé.

– À Sa Majesté le roi Louis de France, ajouta Sir Andrew avec recueillement, que Dieu le protège et lui donne la victoire sur ses ennemis.

Chacun se leva et but en silence. Le sort de cet infortuné roi de France, prisonnier de son peuple, semblait jeter un voile de tristesse, même sur la mine réjouie de monsieur Jellyband.

– Et à la santé de monsieur le comte de Tournay de Basserive, dit Lord Antony aimablement, qu'il soit d'ici peu le bienvenu en Angleterre.

– Ah, monsieur ! j'ose à peine l'espérer, murmura la comtesse, et son verre tremblait un peu lorsqu'elle le porta à ses lèvres.

Déjà Sir Antony servait la soupe ; durant quelques minutes toute conversation cessa, pendant que Jellyband et Sally portaient les assiettes et que chacun se mettait à manger.

– Sur ma parole, madame, fit Lord Antony après un instant, ce n'était pas en l'air que je formais ces souhaits ; à vous

voir ici en sécurité avec Mlle Suzanne, et mon ami le vicomte, vous devez vous sentir rassurée quant au sort du comte.

– Ah ! monsieur, je me confie à Dieu, je ne puis que prier, et espérer.

– Certainement, madame, interrompit Sir Andrew, espérez en Dieu, mais ayez aussi quelque confiance en vos amis anglais, qui ont juré de faire traverser le détroit au comte et de vous l'amener, sain et sauf ; comme ils l'ont fait pour vous aujourd'hui.

– En effet, monsieur, j'ai la plus entière confiance en vous et en vos compagnons. Votre réputation, je vous assure, s'est répandue partout en France. La façon dont quelques-uns de mes amis sont sortis des griffes de cet horrible Tribunal révolutionnaire, n'était rien moins qu'un miracle, et tout cela était votre œuvre et celle des vôtres.

– Nous n'étions que la main qui agissait, madame.

– Mais mon mari est dans un péril mortel – et les larmes contenues semblaient voiler sa voix ; je ne l'aurais jamais abandonné s'il n'y avait pas eu mes enfants, j'étais partagée entre mon devoir envers lui... et mon devoir envers eux... ils refusaient de partir sans moi... et vous me garantissiez si solennellement que mon mari serait sauvé. Mais maintenant que je suis ici, au milieu de vous tous, dans la libre Angleterre, je pense à lui, fuyant pour sauver son existence, traqué comme une bête... courant des dangers si affreux... Ah ! je n'aurais pas dû le quitter... je n'aurais pas dû...

La pauvre femme était brisée ; la fatigue, le chagrin, les émotions avaient eu raison de son maintien sévère et aristocratique. Elle pleurait silencieusement. Suzanne courut à elle pour sécher ses larmes avec des baisers.

Lord Antony et Sir Andrew s'étaient tus tant que la comtesse parlait. Leur pitié pour elle n'était point douteuse, leur silence en témoignait, mais dans tous les siècles, depuis que l'Angleterre est ce qu'elle est, un Anglais a toujours été presque honteux de ses émotions et de ses sympathies ; aussi les deux jeunes gens ne répondirent-ils rien, cherchant à cacher ce qu'ils éprouvaient et se bornant à avoir l'air incommensurablement penauds.

– Quant à moi, monsieur, dit tout à coup Suzanne en regardant Sir Andrew à travers la frange de boucles brunes qui flottaient sur son front, je me confie entièrement à vous et je suis sûre que vous m'amènerez en Angleterre mon cher papa sain et sauf comme vous l'avez fait pour nous aujourd'hui.

Cela fut dit avec tant de spontanéité, avec une foi et un espoir si absolus, que les larmes de la comtesse tarirent par miracle et qu'un sourire illumina tous les visages.

– Oh ! mademoiselle, vous me faites honte ; bien que ma vie soit à vos ordres, je n'ai été qu'un instrument très humble entre les mains de notre valeureux chef, qui a organisé et mené à bien votre évasion.

Il avait parlé avec une chaleur et une véhémence telles que Suzanne le regarda fixement, étonnée.

– Votre chef, monsieur ? fit la comtesse vivement. Naturellement, vous devez avoir un chef, je n'y avais pas pensé jusqu'ici. Mais dites-moi où il est ? Il faut que j'aille le trouver ; il faut que j'aille, avec mes enfants, me jeter à ses pieds et le remercier de tout ce qu'il a fait pour nous !

– Hélas, madame, cela est impossible.

– Impossible ? Pourquoi ?

– Parce que le Mouron Rouge travaille dans l'ombre ; son identité est connue uniquement de ses compagnons immédiats sous le serment solennel du secret.

– Le Mouron Rouge ? questionna Suzanne, riant gaiement. Et pourquoi ? Quel nom bizarre ! Qu'est-ce que le Mouron Rouge, monsieur ?

Elle regardait Sir Andrew, sans dissimuler sa curiosité.

La figure du jeune homme était pour ainsi dire transfigurée ; ses yeux brillaient d'enthousiasme ; le culte, l'affection, l'admiration qu'il avait pour le héros qui le guidait, illuminaient littéralement ses traits.

– Le Mouron Rouge, mademoiselle, dit-il enfin, est le nom d'une humble fleur qui croît au bord des chemins ; mais c'est aussi le nom que le meilleur et le plus courageux des hommes a choisi pour cacher son identité, afin d'être mieux à même de mener à bien la noble tâche qu'il s'est donnée.

– Ah ! oui ! interrompit le jeune vicomte, j'ai entendu parler du mouron rouge, une petite fleur écarlate, n'est-ce pas ? On dit à Paris que, chaque fois qu'un royaliste s'échappe, ce démon de Fouquier-Tinville reçoit un papier sur lequel cette fleurette est dessinée en rouge... Est-ce cela ?

– Parfaitement.

– Alors il aura reçu un papier analogue aujourd'hui ?

– Sans aucun doute.

– Oh ! je me demande ce qu'il aura dit, fit Suzanne gaiement. Il paraît que le dessin de cette petite fleur est la seule chose dont il ait peur.

– Ma foi ! s'écria Sir Andrew, alors il aura encore souvent l'occasion d'en étudier la forme.

– Ah ! monsieur ! soupira la comtesse, tout cela paraît un roman et je ne puis le comprendre complètement.

– Pourquoi essayeriez-vous, madame ?

– Mais dites-moi, pour quelle raison votre chef et vous tous, messieurs, dépensez-vous vos biens et risquez-vous votre vie, car enfin c'est votre existence que vous risquez chaque fois que vous posez le pied en France, et tout cela pour nous autres Français, hommes et femmes qui ne vous sommes rien ?

– Pour le sport, madame la comtesse, affirma Lord Antony de sa voix agréable et chaude ; nous sommes un peuple de veneurs, vous savez, et actuellement il est à la mode d'arracher le lièvre de la gueule même des chiens.

– Oh, non, non, ce n'est pas que le sport, monsieur, vous avez un motif plus noble que celui-là, j'en suis sûre, pour la belle œuvre que vous faites.

– Ma parole, madame, j'aimerais le trouver alors, car pour moi, je vous le jure, j'adore ce jeu, le plus entraînant que j'aie jamais pratiqué. Des évasions qui ne tiennent qu'à un fil... des risques à effrayer le diable lui-même !...

Mais la comtesse branla la tête, toujours incrédule. Quant à elle, il lui semblait absurde que ces jeunes gens et leur brave chef, tous riches, tous bien nés et jeunes probablement, n'eussent pas, pour courir des risques si terribles – elle savait

qu'ils en couraient constamment – d'autre motif que le divertissement de les braver. Leur qualité d'étrangers, une fois débarqués en France, n'était même pas une sauvegarde pour eux. Toute personne convaincue de porter secours aux royalistes suspects, ou de leur offrir asile, était condamnée sans pitié et exécutée sommairement, quelle que fût sa nationalité. Cette bande de jeunes Anglais avait, à sa connaissance, défié le Tribunal révolutionnaire assoiffé de sang, jusque dans les murs de Paris ; elle avait enlevé au pied même de la guillotine des victimes condamnées.

Avec un frisson elle se rappela les événements des derniers jours, son évasion de Paris, en compagnie de ses deux enfants, tous trois cachés sous la toile d'une mauvaise charrette, couchés au milieu de bottes de navets et de choux, n'osant pas respirer, et cette horrible barrière de Neuilly où la foule criait : « À la lanterne les aristos ! » Tout cela était survenu d'une façon si miraculeuse : son mari et elle avaient appris qu'ils étaient inscrits sur la liste des suspects, ce qui indiquait que leur mise en jugement et leur mort n'étaient qu'une affaire de jours, d'heures peut-être.

Alors brilla, tout à coup, l'espoir du salut ; la lettre mystérieuse, signée de cet énigmatique emblème dessiné en rouge, les instructions claires, péremptoires, la séparation d'avec le comte de Tournay, qui avait brisé le cœur de la pauvre femme, l'espoir de la réunion, la fuite avec ses deux enfants la charrette couverte, et cette épouvantable furie qui la conduisait, qui semblait quelque horrible diable échappé de l'enfer, avec l'affreux trophée accroché au manche de son fouet.

La comtesse regarda autour d'elle la bizarre vieille auberge anglaise ; elle savoura le calme de cette contrée de liberté civile et religieuse ; puis elle ferma les yeux pour éloigner la vision qui la hantait, cette barrière de Neuilly, et la foule s'enfuyant, prise de panique lorsque la vieille mégère parla de peste.

À chaque instant, dans cette voiture branlante, elle se voyait reconnue, arrêtée avec ses enfants, mise en jugement et condamnée. Et ces jeunes Anglais, sous la direction de leur brave et mystérieux chef, avaient risqué leur vie pour les sauver tous trois, comme ils avaient déjà fait pour nombre d'autres infortunés. Et cela uniquement pour s'amuser ? C'était impossible !

Lorsque Suzanne rencontrait du regard les yeux de Sir Andrew, ils lui disaient clairement que lui, tout au moins, arrachait ses semblables à une mort affreuse et injuste pour un motif plus élevé et plus noble que celui auquel ses amis auraient voulu faire croire.

– Combien êtes-vous dans votre courageuse ligue, monsieur ? questionna-t-elle timidement.

– Vingt en tout, mademoiselle, un qui commande et dix-neuf qui obéissent. Tous Anglais et tous servant la même cause : Obéir à notre chef et sauver les innocents.

– Que Dieu vous protège ! dit la comtesse avec ferveur.

– Il l'a fait jusqu'ici, madame.

– Cela me paraît étrange que vous soyez tous si courageux, si dévoués à autrui, et encore que vous soyez Anglais ! alors qu'en France, au nom de la liberté et de la fraternité, la trahison fait loi.

– Les femmes en France ont été plus acharnées que les hommes contre nous autres, les nobles, fit le vicomte avec un soupir.

– Oh, oui, ajouta la comtesse, et un air de mépris hautain et d'amertume profonde traversa ses yeux mélancoliques. Pensez que, par exemple, il y eut une femme, Marguerite Saint-Just, pour dénoncer le marquis de Saint-Cyr et toute sa famille à l'horrible Tribunal révolutionnaire.

– Marguerite Saint-Just ? questionna Lord Antony, en lançant un coup d'œil rapide à travers la salle à Sir Andrew, Marguerite Saint-Just, certainement...

– Oui, certainement, vous avez entendu parler d'elle ; c'était une des étoiles de la Comédie-Française, et dernièrement elle a épousé un Anglais. Vous la connaissez ?

– La connaître ? dit Lord Antony, connaître Lady Blakeney, la femme la plus à la mode à Londres, la femme de l'homme le plus riche d'Angleterre ? Naturellement, nous connaissons tous Lady Blakeney.

– Elle était dans le même couvent que moi, interrompit Suzanne, et nous sommes venues ensemble en Angleterre pour apprendre votre langue. J'aimais beaucoup Marguerite, et je ne puis pas croire qu'elle ait commis une action si vile.

– Cela paraît certainement incroyable, dit Sir Andrew. Vous dites que positivement elle a dénoncé le marquis de Saint-Cyr ? Quel aurait été son but ? Il y a sûrement méprise.

– Il n'y a pas d'erreur possible, monsieur, répliqua froidement la comtesse. Le frère de Marguerite Saint-Just est un républicain célèbre. On a parlé de querelle de famille entre lui et mon cousin le marquis de Saint-Cyr. Les Saint-Just sont des plébéiens, et le gouvernement républicain emploie beaucoup d'espions. Je vous assure qu'il n'y a pas de méprise... Vous n'aviez pas entendu cette histoire ?

– Ma foi, madame, j'en avais perçu quelques vagues rumeurs, mais en Angleterre personne n'y a voulu croire... Sir Percy Blakeney, son mari, a une grande fortune, une position sociale très élevée, il est l'ami intime du prince de Galles... et Lady Blakeney est à Londres l'arbitre du bon ton.

– C'est possible, monsieur. Nous allons naturellement mener une vie très tranquille, mais je prie Dieu de ne jamais mettre Marguerite Saint-Just sur ma route pendant mon séjour dans ce beau pays.

La douche d'eau froide proverbiale parut être tombée sur la joyeuse petite compagnie réunie autour de la table. Suzanne avait l'air triste et se taisait ; Sir Andrew, gêné, tourmentait sa fourchette, tandis que la comtesse, couverte de son armure de préjugés aristocratiques, était assise, raide et inflexible, sur sa chaise à dossier droit. Quant à Lord Antony, il avait l'air extrêmement mal à l'aise et inquiet ; il lança un ou deux regards rapides à Jellyband qui avait l'air tout aussi malheureux que lui.

– À quelle heure attendez-vous Sir Percy et Lady Blakeney ? murmura-t-il à l'oreille de l'aubergiste, pendant qu'on ne l'observait pas.

– D'un moment à l'autre, milord, chuchota Jellyband.

Tandis qu'il parlait encore, on entendit le roulement éloigné d'une voiture qui approchait ; le bruit allait s'accentuant, on commençait à percevoir quelques exclamations, puis le claquement des sabots des chevaux sur les pavés inégaux, et l'instant suivant un palefrenier avait repoussé la porte et entrait en coup de vent.

– Sir Percy Blakeney et milady, cria-t-il de sa voix la plus aiguë, les voilà qui arrivent.

Et avec des bruits de voix, un cliquetis de harnais, le battement des fers sur les pierres de la route, un coach magnifique, traîné par quatre postiers superbes, s'était arrêté devant le porche du Repos du Pêcheur.

5

Marguerite

En une seconde, en cette salle d'auberge, si agréable avec ses poutres de chêne, régna une sorte de malaise et de confusion inexprimables. À l'annonce faite par le palefrenier, Lord Antony, avec un juron élégant, avait sauté sur ses pieds, et il était maintenant occupé à donner des ordres nombreux et embrouillés au pauvre Jellyband, qui, effaré, semblait ne savoir plus à quel saint se vouer.

– Pour l'amour de Dieu, mon bonhomme, lui conseillait Sa Seigneurie, tâche de retenir Lady Blakeney dehors quelques instants, en lui causant pendant que ces dames se retirent. Morbleu ! ajouta-t-il avec un autre juron plus violent encore, voilà qui est malheureux.

– Sally ! vite ! les chandelles, cria Jellyband, tournant dans tous les sens, courant çà et là, ce qui ajoutait encore au trouble général.

La Comtesse, elle aussi, avait quitté la table, droite et raide, cherchant à cacher son malaise sous un sang-froid plein de dignité, et répétant machinalement :

– Je ne la verrai pas ; je ne veux pas la voir.

Au-dehors, le brouhaha qui accompagne l'arrivée d'un hôte d'importance grandissait rapidement.

– Bonsoir, Sir Percy ! bonsoir, milady ! votre serviteur, Sir Percy !... ce n'était qu'un chœur continu, alterné, dans un ton plus faible, de cette supplication :

– Ayez pitié d'un pauvre aveugle, mesdames et messieurs, une petite charité s'il vous plaît.

Au milieu de tout ce bruit, on entendit alors une voix extraordinairement douce.

– Laissez faire ce brave homme et donnez-lui à dîner à mes frais. C'était une voix basse et musicale, avec un léger chantonnement et un soupçon de prononciation étrangère des consonnes.

Chacun dans la salle avait entendu ces mots et s'arrêta d'instinct pendant une seconde pour écouter. Sally, par la porte opposée qui conduisait aux chambres à coucher, s'en allait portant les chandelles ; derrière elle, la comtesse battait hâtivement en retraite devant cette ennemie à la voix si douce et si musicale ; Suzanne, à contrecœur, se préparait à suivre sa mère, tout en jetant des coups d'œil pleins de regrets vers l'entrée où elle espérait encore voir apparaître sa chère compagne d'autrefois.

Jellyband ouvrit la porte toute grande avec l'espoir, aveugle et stupide, d'être à même d'écarter la catastrophe qu'il sentait planer dans l'air, tandis que la même voix basse et cristalline dit avec un rire gai et une tristesse ironique :

– Brrr ! Je suis mouillée comme un hareng ! Dieu ! a-t-on jamais vu un climat aussi affreux !

– Suzanne, venez avec moi de suite, je le désire, ordonna la comtesse.

– Oh, maman ! supplia Suzanne.

– Milady... hem... hem... Milady ! bafouillait Jellyband qui se tenait toujours bêtement dans l'embrasure de la porte et cherchait à barrer le passage.

– Pardon, mon brave homme, dit Lady Blakeney avec quelque impatience, pourquoi vous tenez-vous là, dans mon chemin, à danser sur un pied, comme un dindon boiteux ? Laissez-moi approcher du feu, je meurs de froid.

Au même moment Lady Blakeney, écartant doucement l'aubergiste, entrait dans la salle.

On trouve de nombreux souvenirs, portraits ou miniatures, de Marguerite Saint-Just, Lady Blakeney ainsi qu'elle s'appelait alors ; mais je ne crois pas qu'il en existe un seul qui rende justice à sa beauté exceptionnelle. D'une taille au-dessus de la moyenne, une silhouette ravissante, un port de reine ; il n'y avait rien d'étonnant à ce que la comtesse, retenue par une admiration involontaire, s'arrêtât un instant avant de tourner le dos à une apparition aussi fascinante.

Marguerite Blakeney avait à peine vingt-cinq ans et jamais sa beauté n'avait été plus éblouissante. Un grand chapeau garni de plumes souples et onduleuses jetait une ombre douce sur son front, d'un dessin classique, auréolé de cheveux châtains, que ce jour-là elle n'avait pas poudrés ; sa bouche tendre, presque enfantine, son nez droit, son menton arrondi, son cou délicat, tout cela était mis en valeur par le costume pittoresque de l'époque. Une robe de velours bleu de roi moulait toutes les lignes de cette silhouette gracieuse, et dans sa petite main, avec une distinction qui lui était propre, elle tenait une canne haute, ornée d'un gros nœud de rubans, mode récemment adoptée par les jeunes élégantes.

En un seul coup d'œil, Marguerite avait fait l'inventaire de tous ceux qui se trouvaient dans la pièce. Elle salua Sir Andrew Ffoulkes d'un signe de tête aimable, tandis qu'elle donnait la main à Lord Antony.

– Hello ! Milord Tony, que faites-vous ici à Douvres ?

Puis sans attendre de réponse, elle se tourna vers la comtesse et Suzanne, son visage s'éclaira d'une joie nouvelle et elle s'avança les bras tendus vers la jeune fille.

– Comment ! n'est-ce pas ma petite Suzanne qui se trouve là-bas ? Pardieu, petite citoyenne, comment se fait-il que vous soyez en Angleterre ? Et madame aussi ?

Elle allait avec effusion vers les deux femmes, et son attitude et son sourire n'indiquaient aucun embarras.

Lord Antony et Sir Andrew surveillaient la petite scène avec une vive appréhension. Bien qu'Anglais, ils avaient fréquenté suffisamment la France et les Français pour savoir avec quelle hauteur inflexible et avec quelle haine amère la vieille noblesse regardait tous ceux qui avaient contribué à sa chute.

Armand Saint-Just, le frère de la belle Lady Blakeney, quoique connu pour ses opinions modérées et conciliatrices, était un ardent républicain ; sa querelle avec l'ancienne famille de Saint-Cyr, dont personne en dehors des intéressés n'avait jamais connu le fond, s'était terminée par la chute, par l'extinction presque totale des Saint-Cyr. En France, Saint-Just et son parti avaient triomphé, et voici qu'en terre anglaise, face à face avec ces trois réfugiés, chassés de leur pays, fuyant devant la mort, privés de tout ce que des siècles de luxe leur avaient donné, se trouvait une blonde fille de ces mêmes familles républicaines qui avaient renversé un trône et déraciné une

aristocratie dont les origines se perdaient dans le brouillard et l'éloignement des siècles !

Marguerite se tenait debout, droite devant les deux exilées, dans l'inconsciente insolence de sa beauté, et leur tendait sa mignonne petite main, comme si, par ce fait, elle voulait jeter un pont par-dessus le conflit et l'effusion de sang des dernières journées.

– Suzanne, je vous défends de parler à cette femme, dit sévèrement la comtesse en posant sa main sur le bras de sa fille.

Elle avait parlé anglais afin que chacun pût entendre et comprendre ce qu'elle disait, les deux jeunes gens aussi bien que l'aubergiste et sa fille. Cette dernière avait littéralement perdu le souffle devant l'insolence d'une étrangère, devant cette impertinence envers sa Seigneurie, anglaise par son mariage avec Sir Percy, et amie intime de la princesse de Galles.

Quant à Lord Antony et à Sir Andrew Ffoulkes, leur cœur semblait s'être arrêté d'horreur.

Tous deux instinctivement jetaient des regards d'anxiété vers l'entrée, d'où s'était fait entendre une voix grave, traînante et plutôt agréable.

Seules parmi ceux qui étaient là, Marguerite Blakeney et la comtesse de Tournay étaient restées impassibles en apparence. Cette dernière, raide et arrogante, une main encore posée sur le bras de sa fille, semblait la personnification même de l'orgueil inflexible.

Sous l'injure, la jolie figure de Marguerite était devenue aussi blanche que le fichu souple qui voilait son cou, et un observateur très minutieux aurait vu la main qui tenait la canne enrubannée se crisper et trembler légèrement.

Mais ce ne fut que passager ; aussitôt après, les fins sourcils s'étaient relevés, les yeux bleu clair regardaient droit vers la comtesse, et, avec une moue ironique et un petit haussement d'épaules :

– Ah bah ! citoyenne, fit-elle plaisamment, quelle mouche vous pique ?

– Nous sommes maintenant en Angleterre, madame, répliqua froidement la comtesse, et je suis libre de défendre à ma fille de vous donner la main en gage d'amitié. Suzanne, venez.

Elle fit signe à sa fille et sans plus regarder Marguerite Blakeney, avec une révérence profonde, à l'ancienne mode, aux deux jeunes gens, elle quitta majestueusement la place.

Un silence pesa sur la salle de la vieille auberge, tandis que le froufrou des jupes de la comtesse s'éloignait dans le couloir.

Marguerite, aussi rigide qu'une statue, suivait fixement du regard la silhouette raide qui disparaissait dans la porte, mais quand Suzanne, humble et obéissante, fut sur le point de suivre sa mère, l'expression dure s'évanouit tout à coup des yeux de Lady Blakeney pour laisser place à un air de regret douloureux, touchant et juvénile.

Suzanne surprit ce regard, la nature douce de l'enfant répondit à celle de la jolie femme, à peine plus âgée qu'elle, l'obéissance filiale céda devant la sympathie de jeune fille ; arrivée à la porte, elle se retourna, courut à Marguerite et, lui jetant les bras autour du cou, l'embrassa avec effusion ; alors seulement, elle suivit sa mère. Sally, après une révérence à milady, fermait la marche, avec un sourire aimable sur sa figure potelée.

Le puéril et gentil mouvement de Suzanne avait allégé la tension pénible. Les yeux de Sir Andrew accompagnèrent la silhouette gracieuse qui s'éloignait jusqu'au moment où elle s'évanouit dans l'ombre du couloir et ils se reportèrent ensuite sur Lady Blakeney, en exprimant une joie non déguisée.

Marguerite, avec une jolie affectation, avait envoyé des baisers aux deux femmes ; lorsqu'elles disparurent, un sourire ironique flotta sur ses lèvres.

– Voilà ! dit-elle gaiement. Eh bien ! Sir Andrew, avez-vous jamais vu une personne aussi désagréable ? J'espère, quand les années viendront, n'avoir pas une pareille figure.

Elle releva sa robe, prit une allure majestueuse et se dirigea vers l'âtre.

– Suzanne, fit-elle en imitant la voix de la comtesse, je vous défends de parler à cette femme.

Le rire qui accompagnait cette saillie sonnait peut-être un peu forcé et dur, mais pas plus Sir Andrew que Lord Tony n'étaient de très fins observateurs. L'imitation était si parfaite, le son de voix si exactement reproduit, que les deux jeunes gens applaudirent fort.

– Ah ! Lady Blakeney, s'exclama Lord Antony, combien ils doivent vous regretter à la Comédie-Française, et combien les Parisiens doivent haïr Sir Percy pour vous avoir emmenée si loin !

– Mon Dieu, mon ami, c'est chose impossible que de haïr Sir Percy pour quoi que ce soit, répliqua Marguerite avec un gracieux haussement d'épaules ; ses saillies désarmeraient madame la comtesse elle-même.

Le jeune vicomte, qui ne s'était pas décidé à suivre sa mère dans sa sortie pleine de dignité, fit un pas en avant, prêt à la défendre dans le cas où Lady Blakeney lui décocherait quelque autre trait. Mais, avant qu'il eût pu faire aucune protestation, un rire agréable mais niais se fit entendre au-dehors, et une silhouette extraordinairement grande et très élégamment habillée apparut dans l'embrasure de la porte.

6

Un élégant de 92

Sir Percy Blakeney, d'après les renseignements de l'époque, était, en cet an de grâce 1792, d'une ou deux années du bon côté de la trentaine. Plus grand que la moyenne, même pour un Anglais, large d'épaules et fortement charpenté, il aurait pu être considéré comme exceptionnellement beau garçon, s'il n'avait eu cette expression nonchalante dans ses yeux bleus et profonds et ce rire perpétuel et insignifiant, qui semblait déformer sa bouche forte et bien dessinée.

Il y avait près d'un an que Sir Percy Blakeney, baronnet, l'un des hommes les plus riches de l'Angleterre, le roi de la mode et l'ami intime du prince de Galles, avait étonné la société élégante de Londres et de Bath, en revenant de l'un de ses voyages sur le continent marié à une Française, très belle, très fascinatrice et très intelligente. Lui, le plus endormi, le plus ennuyeux, l'Anglais le plus anglais qui ait jamais fait bâiller une jolie femme, avait, dans la loterie du mariage, gagné un lot brillant, pour lequel, les chroniques l'affirment, il y avait de nombreux compétiteurs.

Marguerite Saint-Just avait fait ses débuts dans les milieux artistiques de Paris, au moment où le plus grand mouvement social que le monde ait jamais connu, s'effectuait dans les murs même de cette capitale. Âgée de dix-huit ans à peine, prodigieusement douée quant à la beauté et au talent, uniquement chaperonnée par un frère qui l'adorait, elle eut tôt fait de réunir autour d'elle, dans son joli appartement de la rue de Richelieu, une société aussi brillante qu'exclusive, exclusive,

s'entend, à un seul point de vue. Marguerite Saint-Just était, par principe et par conviction, une républicaine : égalité de naissance était sa devise, l'inégalité de fortune n'était à ses yeux qu'un accident fâcheux, et la seule inégalité qu'elle admît était celle du talent. « L'argent et les titres peuvent être héréditaires, disait-elle, mais l'esprit ne l'est pas » ; et, en conséquence, son charmant salon était réservé à l'originalité, à l'intelligence, aux brillantes causeries, aux hommes d'esprit, aux femmes supérieures, et bientôt on considéra dans le monde intellectuel, dont, malgré ces jours troublés, le centre était à Paris, que l'entrée dans son cercle mettait le sceau à une carrière artistique.

Des hommes distingués, des hommes de valeur, et même des hommes occupant des situations élevées formaient une cour perpétuelle et brillante autour de la jeune et fascinante actrice de la Comédie-Française, et elle glissait à travers le Paris républicain, révolutionnaire et assoiffé de sang d'alors, comme une comète éblouissante dont la traîne aurait été formée de tout ce qu'il y avait de plus remarquable, de plus intéressant dans l'Europe pensante.

Puis vint le dénouement. Certains sourirent avec indulgence et le qualifièrent d'excentricité d'actrice ; d'autres le considérèrent comme une sage précaution, eu égard aux multiples événements qui se pressaient rapides et nombreux dans Paris, mais, pour tous, le motif de cette fin resta un casse-tête et un mystère. En tout cas, par un beau jour, tout simplement, sans soirée de contrat, sans dîner de fiançailles, sans tous les autres accompagnements d'un mariage français élégant, Marguerite Saint-Just épousa Sir Percy Blakeney.

Comment cet Anglais borné et ennuyeux était-il parvenu à être admis dans le cercle intelligent qui entourait « la femme la plus fine d'Europe », ainsi que ses amis l'appelaient

unanimement, personne ne le devina – une clef d'or ouvre toutes les portes, affirmaient les plus méchants.

Bref, elle l'épousa ; « la femme la plus fine d'Europe » lia son sort à celui de ce sacré idiot de Blakeney, et même ses amis les plus intimes ne pouvaient donner à cette action étrange d'autre raison que celle d'une suprême excentricité. Ceux qui la connaissaient souriaient de mépris à l'idée que Marguerite Saint-Just eût épousé un imbécile pour les avantages mondains qu'il pouvait lui apporter. Ils savaient pertinemment qu'elle ne se souciait pas plus des titres que de la fortune, et en outre, dans ce monde cosmopolite, se trouvaient beaucoup d'hommes bien nés qui ne demandaient qu'à lui offrir quelque position qu'elle eût pu désirer. Quant à Sir Percy lui-même, on le jugea universellement incapable d'occuper le poste difficile dont il s'était chargé. Ses principaux titres à cette fonction semblaient consister dans son adoration aveugle pour sa femme, sa grande fortune et la haute faveur dans laquelle on le tenait à la cour d'Angleterre ; mais la société de Londres trouva qu'étant donnée sa pauvreté intellectuelle, il eût pu offrir ces avantages mondains à une femme moins brillante et moins spirituelle.

Bien que, pendant ces dernières années, il eût été l'une des figures les plus en vue de la haute société anglaise, il avait passé une grande partie de sa jeunesse sur le continent. Son père, Sir Algernon Blakeney, marié à une jeune femme adorable et adorée, avait eu la douleur affreuse de lui voir perdre la raison sans espoir de guérison, après deux ans de bonheur. Percy venait de naître quand Lady Blakeney devint la proie de cette terrible maladie qui, à cette époque, était considérée comme incurable et comme une malédiction de Dieu sur toute la famille.

Sir Algernon emmena sa pauvre malade sur le continent, et c'est là probablement que Sir Percy fut élevé et qu'il grandit entre une mère démente et un père désespéré, jusqu'au moment

où il atteignit sa majorité. La mort de ses parents, à court intervalle, le laissa libre, et comme Sir Algernon avait mené une vie forcément simple et retirée, la grande fortune des Blakeney s'était décuplée.

Sir Percy avait beaucoup voyagé avant de ramener de France sa jeune et jolie femme. Les milieux élégants du temps étaient prêts à les recevoir à bras ouverts. Sir Percy était riche, sa femme accomplie ; le prince de Galles les prit tous deux en amitié. En six mois ils étaient les arbitres reconnus de la mode et de l'élégance. Les manteaux de Sir Percy étaient le sujet des conversations de la ville, ses bourdes étaient citées, son rire niais était copié par la jeunesse dorée à Almack ou dans le Mall. Chacun savait qu'il était désespérément stupide, mais il n'y avait pas à s'en étonner ; tous les Blakeney depuis des générations avaient été notoirement bornés, et la mère était morte retombée en enfance.

Ainsi la société l'accepta, le choya, en fit grand cas : ses chevaux étaient les plus beaux, ses fêtes et ses vins les plus appréciés du pays. Quant à son mariage avec « la femme la plus fine d'Europe », eh bien ! ce qui devait arriver arriva. Personne ne le plaignit, puisqu'il avait voulu son sort. Il ne manquait pas en Angleterre de jeunes filles bien nées et de bonne mine qui auraient été prêtes à l'aider à jouir de la fortune des Blakeney, tout en souriant avec indulgence à ses stupidités et à ses bêtises inoffensives. De plus, Sir Percy n'obtint aucune pitié, car il n'en quêta aucune. Il parut très fier de son intelligente épouse et sembla indifférent au peu d'effort que faisait sa femme pour lui dissimuler le mépris sans fiel qu'elle ressentait pour lui, et que même, elle prît plaisir à aiguiser à ses dépens son esprit moqueur.

D'ailleurs Blakeney était vraiment trop stupide pour se rendre compte du ridicule dont sa spirituelle femme le couvrait, et si ses relations avec la fascinante Parisienne n'étaient pas

devenues tout ce que son espoir et son adoration de chien fidèle lui avaient fait espérer, le monde ne put jamais que le deviner vaguement.

Dans sa belle propriété de Richmond, il mettait une imperturbable bonhomie à tenir le second rôle auprès de sa femme ; il lui prodiguait les bijoux et le luxe sous toutes ses formes, et elle acceptait avec une inimitable grâce, montrant à recevoir ses amis dans son superbe château la même affabilité que celle qui attirait à Paris autour d'elle sa coterie cosmopolite.

Physiquement, Sir Percy était un bel homme, si l'on ne tenait pas compte de l'air nonchalant et ennuyé qui lui était habituel. Il était toujours vêtu d'une façon impeccable, suivant, tout en gardant le goût naturel à un gentilhomme anglais, les modes extravagantes du temps, qui venaient de pénétrer en Angleterre.

Ce jour-là, par cet après-midi de septembre, malgré le long trajet en voiture, malgré la pluie et la boue, son habit posait sans défaut sur ses épaules élégantes et ses mains, aussi blanches que celles d'une femme, sortaient de manchettes ornées de magnifiques dentelles de Malines : l'habit de satin à taille extravagamment courte, le gilet à revers blancs, la culotte rayée collante, faisant ressortir à merveille sa silhouette robuste, et, au repos, on ne pouvait s'empêcher d'admirer un si beau spécimen d'insulaire, jusqu'au moment où les façons prétentieuses, les gestes affectés et cet éternel rire vide de sens, coupaient court à la fascination que pouvait exercer Sir Percy Blakeney.

À son entrée dans la vieille salle de l'auberge, tout en secouant la pluie de son manteau, il porta son lorgnon d'or à ses yeux et examina la compagnie sur laquelle un silence embarrassé était tombé tout à coup.

– Comment va Tony, comment va Ffoulkes ? fit-il, en reconnaissant les deux jeunes gens et en leur serrant la main. Morbleu ! mes amis, ajouta-t-il, en étouffant un léger bâillement, avez-vous jamais vu un pareil temps ? Sacré climat !

Avec un petit rire drôle, moitié embarrassé, moitié ironique, Marguerite s'était tournée vers son mari et le regardait de la tête aux pieds avec, dans ses yeux bleus, un clignement amusé.

– Holà ! reprit Sir Percy après un silence, car personne n'avait fait de commentaire, comme vous avez l'air penauds... qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh, rien, Sir Percy, répondit Marguerite avec une gaieté qui semblait un peu forcée, rien qui doive troubler votre calme, une insulte à votre femme, tout simplement.

Le rire qui accompagna cette remarque était fait pour rassurer Sir Percy sur la gravité de l'incident. Ce fut apparemment avec plein succès, car, riant à son tour, il répliqua tranquillement :

– Oh, mon amie, vous n'y pensez pas, morbleu ! Quel est l'audacieux qui a osé vous toucher, hein ?

Lord Antony chercha à intervenir, mais il n'en eut pas le temps, car le jeune vicomte avait déjà fait rapidement quelques pas en avant :

– Monsieur, fit-il en mauvais anglais, après avoir commencé son petit discours par un salut profond, ma mère, la comtesse de Tournay de Basserive, a offensé madame qui, à ce que je vois, est votre femme ; je ne puis vous faire des excuses pour ma mère ; ce qu'elle fait est bien fait à mes yeux. Mais je

suis disposé à vous offrir la réparation coutumière entre hommes d'honneur.

Le jeune homme redressa sa taille élancée autant qu'il le put et il paraissait très énergique, très fier et très enflammé en contemplant les six pieds de somptuosité extravagante que représentait Sir Percy Blakeney.

– Mon Dieu, Sir Andrew, s'écria Marguerite, avec un de ses rires contagieux, regardez ce joli tableau ; le dindon anglais et le coq français.

La ressemblance était parfaite, le dindon anglais regardait du haut de sa grande taille avec effarement le joli petit coq français qui voltigeait autour de lui d'un air menaçant.

– Oh ! monsieur, dit enfin Sir Percy, en dévisageant le jeune Français à travers son lorgnon d'or avec un étonnement non déguisé, où, par le nom du coucou, avez-vous appris à parler anglais ?

– Monsieur ! protesta le vicomte, quelque peu étonné de la façon dont cet insulaire avait pris son attitude querelleuse.

– Je vous assure, c'est merveilleux, continua Sir Percy imperturbablement, joliment merveilleux ! vous ne trouvez pas Tony ? Je jurerais que je ne puis pas parler le jargon français aussi bien que ça. Quoi ?

– Ça, je m'en porte garant ! répliqua Marguerite, Sir Percy a un accent à couper au couteau quand il parle ma langue.

– Monsieur, interrompit le vicomte avec insolence, en un anglais encore plus mauvais, je crains que vous ne m'ayez pas compris, je vous offre la seule réparation possible entre gentilshommes.

– Mon Dieu, qu’est-ce que cela ? demanda doucement Sir Percy.

– Mon épée, monsieur, répliqua le vicomte, tout étonné, qui commençait à perdre patience.

– Vous êtes un homme de sport, Lord Tony, dit gaiement Marguerite, je parie dix contre un pour le petit coq.

Sir Percy regardait toujours le vicomte avec son air endormi, ses lourdes paupières mi-closes, il étouffa un autre bâillement, étira ses longs bras et, tranquillement, tourna le dos au Français.

– Sang-Dieu ! jeune homme, murmura-t-il avec calme, que voulez-vous que je fasse de votre épée ?

Ce que pensa le jeune vicomte, lorsque ce grand escogriffe le traita avec une pareille insolence, pourrait remplir des volumes de réflexions profondes... Ce qu’il dit se résolut en un seul mot articulé, car tous les autres furent étouffés dans sa gorge par une rage concentrée.

– Un duel, monsieur, bégaya-t-il.

À nouveau, Blakeney se retourna et, du haut de sa grande taille, dévisagea le petit homme en colère qui se tenait devant lui, mais il ne parut pas un instant perdre son imperturbable bonne humeur. Il rit de son rire agréable et niais et, enfouissant ses longues et fines mains dans les vastes poches de son gilet, sans se presser :

– Un duel ? Alors, c’est là ce que vous entendiez ? Ventre-saint-gris ! vous êtes un petit brigand sanguinaire. Vous voulez donc faire un trou dans la peau d’un homme de bien ? Quant à

moi, monsieur, je ne me bats jamais en duel, ajouta-t-il en s'asseyant avec calme, et en allongeant ses longues jambes paresseuses. Diantrement inconfortables, les duels, n'est-ce pas Tony ?

Le vicomte avait sans doute vaguement appris que la mode des duels entre gentilshommes avait été supprimée en Angleterre par une main très ferme ; malgré tout, pour lui, Français, dont la notion de bravoure et d'honneur était basée sur un code qui incorporait des siècles de tradition, le spectacle d'un gentleman refusant de se battre était presque monstrueux. Dans son for intérieur il se demandait s'il allait gifler cet Anglais haut sur pattes et le traiter de poltron, ou bien si cette façon de faire en présence d'une femme ne serait pas de mauvaise éducation.

Heureusement, Marguerite intervint :

– Je vous en prie, Lord Tony, faites le pacificateur. Cet enfant éclate de rage, et, ajouta-t-elle avec un soupçon d'ironie mordante, il pourrait blesser Sir Percy.

Et elle partit d'un rire moqueur, ce qui d'ailleurs n'altéra pas la belle égalité d'humeur de son mari.

– L'honneur de la journée a été pour le dindon anglais. Sir Percy serait provoqué par tous les saints du calendrier qu'il ne perdrait pas son sang-froid.

Déjà Blakeney, plus gai que jamais, s'était joint à ceux qui riaient de lui.

– Fameusement joli, ça, vous ne trouvez pas ? fit-il en se tournant aimablement vers le vicomte. C'est une personne intelligente que ma femme. Vous découvrirez cela, monsieur, si vous restez en Angleterre assez longtemps.

– Sir Percy a raison, vicomte, interrompit Lord Antony, en posant la main sur l'épaule du jeune Français, il ne conviendrait pas que vous commenciez votre séjour en Angleterre par une provocation en duel.

Le jeune homme hésita encore un instant, puis, avec un léger haussement d'épaules adressé au code d'honneur extraordinaire en usage dans cette île embrumée, il dit avec une dignité pleine de charme :

– Alors, c'est bien ! Si monsieur est satisfait, je n'ai pas de griefs. Vous, milord, vous êtes notre protecteur. Si j'ai fait erreur je me retire.

– Oui, je vous en prie ! répliqua Blakeney, avec un long soupir de satisfaction, retirez-vous là-bas. Espèce de petit freluquet irascible, grommela-t-il entre ses dents. Ma foi, Ffoulkes, si c'est là un spécimen des produits que vous et vos amis apportez de France, m'est avis que vous feriez aussi bien de les laisser tomber dans le détroit, ou bien, mon cher, il faudra que j'aille voir Pitt à ce sujet, pour qu'il élève un tarif prohibitif et qu'il vous mette en cage avec votre contrebande.

– Tout doux, Sir Percy, votre chevalerie vous égare, fit Marguerite avec coquetterie, vous oubliez que vous aussi avez importé un article français ?

Blakeney lentement se leva :

– Je pouvais choisir dans le marché, madame, et mon goût est infaillible, dit-il avec une galanterie consommée, en faisant devant sa femme un salut profond et cérémonieux.

– Plus que votre chevalerie, je crains, répondit-elle ironiquement.

– Ventre-saint-gris, ma belle amie ! soyez raisonnable ! Croyez-vous que je vais laisser n'importe quel petit mangeur de grenouilles qui n'aime pas la forme de votre joli nez faire de mon corps une pelote à épingles ?

– Mon dieu, Sir Percy, – et elle lui fit une jolie révérence drôlette, – soyez sans crainte, ce ne sont pas les hommes qui n'aiment pas la forme de mon nez.

– Malédiction à celui qui a peur ! Mettriez-vous en doute ma bravoure, madame ? ce n'est pas pour rien que j'encourage la boxe, n'est-ce pas, Tony ? J'ai dans le temps fait quelques rounds avec Red Sam, et il n'a pas eu beau jeu.

– Oh, Sir Percy, – et le rire gai de Marguerite résonnait dans les poutres de chêne de la salle, – j'aurais voulu vous voir, ha ! ha ! ha ! vous deviez faire un joli tableau... et... et puis avoir peur d'un petit Français... ha ! ha !... ha ! ha !

– Ha ! ha ! ha ! eh ! eh ! eh ! fit écho Sir Percy, madame, vous me faites honneur ! Morbleu ! Ffoulkes, voyez-moi ça ! j'ai fait rire ma femme ! la femme la plus fine d'Europe. Pardi, il faut que nous buvions en son honneur. – Il frappa vigoureusement sur la table. Hé ! Jelly, vite, bonhomme ! par ici, Jelly !

L'harmonie était à nouveau rétablie. Jellyband, avec un violent effort, se remit des nombreuses émotions qu'il avait eu à supporter dans la dernière demi-heure.

– Jelly, un bol de punch, chaud et fort : l'esprit qui vient de faire rire une femme intelligente doit être stimulé ! ha ! ha ! ha ! Hâtez-vous, mon bon Jelly !

– Mais nous n’avons pas le temps, Sir Percy, interrompit Marguerite. Le capitaine va arriver et mon frère doit aller à bord, ou bien le *Day Dream* manquera la marée.

– Le temps, ma chérie ? Nous avons plus de temps qu’il n’en faut à n’importe quel gentleman pour s’enivrer et aller à bord ensuite, avant que la marée ne change.

– Il me semble, milady, fit respectueusement Jellyband, que le jeune monsieur arrive avec le capitaine du bateau de Sir Percy.

– C’est parfait, s’écria Blakeney, alors Armand pourra se joindre à nous pour vider ce bol de punch. Pensez-vous, Tony, ajouta-t-il en se tournant vers le vicomte, que ce petit-maître de vos amis daignera boire avec nous ? Dites-lui que nous boirons en signe de réconciliation.

– Vous formez une compagnie si joyeuse, dit Marguerite, que j’ai confiance en votre indulgence, si je vous quitte pour dire adieu à mon frère dans une pièce voisine.

Il aurait été malséant de protester. Tous deux, Lord Antony et Sir Andrew, sentaient qu’il eût été impossible à Lady Blakeney de vibrer à l’unisson de leur gaieté. L’affection qu’elle portait à son frère était profonde et touchante. Il venait de passer quelques semaines chez elle en Angleterre et il retournait pour servir son pays, au moment où la mort y était la récompense ordinaire du dévouement le plus durable à la patrie.

Sir Percy non plus ne fit aucun effort pour retenir sa femme. Avec cette galanterie parfaite et quelque peu affectée qui caractérisait ses moindres mouvements, il lui ouvrit la porte de la salle et lui fit un salut très cérémonieux, à la mode du temps, lorsqu’elle quitta la pièce sans lui accorder plus qu’un

coup d'œil rapide et légèrement méprisant. Seul Sir Andrew Ffoulkes, dont la pensée, depuis qu'il avait rencontré Suzanne de Tournay, semblait être devenue plus pénétrante, plus naturellement sympathique, remarqua le regard étrange de désir ardent, de passion profonde et sans espoir, dont Sir Percy, ce vain, ce bavard, suivait la silhouette fuyante de l'adorable femme.

7

Le verger secret

Une fois hors de la salle bruyante, seule dans le couloir obscur, Marguerite Blakeney sembla respirer plus librement. Elle poussa un long soupir, comme si en franchissant ce seuil elle venait de déposer le poids accablant de la surveillance constante à laquelle elle se soumettait ; elle laissa quelques larmes couler sur ses joues.

Au-dehors, la pluie avait cessé et, à travers les nuages qui passaient rapides, un soleil de fin d'orage jetait quelques rayons pâles sur la belle rive blanche du pays de Kent et sur les maisons irrégulières et bizarres qui se groupaient autour de l'embarcadère de l'Amirauté. Marguerite alla jusqu'au porche et regarda la mer ; se détachant sur le ciel bigarré, un schooner gracieux, les voiles blanches tendues, se balançait doucement sous la brise. C'était le *Day Dream*, le voilier de Sir Percy, qui était prêt à emporter Armand Saint-Just en France, au milieu de cette révolution violente, sanguinaire, qui renversait une monarchie, sapait une religion, détruisait une société, pour chercher à reconstruire sur les ruines de la Tradition une nouvelle Utopie dont quelques hommes rêvaient, mais que personne n'avait le pouvoir d'établir solidement.

Dans le lointain, des silhouettes d'hommes approchaient du Repos du Pêcheur : l'un, d'un certain âge, portait un étrange collier de barbe grise autour de son menton rond et massif et marchait avec ce balancement spécial qui toujours indique un marin ; l'autre, jeune, mince, était élégamment vêtu d'un manteau sombre à collets nombreux ; il était complètement rasé

et ses cheveux bruns étaient rejetés en arrière, dégageant un front noble.

– Armand ! fit Marguerite Blakeney, en le voyant venir au loin, et un sourire heureux illumina ses larmes.

Un instant après, frère et sœur étaient dans les bras l'un de l'autre, tandis que le vieux capitaine se tenait respectueusement de côté.

– Combien de temps avons-nous, Briggs, avant que M. Saint-Just ait à se rendre à bord ? s'enquit Lady Blakeney.

– Nous devrions lever l'ancre d'ici une demi-heure, Votre Seigneurie, répondit le vieillard en portant la main à son front.

Marguerite passa son bras sous celui de son frère et l'emmena vers les falaises.

– Une demi-heure, dit-elle, en regardant la mer, dans une demi-heure tu seras loin de moi, Armand ! Oh ! Je ne puis pas croire que tu partes ! Ces derniers jours, tandis que Percy n'était pas là et que je t'ai eu tout entier à moi seule, ont passé comme un rêve.

– Je ne m'en vais pas loin, ma chérie ; un court détroit à traverser, quelques lieues de route, je puis revenir bientôt.

– Non, ce n'est pas la distance, Armand, mais cet horrible Paris... à présent...

Ils étaient arrivés au bord du rocher. La brise de la mer faisait voler les cheveux de Marguerite sur son visage, et les bouts de son fichu de dentelle ondulaient autour d'elle comme un serpent blanc et souple. Ses yeux cherchaient à percer la brume derrière laquelle reposaient les côtes de France, cette

France sévère et inexorable, qui exigeait son tribut de chair humaine, sa taxe de sang des plus nobles de ses fils.

– Notre beau pays, Marguerite, dit Armand qui paraissait avoir deviné sa pensée.

– Ils vont trop loin, Armand ; tu es républicain, je le suis aussi... nous partageons les mêmes sentiments, le même enthousiasme pour la liberté et l'égalité... mais, toi aussi, tu dois trouver qu'ils vont trop loin.

– Chut, fit instinctivement Armand, en regardant autour de lui avec appréhension.

– Ah ! tu vois, tu ne trouves pas qu'il est prudent de parler de ces choses-là, et pourtant nous sommes en Angleterre.

Elle s'attacha à lui avec une affection violente, presque maternelle.

– Ne t'en va pas, Armand ! supplia-t-elle, ne t'en retourne pas ! que ferais-je si... si... si...

Sa voix était secouée de sanglots ; ses yeux bleus, tendres et aimants, imploraient le jeune homme qui, à son tour, la regarda avec fermeté.

– Tu serais en tous les cas ma courageuse sœur, tu te souviendrais que ce n'est pas au moment où la France est en péril que ses fils doivent la fuir.

Il parlait encore et sur le visage de sa sœur réapparaissait un sourire doux et juvénile, d'autant plus émotionnant qu'il semblait noyé dans les larmes.

– Oh ! Armand ! Je souhaiterais quelquefois que tu ne possèdes pas tant de vertus sublimes... Quelques vices mignons sont beaucoup moins dangereux et gênants, je t'assure. Mais tu seras prudent ?

– Autant que possible... je te promets.

– Rappelle-toi, chéri, que je n'ai que toi pour... pour m'aimer.

– Non, ma douce petite sœur, tu as maintenant d'autres attaches : Percy t'aime.

Un regard étrangement soucieux passa dans les yeux de Marguerite lorsqu'elle murmura :

– Il m'a aimée... autrefois.

– Mais, sûrement...

– Là ! là ! mon ami, ne te tourmente pas de moi. Percy est un homme excellent...

– Non, interrompit-il énergiquement, je veux me tourmenter à ton sujet. Margot, écoute-moi ; je n'ai pas réveillé ces souvenirs plus tôt ; chaque fois que je voulais te questionner, il me semblait que quelque chose m'arrêtait. Mais, en tout cas, je sens que je ne puis m'en aller et te laisser maintenant sans éclairer mes doutes. Si tu ne le veux pas, tu ne seras pas obligée de me répondre, ajouta-t-il, car il venait de remarquer tout à coup, dans les yeux de sa sœur, une expression de dureté et d'appréhension.

– Eh bien ?

– Est-ce que Sir Percy sait que... je veux dire, sait-il la part que tu as prise dans l'arrestation du marquis de Saint-Cyr ?

Elle rit d'un rire sans gaieté, amer, méprisant, qui sonnait comme une note fausse dans la musique de sa voix.

– Tu veux dire s'il sait que j'ai dénoncé le marquis de Saint-Cyr au tribunal, qui, finalement, l'a envoyé, lui et toute sa famille, à la guillotine ? Oui, mon mari le sait... je le lui ai dit après notre mariage.

– Lui as-tu raconté les circonstances accessoires qui te déchargeaient si complètement de tout blâme ?

– Il était trop tard pour parler de circonstances atténuantes ; il avait entendu l'histoire en d'autres bouches, ma confession vint trop tard, sembla-t-il. Je ne pouvais plus plaider les circonstances atténuantes ; je ne pouvais pas m'abaisser à chercher à m'expliquer...

– Et ?

– Et maintenant, Armand, j'ai la satisfaction de savoir que le plus grand imbécile d'Angleterre a le plus complet mépris pour sa femme.

Elle parla cette fois avec une amertume violente, et Armand Saint-Just, qui avait pour elle une si grande affection, s'aperçut qu'il avait posé un doigt maladroit sur une plaie douloureuse.

– Mais Sir Percy t'aimait, Margot ?

– M'aimait ? Oui, Armand, il m'aimait, oui, à un certain moment, ou sans cela je ne l'aurais pas épousé. Je suis persuadée – elle parlait très vite comme si enfin elle était

heureuse de se décharger d'un poids qui l'écrasait depuis plusieurs mois – je suis persuadée que toi-même, comme tous les autres, tu pensais que j'épousais Sir Percy à cause de sa fortune, mais je t'assure, mon ami, qu'il n'en était rien. Il paraissait m'adorer avec une telle intensité de passion, que je me suis laissé toucher. Je n'avais jamais aimé personne, comme tu le sais ; j'avais vingt-quatre ans et j'en concluais qu'aimer n'était pas dans ma nature. Mais toujours il m'avait semblé que ce devait être délicieux que d'être adorée aveuglément, passionnément, complètement… et le fait même que Percy était lourd et bête était une attraction de plus pour moi, car je pensais qu'il m'en appartiendrait davantage. Un homme intelligent aurait d'autres préoccupations, un homme ambitieux d'autres espoirs… Je croyais qu'un idiot m'adorerait et que là se bornerait son horizon. J'étais prête à répondre à sa passion, Armand ; je me serais laissé aimer et j'aurais donné en retour une affection sans bornes…

Elle poussa un soupir, il y avait un infini de désillusions dans ce soupir. Saint-Just ne l'avait pas interrompue, il l'écoutait tout en laissant sa pensée courir en liberté. Il était terrible de voir une femme aussi jeune et aussi belle, qui, à peine au seuil de l'existence, avait déjà perdu l'espoir, perdu les illusions, et vu s'évanouir tous ces rêves dorés et fantastiques qui auraient dû faire de sa jeunesse une fête perpétuelle.

Cependant, bien qu'il eût pour sa sœur une grande tendresse, il comprit peut-être ; il avait étudié les hommes dans beaucoup de pays, des hommes de tous les âges, de toutes les conditions sociales ou intellectuelles, et il devina ce que Marguerite n'avait pas dit. Il est certain que Sir Percy était borné d'esprit, mais dans son esprit lent, il y avait cependant place pour cette fierté inhérente à tout descendant d'une longue lignée de gentilshommes anglais. Un Blakeney était mort sur le champ de bataille de Bosworth, un autre avait sacrifié vie et fortune à la cause des Stuarts ; et son orgueil patricien, que le

républicain Armand considérait comme dépourvu de sens, plein de préjugés, avait dû être piqué au vif en apprenant la faute qui salissait la robe de Lady Blakeney. Elle était jeune, mal conseillée peut-être, Armand le savait ; et ceux qui avaient profité de sa jeunesse, de son caractère impulsif, de son imprudence, le savaient encore mieux ; mais Blakeney était lourdaud, il n'entendait pas raison, il s'attachait uniquement aux faits : Lady Blakeney avait dénoncé un compatriote à un tribunal qui ne connaissait pas de pardon ; le mépris qu'il ressentait pour cette action, bien qu'elle l'eût commise à son insu, avait tué un amour dans lequel la sympathie et l'intelligence n'avaient jamais eu aucune part.

Quant à Saint-Just, même à cet instant, sa sœur était pour lui une énigme. La vie et les sympathies ont des caprices si inattendus ! Le cœur de Marguerite se serait-il éveillé à la tendresse quand son mari avait cessé d'aimer ? D'étranges extrêmes se rencontrent sur le chemin de l'amour ; cette femme qui avait eu à ses pieds la moitié de l'Europe intellectuelle, avait-elle placé son affection sur un niais ?

Marguerite regardait le soleil se coucher, Armand ne pouvait apercevoir son visage, mais il lui sembla que quelque chose brillait dans la lumière du soir et tombait de ses yeux sur son léger fichu de dentelle.

Mais il ne pouvait poursuivre ce sujet avec elle. Il connaissait si bien sa nature originale, passionnée, et il savait combien de réserve se cachait derrière ses façons franches et ouvertes.

Ils avaient toujours vécu ensemble, car leurs parents étaient morts quand Armand était un jeune homme et Marguerite une enfant. Il l'avait protégée jusqu'à son mariage ; il avait été son appui pendant ces années brillantes passées dans l'appartement de la rue de Richelieu, et c'est avec beaucoup de

chagrin et non sans appréhension qu'il l'avait vue entrer dans cette nouvelle vie en Angleterre.

Pour la première fois depuis cet événement, il avait vécu près d'elle et s'était aperçu que quelques mois de séparation semblaient avoir déjà élevé un mur entre elle et lui ; ils avaient toujours l'un pour l'autre la même affection profonde, intense ; il paraissait cependant que chacun eût aujourd'hui un verger secret où l'autre n'osait pas pénétrer. Il y avait beaucoup de choses que Saint-Just ne pouvait pas dire à sa sœur ; l'aspect politique de la Révolution française changeait presque chaque jour, peut-être ne comprendrait-elle pas comment ses vues et ses sympathies pouvaient changer, puisque les excès commis par ceux qui avaient été ses amis grandissaient en horreur et en intensité ; Marguerite ne pouvait pas ouvrir à son frère les replis de son cœur, elle les connaissait à peine elle-même, elle savait seulement qu'au milieu de son luxe elle se sentait seule et malheureuse.

Et maintenant qu'Armand s'en allait, elle craignait pour la sûreté de son frère, elle avait soif de sa présence. Elle ne voulait pas gâter ces dernières minutes si tristes et si douces en l'entretenant de ses peines. Elle prit son bras et l'emmena lentement le long de la falaise, puis vers la plage ; ils avaient tant de choses à se dire qui poussaient hors de leur verger secret !

8

L’agent accrédité

L’après-midi tirait rapidement à sa fin, un long et frais crépuscule d’été jetait un voile de brouillard sur le paysage vert du comté de Kent.

Le *Day Dream* avait hissé ses voiles, et Marguerite Blakeney se tenait seule au bord de la falaise, depuis plus d’une heure, à regarder ce grand oiseau blanc qui, si rapidement, emportait au loin le seul être qui s’inquiétât d’elle ; le seul homme qu’elle osât aimer, en qui elle eût confiance.

À une courte distance sur la gauche, les lumières de la salle du Repos du Pêcheur piquaient le brouillard de points jaunes et brillants ; de temps à autre, dans son énervement, Marguerite croyait percevoir, venant de là, le son de conversations joyeuses et même le rire perpétuel et niais de son mari, qui continuellement résonnait à ses oreilles.

Sir Percy avait eu la délicatesse de la laisser complètement seule. Elle supposait que, bonhomme un peu épais comme il l’était, il avait néanmoins compris qu’elle préférait rester seule, tandis que ces voiles disparaissaient dans la brume de l’horizon lointain. Lui, dont les notions de convenances et de décorum étaient si tyranniques, n’avait même pas exigé qu’un valet restât à portée de la voix. Marguerite lui en était reconnaissante ; elle cherchait toujours à lui être reconnaissante de ses attentions, qui étaient multiples, et de sa générosité, qui était réellement sans bornes. Elle essayait même parfois de dompter les sentiments amers et sarcastiques, qui, malgré elle, lui faisaient

dire des choses cruelles et insultantes dans l'espoir vague de le blesser.

Oui ! elle souhaitait souvent de le blesser, pour lui faire sentir qu'elle aussi le méprisait ; qu'elle aussi avait oublié que, en un autre temps, elle avait été sur le point de l'aimer ! Aimer ce fat imbécile ! dont les pensées semblaient ne pas pouvoir s'élever au-dessus d'un nœud de cravate ou de la coupe nouvelle d'un manteau. Bah ! Et cependant… de vagues souvenirs doux, en harmonie avec cette calme soirée d'été, lui revenaient à la mémoire, portés par la brise de la mer sur des ailes invisibles : les premiers jours où il l'adora, il avait l'air de lui être dévoué comme un esclave, et il y avait dans cet amour une certaine intention discrète qui l'avait fascinée.

Tout à coup, cet amour, cette dévotion qu'à travers ses assiduités elle avait regardée comme la docilité fidèle d'un chien, sembla s'éteindre complètement. Vingt-quatre heures après la petite cérémonie simple dans la vieille église Saint-Roch, elle lui avait fait un aveu : comment, un jour elle s'était laissée aller à parler de choses qui touchaient le marquis de Saint-Cyr devant quelques hommes, ses amis, qui avaient usé de ces informations étourdies contre l'infortuné marquis et l'avaient envoyé, lui et les siens, à la guillotine.

Elle haïssait le malheureux gentilhomme. Autrefois, Armand, son frère chéri, avait aimé Angèle de Saint-Cyr ; mais Saint-Just était un plébéien et le marquis un aristocrate plein de l'orgueil et des préjugés arrogants de sa caste. Un jour, Armand, l'amoureux timide et respectueux, s'avisa d'envoyer une petite pièce de vers, ardente, enthousiaste, passionnée, à l'idole de ses rêves. La nuit suivante, aux portes de Paris, il était pris dans un guet-apens par les gens de la famille de Saint-Cyr et fouetté ignominieusement, battu presque à mort comme un chien, parce qu'il avait osé lever les yeux sur la fille d'un gentilhomme.

L'incident était l'un de ceux qui, à cette époque, quelque deux ans avant la Révolution, se produisaient fréquemment en France. Des affaires de ce genre, somme toute, conduisent aux représailles sanglantes comme celles qui, les années suivantes, envoyèrent la plupart de ces têtes hautaines sous le couteau de la guillotine.

Marguerite se souvenait de tout cela : ce que son frère avait dû souffrir dans son amour-propre d'homme avait dû être affreux ; ce qu'elle avait souffert avec lui et à cause de lui, n'était pas moins affreux.

Le jour de la revanche arriva ; Saint-Cyr et ses pareils avaient trouvé leurs maîtres dans ces plébéiens qu'ils avaient méprisés. Armand et Marguerite, tous deux des êtres intelligents et d'esprit ouvert, avaient adopté, avec l'enthousiasme de leur âge, les doctrines utopiques de la Révolution, tandis que le marquis de Saint-Cyr et sa famille luttaient pied à pied pour conserver les privilèges qui, dans l'échelle sociale, les avaient placés au-dessus de leurs semblables. Marguerite gardait toujours cuisant le souvenir de l'insulte faite à son frère. Impulsive, irréfléchie, inconséquente dans son langage, il lui arriva d'entendre dans son entourage que les Saint-Cyr étaient en correspondance secrète avec l'Autriche, dans l'espoir d'obtenir de l'Empereur quelque secours pour dompter la révolution grandissante dans leur pays.

Dans ce temps-là, une seule dénonciation suffisait ; quelques paroles étourdies de Marguerite concernant le marquis de Saint-Cyr portèrent leurs fruits en vingt-quatre heures. Il fut arrêté, on fouilla dans ses papiers : des lettres de l'empereur d'Autriche, promettant d'envoyer des troupes contre la populace parisienne, furent trouvées dans son bureau. Il fut accusé de trahison envers la nation et envoyé à la guillotine, tandis que sa famille, sa femme et ses fils, partageaient son horrible sort.

Marguerite, terrifiée des conséquences de sa légèreté, essaya en vain de sauver ces malheureux : sa coterie, les chefs du mouvement révolutionnaire, la proclamèrent tous une héroïne : et, lorsqu'elle épousa Sir Percy Blakeney, elle ne comprenait peut-être pas complètement avec quelle sévérité il jugerait la faute qu'elle avait commise sans le savoir et dont elle avait encore tant de remords. Elle s'en confessa sincèrement à son mari, persuadée que le pouvoir illimité qu'elle croyait avoir sur lui, et surtout l'amour aveugle qu'il avait pour elle, feraient rapidement oublier ce qui aurait pu blesser une conscience anglaise.

Il est certain qu'au moment de la confidence, il n'y parut pas attacher grande importance, et c'est à peine s'il sembla comprendre le sens de ses paroles ; mais ce qui est plus certain encore, c'est que, jamais depuis lors, elle ne put découvrir le plus petit signe de cette passion que, naguère, elle avait crue si indestructible.

Et, petit à petit, ils en étaient arrivés à aller à la dérive, chacun de son côté, et Sir Percy paraissait avoir rejeté sa tendresse pour elle comme il aurait fait d'un gant hors d'usage. Elle essaya de la réveiller en exerçant son esprit railleur aux dépens de l'intelligence lourde de son mari ; elle voulut exciter sa jalousie, ne pouvant ranimer son amour ; elle chercha à aiguillonner sa susceptibilité, mais tout fut en vain : il resta le même, toujours résigné, nonchalant, endormi, toujours courtois, toujours gentilhomme. Elle avait tout ce que le monde et un mari riche pouvaient donner à une jolie femme, et cependant, par ce beau crépuscule d'été, lorsque les voiles blanches du *Day Dream* furent finalement cachées par les ombres du soir, elle se sentit plus seule que le pauvre vagabond qui s'en allait lassé, le long de la falaise rocailleuse.

Avec un soupir lourd de tristesse, Marguerite tourna le dos à la mer et aux rochers et, lentement, s'en revint vers le Repos du Pêcheur.

En se rapprochant, le bruit des rires gais, des exclamations joyeuses, se fit plus sonore et plus distinct. Elle pouvait reconnaître l'organe agréable de Sir Andrew Ffoulkes, les éclats de rire bruyants de Lord Antony, et, de temps en temps, les commentaires sans vivacité de son mari. Elle s'aperçut de la solitude de la route, de l'obscurité grandissante, et pressa le pas... Au même instant elle remarqua un étranger qui venait rapidement vers elle. Marguerite ne leva pas les yeux, elle n'éprouvait pas la moindre crainte, car l'auberge était à portée de la voix.

L'inconnu s'arrêta lorsqu'il la vit approcher, et, juste au moment où elle fut sur le point de passer devant lui, il dit très tranquillement :

– Citoyenne Saint-Just.

Marguerite poussa un petit cri d'étonnement, en entendant son nom de jeune fille prononcé si près d'elle. Elle regarda le nouveau venu et, cette fois, avec une exclamation de joie réelle, elle lui tendit amicalement les deux mains.

– Chauvelin !

– Lui-même, citoyenne, pour vous servir, fit l'étranger en lui baisant galamment la main.

Elle se tut pendant quelques secondes, en examinant avec un plaisir évident la petite silhouette, peu séduisante pourtant, qui se tenait devant elle.

Chauvelin était alors au déclin de la trentaine ; c'était un homme intelligent, d'aspect rusé, avec dans ses yeux profonds une expression curieuse qui ressemblait à celle du renard. C'était lui, l'étranger que nous avions vu une heure plus tôt boire à la santé de M. Jellyband.

– Chauvelin... mon ami... dit Marguerite avec un joli petit soupir de satisfaction, je suis tout à fait ravie de vous voir.

Il était naturel que Marguerite, isolée au milieu de sa grandeur et de ses amis empesés, eût plaisir à rencontrer une figure qui lui rappelât le temps heureux où elle régnait en souveraine sur le cercle intellectuel de la rue Richelieu. En tout cas, elle ne remarqua pas le sourire ironique qui flottait sur les lèvres pincées de Chauvelin.

– Mais dites-moi, ajouta-t-elle gaiement, qu'est-ce que vous pouvez bien faire ici ?

Elle avait repris sa marche vers l'auberge, Chauvelin se retourna et l'accompagna.

– Je pourrais vous retourner le compliment, belle dame. Et vous, que devenez-vous ?

– Oh, moi... fit-elle en haussant les épaules, je m'ennuie, mon ami, voilà tout.

Ils étaient arrivés à la porte de l'hôtellerie, mais Marguerite semblait n'avoir pas envie d'entrer. La brise du soir était exquise après la tempête, et elle avait trouvé un compagnon qui apportait avec lui un peu de l'air léger de Paris, qui connaissait bien Armand, qui pouvait lui parler de la joyeuse et brillante phalange qu'elle avait laissée derrière elle.

Elle s'arrêta sous le joli porche, tandis que par les petites fenêtres étincelantes de la salle de l'auberge arrivaient le bruit des rires, des appels à Sally, des demandes de bière, le claquement des couvercles, le roulement des dés, mélangés au rire niais et sans gaieté de Sir Percy Blakeney. Chauvelin se tenait à côté d'elle, ses yeux rusés, pâles et jaunes attachés à la gracieuse figure de son interlocutrice, qui avait l'air si douce et si jeune dans ce calme crépuscule.

– Vous m'étonnez, citoyenne, dit-il tranquillement, en prenant une pincée de tabac.

– Sais-je pourquoi ? Ma foi, mon petit Chauvelin, j'aurais cru que, avec votre pénétration ordinaire, vous auriez deviné qu'une atmosphère de brouillards et de vertus rigides ne pouvait convenir à Marguerite Saint-Just.

– Oh, la, la ! est-ce si terrible que cela ? demanda-t-il en feignant la consternation.

– Parfaitement, et même pire.

– C'est étrange ! et moi qui pensais qu'une jolie femme devait trouver la vie de campagne en Angleterre tout particulièrement pleine d'attraits.

– Oui, et moi je le croyais aussi. Les jolies femmes, ajouta-t-elle avec un soupir, devraient s'amuser en Angleterre, puisque toutes choses agréables leur sont défendues, même celles qu'elles font tous les jours.

– Est-ce bien vrai ?

– Vous ne vous le figureriez pas, mon petit Chauvelin, eh bien ! je passe souvent une journée entière, une journée entière, vous dis-je ! sans avoir une seule tentation.

– Alors il n’y a rien d’étonnant à ce que la femme la plus fine d’Europe soit assaillie par l’ennui.

Elle rit de l’un de ses rires mélodieux et cristallins.

– Ce doit être épouvantable, n’est-ce pas ? dit-elle malicieusement, ou sans cela, aurais-je eu tant de plaisir à vous revoir ?

– Et cela moins d’un an après un romanesque mariage d’amour... c’est justement là qu’est le point faible... alors cette idyllique folie n’a pas vécu plus que l’espace de... quelques semaines.

– Les folies idylliques ne durent jamais, mon petit Chauvelin... Elles nous tombent dessus comme la rougeole... et on en guérit aussi rapidement.

Chauvelin aspira une autre pincée de tabac ; il paraissait fort adonné à cette pernicieuse habitude si fréquente à cette époque, peut-être aussi était-il d’avis que le geste de priser dissimulait plus aisément les regards rapides et pénétrants avec lesquels il cherchait à déchiffrer l’âme des personnes qu’il rencontrait.

– Il n’y a rien d’étonnant, répéta-t-il galamment, que le cerveau le plus actif d’Europe soit assailli d’ennui.

– Je pensais que vous aviez une ordonnance contre cette maladie, mon petit Chauvelin.

– Comment puis-je espérer réussir là où Sir Percy a échoué ?

– Si nous laissions Sir Percy en dehors de la question pour le moment, mon bon ami ? fit-elle sèchement.

– Ah ! belle dame, pardonnez-moi, mais c'est ce que nous ne pouvons faire – une fois encore les yeux de Chauvelin, aussi aigus que ceux d'un renard sur le qui-vive, lançaient un regard rapide à Marguerite. J'ai contre la pire forme de l'ennui une ordonnance excellente que j'aurais été heureux de vous soumettre. Mais...

– Mais quoi ?

– Il y a Sir Percy.

– Qu'a-t-il à faire là-dedans ?

– Beaucoup, je crains. L'ordonnance que je vous donnerais, ma blonde amie, porte un nom très plébéien : travailler.

– Travailler ?

Chauvelin fixa Marguerite longuement pour la scruter ; ses yeux perçants et pâles paraissaient lire toutes les pensées de la jeune femme. Ils étaient seuls tous deux ; l'air du soir était tout à fait calme, et leur chuchotement doux se perdait dans le bruit qui venait de la salle de l'auberge. Cependant le Français fit quelques pas en avant du porche et vivement regarda autour de lui avec soin, puis, assuré que personne n'écoutait, il revint à côté de Marguerite.

– Voudriez-vous rendre un petit service à la France, citoyenne ?

Ses manières avaient tout à coup changé, sa physionomie allongée de renard prenait une expression d'insistance particulière.

– Mon Dieu ! répliqua-t-elle d'un ton dégagé, comme vous avez l'air soucieux tout à coup... Le fait est que je ne sais pas si je rendrais à la France ce petit service, en tout cas cela dépendrait du genre de service qu'elle ou vous réclameriez.

– Avez-vous entendu parler du Mouron Rouge, citoyenne Saint-Just ? demanda Chauvelin brusquement.

– Entendu parler du Mouron Rouge, répondit-elle avec un long rire joyeux. Ma foi, mon ami, nous ne parlons plus que de lui... Nous avons des chapeaux au Mouron Rouge, nos chevaux s'appellent Mouron Rouge, au dîner du prince de Galles, l'autre soir, nous avons eu un soufflé au Mouron Rouge... il y a quelques jours, je commandais à la couturière une robe bleue avec des garnitures vertes, et je veux être pendue si elle ne l'a pas appelée Au Mouron Rouge !

Chauvelin n'avait pas bougé pendant qu'elle bavardait, il n'essaya pas de l'arrêter quand sa voix musicale et son rire puéril s'en allèrent réveiller l'écho dans l'air calme du soir. Mais il resta sérieux et solennel tandis qu'elle riait, il n'éleva pas le ton de sa voix claire, tranchante et dure pour lui dire :

– Eh bien ! citoyenne, puisque vous avez entendu parler de ce personnage énigmatique, vous devez savoir que l'homme qui cache son identité sous ce pseudonyme étrange est l'ennemi le plus acharné de notre République, de la France, et des hommes comme Armand Saint-Cyr.

– Là ! fit-elle avec un drôle de petit soupir, j'en jurerais bien... la France a tant d'ennemis acharnés pour le quart d'heure...

– Mais vous, citoyenne, vous êtes la fille de France et vous devriez être prête à l'aider lorsqu'elle est dans un péril mortel.

– Mon frère Armand dévoue sa vie à sa patrie, répliqua-t-elle fièrement ; quant à moi, je ne puis rien faire... ici, en Angleterre.

– Vous, vous... – Il se fit encore plus suppliant et son visage de renard semblait être devenu tout à coup impressionnant et plein de dignité. – Ici en Angleterre, citoyenne... vous seule pouvez nous aider... Écoutez-moi ! J'ai été envoyé ici pour représenter le gouvernement de la République ; je présente demain mes lettres de créance à M. Pitt. L'une de mes obligations est de découvrir tout ce qui a rapport à cette ligue du Mouron Rouge, qui est devenue une menace constante pour notre pays, depuis qu'elle s'est mise à aider nos maudits aristocrates, traîtres à leur pays, ennemis du peuple, à échapper au châtiment qu'ils méritent. Vous le savez aussi bien que moi, citoyenne, que, une fois passé le détroit, ces émigrés français cherchent à exciter l'opinion contre la République... ils sont prêts à s'allier à n'importe quel ennemi assez hardi pour nous attaquer...

» Durant les derniers mois, nombre de ces émigrés, les uns suspects de trahison, d'autres condamnés par le Tribunal révolutionnaire, ont réussi à traverser le détroit. Leur évasion était organisée et effectuée avec l'aide de cette société de jeunes freluquets anglais, dirigée par un homme dont le cerveau est aussi plein de ressources que son identité est mystérieuse. Malgré les efforts les plus acharnés de mes agents, je n'ai pu le découvrir ; tandis que les autres ne sont que les bras qui agissent, c'est lui, la tête, qui, sous le voile d'un anonymat étrange, travaille avec calme et décision à perdre la France. Je veux atteindre cette tête, et c'est pour cela que je demande votre assistance ; je puis ensuite atteindre le reste de la troupe ; c'est un jeune gaillard de la société anglaise, j'en suis certain... Trouvez-moi cet homme, citoyenne, trouvez-le pour la France !

Marguerite avait écouté Chauvelin sans dire un mot, sans bouger, osant à peine respirer. Elle lui avait précédemment dit que ce mystérieux héros de roman était le sujet de conversation du cercle élégant dont elle faisait partie ; déjà avant cela, son cœur et son imagination avaient été remués à la pensée de cet homme courageux qui, sans se faire connaître, avait arraché des centaines de vie à un sort terrible. Elle n'avait que peu de sympathie pour ces aristocrates hautains, dont la comtesse de Tournay de Basserive était un exemple si typique ; mais, bien que républicaine et libérale par principe, elle haïssait et méprisait les méthodes que la jeune République avait choisies pour s'affermir. Elle avait quitté Paris depuis quelques mois ; le bruit des horreurs et des effusions de sang de la Terreur, qui avaient leur apogée dans les massacres de Septembre, n'avait traversé la Manche et n'était arrivé à elle que comme un faible écho. Robespierre, Danton, Marat, elle ne les avait pas connus sous leur aspect de justiciers sanguinaires, d'implacables fournisseurs de la guillotine. Malgré ses sympathies républicaines, son âme reculait d'horreur devant ces excès de la Révolution, à laquelle elle craignait qu'un jour son frère Armand, républicain modéré comme il l'était, ne fût sacrifié en holocauste.

Lorsque pour la première fois elle avait entendu parler de cette bande de jeunes enthousiastes qui, par amour pour leurs semblables, arrachaient des femmes, des enfants, des hommes jeunes et vieux à une mort affreuse, son cœur s'était rempli de fierté pour eux, et maintenant, pendant que Chauvelin parlait, ses pensées allaient au noble et mystérieux chef de cette héroïque petite troupe qui, quotidiennement, risquait sa vie, librement et sans ostentation, pour le bien de l'humanité.

Ses yeux étaient humides quand l'ambassadeur eut fini de parler ; la dentelle de son fichu se soulevait sous l'effort de sa respiration rapide et haletante, elle n'entendait plus le bruit des buveurs dans l'auberge, elle ne faisait plus attention à la voix de

son mari, ni à son rire niais, toute son âme errait à la recherche du héros mystérieux. Ah ! c'était un homme qu'elle aurait pu aimer, s'il s'était trouvé sur son chemin ; tout en lui attirait une imagination romanesque, sa personnalité, sa force, sa bravoure, la fidélité de ceux qui servaient la même noble cause sous ses ordres, et par-dessus tout, cet anonymat qui lui faisait une couronne et comme une auréole de gloire chevaleresque.

– Découvrez-le pour la France, citoyenne.

La voix de Chauvelin contre son oreille la rappela de ses rêves. Le héros mystérieux avait disparu ; à peine à vingt mètres d'elle, un homme à qui elle avait juré foi et fidélité, buvait et riait.

– Là ! là ! Chauvelin, dit-elle en reprenant son air léger, vous êtes étonnant ! Où diable dois-je le chercher ?

– Vous allez partout, citoyenne, dit Chauvelin qui se faisait insinuant. Lady Blakeney est le pivot du Londres mondain, m'a-t-on dit... vous voyez tout... vous entendez tout.

– Tout doux, mon ami, répliqua Marguerite en se redressant de toute sa hauteur et en regardant avec un léger mépris le petit bonhomme d'aspect malingre qui se trouvait devant elle. Tout doux ! vous paraissez oublier qu'entre Lady Blakeney et la commission que vous me donnez, il y a les six pieds de Sir Percy Blakeney et une longue lignée d'ancêtres.

– C'est pour le bien de la France, citoyenne.

– Fi, monsieur, en tout cas, vous dites des absurdités ; si même vous connaissiez ce Mouron Rouge, vous ne pourriez rien lui faire à lui, un Anglais !

– Je m'y serais risqué, dit Chauvelin avec un sourire sec, amer. De toute façon, nous pourrions l'envoyer à la guillotine d'abord pour refroidir son ardeur ; ensuite, lorsqu'il y aurait un embarras diplomatique à son sujet, nous pourrions bien faire des excuses, humblement, au gouvernement anglais et, si c'était nécessaire, offrir une compensation pécuniaire à la famille.

– Ce que vous proposez est horrible, Chauvelin, fit-elle, en s'écartant de lui comme d'un insecte malfaisant. Qui que cet homme puisse être, il est noble et courageux, et jamais, vous m'entendez, jamais je ne prêterai la main à une pareille vilenie !

– Vous préférez être insultée par tous les aristocrates français qui viennent dans ce pays-ci ?

Le diplomate avait visé juste en décochant cette petite flèche. Les joues roses de Marguerite pâlirent légèrement et elle se mordit la lèvre pour ne pas lui laisser voir qu'il avait fait mouche.

– Là n'est pas la question, dit-elle enfin avec indifférence. Je puis me défendre moi-même, mais je refuse de me prêter à aucune besogne malpropre pour vous ou pour la France. Vous avez d'autres moyens à votre disposition, usez-en, mon ami.

Et sans un autre regard pour Chauvelin, elle tourna sur ses talons et rentra dans l'auberge.

– Ce n'est pas votre dernier mot, citoyenne, fit-il, lorsqu'un jet de lumière venant du couloir éclaira la silhouette gracieuse et richement vêtue de la Française ; nous nous rencontrerons à Londres, j'espère !

– Nous nous verrons à Londres, lui répondit-elle par-dessus l'épaule, mais c'est là mon dernier mot.

Elle ouvrit la porte de la salle et disparut à ses yeux, tandis qu'il restait quelques secondes sous le porche à prendre une pincée de tabac. Il avait reçu une rebuffade et un affront, mais son visage rusé de renard ne paraissait ni démonté ni désappointé. Au contraire un sourire étrange, ironique et satisfait, plissait les coins de ses lèvres minces.

9

L’attentat

À la pluie persistante du jour avait succédé une belle nuit étoilée ; une délicieuse nuit de fin d’été, une vraie nuit d’Angleterre avec sa fraîcheur, son parfum de terre mouillée et de feuilles dégouttantes d’eau.

Le coach magnifique, traîné par quatre des meilleurs pur-sang d’Angleterre, roulait sur la route de Londres, Sir Percy tenait les guides et, près de lui, Lady Blakeney s’enveloppait dans des fourrures de prix.

Une promenade en voiture de cinquante milles, par un soir étoilé d’été ! Marguerite en avait salué l’idée avec joie. Sir Percy adorait conduire ; ses quatre chevaux envoyés à Douvres deux jours auparavant étaient suffisamment reposés et pleins d’entrain pour que la difficulté de les mener augmentât le charme de l’expédition ; Marguerite se réjouissait d’avance de ces quelques heures de solitude où, le visage caressé par la douce brise du soir, elle pourrait laisser errer ses pensées. Elle savait par une longue expérience que Sir Percy parlerait peu ; il avait souvent mené dans la nuit son superbe coach pendant des heures sans faire plus d’une ou deux observations accidentelles sur le temps ou l’état de la route. Il avait un faible pour ce sport et, très rapidement, elle avait partagé son goût ; lorsqu’elle s’asseyait à côté de lui, durant des heures, admirant la façon habile et sûre avec laquelle il tenait les guides, elle se demandait souvent ce qui se passait dans ce cerveau embrumé. Il ne le lui dit jamais et jamais elle ne se soucia de le lui demander.

Au Repos du Pêcheur, M. Jellyband faisait le tour de la maison pour éteindre les lampes. Tous les clients avaient quitté le bar, mais en haut, dans les jolies petites chambres à coucher, il y avait quelques hôtes d'importance : la comtesse de Tournay, sa fille Suzanne et le vicomte ; il y avait aussi deux autres chambres préparées pour Sir Andrew Ffoulkes et pour Lord Antony Dewhurst, au cas où les deux jeunes gens daigneraient choisir la vieille hôtellerie comme logis.

Pour l'instant, ces deux galants gentilshommes étaient confortablement installés dans la salle de l'auberge, devant l'âtre énorme que, malgré la douceur de la soirée, on avait laissé brûler gaiement.

– Dites-moi, Jelly, est-ce que tout le monde est parti ? demanda Lord Tony au respectable aubergiste qui n'avait pas encore fini d'enlever les verres et les cruches.

– Comme vous pouvez le voir, milord.

– Et tous vos domestiques sont couchés ?

– Tous, excepté le garçon du bar, et, ajouta-t-il en riant, je ne doute pas qu'il ne s'endorme d'ici peu, le brigand.

– Alors nous pouvons causer ici une demi-heure sans qu'on nous dérange ?

– À votre service, milord... je vous laisserai des chandelles sur le dressoir... et vos chambres sont prêtes... J'habite en haut de la maison, mais si Votre Seigneurie m'appelle assez fort, j'ose lui assurer que j'entendrai.

– C'est parfait, Jelly... et... dites donc, éteignez la lampe, le feu nous éclairera suffisamment et nous ne désirons pas attirer l'attention des passants.

– C’est bien, milord.

M. Jellyband fit ce qui lui était ordonné, il baissa la curieuse vieille lampe qui pendait au plafond à caissons et souffla les chandelles.

– Donnez-nous une bouteille de vin, Jelly, ordonna Sir Andrew.

– Bien, sir.

Jellyband sortit pour aller chercher le vin demandé. La pièce était maintenant complètement sombre, à part le cercle de lumière vermeille et vacillante formé par les bûches qui brûlaient gaiement dans l’âtre.

– Ce sera tout pour ces messieurs ? demanda Jellyband, en revenant avec une bouteille et deux verres qu’il posa sur la table.

– Ce sera bien comme cela, merci, Jelly ! répondit Lord Antony.

– Bonsoir, milord ! bonsoir, sir !

– Bonsoir, Jelly !

Les deux jeunes gens écoutèrent le pas pesant de l’hôtelier qui s’éloignait dans le couloir et dans l’escalier. Ce bruit-là s’éteignit bientôt ; le Repos du Pêcheur tout entier semblait plongé dans le sommeil, à part les deux jeunes gens qui buvaient en silence.

Pendant un instant on n’entendit pas un son, même dans la salle, si ce n’est le tic-tac de la vieille pendule du grand-père et le pétillement du bois dans le feu.

– Ça a encore bien marché, cette fois ? questionna Lord Antony.

Sir Andrew était évidemment en train de rêver en regardant la flamme, il y voyait sans doute un visage gracieux, séduisant, avec de grands yeux bruns et un diadème de boucles sombres autour d'un front d'enfant.

– Oui ! très bien, répondit-il, toujours distrait.

– Pas d'anicroche ?

– Aucune.

Lord Antony rit gaiement tandis qu'il se versait un autre verre de vin.

– Je n'ai pas besoin de vous demander si, cette fois, vous avez trouvé le voyage agréable ?

– Non, mon ami, c'est inutile, c'était parfait.

– Alors, je bois à sa santé : c'est une jolie fille, bien qu'elle soit Française. À vos amours, mon cher ; je souhaite qu'ils fleurissent et prospèrent au mieux de vos vœux.

Il vida son verre jusqu'au fond et ensuite alla rejoindre Sir Andrew à côté de l'âtre.

– Eh bien ! Tony, c'est vous qui ferez le prochain voyage, je suppose, dit Sir Andrew, se réveillant de ses méditations, vous et Hastings, sans doute ; j'espère que vous aurez une tâche aussi agréable que celle que j'ai eue et un compagnon de voyage aussi charmant. Vous n'avez pas idée, Tony...

– Non, je n'ai pas idée, mais je vous crois sur parole. Et maintenant, – sa figure jeune et joyeuse prit soudainement un air sérieux, – où en sont les affaires ?

Les deux jeunes gens rapprochèrent leurs chaises et instinctivement, bien qu'ils fussent seuls, ils baissèrent le ton de leur voix qui ne fut plus qu'un chuchotement.

– J'ai vu le Mouron Rouge seul quelques minutes à Calais, dit Sir Andrew, il y a peu de temps. Il a traversé la Manche deux jours avant nous. Il les avait escortés pendant toute la route, habillé – vous ne voudriez jamais le croire ! – en vieille commère du marché, et conduisant ainsi, jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté hors de la ville, la voiture couverte dans laquelle étaient cachés, au milieu des choux et des navets, la comtesse de Tournay, Mlle Suzanne et le vicomte. Pas un instant ces derniers n'ont soupçonné qui était leur conducteur. Il les mena à travers une file de soldats et une foule vociférante qui criait : « À bas les aristos ! » Mais la charrette de marché passa au travers avec d'autres et le Mouron Rouge, en jupon, en châle et en bonnet hurlait « À bas les aristos ! » plus fort que personne. Ventre-saint-gris ! – les yeux du jeune homme brillaient d'enthousiasme et d'affection pour son chef – cet homme est merveilleux, son aplomb est extravagant et je suis d'avis que c'est cela qui le fait réussir.

Lord Antony, dont le vocabulaire était moins riche que celui de son ami, ne put trouver qu'un ou deux jurons pour montrer l'admiration qu'il avait pour son chef.

– Il désire, reprit avec plus de calme Sir Andrew, que vous et Hastings le rencontriez à Calais le deux du mois prochain, voyons... ce sera mercredi.

– Oui.

– C’est le tour du comte de Tournay ; cette fois c’est une mission dangereuse. Vous savez que ce malheureux a été déclaré suspect par le Tribunal révolutionnaire et qu’il a fallu toute l’ingéniosité stupéfiante du Mouron Rouge pour le faire évader de son château, et maintenant, voilà qu’il est condamné à mort. Ce sera un beau sport que de le tirer hors de France et vous aurez bien du mal à passer. Saint-Just est parti à sa rencontre. Personne, bien entendu, ne soupçonne Saint-Just jusqu’ici, mais ensuite... pour les faire sortir tous deux du pays... Je vous assure ce sera une terrible affaire qui mettra à une rude épreuve l’habileté de notre chef. J’espère bien recevoir encore des ordres pour être de l’expédition.

– Avez-vous des instructions particulières pour moi ?

– Oui, beaucoup plus précises que généralement. Il paraît que le gouvernement de la République a envoyé un agent accrédité en Angleterre, un homme appelé Chauvelin, qui, dit-on, est terriblement acharné contre notre ligue, et absolument déterminé à découvrir l’identité de notre chef, afin de pouvoir le capturer la première fois qu’il cherchera à mettre le pied en France. Ce Chauvelin a amené avec lui une armée d’espions, et, avant que notre chef n’ait éventé la mèche, il vaut mieux ne nous réunir que le plus rarement possible pour nous entretenir des affaires de la ligue et, pour aucune raison, nous ne devons nous adresser la parole en public. Lorsqu’il voudra nous parler il s’arrangera de façon à nous le faire savoir.

Les deux jeunes gens étaient penchés au-dessus du feu, car la flamme s’était éteinte et seules quelques braises mourantes jetaient une faible lueur rougeâtre en un demi-cercle devant l’âtre.

Le reste de la pièce était enseveli dans une obscurité profonde ; Sir Andrew avait tiré d’un portefeuille un papier qu’il

déplia, puis ensemble, ils cherchèrent à le lire à la lumière indécise que projetaient les charbons.

Ils étaient si appliqués à ce qu'ils faisaient, ce document qu'avait écrit lui-même leur chef adoré était si précieux qu'ils n'avaient plus le sentiment du bruit autour d'eux, de la chute des cendres sous la grille, du tic-tac monotone de la pendule, du bruissement léger, presque imperceptible, de quelque chose qui glissait à côté d'eux sur le sol.

Une silhouette était sortie de dessous d'un des bancs avec des mouvements aussi silencieux que ceux d'un serpent, elle s'approcha peu à peu des deux jeunes gens, sans respirer, en rampant sur les carreaux parmi les ténèbres de la chambre.

– Vous avez à lire ces instructions et à les graver dans votre mémoire, dit Sir Andrew, et à les détruire ensuite.

Il était sur le point de remettre le portefeuille dans sa poche quand un petit bout de papier en glissa et vola jusqu'à terre. Lord Antony se baissa et le ramassa.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit Sir Andrew.

– Ça vient de tomber à l'instant de votre poche. Ça ne paraissait pas être avec les autres papiers.

Tous deux se penchèrent et s'évertuèrent à déchiffrer ce dernier document sur lequel quelques mots avaient été crayonnés à la hâte, quand, tout à coup, un bruit léger qui paraissait venir du couloir attira leur attention.

– Qu'y a-t-il ? firent-ils instinctivement.

Lord Antony traversa la chambre et ouvrit la porte brusquement ; au même moment, il reçut entre les yeux un coup de poing terrible qui le projeta violemment dans la salle. En même temps l'ombre rampante était sortie de l'obscurité et se précipitait par-derrière sur Sir Andrew qui ne se doutait de rien et tomba à terre.

Tout ceci se déroula dans l'espace de deux ou trois secondes, et avant que Sir Andrew ou Lord Tony n'eussent eu le temps de pousser un cri, ils étaient saisis chacun par deux hommes qui leur mettaient un bâillon sur la bouche et les attachaient l'un à l'autre, dos à dos, mains, bras et jambes liés soigneusement.

Dans l'intervalle, un individu poussa doucement la porte ; il portait un masque et se tenait sans bouger en attendant que les autres eussent fini leur besogne.

– Tout va bien, citoyen, dit un des hommes, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux liens qui maintenaient les jeunes gens.

– Bon, répondit le personnage immobile, maintenant, fouillez leurs poches et donnez-moi tous les papiers que vous y trouverez.

Ce fut fait vivement et sans bruit.

Après avoir pris possession de tous les papiers, l'homme masqué écouta pendant une minute si le Repos du Pêcheur était toujours endormi. Évidemment satisfait de ce que ce lâche attentat n'eût pas été remarqué, il ouvrit la porte une fois de plus et indiqua le couloir d'un geste péremptoire. Les quatre hommes ramassèrent Sir Andrew et Lord Antony, et aussi doucement, aussi silencieusement qu'ils étaient venus, ils emportèrent hors de l'auberge les deux jeunes gentilshommes

ligotés et s’en allèrent avec leur charge, dans la nuit, sur la route de Londres.

Dans la salle, l’organisateur masqué de ce coup de main hardi jeta un rapide coup d’œil sur les papiers volés.

– Après tout, ce n’est pas du mauvais ouvrage, murmura-t-il entre ses dents en retirant son masque, et ses yeux pâles de renard brillèrent à la lumière rouge du feu, ce n’est pas une mauvaise journée.

Il ouvrit des lettres prises dans le portefeuille de Sir Andrew Ffoulkes, remarqua la petite feuille de papier que les jeunes gens avaient à peine eu le temps de lire ; une lettre surtout, signée Armand Saint-Just, sembla lui donner une étrange satisfaction.

– Armand Saint-Just, traître après tout, grommela-t-il. Maintenant, belle Marguerite Blakeney, ajouta-t-il entre ses dents serrées, je crois que vous m’aiderez à trouver le Mouron Rouge.

10

À l'opéra

C'était durant une soirée de gala au théâtre de Covent Garden à Londres, la première de la saison d'automne, en ce mémorable an de grâce 1792.

Le théâtre était bondé, aussi bien dans les loges élégantes et au parterre que dans les galeries réservées au peuple. *L'Orphée* de Gluck intéressait la partie intellectuelle de la salle, tandis que les femmes à la mode, foule brillante et joliment parée, parlaient aux yeux de ceux qui faisaient peu de cas de cette dernière importation d'Allemagne.

Sélina Storace avait été applaudie, ainsi qu'il convenait, par ses nombreux admirateurs après son grand air ; Benjamin Incledon, le favori des dames, avait reçu de la loge royale des encouragements particuliers, et le rideau venait de tomber après le superbe final du second acte ; l'auditoire qui avait été tenu sous le charme des accents du grand maestro sembla pousser un long soupir de satisfaction avant de délier ses mille langues frivoles et légères.

Dans les loges d'avant-scène, très sélects, on voyait beaucoup de figures connues, M. Pitt, qui, écrasé par les affaires d'État, trouvait dans les jouissances musicales de cette soirée l'allégement passager de ses soucis, le prince de Galles, toujours jovial et rond, d'apparence même un peu rude et vulgaire, allait de loge en loge passer quelques minutes avec ses amis les plus intimes.

Dans celle de Lord Grenville, un personnage curieux attirait l'attention de tout le monde : un homme mince, petit, à la figure rusée, ironique, aux yeux enfoncés, écoutait la musique avec intérêt, critiquait l'auditoire avec esprit. Il était vêtu de noir des pieds à la tête ; ses cheveux n'étaient pas poudrés. Lord Grenville, le secrétaire aux Affaires étrangères, le traitait avec une déférence marquée bien que froide.

Çà et là, au milieu de beautés d'un type nettement anglais, on remarquait quelques étrangers au contraste qu'ils faisaient avec leur entourage : des nobles français à l'air hautain, qui, persécutés par le parti révolutionnaire et implacable de leur propre pays, étaient venus chercher en Angleterre un abri paisible. Les soucis et les chagrins étaient empreints profondément sur leurs physionomies ; les femmes surtout ne prêtaient qu'une attention distraite à la musique aussi bien qu'à l'auditoire brillant. Il n'y avait pas de doute que leurs pensées ne fussent au loin, avec leur mari, leurs frères, leurs fils peut-être, qui étaient encore en péril ou qui avaient récemment succombé à un sort cruel.

Parmi ces derniers, la comtesse de Tournay de Basserive, à peine arrivée à Londres, était une des figures les plus en vue ; vêtue de lourde soie noire avec uniquement, pour enlever à sa toilette son air de deuil, un fichu de dentelle blanche, elle était assise à côté de Lady Portarlès, qui cherchait en vain par ses saillies spirituelles et ses plaisanteries hardies à amener un sourire sur les lèvres tristes de la comtesse. Derrière elle, Suzanne et son frère étaient silencieux et légèrement intimidés au milieu de tous ces étrangers.

Les yeux de Suzanne semblaient songeurs ; quand elle était entrée dans la salle comble, elle avait regardé curieusement autour d'elle, examiné tous les visages, scruté toutes les loges. Évidemment la personne qu'elle désirait voir n'était pas là, car

elle s'assit tranquillement derrière sa mère, écouta sans bouger la musique et ne fit plus aucune attention à l'auditoire.

– Ah ! Lord Grenville, dit Lady Portarlès, quand, après un toc toc discret, la physionomie fine et intelligente du secrétaire d'État apparut dans la porte de la loge, vous ne pouviez pas arriver plus à propos. Voici madame la comtesse de Tournay qui se meurt d'entendre les dernières nouvelles de France.

Le distingué diplomate s'était avancé et baisait la main des dames.

– Hélas ! répondit-il tristement, elles sont les plus mauvaises du monde : le massacre continue, Paris est littéralement fumant de carnage, et la guillotine réclame chaque jour une centaine de victimes.

La comtesse, pâle et sur le point d'éclater en sanglots, appuyée sur sa chaise, écoutait avec horreur ce rapport bref et exact de ce qui se passait dans sa malheureuse patrie.

– Ah ! monsieur, c'est épouvantable à entendre, dit-elle en mauvais anglais, et mon pauvre mari qui est encore dans cet affreux pays ! C'est terrible pour moi d'être assise ici, dans ce luxueux théâtre, en sûreté et en paix, tandis que lui court de si grands dangers !

– Mon Dieu ! madame, fit Lady Portarlès, toujours ronde et franche, vous renfermer dans un couvent ne sauvera pas votre mari, et puis il faut penser à vos enfants, ils sont trop jeunes pour être tenus prématurément au régime exclusif de la tristesse et du deuil.

La comtesse sourit à travers ses larmes à cette boutade de son amie. Lady Portarlès, dont les façons et la voix n'auraient pas déparé un jockey, avait un cœur d'or et cachait la sympathie

la plus sincère et la bienveillance la plus aimable sous les manières un peu grossières qu'affectaient certaines dames de cette époque.

– Outre cela, madame, ajouta Lord Grenville, ne m'avez-vous pas dit hier que la ligue du Mouron Rouge avait juré sur l'honneur de vous ramener le comte sain et sauf ?

– Oui ! et c'est là mon seul espoir. J'ai vu hier Lord Hastings... il m'a rassurée à nouveau.

– Alors je suis persuadé que vous n'avez rien à craindre. Ce que la ligue a fait serment d'accomplir, elle le met toujours à exécution ! Ah ! si j'étais seulement quelques années plus jeune...

– Là ! là ! interrompit brusquement Lady Portarlès, vous êtes encore assez jeune pour tourner le dos à cet épouvantail de Français qui trône ce soir dans votre loge.

– Je voudrais le pouvoir... Mais, milady, vous ne devez pas oublier qu'en bons serviteurs de notre pays, nous devons mettre de côté nos préjugés personnels. Monsieur Chauvelin est l'agent accrédité de son gouvernement...

– Ventre-saint-gris ! monsieur ; vous n'appelez pas cette bande de brigands assoiffés de sang un gouvernement.

– Il n'a pas été jugé bon jusqu'ici pour l'Angleterre de briser ses relations diplomatiques avec la France, et par conséquent nous ne pouvons refuser de recevoir avec courtoisie l'agent qu'elle désire nous envoyer.

– Au diable les relations diplomatiques, milord ! Ce malin petit renard, là-bas, n'est qu'un espion, je le garantis, et vous découvrirez, ou je me trompe fort, qu'il s'inquiétera peu de

diplomatie, en dehors du tort qu'il cherchera à faire aux royalistes réfugiés, à notre héroïque Mouron Rouge, et aux membres de cette brave petite ligue.

– Je suis sûre, dit la comtesse, en pinçant ses lèvres minces, que si ce Chauvelin désire nous nuire, il trouvera un allié fidèle en Lady Blakeney.

– Sacrée femme ! s'exclama Lady Portarlès, a-t-on jamais vu une pareille méchanceté ! Lord Grenville, vous qui avez la langue bien pendue, je vous en prie, dites à madame la comtesse qu'elle se conduit comme une sotte. Dans votre position ici en Angleterre, madame, – lorsqu'elle se tourna vers l'émigrée, l'expression de son visage était tout à fait résolue et courroucée, – vous ne pouvez pas vous permettre de prendre des airs guindés que vous autres, aristocrates français, aimez tant. Lady Blakeney peut sympathiser ou non avec ces brigands de France, elle a pu avoir ou ne pas avoir à faire avec l'arrestation et la condamnation de Saint-Cyr, ou de qui que ce soit, elle est dans ce pays-ci l'arbitre de la mode ; Sir Percy Blakeney a plus de fortune que n'importe quelle demi-douzaine d'autres, il est très bien en Cour, et essayer de rabaisser Lady Blakeney ne lui fera, à elle, aucun tort, mais vous fera paraître une oie ! N'est-ce pas, mylord, vous êtes de mon avis ?

Ce que Lord Grenville pensa de la question ne fut jamais exprimé, pas plus que les réflexions auxquelles cette tirade familière de Lady Portarlès amena la comtesse de Tournay, car le rideau venait de se lever sur le troisième acte *d'Orphée* et de tous les coins de la salle arrivaient des « chut » furieux.

Lord Grenville prit rapidement congé des deux dames et revint dans sa loge. Chauvelin était resté assis pendant tout l'entracte, son éternelle tabatière à la main, ses yeux pâles et perçants fixés attentivement sur la loge en face de lui où, avec beaucoup de frou-frou de soie, de rire et en éveillant une grande

curiosité dans l'auditoire, Marguerite Blakeney venait d'entrer. Elle était accompagnée par son mari et paraissait divinement jolie sous ses abondantes boucles d'or rougi, très légèrement poudrées et réunies à la naissance de son cou gracieux par un énorme nœud noir.

Toujours habillée suivant la dernière fantaisie de la mode, Marguerite, seule parmi toutes les femmes de cette soirée, avait abandonné le fichu croisé et la veste à grands revers que l'on avait portés durant les deux ou trois dernières années. Elle avait adopté la robe à taille courte, de forme classique, qui rapidement devait être le genre reçu dans tous les pays d'Europe. Cela seyait admirablement à sa silhouette de souveraine ; l'étoffe brillante de son vêtement paraissait une masse de riche broderie d'or.

Avant de s'asseoir, elle se pencha un instant hors de la loge, pour faire l'inventaire de toutes les personnes qu'elle connaissait dans l'assistance. Nombreux furent ceux qui répondirent à son salut, et de l'avant-scène royale lui arriva un rapide et aimable bonjour.

Chauvelin la surveilla avec attention pendant le commencement du troisième acte, tandis qu'elle était toute à la musique ; son idéale petite main jouait avec un minuscule éventail orné de pierreries, sa tête de reine, ses épaules, ses bras, son cou, étaient couverts de diamants magnifiques et de gemmes rares, cadeaux du mari passionné qui se prélassait paresseusement à son côté.

Marguerite aimait follement la musique, *Orphée* la ravissait ce soir-là. Une vraie joie de vivre rayonnait sur ce doux visage de jeune femme, elle pétillait dans ses yeux et éclairait le sourire qui se cachait dans le coin de ses lèvres. Après tout, elle n'avait que vingt-cinq ans, elle était aux beaux jours de la jeunesse, l'idole adorée, fêtée, choyée, d'une foule brillante.

Deux jours avant, le *Day Dream* était revenu de Calais, avec des nouvelles de ce frère qu'elle chérissait, lui rapportant qu'il était bien arrivé à terre, qu'il pensait à elle et que pour l'amour d'elle il serait prudent.

Quoi d'étonnant qu'à ce moment, en écoutant les accords passionnés de Gluck, elle oubliât ses désillusions, ses rêves d'amour évanouis, qu'elle oubliât même ce zéro aimable et paresseux qui compensait son absence de mérites intellectuels par des avantages mondains innombrables.

Il était resté auprès d'elle aussi longtemps que les convenances l'exigeaient, puis avait laissé la place à Son Altesse Royale et à la nuée d'admirateurs qui venaient en procession ininterrompue apporter leurs hommages aux pieds de la reine de la mode. Sir Percy était allé se promener ailleurs pour causer avec des amis. Marguerite ne s'était même pas demandé pourquoi il s'en était allé, elle s'en souciait peu ! elle avait eu autour d'elle une petite cour composée de la jeunesse dorée de Londres et elle venait de lui donner congé, désirant être seule avec Gluck pour quelques minutes.

Un toc toc discret à la porte l'arracha à son plaisir.

– Entrez, dit-elle, avec quelque impatience, sans même se retourner pour voir l'intrus.

Chauvelin, qui guettait l'occasion, remarqua qu'elle était seule, et sans être arrêté par cet « entrez » nerveux, se glissa tranquillement dans la loge et se campa debout derrière la chaise de Lady Blakeney.

– Un mot, citoyenne, fit-il doucement. Marguerite alarmée se retourna vivement.

– Mon Dieu ! que vous m'avez fait peur ! répondit-elle avec un petit rire forcé, votre présence est absolument inopportune, je désire écouter Gluck et je ne suis pas d'humeur à causer.

– Mais c'est ici ma seule occasion, dit-il ; et tranquillement, sans attendre la permission, il avança un siège à côté d'elle, si près qu'il pouvait lui parler bas à l'oreille, sans troubler le reste de l'auditoire et sans être aperçu dans le fond sombre de la loge.

– C'est ma seule occasion, répéta-t-il, tandis qu'elle ne daignait pas lui accorder une réponse. Lady Blakeney est toujours si entourée, si fêtée par ses courtisans, qu'un simple vieil ami n'a que peu de chances de la voir.

– Alors, mon cher, il vous faudra chercher une autre occasion. Ce soir, après l'Opéra, je vais au bal de Lord Grenville ; vous aussi, probablement ; je vous y donnerai cinq minutes...

– Trois minutes dans le silence de cette loge me suffisent grandement, et je crois qu'il serait sage pour vous de m'écouter, citoyenne Saint-Just.

Instinctivement, Marguerite frissonna ; Chauvelin n'avait pas élevé la voix plus haut qu'un murmure ; maintenant il prenait avec calme une pincée de tabac, et cependant, il y avait dans son attitude, dans ses yeux de renard, quelque chose qui faisait se glacer le sang dans les veines, comme aurait fait un péril mortel soudainement apparu.

– Est-ce une menace, citoyen ? demanda-t-elle enfin.

– Non, belle dame, dit-il galamment, ce n'est qu'une flèche lancée en l'air. Il s'arrêta un instant comme un chat qui, prêt à sauter, verrait une souris courir affolée devant lui ; il attendait

avec ce sens félin du plaisir, il se réjouissait de la souffrance qu'il allait causer.

– Votre frère Saint-Just est en danger.

Pas un muscle du beau visage qu'il avait devant lui ne bougea, il ne pouvait le voir que de profil, car Marguerite paraissait regarder la scène avec attention ; mais Chauvelin était un observateur très fin, il remarqua la soudaine fixité des yeux, la dureté de la bouche, la tension aiguë et extrême de la gracieuse physionomie.

– Alors, ma foi, répondit-elle avec une gaieté affectée, puisque c'est encore un de vos complots imaginaires, vous feriez mieux de retourner à votre place et de me laisser goûter la musique.

Et de la main elle se mit à battre nerveusement la mesure sur le coussin de la loge. Sélina Storace était en train de chanter l'air de *Che farô* à un auditoire suspendu aux lèvres de la *prima donna*. Chauvelin ne bougea pas de sa chaise ; tranquillement, il regarda cette petite main agitée, la seule preuve que le trait avait atteint son but.

– Eh bien ! dit-elle tout à coup avec la même insouciance feinte.

– Eh bien ! citoyenne ?

– À propos de mon frère ?

– J'ai des nouvelles de lui qui, je crois, vous intéresseront, mais, d'abord, laissez-moi vous expliquer... Vous voulez bien ?

Cette question n'était pas nécessaire. Il eut la sensation que, bien que Marguerite continuât à lui tourner le dos, tous ses nerfs s'étaient tendus pour écouter ce qu'il avait à dire.

– L'autre jour, citoyenne, je vous ai demandé votre aide... la France en avait besoin et je croyais pouvoir compter sur vous, mais vous m'avez opposé un refus... Depuis lors, les nécessités de mes affaires et vos devoirs mondains nous ont tenus loin l'un de l'autre... quoique beaucoup de choses se soient passées...

– Allons au fait, citoyen, je vous prie ; la musique est délicieuse et l'auditoire va se fâcher de nous entendre causer.

– Un instant, citoyenne. Le jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer à Douvres et moins d'une demi-heure après votre dernier refus, je suis entré en possession de quelques papiers qui faisaient connaître le plan subtil d'une autre évasion d'une fournée d'aristocrates, de ce traître de Tournay entre autres, organisée par cet intrigant de Mouron Rouge. Quelques fils de cette organisation mystérieuse me sont également tombés entre les mains, pas tous, cependant, et je voudrais que... non, je veux que vous m'aidiez à réunir les autres.

Marguerite paraissait l'avoir écouté avec une impatience marquée ; elle secoua ses épaules et répondit gaiement :

– Bah ! mon cher, je vous ai déjà dit que je ne me souciais ni de vos plans ni du Mouron Rouge ; et si vous n'aviez pas parlé de mon frère...

– Un peu de patience, je vous en supplie, citoyenne, continua-t-il sans se troubler. Deux gentlemen, Lord Antony Dewhurst et Sir Andrew Ffoulkes, étaient au Repos du Pêcheur à Douvres ce même soir.

– Je sais, je les y ai vus.

– Ils étaient déjà connus par mes espions comme étant membres de cette maudite ligue. C'était Sir Andrew Ffoulkes qui escortait la comtesse de Tournay et ses enfants dans sa traversée de la Manche. Lorsque les deux jeunes gens ont été seuls, mes hommes ont forcé la porte de la salle de l'auberge, ont bâillonné et ligoté les deux galants cavaliers, leur ont pris leurs papiers et me les ont apportés.

En une seconde elle avait deviné le danger. Des papiers ?... Armand avait-il été imprudent ?... Rien que cette pensée la frappa d'une indicible terreur. Malgré tout, elle ne voulait pas laisser voir à cet homme qu'elle avait peur ; elle rit avec indifférence.

– Mais votre impudence est invraisemblable ! Un vol doublé de violence ! En Angleterre ! dans une auberge pleine de monde ! Vos hommes auraient pu être pris sur le fait !

– Et s'ils l'avaient été ? Ils sont enfants de France et ils ont été dressés par votre humble serviteur. S'ils eussent été pris, ils auraient été en prison, aux galères même, sans un mot de protestation ou une indiscrétion ; en tout cas, il valait la peine de courir le risque. Une auberge bondée est plus sûre pour ce genre de petites opérations que vous ne pouvez le croire et mes gens ont l'expérience de la chose.

– Eh bien ! et ces papiers ?

– Par eux, j'ai appris certains noms... certains faits... me semble-t-il, pour entraver momentanément le dernier coup projeté ; mais par malheur le retard que j'y apporterais ne pourrait être que de courte durée et je reste toujours dans l'ignorance de l'identité du Mouron Rouge.

– Tout doux, mon ami, lui dit-elle, toujours avec la même façon enjouée, vous en êtes donc où vous en étiez avant, n'est-ce pas ? Alors vous pouvez me laisser jouir de la dernière strophe de l'air. Mon Dieu, ajouta-t-elle en étouffant avec ostentation un bâillement affecté, si vous ne m'aviez pas parlé de mon frère...

– J'en arrive à lui, maintenant, citoyenne ; parmi les papiers il y avait une lettre adressée à Sir Andrew Ffoulkes par votre frère Saint-Just.

– Bien, et alors ?

– Cette lettre prouve que non seulement il a des sympathies pour les ennemis de la France, mais qu'il est auxiliaire sinon membre de la ligue du Mouron Rouge.

Enfin le trait était lancé. Depuis que durait l'entretien Marguerite l'attendait, elle ne voulait pas laisser paraître de crainte, elle était résolue à garder l'air insouciant, dégagé même. Elle voulait que le coup ne la prît pas à l'improviste, elle s'efforçait de garder toutes les ressources de cet esprit qui avait été surnommé le plus fin de l'Europe. Sur le moment elle ne faiblit pas. Elle savait que Chauvelin n'avait pu mentir ; cet homme était trop consciencieux, trop aveuglément dévoué à la mauvaise cause qu'il avait à cœur, trop fier de ses compatriotes, les faiseurs de révolutions, pour s'abaisser à inventer des calomnies basses et sans but.

Cette lettre d'Armand, de cet écervelé, de cet imprudent Armand, était entre les mains de Chauvelin. Marguerite le savait aussi sûrement que si elle avait vu la lettre de ses propres yeux ; et Chauvelin conserverait cette lettre, jusqu'au moment où il lui plairait de la détruire ou d'en user contre Armand. Elle savait tout cela, et cependant elle continuait à rire plus gaiement, plus bruyamment qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

– Eh bien ! mon bonhomme ! dit-elle par-dessus son épaule et en regardant son interlocuteur droit dans les yeux, ne vous avais-je pas dit que c'était quelque complot imaginaire... Armand allié à cet énigmatique Mouron Rouge... Armand occupé à aider ces aristocrates français qu'il méprise !... Je vous félicite ; l'histoire fait grand honneur à votre imagination !

– Laissez-moi vous expliquer, rectifia Chauvelin. Je puis vous assurer que Saint-Just est compromis sans le plus petit espoir de pardon.

Dans l'avant-scène il y eut un silence d'une ou deux secondes. Marguerite était assise droite et sans mouvement, elle cherchait à rassembler ses pensées, à regarder la situation en face, à se rendre compte de ce que l'on pourrait faire de plus utile.

Sur la scène, Storace venait de finir son air et, dans sa robe classique, arrangée au goût du dix-huitième siècle, elle était en train de faire sa révérence à l'auditoire enthousiaste qui l'applaudissait longuement.

– Chauvelin, dit Marguerite Blakeney tranquillement et sans cet air de bravade qui avait caractérisé son attitude pendant toute cette conversation, Chauvelin, mon ami, nous allons essayer de nous comprendre. Il me semble que mon esprit s'est rouillé dans ce climat humide. Alors, dites-moi, vous désirez connaître l'identité du Mouron Rouge, n'est-ce pas ?

– L'ennemi le plus acharné de la France... et d'autant plus dangereux qu'il travaille dans l'ombre.

– D'autant plus noble, vous voulez dire ; bref, vous voudriez me forcer maintenant à devenir espionne en échange de la vie de mon frère ? C'est cela, n'est-ce pas ?

– Fi ! voilà deux bien vilains mots, belle dame, protesta Chauvelin poliment. Il ne peut être question de vous y forcer, et le service que je vous demande, au nom de la France, ne pourrait jamais être appelé du nom déshonorant d'espionnage.

– En tout cas, c'est ainsi qu'on le nomme ici, rectifia-t-elle ; c'est là votre intention, n'est-ce pas ?

– Mon intention est que vous gagniez vous-même, de votre gré, le pardon de votre frère en me rendant un petit service.

– Lequel ?

– Tout simplement de surveiller pour moi ce soir, citoyenne Saint-Just. Écoutez-moi ; parmi ces papiers que l'on a trouvés sur Sir Andrew Ffoulkes, il y avait une toute petite note. Regardez, ajouta-t-il en prenant dans son portefeuille un minuscule morceau de papier et en le lui tendant.

C'était le même morceau de papier que quatre jours auparavant les deux jeunes gens étaient en train de lire quand ils furent attaqués par les sbires de Chauvelin. Marguerite le prit machinalement et se pencha pour voir. Il ne contenait que deux lignes d'une écriture déguisée ; elle lut à mi-voix :

Rappelez-vous que nous ne devons pas nous rencontrer plus souvent qu'il n'est strictement nécessaire. Vous avez toutes les instructions pour le 2. Si vous désirez encore me parler, je serai au bal de G...

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle.

– Regardez à nouveau, citoyenne, et vous comprendrez... Il y a dans le coin une petite marque, une petite fleur rouge.

– Oui... Le Mouron Rouge ! fit-elle vivement, et le bal de G. veut dire le bal de Grenville !... Il sera au bal de Lord Grenville, ce soir.

– C’est ainsi que j’interprète cette note, citoyenne, conclut Chauvelin. Lord Antony Dewhurst et Sir Andrew Ffoulkes, après avoir été ligotés et fouillés par mes espions, ont été, sur mon ordre, emmenés dans une maison isolée que j’avais louée à cet effet sur la route de Douvres, ils y sont restés prisonniers jusqu’à ce matin. Après avoir trouvé ce bout de papier, j’ai compris qu’il fallait qu’ils fussent à Londres assez tôt pour assister au bal de Lord Grenville. Vous comprenez, n’est-ce pas ? qu’ils doivent avoir beaucoup de choses à dire à leur chef, et ainsi ils auront occasion de lui parler ce soir, comme il le leur avait suggéré. Ce matin, ces deux jeunes cavaliers ont donc trouvé dans cette maison isolée de la route de Douvres tous les verrous et toutes les barrières ouverts, leurs gardiens disparus, deux bons chevaux sellés et attachés dans la cour. Je ne les ai pas vus jusqu’ici, mais je crois que nous pouvons sans danger conclure qu’ils ont galopé à bride abattue jusqu’à Londres. Vous voyez maintenant, citoyenne, combien tout cela est simple ?

– Ça paraît simple, en effet, répliqua-t-elle, avec un dernier effort pour paraître insouciante, lorsque vous voulez tuer un poulet... vous l’attrapez... vous lui tordez le cou... il n’y a que le poulet qui ne trouve pas cela si simple. Maintenant vous me mettez un couteau sur la gorge. Vous prenez un gage sur mon obéissance... vous trouvez ça simple... moi, pas.

– Mais, citoyenne, je vous offre l’occasion de sauver des conséquences de sa folie le frère que vous aimez !

– Le seul être au monde qui m’ait vraiment et constamment aimée... Qu’est-ce que vous voulez que je fasse, Chauvelin ? – il y avait un abîme de désespoir dans sa voix

étranglée par les larmes. Dans ma position actuelle, c'est presque impossible !

– Non, citoyenne, insista-t-il sèchement, sans faire attention à cette prière enfantine, désespérée, qui aurait attendri un cœur de pierre ; en votre qualité de Lady Blakeney, il n'y a personne pour vous soupçonner et, peut-être pourrai-je enfin, ce soir, avec votre aide, établir l'identité du Mouron Rouge... Vous allez tantôt au bal... veillez-y pour moi, citoyenne, faites attention et écoutez... vous pouvez me dire si par hasard vous avez entendu un mot ou une conversation à voix basse... vous pouvez remarquer toutes les personnes à qui Sir Andrew Ffoulkes et Lord Antony Dewhurst parleront. Vous êtes maintenant au-dessus de tout soupçon. Le Mouron Rouge sera ce soir au bal de Lord Grenville. Découvrez qui il est et, au nom de la France, je vous garantis que votre frère sera sauvé.

Chauvelin lui mettait le couteau sur la gorge. Marguerite se sentait serrée dans un filet dont elle ne pouvait espérer sortir. On lui offrait une récompense d'un prix infini, et elle savait que cet homme ne faisait jamais une promesse en l'air.

Il n'y avait pas de doute qu'Armand ne fût déjà signalé au Tribunal révolutionnaire ; comme suspect, on ne lui permettrait plus de quitter la France, et il serait impitoyablement frappé, si elle refusait le pacte de l'ambassadeur. Pendant un instant, en femme qu'elle était, elle espéra encore temporiser. Elle tendit la main à cet homme que, maintenant, elle craignait et qu'elle haïssait.

– Si je vous promets de vous aider en cette matière, Chauvelin, hasarda-t-elle, me rendrez-vous cette lettre de Saint-Just ?

– Si vous m'aidez utilement ce soir, citoyenne, répliqua-t-il avec un sourire ironique, je vous rendrai cette lettre... demain.

– Vous n'avez pas confiance en moi ?

– J'ai en vous une confiance absolue, chère madame, mais la vie de votre frère est confisquée par son pays... son rachat est entre vos mains.

– Je pourrais être impuissante à vous aider quelque bonne volonté que j'en eusse ?

– Alors, dit-il simplement, ce serait terrible pour vous et pour Saint-Just. Marguerite frissonna ; elle sentait que de cet homme elle ne pouvait attendre aucune pitié. Tout-puissant, il tenait dans sa main la vie de son frère bien-aimé. Elle le connaissait trop bien pour ne pas savoir que, s'il n'arrivait pas à son but, il serait sans merci.

Elle frissonnait, malgré la température élevée qu'il faisait dans cette salle de théâtre. La musique émouvante ne semblait plus lui arriver que d'un pays lointain. Elle ramena autour de ses épaules son merveilleux fichu de dentelle et resta assise, en silence, à regarder comme dans un rêve la scène brillante.

Pendant quelques minutes ses pensées errèrent de celui qu'elle aimait tant et que le danger menaçait à cet autre homme qui, lui aussi, avait des titres à sa confiance et à son affection. Elle se sentait seule, effrayée du sort d'Armand ; elle aurait voulu aller demander des conseils, aller chercher un appui auprès d'un être qui aurait su comment l'aider et la consoler.

Sir Percy Blakeney l'avait aimée, il était son mari, pourquoi resterait-elle seule pour traverser cette terrible épreuve ? Il avait une faible intelligence, c'est vrai, mais il possédait une grande force ; certainement, s'il unissait à l'esprit de sa femme son énergie et son courage d'homme, à eux deux, ils pourraient déjouer le fin diplomate et arracher l'otage de ses mains sans

mettre en danger la vie du brave chef de cette vaillante petite troupe de héros. Sir Percy connaissait bien Saint-Just, il paraissait avoir de l'affection pour lui, elle était sûre que son mari pourrait l'aider.

Chauvelin ne faisait plus aucune attention à elle. Il avait posé la cruelle alternative et il laissait Marguerite décider. À son tour, il paraissait absorbé par les mélodies passionnantes d'*Orphée ;* il marquait la mesure avec sa tête pointue comme celle d'un furet.

Un grattement discret à la porte la fit sortir de ses pensées. C'était Sir Percy Blakeney, toujours grand, endormi et de bonne humeur, avec son sourire à moitié timide, à moitié niais, qui dans cette occasion plus que jamais était de nature à exaspérer les nerfs de sa femme.

– Votre chaise est avancée, ma chère, dit-il avec une lenteur irritante. Je suppose que vous désirez aller à ce bal... Pardon... Monsieur Chauvelin, je ne vous avais pas remarqué.

Il tendit deux doigts fuselés à l'ambassadeur qui s'était levé en le voyant entrer.

– Venez-vous, chère amie ?

– Chut, chut ! entendait-on de tous les côtés de la salle.

– Les insolents ! observa Sir Percy avec un sourire.

Marguerite poussa un soupir d'impatience. Son dernier espoir semblait s'être évanoui tout à coup. Elle s'enveloppa dans son manteau et, sans jeter un regard à son mari :

– Je suis prête, dit-elle en s'appuyant sur son bras.

À la porte de la loge elle se retourna et fixa un instant Chauvelin qui, le chapeau sous le bras et aux lèvres un sourire bizarre, s'apprêtait à suivre ce couple si étrangement assorti.

– Sans adieu, Chauvelin, fit-elle gaiement, nous nous retrouverons tantôt au bal de Lord Grenville.

Et, dans ses yeux, le rusé Français lut sans aucun doute des choses qui lui causèrent une vive satisfaction, car, avec une expression sarcastique, il aspira une pincée de tabac et, ayant secoué son joli jabot de dentelle, il frotta l'une contre l'autre ses mains maigres et osseuses, avec un contentement non dissimulé.

11

Le bal de Lord Grenville

Le bal donné par le secrétaire d'État aux Affaires étrangères de l'époque, Lord Grenville, était l'événement mondain le plus marquant de l'année.

Bien que les réceptions d'automne ne fussent qu'à leur début, tous les gens qui avaient quelque situation s'étaient efforcés d'être à Londres à temps pour assister à cette fête et y briller au mieux de leurs moyens.

Son Altesse Royale le prince de Galles avait promis d'y paraître. Il venait de quitter l'Opéra, pour s'y rendre. Lord Grenville lui-même était allé entendre les deux premiers actes d'*Orphée* avant de se préparer à recevoir ses invités.

À dix heures, extraordinairement tard pour l'époque, les salons immenses du Ministère, décorés d'une façon exquise de plantes exotiques et de fleurs, étaient pleins à déborder.

L'une des salles avait été réservée pour la danse, et les accords gracieux d'un menuet accompagnaient de leurs notes douces les causeries gaies, les rires joyeux de la foule nombreuse et élégante.

Dans un salon plus petit, faisant face à l'escalier, l'amphitryon attendait ses hôtes. Des hommes de talent, des jolies femmes, des notabilités de tous les pays d'Europe, étaient déjà passés devant lui, avaient échangé les saluts et les révérences compliqués que la mode extravagante de l'époque

exigeait, puis, en riant et en bavardant, s'étaient dispersés dans les salles de bal ou de jeu.

Non loin de Lord Grenville, appuyé sur une des consoles, Chauvelin, dans son irréprochable habit noir, passait tranquillement en revue la brillante compagnie. Il remarqua que Sir Percy et Lady Blakeney n'étaient pas encore arrivés, et ses yeux pâles et perçants jetaient un regard rapide à la porte chaque fois qu'un nouveau groupe faisait son apparition.

Il était quelque peu isolé ; l'envoyé du gouvernement révolutionnaire de France n'avait pas grande chance d'être populaire en Angleterre, au moment où les nouvelles des horribles massacres de Septembre, du règne de la terreur et de l'anarchie, venaient de se répandre dans le pays.

Dans les sphères officielles, il avait été courtoisement accueilli par ses collègues, M. Pitt lui avait serré la main, Lord Grenville l'avait reçu à plusieurs reprises, mais on l'ignorait complètement dans la société de Londres ; les femmes lui tournaient ouvertement le dos, les hommes que leur position n'obligeait pas à l'hypocrisie refusaient de lui donner la main.

Mais Chauvelin n'était pas homme à se soucier de ces désagréments mondains, qu'il considérait comme de simples incidents de sa carrière diplomatique. Il était aveuglément enthousiaste de la cause de la Révolution, il méprisait toute inégalité sociale et avait un amour passionné pour sa patrie ; ces trois sentiments faisaient de lui l'homme qu'il était, indifférent aux camouflets qu'il pouvait recevoir dans cette Angleterre embrumée, loyale et vieux style.

Mais au-dessus de tout, Chauvelin avait au cœur une conviction : il croyait fermement que les aristocrates français étaient les ennemis les plus acharnés de la France, il aurait voulu les voir tous anéantis ; il était l'un de ceux qui, pendant

cet horrible règne de la Terreur, avaient été des premiers à exprimer ce souhait féroce : que l'aristocratie n'eût qu'une seule tête que l'on pût couper d'un seul coup. Il regardait par conséquent tout ci-devant qui avait réussi à s'échapper de France comme une proie dont la guillotine aurait été privée d'une façon inexcusable. Il n'y avait pas de doute pour lui que ces royalistes émigrés, une fois qu'ils avaient réussi à passer la frontière, ne fissent de leur mieux pour exciter l'indignation des étrangers contre leur pays.

Des complots sans fin avaient été tramés en Angleterre, en Belgique, en Hollande, pour chercher à entraîner quelque grande puissance à diriger des troupes sur Paris révolutionnaire, pour délivrer le roi Louis XVI et pour pendre sommairement les chefs sanguinaires de cette monstrueuse République.

Il n'y avait ainsi rien d'étonnant à ce que la personnalité romanesque et mystérieuse du Mouron Rouge fût un objet de haine amère pour Chauvelin. Cet Anglais et les quelques freluquets qu'il avait sous ses ordres, bien munis d'argent, armés de finesse, de ruse et d'audace sans bornes, avaient réussi à sauver des centaines de gentilshommes français. Les neuf dixièmes des émigrés qui étaient fêtés à la cour d'Angleterre devaient leur salut à cet homme et à sa ligue.

Chauvelin avait juré à ses collègues de Paris qu'il découvrirait l'identité de cet intrigant anglais, qu'il l'attirerait en France et alors... Chauvelin poussait un profond soupir de satisfaction en voyant, en rêve, cette tête mystérieuse tomber sous le couteau de la guillotine, sans plus de difficulté que celle d'un autre homme.

Tout à coup il se fit un grand mouvement dans l'escalier monumental, toute conversation cessa pour un instant tandis qu'au-dehors la voix de l'huissier annonçait :

– Son Altesse Royale le prince de Galles et sa suite, Sir Percy Blakeney, Lady Blakeney.

Rapidement, Lord Grenville alla à la porte du salon recevoir les hôtes de marque qui arrivaient.

Le prince de Galles, vêtu d'un magnifique costume de Cour de velours saumon richement brodé d'or, entra, donnant le bras à Marguerite Blakeney, et ayant à sa gauche Sir Percy, en habit de satin crème changeant, coupé à la mode extravagante de l'époque, les cheveux non poudrés, les poignets et le col dissimulés sous des dentelles précieuses, et sous le bras un chapeau plat.

Après quelques mots de convention pour souhaiter une respectueuse bienvenue, Lord Grenville dit à son hôte royal :

– Votre Altesse me permettra-t-elle de lui présenter M. Chauvelin, l'agent accrédité du gouvernement français ?

Chauvelin, aussitôt que le prince était entré, s'était avancé de quelques pas, en attendant cette présentation.

– Monsieur, fit froidement Son Altesse Royale, nous tâcherons d'oublier le gouvernement qui vous envoie et de vous regarder seulement comme notre hôte, un simple sujet de France. Comme tel, vous êtes le bienvenu, monsieur.

– Monseigneur, répliqua Chauvelin en saluant à nouveau. Madame, ajouta-t-il en s'inclinant cérémonieusement devant Marguerite.

– Ah ! mon petit Chauvelin ! dit-elle avec une gaieté tranquille en lui tendant la main. Monsieur et moi nous sommes de vieux amis, Altesse.

– Alors, fit le prince, subitement très aimable, vous êtes doublement le bienvenu, monsieur.

– Il y a une autre personne pour laquelle je solliciterai de Votre Altesse Royale l'honneur de lui être présentée, interrompit Lord Grenville.

– Ah ! qui est-ce ?

– Mme la comtesse de Tournay de Basserive et sa famille, qui sont arrivées de France ces jours-ci.

– Morbleu ! ils sont parmi ceux qui ont de la chance !

Lord Grenville s'en alla chercher la comtesse qui était assise à l'autre bout du salon.

– Dieu me protège ! murmura l'hôte royal lorsqu'il aperçut la silhouette raide de la vieille dame, Dieu me protège ! elle a l'air bien vertueuse et bien mélancolique.

– Ma foi, Altesse, répliqua la jolie Française, la vertu est comme les odeurs précieuses, elle est plus parfumée lorsqu'elle est plus foulée.

– La vertu, hélas ! soupira son interlocuteur, est généralement peu seyante à votre sexe charmant.

– Madame la comtesse de Tournay de Basserive, nomma Lord Grenville.

– C'est un plaisir pour moi, madame ; le roi, mon père, comme vous le savez, est toujours heureux d'accueillir ceux de vos compatriotes que la France a jetés sur nos côtes.

– Votre Altesse Royale est toujours gracieuse, répondit la comtesse avec une dignité élégante. Puis, en montrant sa fille qui se tenait timidement à côté d'elle : Ma fille Suzanne, monseigneur.

– Ah ! charmante ! charmante ! fît le prince, et maintenant, comtesse, permettez-moi de vous présenter Lady Blakeney, qui nous honore de son amitié. Je jurerais que vous avez mille choses à vous dire l'une à l'autre. Tous les compatriotes de Lady Blakeney sont doublement les bienvenus à cause d'elle... ses amis sont nos amis... et ses ennemis les ennemis de l'Angleterre.

Les yeux bleus de Marguerite avaient cligné de joie à entendre les aimables paroles de son royal ami. La comtesse de Tournay, qui tout dernièrement l'avait insultée d'une façon violente, était en train de recevoir une leçon publique et Marguerite ne pouvait pas faire autrement que de s'en réjouir. La comtesse, pour qui le respect de la royauté était porté presque à la hauteur d'une religion, connaissait trop bien l'étiquette pour montrer le plus léger signe d'embarras, lorsque avec cérémonie les deux dames se firent une révérence.

– Son Altesse royale est toujours gracieuse, madame, dit sérieusement Marguerite, et, dans son clair regard, il y avait un abîme de malice, mais point n'est besoin ici de ses aimables réflexions... je me souviens avec plaisir de l'accueil charmant que vous m'avez fait la dernière fois que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

– Nous autres, madame, pauvres exilés de France, nous montrons notre reconnaissance à l'Angleterre par notre docilité à nous rendre aux désirs de monseigneur, répliqua la comtesse.

– Madame, fit Marguerite avec une autre révérence profonde.

– Madame, répondit la comtesse avec la même dignité.

Pendant ce temps le prince de Galles disait quelques mots aimables au jeune vicomte.

– Je suis heureux, vicomte, de faire votre connaissance. J'ai beaucoup connu M. votre père lorsqu'il était ambassadeur à Londres.

– Ah ! monsieur ! j'étais alors un enfant... et maintenant je dois l'honneur de cette rencontre à notre protecteur le Mouron Rouge.

– Chut ! murmura rapidement le prince, en indiquant Chauvelin qui pendant toute cette petite scène était resté un peu sur le côté, à regarder Marguerite et la comtesse, avec, autour de ses lèvres minces, un sourire sarcastique et amusé.

– Non, monseigneur, fit le diplomate, comme en réponse directe au signe du prince, je vous en prie, n'arrêtez pas l'élan de la reconnaissance de ce jeune homme, le nom de cette intéressante fleurette rouge est bien connu de moi et il l'est aussi en France.

Le prince le regarda vivement pendant un instant.

– Ma foi ! monsieur, vous en savez peut-être plus long que nous sur notre héros national... est-ce que par hasard vous sauriez qui il est ? Vous voyez ! ajouta-t-il, en se tournant vers les groupes qui se tenaient à l'entrée des salons, les dames sont suspendues à vos lèvres... vous vous rendriez très sympathique au beau sexe si vous pouviez satisfaire sa curiosité.

– Ah ! monseigneur, insista Chauvelin d'une façon très significative, le bruit court en France que Votre Altesse pourrait,

si elle voulait, donner les détails les plus exacts sur cette énigmatique fleur des chemins.

En parlant il regarda Marguerite, mais elle ne montra aucune émotion et ce fut sans crainte que son regard rencontra celui du rusé diplomate.

– Non, monsieur, répliqua le prince, mes lèvres sont scellées et les membres de la ligue gardent jalousement le secret de leur chef... de sorte que ses blondes adoratrices doivent se contenter d'adorer une ombre. En Angleterre, ajouta-t-il avec un charme et une dignité remarquables, nous n'avons qu'à nommer le Mouron Rouge et toutes les joues fraîches se couvrent du feu de l'enthousiasme. Personne ne l'a vu en dehors de ses fidèles lieutenants. Nous ne savons pas s'il est grand ou petit, blond ou brun, beau ou difforme, mais nous savons qu'il est le plus courageux gentilhomme du monde, et tous, monsieur, nous nous sentons fiers de nous rappeler qu'il est un Anglais.

– Ah ! monsieur Chauvelin, reprit Marguerite en regardant presque avec défiance le tranquille visage de sphinx du Français, Son Altesse Royale devrait ajouter que nous autres femmes nous pensons au Mouron Rouge comme aux héros des temps anciens... nous lui rendons un culte... nous portons ses insignes... nous tremblons pour lui lorsqu'il est en danger, nous exultons de joie avec lui à l'heure de la victoire.

Chauvelin s'inclina, sans répondre, devant le prince et Marguerite ; il sentait que tous les deux parlaient avec une nuance très accusée de défi méprisant. Il dédaignait ce prince jouisseur et paresseux, et, quant à la jolie femme qui dans ses cheveux d'or portait une branche de petites fleurs rouges formée de diamants et de rubis, il la tenait dans le creux de sa main ; il pouvait donc se permettre de garder le silence et d'attendre les événements.

Un rire joyeux, long et niais vint dissiper le froid qui était tout à coup tombé sur les épaules de tout le monde.

– Et nous autres, les pauvres maris, – cela était dit par le magnifique Sir Percy de sa voix traînante et affectée, – nous sommes mis de côté... pendant qu'elles adorent une ombre !

Chacun rit, le prince plus bruyamment que les autres ; rien que cette plaisanterie avait suffi pour détendre les nerfs de tout le monde, et quelques minutes après l'on bavardait et l'on plaisantait gaiement, en se dispersant en joyeuse foule dans les différents salons.

12

Le billet

Marguerite endurait une véritable torture. Bien qu'elle rît, qu'elle causât, bien qu'elle fût la plus admirée, la plus entourée, la plus fêtée de toutes les femmes qui brillaient à ce bal, elle avait l'impression d'être condamnée à mort ; il lui semblait qu'elle était en train de vivre son dernier jour sur cette terre.

Ses nerfs étaient tendus à l'extrême, et l'heure rapide qu'elle avait passée en compagnie de son mari, entre l'Opéra et le bal, n'avait fait que l'énerver cent fois plus.

Le court espoir qu'elle avait eu de trouver dans ce bon garçon paresseux un ami utile et un conseiller précieux, s'était évanoui aussitôt qu'arriva le moment où elle se trouva seule avec lui. Elle s'en éloigna avec un sourire, n'éprouvant pour cet homme que le sentiment de mépris bienveillant que l'on ressent pour un animal ou un domestique fidèle ; et pourtant, son mari eût peut-être été son soutien moral dans la crise déchirante qu'elle traversait, il eût peut-être pu la conseiller froidement là où sa sympathie de femme et son affection la ballottaient entre son amour pour son frère, si éloigné et en danger de mort, et son horreur pour le service abominable que Chauvelin exigeait d'elle, en échange du salut d'Armand.

Il était là, son soutien moral, son conseiller éclairé entouré de jeunes freluquets sans cervelle, qui se répétaient de bouche en bouche, et avec l'air de s'en amuser beaucoup, la strophe burlesque qu'il venait juste de faire connaître.

Partout elle entendait ces mots absurdes, tout le monde paraissait n'avoir rien d'autre à dire, jusqu'au prince qui lui avait demandé en riant si elle appréciait les derniers efforts poétiques de son mari.

– Je l'ai bâclé en nouant une cravate, avait déclaré Sir Percy à sa clique d'admirateurs.

We seek him here, we seek him there,
Those Frenchies seek him everywhere.
Is he in heaven ? Is he in hell ?
That damned, elusive Pimpernel !

Le bon mot de Sir Percy avait fait le tour des brillants salons. Le prince était ravi, il jurait ses grands dieux que sans Blakeney la vie ne serait qu'un désert lugubre. Puis en prenant son ami par le bras, il l'emmena dans le salon de jeu et tous deux s'assirent à une table.

Dans la plupart des réunions mondaines, l'intérêt principal de Sir Percy paraissait se concentrer autour du tapis vert, c'est pourquoi il laissait sa femme flirter, danser, s'amuser ou s'ennuyer à sa guise. Ce soir, après avoir accouché de son bon mot, il avait laissé Marguerite entourée d'une foule d'adorateurs jeunes ou vieux, tous désireux d'oublier que, quelque part dans ces salons spacieux, il y avait un grand être paresseux qui avait été assez niais pour supposer que la femme la plus fine d'Europe se laisserait enchaîner par les liens prosaïques d'un mariage anglais.

La surexcitation de ses nerfs, son anxiété, son agitation, ajoutaient encore au charme de la belle Marguerite Blakeney ; escortée par un bataillon d'hommes de tout âge et de toutes les nationalités, elle faisait jaillir de toutes les bouches, sur son passage, des exclamations admiratives.

Elle ne se permettait plus de penser. Son éducation un peu bohème l’avait poussée au fatalisme. Elle avait l’impression que les événements s’arrangeraient d’eux-mêmes et qu’elle n’avait pas entre les mains le moyen de les mener. Elle savait que de Chauvelin, elle ne pouvait espérer aucune pitié : il avait mis à prix la tête d’Armand et lui avait donné le choix de la racheter ou non.

Plus tard, dans la soirée, elle aperçut Sir Andrew Ffoulkes et Lord Antony Dewhurst qui venaient d’arriver. Elle remarqua aussitôt que Sir Andrew se dirigeait vers la petite Suzanne de Tournay, et que les deux jeunes gens ne tardaient pas à s’isoler dans l’une des embrasures des fenêtres à meneaux, et à y entamer une longue conversation, qui, des deux côtés, paraissait très sérieuse et très aimable.

Les deux jeunes arrivants avaient l’air hagard et inquiet, mais en dehors de cela, ils étaient irréprochablement habillés, et rien dans leur maintien courtois ne faisait pressentir la terrible catastrophe qu’ils savaient planer au-dessus d’eux et de leur chef.

Des quelques mots qu’elle avait entendus de la bouche de Suzanne, la jolie Française concluait que la ligue du Mouron Rouge ne pensait pas abandonner la cause des proscrits, et la jeune fille parlait sans hésitation de l’espoir qu’elle-même et sa mère conservaient de voir avant peu de jours le comte de Tournay sortir de France, grâce aux efforts de la ligue. Vaguement, Marguerite commença à se demander, en regardant la foule aristocratique et élégante qui remplissait ces salons brillamment éclairés, lequel de ces hommes du monde qui l’entouraient était l’énigmatique Mouron Rouge, celui qui tenait dans ses doigts les fils de tant de complots audacieux et de tant de vies précieuses.

Une curiosité ardente lui prenait de le connaître ; bien que pendant des mois elle eût entendu parler de lui, bien qu'elle eût accepté son anonymat – comme tout le monde d'ailleurs l'avait fait –, il lui tardait maintenant de savoir, et cela, toute considération de personne à part, en dehors d'Armand et – oh ! surtout ! – de Chauvelin, simplement pour sa satisfaction personnelle, pour contenter l'enthousiasme passionné qu'elle avait toujours eu pour sa bravoure et son adresse.

Il n'y avait aucun doute pour elle que son héros ne fût au bal, puisque Sir Andrew Ffoulkes et Lord Antony Dewhurst y étaient venus dans l'attente certaine de rencontrer leur chef et de recevoir de lui un nouveau mot d'ordre.

Marguerite regardait le monde autour d'elle, scrutait les physionomies de ces gentilshommes au type accusé de Normands, les Saxons aux cheveux blonds et à la carrure massive, les Celtes plus aimables et plus enjoués, et elle se demandait lequel de ces visages trahissait la force, l'énergie, la finesse qui avaient imposé leur maîtrise à un nombre considérable de gentlemen de bonne naissance parmi lesquels, à en croire la renommée, on comptait Son Altesse Royale elle-même.

Serait-ce Sir Andrew Ffoulkes ? Certainement non, ce n'était point lui, car ses yeux bleus étaient trop doux en fixant avec tendresse la petite Suzanne qu'à cette minute même sa mère arrachait sévèrement à cet agréable tête-à-tête. À travers le salon, Marguerite suivait ses mouvements, tandis qu'avec un soupir il se détournait et restait seul, pendant que la mignonne silhouette de Suzanne disparaissait dans la foule.

Elle le regardait se diriger négligemment vers la porte qui conduisait à un petit boudoir situé en arrière des salons, et là s'arrêter et s'appuyer contre le chambranle, tout en jetant autour de lui des coups d'œil anxieux.

Marguerite fit en sorte d'échapper à son galant cavalier, en faisant quelques détours à travers la foule élégante, pour gagner la porte contre laquelle se tenait Sir Andrew. Pourquoi cherchait-elle à se rapprocher de lui ? Elle n'aurait pu le dire, peut-être était-elle poussée par cette fatalité toute-puissante qui si souvent semble régir les destinées humaines ?

Tout à coup, elle s'arrêta, son cœur lui parut cesser de battre, ses grands yeux vifs lancèrent un éclair dans la direction du jeune homme, puis s'en détournèrent aussitôt. Sir Andrew était toujours dans la même position nonchalante, mais Marguerite avait distinctement aperçu Lord Hastings, un jeune élégant, ami de son mari et familier du prince, glisser quelque chose dans la main de Ffoulkes en le frôlant vivement.

Pendant quelques secondes, – oh ! ce fut à peine le temps d'un éclair, – Marguerite s'arrêta, puis, avec une insouciance admirablement feinte, elle reprit sa promenade à travers les groupes, plus rapidement cette fois, vers le salon où le gentilhomme venait de disparaître.

Tout cela, depuis l'instant où Marguerite avait aperçu Sir Andrew appuyé contre le chambranle, jusqu'à celui où elle le suivit dans le petit boudoir, s'était passé en moins d'une minute. La destinée est généralement très rapide, lorsqu'elle nous frappe.

Brusquement, la personnalité de Lady Blakeney cessa d'exister, il n'y eut plus que Marguerite Saint-Just, cette Marguerite Saint-Just qui avait passé son enfance et sa jeunesse sous la protection de son frère Armand. Elle avait tout oublié, son rang, sa dignité, ses enthousiasmes secrets, tout, si ce n'est qu'Armand était en danger de mort, et que là, à moins de dix pas d'elle, dans le petit salon qui était en ce moment tout à fait

désert, dans les mains de Sir Andrew Ffoulkes, il y avait peut-être le talisman qui pouvait sauver son frère.

Sans plus réfléchir, elle pénétra dans le boudoir, Sir Andrew était debout, lui tournant le dos et appuyé à une table sur laquelle était posé un candélabre d'argent. Entre ses doigts il avait un billet dont il était en train de lire le contenu avec attention.

Sans être entendue, – sa robe souple ne faisant aucun bruit sur le tapis épais, – sans oser respirer avant d'avoir accompli son dessein, Marguerite s'avança jusqu'à le toucher presque... À cet instant il se retourna et la vit, elle poussa un gémissement, se passa la main sur le front et murmura sans force :

– La température du salon est insupportable... je sens que je vais m'évanouir... ah !...

Elle chancela comme si elle allait tomber, et Sir Andrew, revenu rapidement à lui, et chiffonnant dans sa main le petit billet qu'il lisait, se trouva derrière elle juste à temps pour la soutenir, sembla-t-il.

– Vous êtes souffrante, Lady Blakeney ? questionna-t-il avec intérêt. Permettez-moi...

– Non, non, ce n'est rien, interrompit-elle, une chaise, vite...

Elle s'affaissa sur un siège, près de la table, et rejeta sa tête en arrière en fermant les yeux.

– Ah ! soupira-t-elle, encore à demi évanouie, je me remets ; ne vous occupez plus de moi, Sir Andrew, je vous assure que je vais déjà mieux.

En des moments semblables, il n'y a pas de doute – d'ailleurs certains psychologues l'affirment – qu'il n'y ait en nous un sixième sens, absolument indépendant des autres ; nous ne voyons pas, nous ne sentons pas, mais il nous semble que nous faisons le tout simultanément. Marguerite était assise là, les yeux mi-clos, Sir Andrew était juste derrière elle, et à sa droite se trouvait la table et le candélabre à cinq bras.

Dans ce demi-rêve elle ne voyait que la physionomie d'Armand – Armand, dont la vie était en si grand danger ; il lui semblait qu'il la regardait d'un lointain, où s'esquissaient, dans un brouillard la foule bouillonnante de Paris, les murs nus du Tribunal révolutionnaire, où Fouquier-Tinville, l'accusateur public, demandait la tête d'Armand au nom de peuple de France, et la guillotine lugubre dont le couteau taché de sang attendait une nouvelle victime… Armand !…

Pendant un instant, il y eut dans le petit boudoir un silence de mort. Des brillantes salles de bal arrivaient en sourdine, comme un accompagnement fatal, étrange, au drame qui se déroulait là, les notes grêles d'une gavotte, les frou-frous des robes somptueuses, les conversations et les rires de cette foule nombreuse et gaie.

Sir Andrew n'avait pas prononcé une parole. Ce fut alors que ce sixième sens fit son apparition chez Marguerite Blakeney. Elle ne pouvait pas voir, puisque ses yeux étaient fermés, elle ne pouvait entendre, car le brouhaha de la salle de bal noyait le léger bruissement de cet important billet ; néanmoins elle savait, comme si elle l'avait vu et entendu, que Sir Andrew présentait le papier à la flamme d'une des chandelles.

À la seconde où il commença de brûler, elle ouvrit les yeux, avança la main et, entre ses jolis doigts, saisit le feuillet

enflammé. Elle l'éteignit en soufflant et, avec une insouciance parfaite, l'approcha de ses narines.

– Oh ! que vous êtes donc prévenant, Sir Andrew ! dit-elle gaiement, ce doit être votre grand-mère qui vous a appris que l'odeur de papier brûlé est un remède souverain contre les étourdissements.

Elle soupira d'aise, en tenant le billet serré entre ses doigts chargés de bagues ; était-ce le talisman qui pouvait sauver la vie de son frère ? Sir Andrew la regardait, trop troublé pour se rendre compte de ce qui se passait, il avait complètement été pris en traître et paraissait incapable de comprendre que du morceau de papier enfermé dans cette petite main, pouvait peut-être dépendre la vie de son camarade.

Marguerite partit d'un long et joyeux éclat de rire.

– Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? fit-elle en plaisantant, je vous assure que je me sens bien mieux, votre remède s'est montré très efficace. Cette chambre est délicieusement fraîche, ajouta-t-elle avec la même tranquillité, et la musique de cette gavotte qui nous arrive de la salle de bal est exquise et apaisante.

Elle bavardait d'une façon légère et enjouée, tandis que Sir Andrew, au paroxysme de l'angoisse, se torturait l'esprit pour découvrir la méthode la plus rapide qu'il pourrait employer pour arracher le papier des mains de cette femme. Instinctivement, des pensées tumultueuses lui vinrent, il se rappela tout à coup qu'elle était Française et se souvint de cette affreuse histoire du marquis de Saint-Cyr, à laquelle personne en Angleterre n'avait cru, à cause de Sir Percy et aussi à cause de Marguerite elle-même.

– Eh bien ! toujours dans la lune à me regarder ? dit-elle en riant gaiement, vous êtes tout ce qu'il y a de moins galant, Sir Andrew. Ah ! J'y pense maintenant, vous paraissiez plus effrayé que ravi de me voir. Je crois, après tout, que ce n'était pas par intérêt pour ma santé que vous avez brûlé ce petit bout de papier… Je garantis que ce devait être la dernière lettre cruelle de l'objet de vos pensées que vous cherchiez à détruire. Confessez-le ? ajouta-t-elle en levant le petit billet, est-ce que cela contient votre congé ou bien un suprême appel à vos baisers et à la réconciliation ?

– Quoi que ce soit, Lady Blakeney, répondit Sir Andrew, qui peu à peu retrouvait la possession de lui-même, ce petit billet m'appartient sans aucune doute, et…

Sans se préoccuper si son action serait jugée grossière vis-à-vis d'une femme, le jeune homme se précipita hardiment sur la lettre, mais l'esprit de Marguerite vola plus vite que le sien ; les mouvements de la belle Française, sous l'influence de cette excitation intense, étaient plus rapides et plus sûrs. Elle était grande et fit avec vivacité un pas en arrière ; dans ce mouvement elle accrocha la petite table, qui, déjà mal équilibrée par son lourd dessus de marbre, tomba avec fracas, entraînant dans sa chute le volumineux candélabre.

Elle poussa un cri d'alarme :

– Les chandelles, Sir Andrew, vite ; dit-elle. Il n'y avait pas grand mal ; une ou deux chandelles s'étaient éteintes en tombant, une autre avait allumé l'abat-jour de papier, d'autres avaient à peine fait quelques taches de graisse sur le luxueux tapis. Rapidement et avec adresse Sir Andrew avait éteint les flammes et reposé le candélabre sur la table, mais cela lui avait pris quelques secondes, et il n'en fallait pas plus à Marguerite pour jeter un regard rapide sur le papier et pour en noter le contenu, une douzaine de mots, de la même écriture

désordonnée qu'elle avait déjà vue, et le même emblème, une fleur en forme d'étoile, dessinée à l'encre rouge.

Lorsqu'à nouveau Sir Andrew la regarda, sur sa physionomie il ne vit que la frayeur de cet accident fâcheux et la satisfaction de son peu de conséquence tandis que le papier minuscule et de la dernière importance avait ostensiblement volé à terre.

Avec empressement le jeune homme le ramassa et ses traits se détendirent lorsque ses doigts le saisirent.

– Quelle honte, Sir Andrew, fit-elle en branlant la tête avec un soupir plaisant, faire des ravages dans le cœur de quelque sensible duchesse, pendant que vous êtes en train de conquérir l'amour de cette ravissante Suzanne. Eh bien ! je crois que c'est Cupidon lui-même qui était à côté de vous et menaçait de détruire par le feu tout le ministère des Affaires étrangères, rien que dans le dessein de me faire lâcher ce message d'amour avant qu'il n'ait été souillé par mes yeux indiscrets. Penser qu'à une seconde près, j'aurais peut-être connu les secrets de cette duchesse égarée.

– Vous me pardonnerez, Lady Blakeney, fit Sir Andrew, maintenant aussi calme qu'elle l'était elle-même, si je reprends l'occupation passionnante que vous avez interrompue.

– Je vous en prie ! Comment oserais-je encore contrarier le dieu d'amour ? Il m'enverrait, pour me punir de ma présomption, quelque châtiment terrible. Brûlez vos gages de tendresse, je vous en prie !

Sir Andrew avait déjà roulé le papier en une longue spirale et à nouveau le portait à la flamme de la seule chandelle qui fût restée allumée. Il ne remarqua pas le sourire étrange de sa blonde interlocutrice, tant il était appliqué à son œuvre de

destruction. S'il avait levé les yeux, peut-être son air de satisfaction se serait-il évanoui. Il surveilla le papier auquel étaient attachées tant de destinées, pendant qu'il ondulait à la flamme. Bientôt le dernier fragment en tomba sur le tapis, et le jeune Anglais en écrasa les cendres avec le pied.

– Et maintenant, Sir Andrew, demanda Marguerite avec cette jolie nonchalance qui lui était propre, et avec le sourire le plus captivant, est-ce que vous oseriez exciter la jalousie de votre belle amie en m'invitant à danser ce menuet ?

13

L’un ou l’autre

Les quelques mots, que Marguerite était parvenue à déchiffrer sur le papier à moitié consumé, semblaient être à la lettre les paroles du destin. *Partirai moi-même demain...* Elle avait facilement lu cette phrase : une grosse tache, causée par la fumée de la chandelle, effaçait les lignes suivantes ; mais tout en bas de la feuille, il y avait une autre phrase, qui maintenant lui dansait devant les yeux, aussi claire et aussi distincte que si elle avait été écrite en lettres de feu. *Si désirez encore me parler, serai dans la salle du souper à une heure précise.* Le tout était signé du petit emblème, rapidement griffonné, la fleurette en forme d’étoile, qui lui était devenue familière. Une heure précise ! Il était maintenant près de onze heures, on dansait le dernier menuet, Sir Andrew Ffoulkes et la belle Lady Blakeney dirigeaient les couples dans ses diverses figures si gracieuses et si compliquées.

Près de onze heures ! sur la console de bronze doré, les aiguilles de la jolie pendule Louis XV paraissaient avancer avec une rapidité folle. Deux heures de plus et son sort et celui d’Armand seraient fixés. En deux heures elle devait décider si elle conserverait pour elle ce qu’elle avait appris avec tant de ruse, si elle abandonnerait son frère à son sort, ou si de propos délibéré elle trahirait cet homme courageux, qui dévouait sa vie à ses semblables, cet homme si généreux, et qui par-dessus tout n’était pas sur ses gardes. Cela lui paraissait une action horrible. Mais il y avait Armand ! Armand lui aussi était noble, brave, et lui non plus n’était pas sur ses gardes. Armand l’aimait ; volontiers, il lui aurait confié sa vie ; elle pouvait l’arracher à la

mort et elle hésitait. Oh ! c'était affreux ; elle voyait les yeux de son frère, si doux, si bons, si pleins d'affection pour elle, la regarder avec reproche. « Tu aurait pu sauver ma vie, Margot ! semblaient-ils lui dire, et tu as préféré celle d'un étranger, d'un homme que tu ne connaissais pas, que tu n'avais jamais vu, et tu n'as pas voulu le compromettre, tandis que tu m'envoyais à la guillotine. »

Toutes les pensées contradictoires arrivaient en foule dans l'esprit de Marguerite, pendant que, le sourire aux lèvres, elle glissait à travers le gracieux dédale du menuet. Elle remarqua, avec ce sens aigu qui lui était particulier, qu'elle avait réussi à calmer toutes les craintes de Sir Andrew. Elle était absolument maîtresse d'elle-même, à ce moment et pendant tout le menuet, elle joua son rôle avec plus de perfection qu'elle n'avait jamais fait sur les planches de la Comédie-Française ; mais alors la vie d'un frère bien-aimé ne dépendait pas de ses talents de comédienne.

Elle était trop intelligente pour exagérer son rôle et ne fit plus aucune allusion au soi-disant billet doux, qui avait provoqué chez Sir Andrew cette angoisse de cinq minutes. Elle se rendait compte de la façon dont la frayeur de son cavalier s'évanouissait sous l'influence de son rire radieux, et bientôt, elle s'aperçut que, quelques doutes qui fussent sur le moment venus à l'esprit du jeune homme, elle avait réussi à les dissiper complètement ; il ne se rendit pas compte de l'agitation fébrile dans laquelle était Marguerite, il ne vit pas l'effort que lui coûtait le ton léger de cette causerie banale. À la fin du menuet, elle pria Sir Andrew de la conduire dans le salon voisin.

– J'ai promis à Son Altesse Royale de souper avec elle, dit-elle mais avant de nous séparer, dites-moi... me pardonnez-vous ?

– Vous pardonner ?

– Oui ! Avouez que vous venez d'avoir peur... Mais, n'oubliez pas que je ne suis pas une Anglaise et que je ne considère pas un billet doux comme un crime, et je vous jure que je n'en parlerai pas à ma petite Suzanne. Dites-moi, aurais-je le plaisir de vous recevoir à ma fête champêtre, mercredi prochain ?

– Je ne puis vous le promettre, Lady Blakeney, répliqua-t-il évasivement ; il est possible que je sois amené à quitter Londres demain.

– À votre place je ne partirais pas, fit-elle sérieuse tout à coup ; puis, pour dissiper l'expression d'anxiété qui réapparaissait dans les yeux de son interlocuteur, elle ajouta gaiement : – Il n'y a personne qui sache faire une partie de boules comme vous, Sir Andrew, vous nous manqueriez tant au boulingrin ! Il l'avait conduite à travers le salon, vers une pièce écartée où Son Altesse Royale était la première au rendez-vous. – Le souper nous attend, madame, dit le prince en offrant son bras à Marguerite. Je suis plein de confiance. La déesse de la fortune m'a regardé au jeu avec tant de courroux que je puis affronter sans peur les divins sourires de la Beauté. – Votre Altesse a été malheureuse aux cartes ? questionna Marguerite en prenant le bras du prince.

– Ah ! oui, terriblement malheureux. Il ne suffit pas à Blakeney d'être le plus riche des sujets de mon père, il lui faut encore avoir la chance la plus outrageuse. À propos, où est donc cet esprit incomparable ? Je vous assure, madame, que cette vie ne serait qu'un désert lugubre si l'on n'y rencontrait l'oasis de votre sourire et de ses plaisanteries.

14

Une heure précise

Le souper avait été très gai. Tous déclaraient en chœur que jamais Lady Blakeney n'avait été plus adorable, et que jamais ce diable d'imbécile de Sir Percy n'avait été plus drôle.

Son Altesse Royale avait ri aux larmes des reparties niaises, mais cependant amusantes de Blakeney. On chantait son quatrain burlesque. *We seek him here, we seek him there,* etc., sur l'air de *Ho ! Merry Britons !* et en guise d'accompagnement, on frappait bruyamment les verres sur la table. Ajoutez à cela que Lord Grenville possédait le meilleur cuisinier du monde ; il se trouvait même des plaisants pour affirmer que c'était un rejeton de la vieille noblesse française, qui, ruiné, était venu chercher fortune dans les cuisines du ministère des Affaires étrangères.

Jamais Marguerite Blakeney n'avait montré plus belle humeur, et personne dans la compagnie nombreuse qui remplissait cette salle de souper, n'avait eu le moindre soupçon du combat affreux qui se livrait dans son cœur.

Le balancier de l'horloge battait sans pitié. Il était bien plus de minuit et le prince de Galles parlait de quitter la table. Dans la demi-heure qui venait, le sort de deux hommes de valeur – le frère bien-aimé et le héros inconnu – allait être mis en balance.

Marguerite, dans cette dernière heure, n'avait même pas cherché à voir Chauvelin. Elle savait que ses yeux de renard rusé l'épouvanteraient de suite, et feraient pencher le plateau du côté

d'Armand. Tant qu'elle ne le voyait pas, elle conservait, errant dans le fond de son cœur, l'espoir vague, indéfini, de voir surgir quelque chose, quelque chose de grand, d'énorme, de saisissant qui enlèverait à ses jeunes et faibles épaules ce fardeau d'effrayante responsabilité : avoir à choisir dans une alternative aussi cruelle.

Les aiguilles du cadran avançaient toujours avec ce caractère de monotonie triste qu'invariablement elles paraissent revêtir lorsque le tic-tac incessant du balancier irrite nos nerfs.

Le souper fini, on recommença à danser. Son Altesse Royale était partie, et l'on commençait à causer de séparation dans les groupes de vieux invités ; les jeunes étaient infatigables et ils étaient repartis dans une nouvelle gavotte, qui allait occuper encore le quart d'heure suivant.

Marguerite ne se sentait plus le courage de danser ; il y a une limite à la maîtrise de soi-même, quelque complète qu'elle soit. Escortée par un ministre, elle avait à nouveau repris le chemin du petit boudoir qui continuait à être la pièce la plus déserte de toutes. Elle savait que Chauvelin devait être assis quelque part à l'attendre, prêt à saisir la première occasion qui se présenterait d'un tête-à-tête avec elle. Ses yeux avaient rencontré ceux de l'ambassadeur pendant le menuet qui précédait le souper, et elle savait qu'avec son regard pâle et perçant, ce fin diplomate avait deviné que la besogne était faite.

Le sort l'avait voulu ainsi. Marguerite, déchirée par le combat le plus terrible qu'une femme puisse connaître, s'était résignée à la volonté de Chauvelin. Armand devait être sauvé à tout prix, lui avant tout, car il était son frère, il lui avait servi de mère, de père, d'ami, depuis que tout enfant elle avait perdu ses parents. Penser que la tête d'Armand pût tomber sous le couperet de la guillotine, qu'il pût être frappé de la mort des traîtres, c'était trop horrible, c'était réellement impossible ! cela

ne pourrait jamais être, jamais... Quant à l'étranger, le héros... eh bien ! il en serait au gré du destin. Marguerite rachèterait la vie de son frère à cet ennemi implacable, puis ensuite, laisserait ce rusé Mouron Rouge s'en tirer lui-même.

Peut-être, vaguement, espérait-elle que ce conspirateur audacieux, qui, pendant tant de mois, avait déjoué une armée d'espions, saurait encore s'arranger pour échapper aux griffes de Chauvelin et finirait par trouver le salut.

C'était à tout cela qu'elle pensait, tandis qu'assise, elle écoutait la conversation spirituelle du ministre, qui probablement sentait qu'en Lady Blakeney il avait trouvé un auditeur excellent. Tout à coup, au bord de la portière qui fermait l'entrée, elle saisit le coup d'œil de renard rusé de Chauvelin.

– Lord Fancourt, dit-elle au ministre, voulez-vous me rendre un service ?

– Je suis tout à vos ordres, madame.

– Voulez-vous voir si mon mari est encore dans la salle de jeu ? Si oui, voulez-vous lui dire que je suis très fatiguée et que je désire rentrer.

Les ordres d'une jolie femme obligent tout homme, fût-ce un ministre ; Lord Fancourt se mit en devoir d'obéir de suite.

– Je n'aimerais pas vous laisser seule, madame, fit-il.

– Soyez sans crainte. Je suis en sûreté ici – et je crois que je ne serai pas troublée... mais je me sens vraiment fatiguée. Vous savez que Sir Percy regagnera Richmond en voiture. La route est longue, et si nous ne faisons diligence nous ne serons pas rentrés avant l'aube.

Devant cette insistance, Lord Fancourt s'éloigna.

Au moment où il disparut, Chauvelin se glissa dans le salon et un instant après il se tenait debout sans bouger à côté de la jeune femme.

– Vous avez des nouvelles pour moi ? demanda-t-il.

Il sembla à Marguerite qu'un manteau de glace lui tombait tout à coup sur les épaules ; tandis que ses joues demeuraient brûlantes, elle se sentait engourdie et transie de froid. Oh ! Armand ! sauras-tu jamais quel terrible sacrifice d'amour-propre, de dignité, d'orgueil, une sœur qui t'adore dût faire pour te sauver ?

– Rien d'important, répliqua-t-elle en regardant machinalement devant elle, mais ça vous donnerait peut-être le fil. Je me suis arrangée – la façon n'importe pas – pour surprendre Sir Andrew Ffoulkes en train de brûler un papier à la flamme d'une chandelle dans cette chambre même. J'ai réussi à avoir ce papier dans les mains pendant deux minutes, et à jeter les yeux dessus pendant l'espace de dix secondes.

– Assez longtemps pour apprendre son contenu ? questionna Chauvelin sans perdre son calme.

Elle fit un signe de tête, puis continua du même ton de voix égal, machinal :

– Dans le coin de cette feuille de papier se trouvait l'habituel dessin grossier d'une fleur étoilée. Au-dessus j'ai lu deux lignes, tout le reste était brûlé et noirci par le feu.

– Et ces deux lignes étaient ?

Il lui semblait que soudainement sa gorge se serrait. Pendant un instant elle sentit qu'elle ne pouvait dire ces mots, qui peut-être allaient envoyer un homme courageux à la mort.

– C'est une chance que tout le papier n'ait pas été brûlé, ajouta Chauvelin avec une ironie amère, car cela eût mal servi Armand Saint-Just. Quelles étaient ces deux lignes, citoyenne ?

– La première : *Partirai moi-même demain*, fit-elle tranquillement ; la seconde : *Si désirez encore me parler, serai dans la salle du souper à une heure précise.*

Chauvelin regarda la pendule au-dessus de la cheminée.

– Alors, j'ai tout le temps, fit-il.

– Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

Elle était aussi pâle que le marbre, ses mains étaient glacées, sa tête et son cœur battaient sous l'horrible tension de ses nerfs. Oh ! c'était trop cruel ; trop cruel ! Qu'avait-elle fait pour mériter cela ? Elle avait choisi ; avait-elle accompli une action vile ou sublime ? L'ange qui écrit nos actes sur un livre d'or pouvait seul répondre à cette question.

– Qu'allez-vous faire ? répéta-t-elle sans penser.

– Oh ! rien maintenant. Ensuite ça dépendra.

– De quoi ?

– De la personne que je verrai dans la salle à manger à une heure précise.

– Vous y verrez le Mouron Rouge, naturellement. Mais vous ne le connaissez pas.

– Non. Mais je vais le connaître.

– Sir Andrew l'aura prévenu.

– Je ne pense pas. Quand vous l'avez quitté avant le souper, il est resté debout à vous regarder pendant un instant, d'un air qui me fit comprendre que quelque chose s'était passé entre vous. Il était naturel, n'est-ce pas que je fisse des inductions précises sur la nature de ce « quelque chose ». Par conséquent, j'ai entrepris avec ce jeune gentilhomme une conversation longue et animée – nous avons discuté le succès singulier que Gluck avait eu à Londres – jusqu'au moment où une dame lui demanda son bras pour passer à table.

– Et depuis ?

– Je ne l'ai pas perdu de vue pendant le souper. Lorsque nous sommes tous remontés, Lady Portarlès l'a saisi par un bouton de son habit, et a commencé à lui parler de Mlle Suzanne de Tournay. Je savais qu'il ne bougerait pas jusqu'à ce que Lady Portarlès eût épuisé le sujet, ce qui n'arrivera pas avant un bon quart d'heure, et il est une heure moins cinq.

Chauvelin se prépara à quitter le boudoir et se dirigea vers la porte, où, en écartant la draperie, il s'arrêta un instant pour montrer du doigt à Marguerite la silhouette éloignée de Sir Andrew Ffoulkes entretenant avec animation Lady Portarlès.

– Je pense, belle dame, fit-il avec un sourire de triomphe, que je puis sûrement m'attendre à trouver dans la salle à manger la personne que je cherche.

– Il y en aura peut-être plusieurs.

– Tous ceux qui se trouveront dans la pièce lorsque l'heure sonnera, seront suivis par mes hommes ; un, ou peut-être deux d'entre eux partiront pour la France demain. L'un d'eux sera le Mouron Rouge.

– Oui ? Et ensuite ?

– Moi aussi, blonde dame, je partirai pour la France demain. Les papiers trouvés à Douvres sur la personne de Sir Andrew Ffoulkes parlent du voisinage de Calais – d'une auberge que je connais bien, appelée le Chat Gris – d'un lieu isolé quelque part sur la côte – la hutte du père Blanchard – que je dois essayer de trouver. Tous ces endroits sont indiqués comme les points où cet Anglais intrigant a dit au traître Tournay et à ses compagnons de rencontrer ses agents. Mais il paraît qu'il a décidé de ne pas envoyer d'agents puisqu'il parle de partir lui-même demain. L'une des personnes que je vais voir dans la salle du souper se mettra en route pour Calais, j'emboîterai le pas derrière elle, jusqu'au moment où elle arrivera à l'endroit où ces aristocrates fugitifs l'attendent ; car cette personne, blonde dame, sera l'homme que j'ai cherché depuis tantôt un an, l'homme dont l'énergie m'a surpassé, dont l'ingéniosité m'a bafoué, dont l'audace m'a étonné – oui ! moi-même qui ai plus d'un bon tour dans mon sac – enfin cet homme sera le mystérieux Mouron Rouge qui toujours m'a échappé.

– Et Armand ? supplia-t-elle.

– Ai-je jamais manqué à ma parole ? Je vous ai promis que le jour où le Mouron Rouge et moi nous partirions pour la France, je vous enverrais la lettre imprudente de votre frère par un courrier spécial. Mieux que cela, au nom de la France, je vous jure que le jour où je mettrai la main sur cet Anglais intrigant, Saint-Just sera ici en Angleterre, sain et sauf dans les bras de sa charmante sœur.

Puis avec un salut profond et cérémonieux et tout en regardant encore une fois la pendule, Chauvelin quitta discrètement le boudoir.

Il semblait à Marguerite, qu'au lieu de tout ce bruit de musique, de danses et de rires, elle pouvait apercevoir son pas de félin, glissant à travers les vastes salons ; elle croyait l'entendre descendre le large escalier, atteindre la salle à manger et ouvrir la porte. Le destin en avait décidé, l'avait fait parler, lui avait fait commettre une action vile, abominable, pour sauver le frère qu'elle aimait. Elle était là, étendue sur son fauteuil sans bouger, passive, et voyait la silhouette de son implacable ennemi lui danser devant les yeux.

Lorsque Chauvelin atteignit la salle à manger, elle était déserte. Elle avait cette apparence désolée, abandonnée et vulgaire qui rappelle une robe du soir, le lendemain d'un bal.

La table couverte de verres à moitié vides, de serviettes dépliées, jetées çà et là ; les chaises, tournées les unes vers les autres en groupe de deux ou trois – on aurait cru qu'elles servaient à une réunion d'esprits invisibles qui se seraient entretenus d'une façon familière. Il y avait dans les coins éloignés de la pièce des groupes de deux chaises, très rapprochées l'une de l'autre, qui évoquaient de récents échanges de propos galants, à l'heure des chauds-froids de gibier et du champagne frappé ; il y avait d'autres groupes de trois ou quatre chaises, qui rappelaient des discussions amusantes et animées sur les derniers scandales ; d'autres, en rangées, avaient encore l'air empesées, critiques et amères, comme d'antiques douairières ; il y en avait quelques-unes isolées, contre les tables, qui parlaient de gourmets attentifs aux plats les plus recherchés ; il y en avait aussi d'autres, renversées sur le tapis, qui en disaient plus que des volumes sur les caves de Lord Grenville.

C'était là, en somme, la parodie spectrale de l'élégante réunion qui se tenait à l'étage au-dessus, ce fantôme qui hante toujours les maisons où l'on donne de grands bals et de fins soupers ; c'était là comme une peinture à la craie sur du carton gris, peinture terne et sans couleur, maintenant que les brillantes toilettes de soie et les luxueux habits n'étaient plus là pour en remplir le premier plan et maintenant que les chandelles s'endormaient en vacillant dans les candélabres.

Chauvelin sourit doucement, et frotta ses longues et fines mains, il regarda autour de lui dans cette salle à manger déserte. Tout n'était que silence dans cette pièce presque sombre, le bruit de la gavotte, le bourdonnement des conversations et des rires, et de temps à autre le roulement des voitures au-dehors, paraissaient n'arriver dans ce palais de la Belle au bois dormant que comme le murmure de lointains revenants.

Tout cela avait l'air si paisible, si luxueux, si calme, que l'observateur le plus subtil – un devin professionnel même – n'eût jamais pu imaginer que dans cet instant même cette salle à manger déserte n'était plus qu'une souricière préparée pour prendre le conspirateur le plus audacieux et le plus rusé que cette époque mouvementée ait fait apparaître. Chauvelin méditait et cherchait à pénétrer ce qui allait arriver. Qui serait cet homme, que lui et tous les chefs d'une révolution avaient juré de mettre à mort ? La personnalité qu'il avait cachée avec tant de finesse, le pouvoir qu'il possédait sur dix-neuf gentilshommes anglais obéissant aveuglément et avec enthousiasme à ses commandements, l'affection passionnée et la soumission qu'il avait fait naître dans cette petite bande, et avant tout son audace merveilleuse, la témérité sans bornes qui l'avait poussé à braver ses ennemis les plus implacables jusque dans les murs de Paris : tout en lui était fatal et mystérieux.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'en France le surnom seul de l'énigmatique Anglais causât un frisson superstitieux.

Chauvelin lui-même, lorsqu'il regardait autour de cette pièce déserte où ce héros allait apparaître, avait une sensation étrange de terreur qui lui pénétrait les moelles.

Mais ses plans étaient bien dressés. Il était sûr que le Mouron Rouge n'avait pas été mis en garde, et il savait aussi que Marguerite Blakeney n'avait pas menti. Si elle avait… Un regard cruel qui aurait fait trembler la jeune femme, brilla dans les yeux pâles et perçants de Chauvelin. Si elle lui avait joué un tour, Armand Saint-Just le payerait de sa tête.

Mais, non ! non ! c'était certain, elle ne s'était pas jouée de lui !

Heureusement la salle était vide, cela rendrait la tâche de Chauvelin d'autant plus facile, quand l'énigme vivante allait entrer seule, sans défiance. Il n'y avait là que l'ambassadeur lui-même.

Halte ! en surveillant avec un sourire heureux la solitude de la pièce, l'ingénieux agent du gouvernement français entendit la respiration paisible, monotone, d'un des hôtes de Milord Grenville, qui, sans doute, après un souper sérieux et excellent, goûtait un repos calme, loin du bruit des danses.

Une fois encore, Chauvelin regarda autour de lui, et vit que sur un canapé, dans l'un des angles sombres de la pièce, la bouche ouverte, les yeux fermés, avec un ronflement tranquille, était étendu le somptueux, le dégingandé mari de la femme la plus fine d'Europe.

Chauvelin le contempla étendu là, placide, inconscient, en paix avec le monde entier et avec lui-même, après le meilleur des soupers ; un sourire, qui ressemblait à un sourire de pitié, adoucit pendant un instant la physionomie dure du Français et diminua l'air sarcastique qu'on lisait dans ses yeux pâles.

Il était évident que ce dormeur qui ronflait perdu dans un sommeil sans rêves ne mettrait aucun obstacle au plan qu'avait conçu Chauvelin pour surprendre le Mouron Rouge. À nouveau il se frotta les mains et, suivant l'exemple de Sir Percy, il s'étendit dans le coin d'un autre canapé, ferma les yeux, ouvrit la bouche, commença à respirer bruyamment et... attendit.

15

Doute

Marguerite avait suivi des yeux la petite silhouette noire du diplomate lorsqu'il se frayait un passage à travers les salons. Puis, elle avait été obligée d'attendre, et sentait vibrer ses nerfs trop tendus.

Elle s'assit nonchalamment dans le petit boudoir désert, en regardant à travers la porte les couples qui dansaient ; elle les regardait, cependant elle ne voyait rien, la musique lui frappait les oreilles, elle ne l'entendait pas, elle ne percevait qu'une seule sensation, celle d'une anxiété, d'une attente poignante.

Ses pensées lui évoquaient comme dans un rêve ce qui peut-être se passait en bas : la salle à manger à moitié déserte, l'heure fatale – Chauvelin sur ses gardes ! – puis, à la seconde précise, l'entrée d'un homme, son entrée à lui, le Mouron Rouge, le chef mystérieux qui, pour Marguerite, était devenu si étrange, si fantastique, presque irréel, avec cette identité cachée.

Elle aurait voulu être dans la salle du souper, elle aussi, et le voir entrer ; elle savait qu'avec sa sagacité de femme, elle reconnaîtrait de suite dans la physionomie de l'étranger, quel qu'il pût être, cette individualité forte qui convient à un conducteur d'hommes, à un héros : à l'aigle puissant, de grande envergure, dont les ailes audacieuses allaient être empêtrées dans un piège à moineau.

En vraie femme, elle pensait à lui avec une tristesse sans mélange, l'ironie de cette destinée lui semblait si cruelle : laisser

un lion courageux succomber aux morsures d'un rat ! Ah ! si la vie d'Armand n'avait pas été en jeu !...

– Ma foi ! milady, vous avez dû me croire bien négligent, dit tout à coup une voix, tout près de son épaule, j'ai eu les plus grandes difficultés à exécuter vos ordres, car de prime abord je ne pouvais arriver à découvrir Blakeney nulle part.

Marguerite avait complètement oublié son mari et le message qu'elle avait donné pour lui ; son nom même, prononcé par Lord Fancourt, lui sonnait étrange et presque inconnu, tant, dans les dernières cinq minutes, elle venait de revivre sa vie d'antan dans la rue Richelieu, Armand à côté d'elle, pour l'entourer d'affection, la protéger, et la défendre contre les intrigues innombrables et subtiles qui, sans trêve, faisaient rage dans Paris.

– J'ai enfin pu le découvrir, continua Lord Fancourt, et je lui ai fait votre commission. Il m'a dit qu'il allait donner des ordres pour votre voiture.

– Ah ! fit-elle toujours absente, vous avez trouvé mon mari, et vous lui avez fait ma commission ?

– Oui ; il dormait profondément dans la salle à manger. Je ne pouvais parvenir à le réveiller.

– Merci mille fois, dit-elle machinalement, cherchant à rassembler ses idées.

– Votre Seigneurie me fera-t-elle l'honneur de la contredanse jusqu'à l'arrivée de son coach ? demanda le ministre.

– Non, merci, milord, mais pardonnez-moi, je suis trop fatiguée et la température dans les salons est devenue étouffante.

– La serre est délicieusement fraîche ; permettez-moi de vous y conduire et d'aller vous chercher quelque chose. Vous paraissez souffrante, Lady Blakeney.

– Je suis seulement très fatiguée, répéta-t-elle, lasse, en laissant Lord Fancourt la conduire là où la lumière tamisée et les plantes vertes donnaient de la fraîcheur. Il lui avança une chaise sur laquelle elle s'affaissa. Cette longue attente était intolérable. Pourquoi Chauvelin ne venait-il pas lui dire le résultat de son espionnage ?

Le ministre était plein de prévenances. Elle entendait à peine ce qu'il disait et tout à coup le fit tressauter en lui demandant à brûle-pourpoint :

– Lord Fancourt, avez-vous remarqué quelles étaient les personnes, qui, en dehors de Sir Percy, se trouvaient dans la salle à manger ?

– Il n'y avait que l'agent du gouvernement français, profondément endormi dans un autre coin, dit-il. Pourquoi Votre Seigneurie me pose-t-elle cette question ?

– Je ne sais... je... Savez-vous quelle heure il était quand vous vous êtes trouvé là ?

– Il devait être environ une heure cinq ou dix... Je me demande à quoi vous pensez, milady, ajouta-t-il, car évidemment les pensées de cette blonde dame étaient ailleurs, et elle n'écoutait pas la conversation recherchée de son interlocuteur.

Mais ses pensées n'étaient pas bien loin, seulement à l'étage du dessous, dans la même maison, dans la salle à manger où Chauvelin veillait toujours. Avait-il échoué ? Pendant un instant cette possibilité devint un espoir – l'espoir que le Mouron Rouge avait été prévenu par Sir Andrew, et que le piège dressé par le Français n'avait pas réussi à attraper l'oiseau pour lequel il était tendu ; mais cet espoir fut bientôt remplacé par une crainte. Avait-il échoué ? Mais alors... Armand ?

Lord Fancourt avait renoncé à parler depuis qu'il s'était aperçu qu'on ne l'écoutait plus. Il cherchait l'occasion de s'échapper : car le fait d'être assis en face d'une femme, quelque jolie qu'elle soit, qui évidemment ne prête aucune attention aux efforts les plus vigoureux que l'on fait pour la distraire, n'est pas du tout égayant, même pour un ministre.

– Irai-je voir si votre coach est avancé, milady, fit-il enfin pour essayer de se dégager.

– Oh ! je vous remercie... Je vous remercie... si vous voulez être assez aimable... j'ai peur de n'être qu'une triste compagnie... mais réellement je suis très lasse... et peut-être me trouverai-je mieux seule.

Elle avait souhaité être débarrassée de sa présence, car elle espérait que, comme le renard auquel il ressemblait, Chauvelin rôdait aux environs, pensant la trouver isolée.

Lord Fancourt s'éloigna, et cependant Chauvelin ne parut pas. Oh ! qu'était-il arrivé ? Elle sentait le sort d'Armand vaciller dans la balance, et craignait – maintenant elle avait une crainte mortelle – que Chauvelin n'eût échoué, et que le mystérieux Mouron Rouge n'eût échappé une fois de plus ; elle savait que du Français, il était inutile d'espérer aucune pitié, aucune merci.

Le diplomate avait dit : « L'un ou l'autre », et rien de moins ne pourrait le contenter ; il était très haineux, il aurait l'air de croire qu'elle l'avait volontairement trompé, et, n'ayant pas réussi une fois de plus à prendre l'aigle au piège, son esprit vindicatif se contenterait d'une proie modeste : Armand !

Elle avait cependant fait tout au monde, et tendu toutes ses forces pour sauver son frère. Marguerite ne pouvait supporter la pensée que tout eût échoué. Il lui était impossible de rester en place ; elle désirait aller entendre de suite sa condamnation ; elle s'étonnait même que Chauvelin ne fût pas encore là pour la torturer.

Lord Grenville vint lui-même lui annoncer que son coach était avancé et que, les guides en mains, Sir Percy l'attendait. Marguerite dit adieu à son aimable hôte ; lorsqu'elle traversa les salons, beaucoup de ses amis l'arrêtèrent pour lui parler et échanger avec elle un cordial adieu.

Le ministre prit congé de la belle Lady Blakeney au haut de l'escalier ; en bas une véritable armée de galants gentilshommes attendaient pour souhaiter *Good-bye* à la reine de la beauté et de la mode, tandis que dehors, sous le porche massif, les magnifiques pur-sang de Sir Percy piaffaient impatiemment.

Sur le grand palier, aussitôt après avoir quitté son hôte, Marguerite vit tout à coup Chauvelin : il montait l'escalier avec calme, et doucement se frottait les mains.

Sa figure mobile avait un air bizarre, à moitié amusé, tout à fait intrigué, et, lorsque ses yeux perçants rencontrèrent ceux de Marguerite, ils devinrent étrangement ironiques.

– Monsieur Chauvelin, fit-elle, lorsque arrivé à la première marche il s'arrêta pour la saluer profondément, mon coach est à la porte ; puis-je vous demander votre bras ?

Plus galant que jamais, il lui offrit le bras pour descendre. La foule était dense sur les degrés, une partie des hôtes du ministre s'en allait, d'autres appuyés sur la rampe regardait le défilé.

– Chauvelin, fit-elle à la fin désespérément, il faut que je sache ce qui est arrivé.

– Ce qui est arrivé, chère madame ? répliqua-t-il avec un étonnement affecté. Mais où cela ? Quand ?

– Vous êtes en train de me torturer, Chauvelin. Je vous ai aidé ce soir... et j'ai certainement le droit de savoir. Qu'est-il arrivé dans la salle à manger à une heure ?

Elle parlait très bas, persuadée que dans le brouhaha général des conversations, ses paroles ne seraient remarquées que de l'homme à qui elles étaient adressées.

– Une tranquillité et un calme suprêmes y régnaient, belle dame ; à cette heure-là j'étais profondément endormi dans le coin d'un canapé, et Sir Percy Blakeney dans un autre.

– Personne du tout n'est venu dans la salle ?

– Personne.

– Alors nous avons échoué vous et moi ?...

– Oui ! nous avons... peut-être échoué.

– Mais Armand ? supplia-t-elle.

– Oh ! les chances d'Armand Saint-Just sont attachées à un fil... Priez le Ciel, chère madame, que ce fil ne casse pas.

– Chauvelin, j’ai travaillé pour vous, sincèrement, avec ardeur... rappelez-vous...

– Je me rappelle ma promesse, fit-il avec calme, le jour où le Mouron Rouge et moi nous rencontrerons sur la terre française, Saint-Just sera dans les bras de sa charmante sœur.

– Ce qui veut dire qu’en tout cas le sang d’un homme brave me rougira les mains, dit-elle avec un frisson.

– Le sien ou celui de votre frère. Sans nul doute vous devez souhaiter avec moi, que l’énigmatique Mouron Rouge parte aujourd’hui pour Calais.

– Je n’ai qu’un espoir, citoyen.

– Et c’est ?

– Que Satan, votre maître, ait besoin de vous aujourd’hui quelque part ailleurs, avant que le soleil ne se lève.

– Vous me flattez, citoyenne.

Elle l’avait retenu pendant un instant au milieu des marches, cherchant à lire les pensées que cachait cette face de renard. Mais Chauvelin resta poli, ironique, énigmatique ; pas une ride ne trahit à la pauvre jeune femme affolée si elle devait craindre ou si elle pouvait espérer.

En bas, sur le palier, elle fut rapidement entourée. Jamais Lady Blakeney ne quittait une maison et ne montait dans son coach sans être escortée d’une nuée de papillons humains qui voletaient autour de la lumière éclatante de sa beauté. Mais avant de tourner complètement le dos à Chauvelin, elle lui

tendit sa toute petite main, avec ce joli geste de supplication puérile, qui lui était si particulier.

– Donnez-moi quelque espoir, mon petit Chauvelin, pria-t-elle.

Avec une galanterie parfaite, il s'inclina devant cette main, qui paraissait si mignonne et si blanche à travers la mitaine de dentelle noire, et en baisant le bout des doigts roses :

– Priez le Ciel que le fil ne casse pas, répéta-t-il, avec son sourire énigmatique.

Il partit, et se reculant, il laissa les papillons tourbillonner près de la flamme, et la troupe brillante de la jeunesse dorée, passionnément attentive aux moindres mouvements de Lady Blakeney, cacha la mince physionomie de renard du Français.

16

Richmond

Quelques minutes plus tard, enveloppée de fourrures moelleuses, Marguerite était assise à côté de Sir Percy Blakeney sur le siège du magnifique coach, et les sabots des quatre bais superbes faisaient résonner les rues endormies.

La nuit était chaude, malgré la brise légère qui éventait les joues brillantes de Marguerite. En quelques minutes ils eurent laissé derrière eux les maisons de Londres, et après avoir passé bruyamment sur le pont d'Hammersmith, le coach de Sir Percy roula à vive allure sur la route de Richmond.

Le fleuve ondulait en de gracieuses courbes, qui, sous les rayons scintillants de la lune, l'eussent fait prendre pour un serpent d'argent. De temps à autre les branches des vieux arbres qui bordaient la route jetaient à travers le chemin de longs lambeaux d'ombre fuyante. Les chevaux s'en allaient à bride abattue, à peine retenus par la main ferme et sûre de Sir Percy.

Ces voyages nocturnes, après un bal ou un souper à Londres, étaient toujours pour Marguerite une source de grands plaisirs, et elle appréciait vivement l'originalité de son mari qui l'avait poussé à adopter cette habitude de la ramener chez elle tous les soirs, dans leur belle demeure, près du fleuve, plutôt que de vivre dans une étouffante maison de ville. Il aimait beaucoup mener ces intelligentes bêtes au clair de lune par les routes désertes, et elle aimait aussi s'asseoir près de lui, la brise douce d'une belle fin d'été anglais lui éventant le visage, au sortir de l'atmosphère surchauffée d'un bal ou d'un dîner. La

promenade n'était pas très longue – à peine une heure – quand les chevaux étaient reposés et que Sir Percy leur rendait la main.

Ce soir il paraissait vraiment avoir le diable dans les doigts, et le coach semblait voler sur la route le long du fleuve. Comme toujours, il ne lui parlait pas, mais regardait droit devant lui, et tenait dans ses longues mains les guides lâches. Le regard de Marguerite chercha une ou deux fois à rencontrer celui de son mari ; elle pouvait voir son profil régulier, et l'un de ses yeux nonchalants avec son sourcil droit et sa paupière lourde.

Au clair de lune cette physionomie paraissait étrangement ardente ; elle rappelait au cœur ulcéré de Marguerite les jours heureux où il lui faisait la cour, avant qu'il ne devînt ce paresseux niais, ce fat blasé, dont la vie semblait se passer dans les salles de souper et de jeu.

Mais en ce moment, elle ne pouvait saisir l'expression nonchalante de ses yeux bleus ; elle ne pouvait voir que la ligne ferme de son menton, le coin de sa bouche forte, et la forme massive et bien découpée de son front ; la nature avait voulu être généreuse vis-à-vis de Sir Percy ; de tous ses défauts, on ne pouvait rendre responsable que cette pauvre mère à demi folle, et ce père bouleversé, brisé de chagrin, qui pas plus l'un que l'autre n'avaient pris soin de la jeune vie qui s'épanouissait entre eux et que, peut-être, leur incurie commençait déjà à ruiner.

Marguerite sentit naître en elle une sympathie intense pour son mari. La crise morale qu'elle venait de traverser l'avait rendue indulgente pour les fautes et les défauts d'autrui.

À quel point une créature humaine pouvait être frappée et broyée par le destin, cela venait de lui être démontré avec une force brutale. Si, la semaine précédente, on lui avait prédit qu'elle s'abaisserait à espionner ses amis, qu'elle trahirait un

homme brave et sans méfiance, et qu'elle le livrerait aux mains d'un ennemi implacable, elle aurait haussé les épaules de dédain.

Et cependant, elle avait accompli ces actions méprisables, bientôt peut-être elle serait responsable de la mort de cet homme, de même que deux ans plus tôt le marquis de Saint-Cyr avait péri à cause de quelques paroles imprudentes qu'elle avait laissé échapper ; mais dans ce dernier cas, elle était moralement innocente – elle n'avait pensé faire aucun mal sérieux – la fatalité seule s'en était mêlée. Mais cette fois-ci, elle avait commis une action manifestement vile, elle l'avait commise volontairement pour un motif dont les moralistes sévères ne tiendraient même pas compte.

Lorsque à son côté, elle sentit le bras ferme de son mari, elle sentit aussi combien s'augmenteraient son antipathie et son dédain pour elle s'il découvrait son œuvre de cette nuit. Tant d'êtres humains se jugent les uns les autres superficiellement, distribuant le mépris sans raison fondée et sans indulgence. Elle méprisait son mari pour ses folies, pour ses occupations vulgaires et inintelligentes ; et lui, elle le sentait, la mépriserait encore plus, parce qu'elle n'avait pas été assez forte pour faire le bien pour le bien lui-même, et pour sacrifier son frère aux ordres de sa conscience.

Absorbée par ses pensées, Marguerite avait trouvé trop courte cette heure dans la brise tiède de cette nuit d'été, et ce fut avec un vif désappointement que, tout à coup, elle s'aperçut que les chevaux avaient franchi la grille massive de sa belle demeure.

La maison de Sir Percy Blakeney, sur la Tamise, est devenue historique ; bâtie à l'époque des Tudor, de dimensions grandioses, elle se dresse au milieu de jardins délicieusement dessinés, sa façade tournée vers le fleuve domine une terrasse à

l'italienne. Les vieux murs de brique rouge revêtent un aspect pittoresque dans la verdure qui les encadre ; sur la pelouse, un cadran solaire ancien ajoute au premier plan une note harmonieuse. De grands arbres séculaires versent une ombre fraîche sur le sol, et, ce jour-là, avec les feuilles des arbres légèrement teintées de rouille et d'or par cette nuit de commencement d'automne, dans le clair de lune, le vieux jardin paraissait infiniment calme et poétique.

Avec une précision impeccable, Sir Percy avait arrêté les chevaux devant l'entrée de style Elisabeth ; malgré l'heure tardive, une armée de valets parut sortir du sol.

Sir Percy sauta vivement à terre, puis aida Marguerite à descendre. Elle s'attarda dehors, tandis qu'il donnait quelques ordres à un laquais. Elle longea la maison et fit quelques pas vers la pelouse, pour rêver en regardant ce paysage argenté. La nature lui semblait délicieusement paisible, après la tempête d'émotions qu'elle venait de traverser ; c'est à peine si elle pouvait percevoir le murmure de l'eau qui coulait le long de la terrasse ou la chute des feuilles mortes qui tombaient avec un bruissement léger d'esprit qui passe.

Tout le reste était silencieux autour d'elle. Elle avait entendu le piétinement des chevaux que l'on reconduisait à leurs écuries éloignées et les pas précipités des valets qui rentraient prendre leur repos ; la maison aussi était endormie. Au-dessus des magnifiques salons de réception, dans deux appartements distincts, les lampes brûlaient encore ; c'était sa chambre et celle de son mari, séparées par toute la largeur de la maison, aussi distantes l'une de l'autre que l'étaient devenues leurs existences. Elle soupira involontairement, il lui eût été impossible de dire pourquoi.

Son cœur était écrasé d'une peine indéfinie qu'elle ne pouvait vaincre. Elle souffrait et elle se plaignait profondément

elle-même ; jamais elle ne s'était sentie si seule, si digne de pitié, si amèrement désireuse de sympathie et de réconfort. Avec un nouveau soupir, elle se détourna du fleuve et se dirigea vers la maison, se demandant vaguement si, après une pareille nuit, elle pourrait jamais retrouver la paix et le sommeil.

Tout à coup, avant qu'elle n'eût atteint la terrasse, elle entendit un pas ferme sur le gravier sonore ; et une seconde après, la silhouette de son mari émergeait de l'ombre. Lui aussi avait longé la maison, et errait le long du parterre vers la rivière ; il portait encore l'épais manteau de voiture, à revers et à collets innombrables qu'il avait lui-même mis à la mode, mais cette fois il l'avait rejeté en arrière, et, suivant son habitude, ses mains étaient enfouies dans les poches profondes de sa culotte de satin ; dans l'obscurité, le somptueux costume blanc et le jabot de dentelles inestimables qu'il avait revêtus pour le bal de Lord Grenville, lui donnaient un étrange air de revenant.

Il n'avait évidemment pas remarqué sa femme, car, après un instant d'arrêt, il se retourna vers la maison, et reprit ensuite sa marche dans la direction de la terrasse.

– Sir Percy !

Il avait déjà le pied sur la dernière marche du perron, mais à la voix de Marguerite il tressaillit, s'arrêta, et scruta l'ombre d'où venait cet appel.

Elle s'avança rapidement dans le rayon de lune ; aussitôt qu'il l'aperçut, il lui dit avec cet air de galanterie consommée qu'il affectait toujours en lui parlant :

– Je suis à vos ordres, madame.

Mais son pied était toujours sur la marche, et son attitude tout entière indiquait vaguement, assez cependant pour que

Marguerite le comprît, qu'il désirait s'en aller, et qu'une conversation nocturne ne le tentait nullement.

– L'air est délicieusement frais, fit-elle, le clair de lune est paisible, le jardin plein d'attraits et de poésie. N'y resterez-vous pas un instant, l'heure n'est pas tardive, ou bien ma compagnie vous est-elle si déplaisante que vous ayez hâte de vous en libérer.

– Non, madame, répliqua-t-il avec calme, les termes du problème sont autres, et je vous garantis que vous trouverez l'air nocturne infiniment plus poétique sans ma compagnie ; sans aucun doute Votre Seigneurie me saura gré de la délivrer le plus rapidement possible de cet embarras.

Il se retourna à nouveau.

– Je vous assure que vous faites erreur, Sir Percy, fit-elle en hâte et en se rapprochant un peu de lui ; le malentendu, qui, hélas ! s'est élevé entre nous, n'a pas été de mon fait ; rappelez vos souvenirs.

– Morbleu ! il faut me pardonner, madame, protesta-t-il froidement, ma mémoire a toujours été des plus courtes.

Il la regardait droit dans les yeux, avec cette nonchalance paresseuse qui lui était devenue une seconde nature. Elle lui rendit un instant son regard, puis ses yeux s'adoucirent lorsqu'elle s'avança vers lui, jusqu'au pied de l'escalier.

– Des plus courtes, Sir Percy ? Ma foi, alors combien n'a-t-elle pas dû changer ! N'était-ce point il y a trois ou quatre ans que vous m'avez vue pendant une heure à Paris, lorsque vous partiez pour l'Orient ? Lorsque vous revîntes deux ans après, vous ne m'aviez pas oubliée.

Elle paraissait divinement jolie, droite dans le clair de lune, son manteau de fourrure ayant glissé de ses épaules, les broderies d'or de sa robe étincelant autour d'elle, ses yeux bleus et enfantins levés vers lui.

Il s'arrêta un instant, raide et immobile, sauf le tremblement de sa main appuyée sur la balustrade de pierre.

– Vous désirez ma présence, madame, dit-il froidement, je suppose que ce n'est pas dans l'intention de vous laisser aller à de tendres souvenirs.

Sa voix était froide et implacable ; son attitude tout entière ferme et inflexible. Le code féminin eût ordonné que Marguerite retournât froideur pour froideur, et que sans un mot de plus, avec seulement un petit signe de tête, elle passât devant lui ; mais son instinct de femme lui suggéra de rester – cet instinct subtil qui fait qu'une jolie femme consciente de sa beauté tient à amener à ses pieds le seul homme qui ne lui rende pas hommage. Elle lui tendit la main.

– Mais pourquoi pas, Sir Percy ? Le présent n'est pas si merveilleux que je ne puisse souhaiter revivre un peu le passé.

Il inclina son long corps, et, en prenant le petit bout des doigts qu'elle lui tendait toujours, il les baisa cérémonieusement.

– Alors, madame, fit-il, vous pardonnerez à mon esprit borné de ne pouvoir vous suivre dans ce chemin.

À nouveau, il chercha à la quitter ; à nouveau la voix douce, enfantine, presque tendre de sa femme l'appela :

– Sir Percy.

– Votre serviteur, madame.

– Est-il possible que l’amour puisse mourir ? dit-elle tout à coup avec une violence irréfléchie. Je croyais que la passion que, dans un temps, vous avez eue pour moi durerait l’espace d’une vie humaine, Percy… Ne reste-t-il rien de cet amour… qui puisse vous aider… à oublier le triste malentendu où nous vivons ?…

La silhouette massive du gentilhomme parut, lorsqu’elle lui parlait, se raidir encore plus ; sa forte bouche se durcit, une expression d’entêtement inflexible se glissa dans ses yeux bleus, généralement placides.

– Et dans quelle intention, je vous prie, madame ? demanda-t-il froidement.

– Je ne vous comprends pas.

– Cependant c’est assez simple, dit-il, et une amertume soudaine semblait littéralement surgir en flots de ses paroles, bien qu’il fît un effort pour la réprimer. Je vous pose humblement cette question, car mon intelligence très lente n’est pas à même de comprendre le soudain changement d’humeur de Votre Seigneurie. Auriez-vous l’intention de renouveler le sport infernal que vous pratiquiez avec tant de succès l’an dernier ? Désirez-vous me voir à nouveau me traîner à vos genoux comme un suppliant fou d’amour, afin d’avoir encore le plaisir de me repousser du pied, comme un chien importun ?

Elle avait réussi à le faire sortir de lui-même ; à nouveau, elle le regarda droit dans les yeux et le contempla, car ainsi elle le retrouvait tel qu’il était l’année précédente.

– Percy ! je vous en supplie ! murmura-t-elle, ne pouvons-nous enterrer le passé ?

– Mille excuses, madame, mais j'avais compris que vous désiriez le faire revivre.

– Non, je n'ai pas parlé de ce passé-là, Percy ! dit-elle, tandis que sa voix devenait tendre. J'ai plutôt parlé du temps où vous m'aimiez encore ! et moi... oh ! j'étais coquette et frivole ; votre fortune et votre situation m'attiraient ; je vous ai épousé espérant dans le fond de mon cœur que votre grand amour pour moi m'entraînerait à vous aimer... mais hélas !...

La lune avait disparu très bas, derrière un groupe de nuages. À l'est, une légère barre grise commençait à soulever le lourd manteau de la nuit. Blakeney ne pouvait plus distinguer que la silhouette gracieuse de sa femme, sa petite tête de reine, avec son abondante couronne de cheveux d'or bruni, et les gemmes étincelantes formant de petites fleurs rouges étoilées qu'elle portait en diadème.

– Vingt-quatre heures après notre mariage, madame, le marquis de Saint-Cyr et toute sa famille périssaient sous le couteau de la guillotine, et j'appris par la rumeur publique que la femme de Sir Percy Blakeney avait aidé à les y envoyer.

– Non ! je vous ai moi-même dit la vérité sur cette histoire odieuse.

– Pas avant qu'elle ne m'eût été racontée par des étrangers et dans tous ses horribles détails.

– Et vous les avez tous crus, s'écria-t-elle, sans preuve, sans question – vous avez cru que moi, à qui vous aviez juré que vous m'aimiez plus que votre vie, moi que vous prétendiez adorer, vous avez cru que j'étais capable d'accomplir une action aussi vile que celle qu'il plaisait à ces étrangers de me prêter. Vous avez pensé que je voulais vous mentir ; vous trouviez que j'aurais dû vous en avoir parlé avant de vous épouser ;

cependant, si vous m'aviez écoutée, je vous aurais dit que jusqu'au matin même du jour où Saint-Cyr fut envoyé à la guillotine, je tendais toutes mes forces, j'usais de toutes les influences que je possédais pour le sauver lui et les siens. Mais ma fierté m'a scellé les lèvres lorsque votre amour me parut mourir comme sous le couteau de cette même guillotine. Cependant, j'aurais pu vous dire comment j'avais été dupée ! Ah ! moi, que l'opinion publique avait gratifiée de l'intelligence la plus vive de France, j'ai été trompée, j'ai été amenée à faire ces choses par des hommes qui savaient comment abuser de mon affection pour mon frère et de mon désir de le venger. N'était-ce pas excusable ?

Elle était haletante de sanglots. Elle s'arrêta un instant pour chercher à retrouver un peu de calme. Ses yeux le suppliaient, comme s'il était son juge. Il l'avait laissée parler, il n'avait pas arrêté l'élan de sa passion, sa violence, et il n'avait pas fait de réflexions, pas dit un mot de sympathie ; et maintenant, tandis qu'elle s'arrêtait, cherchant à sécher des larmes brûlantes qui lui jaillissaient des yeux, il attendait calme et immobile. La lueur pâle et grise de l'aube paraissait exagérer la grandeur et la rigidité de sa silhouette. Sa physionomie paresseuse et bienveillante semblait changée d'une façon extraordinaire. Marguerite, malgré son agitation, pouvait remarquer que ses yeux n'étaient pas endormis, que sa bouche n'avait plus son expression accoutumée de satisfaction niaise. Un air étrange de passion intense brillait sous ses paupières tombantes, ses lèvres étaient serrées, comme si la volonté seule contenait son amour débordant.

Marguerite Blakeney était femme avant tout, avec toutes les faiblesses attrayantes, tous les défauts les plus charmants d'une femme. Elle comprit en un instant que pendant les derniers mois elle s'était trompée, que cet homme qui se tenait devant elle, aussi froid qu'une statue, lorsque sa voix musicale avait frappé son oreille, l'aimait comme il l'avait aimée l'année

précédente ; que cette passion avait pu être dormante, mais qu'elle existait toujours aussi violente, aussi intense, aussi écrasante qu'elle l'était lorsque, pour la première fois, leurs lèvres s'étaient rencontrées en un long et affolant baiser.

La vanité l'avait éloigné d'elle, et, en vraie femme, elle voulait reconquérir le terrain perdu. Tout à coup, il lui sembla que le seul bonheur que la vie pouvait encore lui apporter était le baiser de cet homme.

– Écoutez mon histoire, Sir Percy, fit-elle et sa voix était maintenant basse, douce et infiniment tendre. Armand était tout pour moi, nous n'avions pas de parents et nous nous étions élevés l'un l'autre ! Il était mon petit papa, et moi sa toute petite maman ; nous nous aimions tant ! Un jour – vous m'écoutez, Sir Percy ? – le marquis de Saint-Cyr le fit rosser par ses laquais – ce frère qui était ce que j'aimais le plus au monde ! Et son offense ? Lui, un bourgeois, avait osé aimer la fille de ce gentilhomme ; et pour cela il fut pris dans un guet-apens et rossé... rossé à mort comme un chien ! Oh, ce que j'ai souffert ! cet affront m'avait rongé le cœur ; quand l'occasion se présenta, lorsque je fus à même de prendre ma revanche, je la pris. Mais je croyais seulement causer à ce fier marquis des ennuis et des humiliations. Il complotait avec l'Autriche contre sa patrie. Le hasard me le fit savoir ; j'en parlai, mais je ne savais pas... comment l'aurais-je deviné ?... ils m'ont prise au piège et trompée. Lorsque je compris ce que j'avais fait, il était trop tard.

– Il est peut-être difficile de revenir sur le passé, dit Sir Percy après un instant de silence. Je vous ai avoué que ma mémoire est très courte, mais certainement, dans mon esprit, j'ai un souvenir vague de vous avoir demandé une explication de cette rumeur odieuse. Si cette même mémoire ne me joue pas de tour en ce moment, j'ai dans l'idée que vous m'avez alors refusé toute explication et que vous avez demandé à mon amour une soumission humiliante que je n'étais pas disposé à accorder.

– Je désirais mettre à l'épreuve votre amour, et il ne l'a pas supportée. Vous me disiez toujours que vous ne respiriez que pour moi, que pour m'aimer.

– Et pour vous prouver cette passion, vous me demandiez de forfaire à mon honneur, dit-il – son calme paraissait l'abandonner, sa raideur semblait diminuer ; vous vouliez que comme un esclave muet et soumis, j'acceptasse sans une question, sans un murmure toutes les actions de ma femme. Mon cœur débordant de tendresse, je vous demandais une explication – je l'attendais, je ne doutais point de vous –, plein d'espoir. Si vous m'aviez dit un seul mot, de vous, j'aurais accepté toute raison, et j'y aurais cru. Vous m'avez laissé sans une parole d'explication en dehors de la simple confession de faits hideux ; fièrement vous êtes retournée chez votre frère, et vous m'avez laissé seul… pendant des semaines… ne sachant pas en qui croire, depuis que j'avais vu se briser à mes pieds la châsse qui contenait mon unique illusion.

Elle ne pouvait plus se plaindre qu'il fût insensible et froid ! l'intensité de sa passion, qu'il contenait au prix d'efforts surhumains, faisait trembler sa voix.

– Ah ! la folie de mon orgueil ! dit-elle avec tristesse, à peine étais-je partie que je me repentais déjà. Mais lorsque je revins, je vous trouvai, oh ! si changé, vous portiez déjà le masque de cette indifférence somnolente que jamais vous n'avez déposé… jusqu'à cet instant.

Elle était si près de lui que les mèches flottantes de ses cheveux lui caressaient les joues, ses yeux brillant de larmes l'affolaient, sa voix musicale lui mettait du feu au cœur. Mais il ne voulait pas s'abandonner au charme magique de cette femme qu'il avait si profondément aimée, et aux mains de laquelle son orgueil avait tant souffert. Il ferma les yeux pour fuir la vision

délicieuse de ce ravissant visage, de ces épaules de neige, de cette silhouette gracieuse autour de laquelle la lueur rosée de l'aurore commençait à planer en se jouant.

– Non, madame, ce n'est pas un masque, dit-il, aussi froid que glace, je vous ai juré... un jour, que ma vie vous appartenait. Pendant des mois elle a été votre jouet... elle a rempli son but.

Maintenant elle savait que cette froideur même était une attitude affectée. Les ennuis, les chagrins qu'elle venait de traverser durant la nuit, lui revinrent tout à coup à l'esprit, mais cette fois sans amertume, plutôt avec cette impression que cet homme qui l'aimait l'aiderait à supporter son fardeau.

– Sir Percy, hasarda-t-elle sans réfléchir, Dieu sait la peine que vous avez prise pour me rendre difficile à remplir la tâche que je m'étais imposée. Vous venez de parler de mon humeur ; eh bien ! c'est ainsi que nous l'appellerons si vous voulez ; je désirais m'entretenir avec vous... parce que... parce que j'avais des ennuis... et que j'avais besoin... de votre sympathie.

– Elle est à vos ordres, madame.

– Oh ! quelle froideur ! soupira-t-elle. Vraiment c'est à peine si je puis croire qu'il y a quelques mois seulement une seule larme dans mes yeux vous eût rendu fou. Et maintenant que je viens à vous... le cœur à demi brisé... et... et...

– Je vous en supplie, madame, s'écria-t-il, et sa voix tremblait presque autant que celle de Marguerite, en quoi puis-je vous être utile ?

– Percy ! Armand est en danger de mort. Une lettre... irréfléchie, violente, comme toutes ses actions, écrite par lui à Sir Andrew Ffoulkes est tombée entre les mains d'un fanatique. Armand est compromis sans espoir... demain il sera peut-être

arrêté. Et ensuite la guillotine… à moins… à moins… oh ! c'est horrible ! dit-elle, avec un gémissement d'angoisse, tandis que les événements de la nuit lui revenaient en foule à la mémoire ; c'est horrible !… et vous ne me comprenez pas… vous ne pouvez pas me comprendre… et je n'ai personne vers qui je puisse me tourner… pour demander aide… ou simplement réconfort…

Les larmes ne voulaient plus se laisser contenir. Toutes ces émotions, ces luttes, l'horrible incertitude sur le sort d'Armand l'étouffaient. Elle chancela, prête à défaillir et s'appuyant sur la balustrade de pierre, elle enfouit son visage dans ses mains, et pleura amèrement.

En entendant prononcer le nom d'Armand et en apprenant le danger dans lequel il était, le visage de Sir Percy pâlit légèrement ; l'air de détermination et de volonté s'accentua dans ses traits. Malgré tout, il ne dit rien, regarda la jeune femme dont les épaules étaient secouées de sanglots, la contempla jusqu'à ce que sans y penser son expression s'adoucit et que quelque chose comme une larme semblât briller dans ses yeux.

– C'est ainsi, fit-il avec une ironie amère, le chien sanguinaire de la révolution se retourne contre ceux mêmes qui l'ont nourri de leurs mains… Morbleu, madame, ajouta-t-il avec beaucoup de douceur tandis que Marguerite continuait à sangloter nerveusement, voulez-vous sécher vos larmes ? jamais je n'ai pu voir pleurer une jolie femme, et je…

Instinctivement, en voyant son impuissance et son chagrin, avec un élan de passion indomptable, il lui tendit les mains et il l'aurait prise dans ses bras, attirée à lui, et protégée contre tous les démons au prix de sa vie, et de tout son sang… Mais encore cette fois l'orgueil l'emporta dans la lutte ; Blakeney se contint au prix d'un effroyable effort de volonté, et dit froidement, bien qu'avec beaucoup de bonté :

– Voulez-vous vous tourner vers moi, madame, et me dire en quelle façon je puis avoir l'honneur de vous servir ?

Elle rassembla ses forces pour retrouver la maîtrise d'elle-même, et retournant vers son mari son visage baigné de larmes, elle lui tendit la main, qu'il baisa avec la même galanterie impeccable ; mais cette fois, les doigts de Marguerite restèrent dans la main de son mari une seconde ou deux de plus qu'il n'était absolument nécessaire, et cela, parce qu'elle avait senti que cette main était brûlante et tremblait légèrement, tandis que les lèvres qui la baisaient étaient aussi froides que le marbre.

– Pouvez-vous faire quelque chose pour Armand ? demanda-t-elle simplement, et avec beaucoup de douceur. Vous avez tant d'influence à la Cour... tant d'amis...

– Non, madame, ne rechercheriez-vous pas plutôt l'influence de votre ami, M. Chauvelin ? La sienne s'étend même, si je ne m'abuse, jusqu'au gouvernement de la République française.

– Je puis pas le lui demander, Percy... Oh ! je voudrais oser vous l'avouer... mais... mais... il a mis la tête de mon frère à un prix, que...

Elle aurait donné des mondes pour se sentir le courage de lui dire tout ce qu'elle avait fait pendant la nuit, ce qu'elle avait souffert, et quel horrible marché on lui avait proposé. Mais elle n'osa pas s'abandonner à ce mouvement... pas maintenant qu'elle commençait à sentir qu'il l'aimait encore, quand elle espérait pouvoir le reconquérir. Elle n'osait plus lui faire sa confession. Après tout il ne la comprendrait peut-être pas ; il ne partagerait peut-être pas ses luttes et ses défaillances. Son

amour encore à demi éveillé se rendormirait d'un sommeil de mort.

Peut-être Blakeney comprenait-il ce qui se passait dans l'esprit de sa femme. Son attitude tout entière indiquait un désir intense – presque suppliant – de cet aveu qu'un orgueil insensé retenait. Lorsqu'elle resta silencieuse, il lui dit avec une indifférence étudiée :

– Ma foi, madame, puisque cela vous désespère, nous n'en parlerons pas... Quant à Armand, je vous prie de n'avoir aucune crainte, je vous donne ma parole qu'il sera sauvé. Et maintenant me permettez-vous de me retirer ? L'heure s'avance et...

– Vous voudrez enfin accepter ma reconnaissance ? dit-elle d'une voix nuancée de tendresse en se rapprochant de lui.

S'il ne se fût reconquis rapidement, il l'eût prise dans ses bras et eût séché de ses baisers les larmes qui baignaient les yeux de Marguerite ; mais une fois naguère elle l'avait leurré de cette même façon, puis l'avait rejeté comme un gant défraîchi. Il pensa que ce n'était qu'une boutade passagère, un caprice, et il était trop fier pour céder à nouveau.

– Il est trop tôt pour cela, madame ! dit-il tranquillement, je n'ai rien fait jusqu'ici. L'heure s'avance et vous devez être fatiguée. Vos femmes doivent vous attendre en haut.

Il se recula d'un pas pour la laisser passer. Elle poussa un profond soupir de désappointement. Sa séduction et l'amour-propre de son mari étaient entrés en conflit direct, et c'était l'amour-propre qui était resté vainqueur. Peut-être venait-elle de se tromper après tout : ce que dans les yeux de Sir Percy elle avait pris pour l'éclair de l'amour, n'avait-il été qu'un orgueil passionné, ou bien, qui sait, la haine au lieu de l'amour ? Elle s'arrêta un instant à le regarder : il était aussi raide, aussi

impassible qu'avant. L'aube grise cédait graduellement la place à la lueur rosée du soleil levant. Les oiseaux commençaient à gazouiller ; la nature s'éveillait en souriant en joyeuse bienvenue à la douceur de cet admirable matin d'octobre.

Seuls au milieu de toute cette harmonie ces deux cœurs ne vibraient pas à l'unisson ; une barrière s'élevait entre eux, infranchissable, solide, construite de deux côtés par l'amour-propre et que ni l'un ni l'autre ne se souciait d'être le premier à démolir.

Il avait incliné sa haute silhouette pour lui faire un salut profond et cérémonieux, quand enfin, avec un autre soupir amer, elle commença à monter les marches de la terrasse. Lorsqu'elle passa, une main appuyée sur la balustrade, les cheveux auréolés d'or par la lumière rose de l'aurore, qui faisait scintiller les rubis de son diadème et de ses bracelets, la longue traîne de sa robe bordée d'or balaya les feuilles mortes sur les degrés, en faisant un bruissement harmonieux. Elle atteignit la grande porte vitrée qui donnait accès à la maison. Avant d'entrer, elle s'arrêta pour jeter un coup d'œil sur Sir Percy, espérant, contre tout espoir, le voir lui tendre les bras et entendre sa voix la rappeler. Mais il n'avait pas bougé, sa silhouette robuste paraissait la personnification même de l'orgueil inflexible, de l'obstination farouche.

Des larmes brûlantes lui jaillirent des yeux, et comme elle ne voulait pas les lui laisser voir, elle fit un mouvement rapide, pénétra dans la maison, et monta aussi vite que possible à ses appartements.

Si, à ce moment, elle s'était retournée à nouveau, si elle avait regardé encore une fois de plus le jardin empourpré, ce qu'elle aurait vu lui aurait rendu ses souffrances faciles à supporter : elle eût aperçu un homme vigoureux, écrasé par sa passion et son désespoir. L'orgueil s'en était enfin allé, la

fermeté s'était effondrée, la volonté était sans force. Ce n'était plus qu'un homme follement, aveuglément épris ; aussitôt que les bruits légers des pas de sa femme s'étaient éteints dans la maison, il s'agenouilla sur les marches de la terrasse, et dans la folie même de son amour, il baisa un à un les endroits où le petit pied avait posé et la balustrade de pierre où la main mignonne s'était appuyée.

17

Bon voyage !

Quand Marguerite rentra dans sa chambre, elle y trouva sa suivante très inquiète.

– Votre Seigneurie sera bien fatiguée, dit la pauvre femme, les yeux gros de sommeil. Il est plus de cinq heures.

– Oh, oui, je crois que je serai lasse au moment de me lever, fit gentiment Marguerite ; mais, Louise, vous me paraissez exténuée, c'est pourquoi il faut remonter chez vous. Je me mettrai au lit seule.

– Mais, milady...

– Ne discutez pas, Louise, mais allez dormir. Donnez-moi une robe de chambre et laissez-moi.

Louise était trop heureuse d'obéir. Elle aida sa maîtresse à se débarrasser de sa somptueuse robe de bal, et l'enveloppa dans un peignoir souple.

– Votre Seigneurie ne désire rien d'autre ? demanda-t-elle quand elle eut fini.

– Non, rien du tout. Éteignez la lumière en sortant.

– Oui, milady ; bonne nuit, milady.

– Bonsoir, Louise.

Lorsque la femme de chambre s'en fut allée, Marguerite tira les rideaux et ouvrit les fenêtres toutes grandes. Le jardin, et au-delà la rivière, étaient inondés de lumière rose. Dans le lointain, à l'est, les rayons du soleil levant avaient changé l'aube rosée en un bouillonnement d'or, le parterre était maintenant désert, et Marguerite regardait en dessous d'elle la terrasse où, quelques minutes plus tôt, elle avait cherché à reconquérir un homme dont elle avait autrefois possédé l'amour.

Il était curieux qu'au milieu de toutes ces émotions, de son anxiété au sujet d'Armand, elle ne fût plus à ce moment consciente que d'une chose : un désespoir aigu.

Elle souffrait dans tous ses nerfs du désir intense d'être aimée d'un être qui l'avait repoussée, qui avait résisté à sa tendresse, qui était resté froid à son appel, et qui n'avait pas répondu à son élan de passion ; et cependant sa propre ardeur lui avait fait croire et espérer que les anciens jours de bonheur écoulés à Paris n'étaient pas entièrement morts et oubliés.

Comme tout cela était étrange ! Elle l'aimait encore. Elle revivait ces mois de malentendu et de solitude, et elle comprenait qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer ; elle sentait, qu'au fond de son cœur, toujours elle avait eu l'impression vague que les plaisanteries sottes de son mari, son rire niais, sa nonchalance paresseuse n'étaient qu'un masque ; que, sous ce masque, il y avait toujours l'homme vrai, l'homme robuste, passionné, volontaire – celui auquel elle avait appartenu tout entière, celui dont la tendresse l'avait fascinée, dont la personnalité l'avait attirée, depuis qu'elle avait senti que sous cet esprit lourd en apparence, il y avait quelque chose qu'il dissimulait à tous et surtout à elle.

Le cœur d'une femme est un problème si compliqué à résoudre ; il n'est pas jusqu'à son possesseur qui ne soit souvent incapable de trouver la solution de cette énigme.

Marguerite, « la femme la plus fine d'Europe », était-elle réellement amoureuse d'un niais ? Était-ce de l'amour, qu'elle avait ressenti pour lui l'année précédente, lorsqu'elle l'avait épousé ? Était-ce de l'amour qu'elle ressentait, maintenant qu'elle avait compris qu'il l'aimait encore, mais que plus jamais il ne redeviendrait son esclave, son amant passionné et ardent ?

Non ! Marguerite elle-même n'aurait pu le dire, en ce moment surtout ; peut-être sa fierté lui avait-elle fermé l'esprit à une compréhension meilleure de ses propres sentiments. Mais ce dont elle ne doutait point, c'est qu'elle voulait à tout prix ressaisir ce cœur opiniâtre. Elle savait qu'elle le conquerrait une fois de plus... et qu'ensuite, elle ne le perdrait plus... Elle le conserverait, elle conserverait sa tendresse, la mériterait ; elle était sûre qu'il n'y avait plus de bonheur possible pour elle sans l'amour de cet homme.

Les idées et les émotions les plus contradictoires lui couraient follement dans l'esprit. Elle en était si absorbée qu'elle laissa passer le temps ; peut-être, exténuée de cette longue veillée énervante, avait-elle fermé les yeux et s'était-elle endormie d'un sommeil agité où des rêves rapides ne semblaient être que la continuation de ses pensées inquiètes – quand, tout à coup, elle fut tirée de son rêve ou de ses réflexions par un bruit de pas devant sa porte.

Alarmée, elle se leva, tendit l'oreille : la maison était aussi calme que toujours, les pas s'en étaient allés. Par les fenêtres grandes ouvertes les éclatants rayons de soleil levant inondaient la chambre de lumière. Elle regarda l'horloge ; il était six heures et demie, trop tôt pour que le personnel fût debout.

Elle devait s'être inconsciemment laissée aller à dormir. Le bruit des pas, et aussi celui de mots dits à voix basse l'avait éveillée ; qu'est-ce que cela pouvait être ?

Doucement, sur la pointe des pieds, elle traversa la pièce et ouvrit la porte pour écouter ; pas un son ; rien que le calme particulier aux heures matinales où le sommeil est lourd chez tous. Mais le bruit l'avait rendue inquiète, quand tout à coup, à ses pieds, au pas de la porte, elle aperçut une chose blanche posée à terre : une lettre évidemment. C'est à peine si elle osait la toucher. Tout cela lui semblait l'œuvre d'un esprit. Cette lettre n'était certainement pas là lorsqu'elle était montée ; Louise l'aurait-elle laissé tomber ?

Au bout de quelques instants, elle se baissa, et, surprise et intriguée plus qu'on ne peut le dire, elle aperçut, sur l'enveloppe, l'écriture grande et sans personnalité de son mari. Que pouvait-il avoir à lui dire, au milieu de la nuit, qui ne pût être différé jusqu'au matin ?

Elle brisa le cachet, et lut ce qui suit :

Une circonstance des plus imprévues m'oblige à partir pour le Nord immédiatement ; c'est pourquoi je viens vous prier, madame, de ne pas me tenir rigueur si je dois me priver de l'honneur de vous faire mes adieux. Mes affaires peuvent m'y retenir une semaine environ ; je ne jouirai donc point du privilège d'être présent à la réception que Votre Seigneurie fera mercredi ; c'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, madame,

de Votre Seigneurie,
le très humble et très obéissant serviteur,
Percy BLAKENEY.

Il est probable que, tout à coup, Marguerite avait été frappée d'une paralysie intellectuelle analogue à celle de son mari, car elle fut obligée de lire et de relire à plusieurs reprises les quelques lignes qu'elle avait devant les yeux, avant d'être à même d'en comprendre entièrement le sens.

Elle était debout devant la porte, l'esprit vide, les nerfs tendus par une agitation et un pressentiment qu'elle ne pouvait expliquer ; entre ses doigts elle faisait inconsciemment tourner cette missive courte et mystérieuse.

Sir Percy possédait de grandes propriétés dans le Nord, c'est vrai ; souvent il y était allé seul ; il était resté absent pendant une semaine ; mais il paraissait si invraisemblable qu'entre cinq et six heures du matin un événement fortuit fût survenu qui l'obligeât à partir avec cette hâte.

Vainement elle chercha à secouer cette impression d'énervement inconnue d'elle jusqu'ici : elle tremblait des pieds à la tête. Il lui prit un désir sauvage, insurmontable, de voir son mari, de suite – pourvu qu'il ne fût point parti.

Sans penser qu'elle était vêtue très légèrement d'un saut-de-lit, et que ses cheveux étaient dénoués sur ses épaules, elle descendit en courant, traversa le vestibule jusqu'à la porte d'entrée.

Comme toujours, la porte était cadenassée et verrouillée, car les laquais n'étaient pas encore levés : mais, l'ouïe en éveil, Marguerite avait perçu les bruits de voix et de piétinements de chevaux sur les dalles.

De ses doigts nerveux et tremblants, elle ouvrit les verrous un à un en se meurtrissant les mains, en s'arrachant les ongles, car les fers étaient lourds. Peu lui importait ; elle tremblait d'angoisse à la pensée qu'elle pouvait arriver trop tard ; qu'il

pouvait être parti sans qu'elle l'eût vu, sans qu'elle lui eût souhaité : « Bonne chance ! »

Elle parvint enfin à faire tourner la clef dans la serrure et à ouvrir la porte. Ses oreilles ne l'avaient point trompée : à quelques pas d'elle un valet tenait deux chevaux ; l'un des deux était Sultan, le pur-sang favori de Sir Percy et le plus rapide ; il était sellé, prêt à partir.

Un instant après, Sir Percy lui-même apparut au coin le plus éloigné de la maison et se dirigea rapidement vers le groupe. Il avait abandonné le somptueux habit qu'il portait au bal, mais comme toujours il était vêtu richement et avec élégance ; il s'était équipé d'un manteau de drap de choix, avec un jabot et des manchettes de dentelles, de grandes bottes à la Condé, et d'une culotte de peau.

Marguerite fit quelques pas en avant. Il leva les yeux et la vit, un léger pli lui barra le front.

– Vous partez ? questionna-t-elle fiévreusement. Où cela ?

– J'ai eu l'honneur d'informer Votre Seigneurie qu'une affaire urgente et des plus inattendues réclamait ma présence dans le Nord, répondit-il, avec le ton glacé et traînant qui lui était habituel.

– Mais vos hôtes... demain...

– J'ai prié Votre Seigneurie de présenter mes humbles excuses à Son Altesse Royale. Vous êtes une excellente maîtresse de maison, milady, je suis persuadé que je ne manquerai à personne.

– Mais vous auriez dû certainement remettre votre voyage jusqu'après notre réunion..., dit-elle, parlant toujours d'une

façon agitée et nerveuse. Vos affaires ne sont pas si urgentes et vous ne m'en avez rien dit tout à l'heure.

– Comme j'avais l'honneur de vous le dire, madame, mes affaires sont aussi urgentes qu'inattendues... Puis-je vous demander la permission de vous quitter... Ne pourrais-je rien faire pour vous à Londres... à mon retour ?...

– Non, non... merci... rien du tout... mais je vous reverrai bientôt ?

– Oui, très prochainement.

– Avant la fin de la semaine ?

– Je ne puis vous le promettre.

Évidemment il cherchait à s'en aller tandis que Marguerite usait de tous les moyens pour chercher à le conserver auprès d'elle une ou deux minutes de plus.

– Percy, fit-elle, dites-moi pourquoi vous vous en allez ? Étant votre femme, j'ai certainement le droit de le savoir. Vous n'avez pas été appelé dans le Nord. J'en suis sûre. Vous n'avez pas reçu de lettre, il n'est pas arrivé de courrier de là-bas avant notre départ pour l'Opéra, et rien ne vous attendait lorsque nous sommes rentrés du bal... vous n'allez pas dans le Nord, j'en suis convaincue... il y a quelque mystère... et...

– Non, il n'y a pas de mystère, madame, répliqua-t-il avec un accent d'impatience. Mes affaires ont quelques rapports avec Armand... Voilà ! maintenant me permettez-vous de vous quitter ?

– Avec Armand ?... Mais vous ne courrez pas de danger ?

– Du danger ? moi ?... Non, milady, votre sollicitude m’honore. Comme vous le disiez, j’ai quelque influence, et j’ai l’intention de m’en servir avant qu’il ne soit trop tard.

– Vous me permettez au moins de vous en remercier ?

– Point n’en est besoin, madame, fit-il froidement. Ma vie est à votre service, et je suis déjà plus que récompensé.

– Et la mienne sera à vos ordres, Sir Percy, si vous voulez l’accepter, en échange de ce que vous ferez pour Armand, dit-elle en lui tendant passionnément les deux mains. Je ne vous retiens plus... mes pensées vous suivent... bon voyage !

Combien elle était séduisante dans ce soleil matinal, ses cheveux ardents lui tombant en cascades sur les épaules ! Sir Percy se pencha très bas et lui baisa la main ; elle sentit que les lèvres de son mari étaient brûlantes et son cœur tressaillit de joie et d’espoir.

– Vous reviendrez ? fit-elle avec tendresse.

– Oui, bientôt, répondit-il en plongeant un long et ardent regard dans les yeux bleus de Marguerite.

– Et... vous n’oublierez pas ?... demanda-t-elle tandis qu’elle lui rendait un regard plein de promesses.

– Je n’oublierai jamais, madame, que vous m’avez fait l’honneur de commander mes services.

Les mots étaient froids et cérémonieux, mais cette fois ils ne la glacèrent point. Son cœur de femme avait lu dans celui de son mari, à travers le masque impassible que son orgueil l’obligeait encore à porter.

Il s'inclina à nouveau et lui demanda la permission de la quitter. Elle se retira sur le côté pour le laisser se mettre en selle, puis, pendant qu'il passait la grille au galop, elle agita une dernière fois la main en signe d'adieu.

Un tournant de la route le fit bientôt disparaître à sa vue. Le domestique de confiance qui accompagnait Sir Percy avait quelque difficulté à se tenir à son allure, car Sultan volait littéralement sur la route, partageant l'agitation de son maître. Avec un soupir presque heureux, Marguerite se retourna et rentra dans la maison. Elle revint dans sa chambre très fatiguée.

Son cœur lui semblait s'être apaisé en un instant, et, bien qu'il souffrît encore d'un désir indéfini, un espoir vague et délicieux le calmait comme un baume.

Elle n'avait plus d'inquiétude pour son frère ; elle avait une confiance absolue dans l'énergie et le pouvoir de l'homme qui venait de partir, déterminé à aider Armand. Elle s'étonna qu'elle eût jamais pu le regarder comme un sot ; évidemment cette apparence niaise n'était qu'un masque destiné à cacher la blessure amère qu'elle avait infligée à son amour et à son dévouement. La passion l'avait maîtrisé, et il ne voulait pas lui laisser voir combien elle lui était encore chère et combien elle l'avait fait souffrir.

Mais maintenant tout allait s'arranger ; elle écraserait sa propre fierté, elle se ferait humble devant lui, elle lui dirait tout, elle lui confierai tout ; et ils reverraient ces jours heureux, où ils s'en allaient tous deux à l'aventure dans la forêt de Fontainebleau, lui, parlant peu, – car il avait toujours été un silencieux, – elle, sentant que près d'un cœur aussi fort, elle trouverait toujours le repos et le bonheur.

Plus elle pensait aux événements de la nuit passée, moins elle avait peur de Chauvelin et des plans qu'il avait dressés. Il

n'avait pas réussi dans la tentative qu'il avait faite pour découvrir l'identité du Mouron Rouge, elle en était sûre. Lord Fancourt et Chauvelin lui avaient affirmé qu'il n'y avait personne dans la salle à manger à une heure, personne excepté le Français lui-même et Percy – oui ! Percy ! elle aurait pu le lui demander, si elle y avait pensé ! En tout cas, elle ne craignait plus que ce héros inconnu et courageux tombât dans les pièges de l'agent de la République et elle ne serait de toute façon pas responsable de sa mort.

Armand était encore en danger, sans doute, mais Percy ne lui avait-il pas donné sa parole de le sauver ? Et, lorsque Marguerite vit partir son mari, pas un instant il ne lui vint à l'idée que le succès pouvait ne point couronner une entreprise qu'il tentait. Lorsque son frère serait en sûreté chez elle, elle ne lui permettrait plus de retourner en France.

Elle se sentait presque heureuse, et après avoir soigneusement refermé ses rideaux pour se protéger contre les rayons du soleil levant, elle se mit enfin au lit, inclina la tête sur l'oreiller, et rapidement, comme un enfant harassé de fatigue, s'endormit d'un sommeil calme et profond.

18

L'emblème mystérieux

Le soleil était déjà très haut lorsque Marguerite se réveilla, reposée par un sommeil prolongé. Louise lui avait apporté une tasse de lait et une corbeille de fruits, et ce fut de bon appétit qu'elle prit ce déjeuner frugal.

Tandis qu'elle grignotait son raisin, une foule de pensées rapides lui traversaient l'esprit ; et beaucoup d'entre elles galopaient à la suite de la longue silhouette de son mari, que cinq heures auparavant elle avait vu s'éloigner à cheval.

Pour répondre à ces questions pressantes, Louise lui apporta la nouvelle que le palefrenier était rentré menant Sultan en main, et qu'il avait laissé Sir Percy à Londres. Le domestique supposait que son maître était sur le point de s'embarquer sur son schooner qui était à l'ancre près de London Bridge. Sir Percy, disait-il, était allé jusque-là à cheval, puis avait rencontré Briggs, le capitaine du *Day Dream*, et avait renvoyé à Richmond son valet avec Sultan.

Ces nouvelles laissèrent Marguerite plus perplexe que jamais. Où Sir Percy pouvait-il bien s'en aller avec le *Day Dream ?* Au secours d'Armand, avait-il dit. Oui ! Sir Percy avait de tous côtés des amis influents. Peut-être s'en allait-il à Greenwich ou bien... mais Marguerite cessa de chercher des hypothèses, tout allait s'expliquer dans peu de jours, puisqu'il avait dit qu'il reviendrait et qu'il n'oublierait pas.

Elle avait devant elle une longue journée de calme ; elle attendait la visite de son ancienne compagne de pension, de la petite Suzanne de Tournay. Avec la joyeuse malice d'enfant gâtée qu'elle affectait souvent, elle avait demandé la nuit précédente à la comtesse de lui envoyer sa fille, et ce, en présence du prince de Galles. Son Altesse Royale avait bruyamment approuvé cette invitation, et avait déclaré qu'Elle se ferait un plaisir de rendre visite aux deux jeunes femmes dans le courant de l'après-midi. La comtesse n'avait pas osé refuser, et elle s'était laissé arracher par surprise la promesse d'envoyer sa petite Suzanne passer une longue journée à Richmond avec son amie.

Marguerite attendait avec impatience la jeune Française ; elle désirait tant bavarder avec elle de ses anciens jours de couvent ; il lui semblait que la compagnie de Suzanne lui serait plus agréable que toute autre ; ensemble, elles se promèneraient à l'aventure dans le beau vieux jardin ou dans le parc aux daims, ou bien s'en iraient en musant le long de la rivière.

Mais Suzanne n'était pas encore arrivée, et Marguerite, toute prête, était sur le point de descendre. Ce matin-là on l'eût prise pour une jeune fille dans sa robe de mousseline, toute simple, ornée seulement d'une large ceinture bleue, nouée autour de sa taille mince, et d'un joli fichu croisé sur lequel elle avait piqué quelques roses rouges tardives.

Elle traversa l'antichambre qui précédait ses appartements particuliers et s'arrêta un instant en haut du vieil escalier de chêne qui menait aux salons du rez-de-chaussée. À sa gauche s'ouvrait la partie du château réservée à son mari, toute une suite de pièces dans lesquelles elle n'était presque jamais entrée.

Il y avait là une chambre à coucher, un cabinet de toilette, un salon, et tout à l'autre bout du palier un petit cabinet de travail, toujours soigneusement fermé à clef lorsque Sir Percy

n'y était pas. Un valet de confiance, Frank, avait soin de cette pièce, et personne n'était autorisé à y entrer. Milady elle-même n'avait jamais eu l'idée de le faire, et les domestiques n'avaient naturellement jamais osé enfreindre cette sévère consigne.

Bien souvent, avec l'attitude de mépris bienveillant que Marguerite avait adoptée vis-à-vis de son mari, elle l'avait plaisanté sur le secret qui entourait son cabinet de travail. En riant, elle avait toujours déclaré qu'il écartait systématiquement tous les curieux de ce lieu de retraite, de peur qu'on ne découvrît combien il y avait peu de besogne accomplie entre ces quatre murs : le meuble le plus en vue devait être, disait-elle, un confortable fauteuil où Sir Percy pouvait faire des siestes agréables.

Lady Blakeney se remémorait tous ces souvenirs pendant cette belle matinée d'octobre, en jetant un coup d'œil dans la galerie. Frank devait être occupé dans la chambre de son maître, car la plupart des portes étaient ouvertes, et en particulier celle de la pièce mystérieuse.

Tout à coup, il prit à la jeune femme une curiosité brûlante, puérile, de jeter un regard dans le sanctuaire de son mari. La défense d'y pénétrer ne s'appliquait naturellement pas à elle et Frank n'oserait pas s'opposer à son entrée. Malgré tout, elle espérait que le domestique serait occupé dans quelque autre chambre, et qu'elle pourrait, sans que personne le sût et sans être grondée, y lancer un coup d'œil rapide.

Sans bruit, sur la pointe des pieds, elle traversa le palier, et comme la femme de Barbe-Bleue, tremblante d'énervement et de curiosité, elle s'arrêta sur le seuil, étrangement irrésolue et troublée.

La porte était entrebâillée, et Marguerite ne pouvait rien voir à l'intérieur de la pièce ; elle poussa timidement le battant ; pas un son : Frank n'était pas là, elle entra sans hésiter.

Tout de suite, elle fut frappée par la simplicité sévère de tout ce qui l'entourait : les tentures sombres et épaisses, les lourds meubles de chêne, les quelques cartes accrochées au mur, rien de cela ne lui rappelait l'homme du monde indolent, l'amateur de courses, le dandy, le roi de la mode – tout ce qui enfin personnifiait aux yeux du monde Sir Percy Blakeney.

Il n'y avait, là en tous les cas, aucun signe de départ précipité. Tout était en place, pas un papier ne traînait sur le tapis, pas une porte d'armoire, pas un tiroir n'était ouvert. Les rideaux étaient tirés et par les fenêtres grandes ouvertes l'air frais du matin arrivait à flots.

En face du jour, à la meilleure place, s'érigeait un bureau massif et d'aspect sérieux qui paraissait avoir eu déjà un long usage. Au mur, à gauche de ce bureau, couvrant presque tout le panneau, du plancher au plafond, était accroché un portrait de femme, grandeur nature, somptueusement encadré et délicieusement peint, signé du nom de Boucher : c'était la mère de Sir Percy.

Marguerite connaissait très peu de chose d'elle, si ce n'est qu'elle était morte sur le continent, faible d'esprit aussi bien que de corps, alors que Percy n'était encore qu'un enfant. Elle devait avoir été bien jolie femme dans son temps, lorsque Boucher l'avait peinte, et, en regardant ce portrait, Marguerite fut frappée de la ressemblance extraordinaire qui existait entre la mère et le fils. C'était le même front bas et carré, couronné d'une épaisse chevelure blonde et soyeuse, les mêmes yeux bleus profonds et légèrement paresseux, sous les sourcils droits, et, dans ces yeux, la même apparence nonchalante cachait la même intensité de passion, qui, dans le vieux temps avant leur

mariage, éclairait si souvent la physionomie de Sir Percy, et que Marguerite avait à nouveau remarquée la nuit dernière à l'aube, lorsqu'elle s'était penchée tout contre lui, et qu'elle avait laissé sa voix prendre un accent de tendresse. Elle étudia le portrait, parce qu'il l'intéressait, ensuite, elle se retourna et regarda le volumineux bureau. Il était couvert d'une pile de papiers, tous liés avec ordre et réunis en dossiers, ce qui leur donnait l'air de factures et de reçus rangés avec une méthode parfaite. Jamais auparavant, Marguerite n'avait été frappée – jamais d'ailleurs elle n'avait, hélas ! trouvé utile de s'en enquérir – de la façon impeccable dont Sir Percy administrait la fortune énorme que son père lui avait laissée, lui que tout le monde croyait totalement dépourvu d'intelligence.

Depuis qu'elle était entrée dans cette chambre simple et bien rangée, elle avait eu tant de sujets de surprise, que cette preuve évidente de la puissance de l'esprit pratique de son mari ne lui causa qu'un étonnement passager ; mais cela l'ancra dans l'opinion, certaine pour elle désormais, qu'avec ces niaiseries qu'il disait dans le monde, ces manières de fat, ces conversations ridicules, il ne se bornait pas seulement à porter un masque, mais qu'il jouait une comédie très étudiée.

Marguerite s'en étonna à nouveau. Pourquoi prenait-il cette peine ? Pourquoi, lui qui était un homme sensé et sérieux, voulait-il passer aux yeux de ses concitoyens pour un nigaud sans cervelle ? Peut-être désirait-il cacher son amour pour une femme qui le méprisait... mais, sans aucun doute, il eût pu arriver à ce résultat avec moins d'humiliations et d'efforts, qu'en assumant constamment un rôle qui ne lui était pas naturel.

Elle regarda tout autour d'elle, sans but cette fois ; elle était horriblement intriguée, une terreur sans nom la prenait devant tout ce mystère inexplicable. Elle se sentit tout à coup glacée et mal à l'aise dans cette pièce sévère. Sur les murs, pas un tableau, à part le portrait de Boucher et deux cartes, toutes deux

de régions françaises, l’une de la côte de la Manche, l’autre des environs de Paris. Elle se demanda ce que Sir Percy pouvait en faire.

Son cerveau commençait à la faire souffrir, elle voulut sortir de cette chambre étrange de Barbe-Bleue dans laquelle elle était entrée, et dont elle ne pouvait trouver l’énigme. Elle désirait que Frank ne la trouvât pas là ; et après un dernier coup d’œil à tout ce qui l’entourait, elle se dirigea vers la porte. Dans ce mouvement, son pied heurta un objet de petite dimension qui semblait se trouver à terre contre le bureau et qui maintenant roulait à travers le cabinet.

Elle se baissa pour le ramasser : c’était une épaisse bague d’or avec un chaton plat sur lequel était gravé un petit emblème.

Marguerite la retourna dans ses doigts et étudia la gravure de l’écusson. Elle représentait une petite fleur en forme d’étoile semblable à celle qu’elle avait déjà vue deux fois avant cette occasion ; une fois à l’Opéra et une autre fois au bal de Lord Grenville.

19

Le Mouron Rouge

À quel moment le doute entra-t-il dans l'esprit de Marguerite ? Elle-même n'eût pu répondre dans la suite à cette question. Elle s'était enfuie du cabinet de travail en serrant l'anneau dans ses mains, avait franchi l'escalier et couru dans le jardin ; là, dans une solitude complète, seule au milieu des fleurs, des oiseaux, au bord de la rivière, elle put regarder à nouveau la bague et étudier le dessin de plus près.

Sans idées, sans pensées, assise à l'ombre d'un grand sycomore, elle regardait le chaton d'or et la petite fleur en forme d'étoile qui y était gravée.

Bah ! c'était ridicule ! elle rêvait ! ses nerfs surmenés lui faisaient voir des signes et des mystères dans les coïncidences les plus banales ! Tout le monde dans ces derniers temps n'avait-il pas affecté à Londres de porter l'emblème de ce mystérieux héros, le Mouron Rouge ?

N'en portait-elle pas elle-même brodés sur ses robes ? montés en pierreries et en émaux dans ses cheveux ? Qu'y avait-il d'étonnant à ce que Sir Percy eut choisi cet insigne pour sceller ses lettres ? La chose s'expliquait facilement... oui... très simplement... et... en outre... quel rapport pouvait-il y avoir entre le délicieux muscadin qu'était son mari, avec ses jolis vêtements et ses manières nonchalantes et raffinées, et le conspirateur audacieux qui avait sauvé tant de Français sous les yeux même des chefs de cette révolution sanguinaire ?

Les pensées de la jeune femme s'agitaient dans son esprit inconscient, comme un tourbillon de sable dans le désert. Elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle, aussi fut-elle toute surprise de s'entendre appeler à travers les jardins par une voix jeune :

– Chérie ! chérie ! où êtes-vous ?

Et la petite Suzanne, fraîche comme un bouton de rose, vint à elle en courant à travers la pelouse, les yeux brillant de joie et ses boucles brunes voletant dans la brise matinale.

– Ils m'ont dit que vous étiez au jardin, continua-t-elle en bavardant gaiement et en se jetant dans les bras de Marguerite avec une gentille impulsion d'enfant, aussi ai-je couru pour vous faire une surprise. Vous ne m'attendiez pas si tôt, n'est-ce pas, ma petite Margot chérie ?

Marguerite, qui avait en hâte caché la bague dans les plis de son fichu, essaya de répondre à la jeune fille avec la même insouciance et la même gaieté.

– C'est vrai, ma douce petite, dit-elle, c'est délicieux de vous avoir à moi seule pour toute une longue journée... vous ne vous ennuierez pas ?...

– Oh ! m'ennuyer ? Margot, comment pouvez-vous dire quelque chose d'aussi méchant ? Pourquoi ? Lorsque nous étions toutes deux dans ce cher vieux couvent, nous étions si heureuses lorsqu'on nous permettait d'être seules ensemble.

– Et de nous dire des secrets.

Lady Blakeney passa son bras sous celui de la jeune fille, et toutes deux se mirent à errer à l'aventure dans le jardin.

– Oh ! que votre maison est jolie, Margot, ma chérie, dit la petite Suzanne avec enthousiasme ; combien vous devez être heureuse !

– Oui, c'est vrai ? je devrais être heureuse, n'est-ce pas mignonne ? fit Marguerite en poussant un petit soupir de regret.

– Comme vous dites cela tristement, chérie... Ah oui ! je suppose que maintenant que vous êtes une femme mariée, vous n'aimez plus me dire vos secrets. Oh ! quelle quantité de choses nous avions à nous raconter en pension ! vous rappelez-vous ? Il y en avait même que nous ne confiions pas à sœur Thérèse des Saints-Anges – bien qu'elle fût si gentille.

– Et maintenant vous avez aussi un grand secret, ma petite amie, que vous allez me confier tout entier, fit Marguerite gaiement. Ne rougissez pas, ajoutât-elle, en voyant le joli visage de Suzanne devenir écarlate. Ma foi, il n'y a pas à en être honteuse ! c'est un brave et noble cœur, et il est de ceux dont on peut être fière comme amoureux... et comme mari.

– Je vous assure que je n'en ai pas honte, répliqua Suzanne ; et cela me rend très, très fière de vous entendre ainsi parler de lui. Je pense que maman consentira, ajouta-t-elle sérieusement, et je serais, oh ! si heureuse – mais naturellement il n'y a pas à y penser avant que papa ne soit sauvé.

Marguerite tressaillit. Le père de Suzanne ! le comte de Tournay ! – l'un de ceux dont la vie serait exposée si Chauvelin réussissait à établir l'identité du Mouron Rouge.

D'après les paroles de la comtesse, et aussi d'après ce que lui avaient dit un ou deux membres de la ligue, elle avait compris que leur chef mystérieux avait donné sa parole qu'il ferait sortir de France le comte de Tournay et le ramènerait sain et sauf en Angleterre. Tandis que Suzanne, inconsciente de tout

ce qui n'intéressait pas son grand secret, continuait à bavarder, Marguerite revécut par la pensée les événements de la nuit précédente : le danger dans lequel était Armand, les menaces de Chauvelin, son *l'un ou l'autre* implacable auquel elle avait acquiescé.

Elle se représentait la part qu'elle avait prise dans cette affaire qui peut-être s'était engagée à une heure du matin dans la salle à manger de Lord Grenville, lorsque l'impitoyable agent du gouvernement français avait été sur le point d'apprendre enfin qui était ce mystérieux Mouron Rouge, dont la personnalité énigmatique avait ouvertement défié une armée d'espions et s'était avec tant de courage rangée parmi les ennemis de la République par pur plaisir de la difficulté à vaincre.

Depuis lors elle n'avait rien appris de Chauvelin. Elle en avait conclu qu'il avait échoué, et cependant elle n'avait pas eu d'inquiétude pour Armand, et ceci uniquement parce que son mari lui avait promis que son frère n'aurait rien à craindre.

Mais maintenant, pendant que Suzanne bavardait joyeusement, elle ressentait une horreur affreuse de ce qu'elle avait fait.

Chauvelin ne lui avait rien dit, c'est vrai ; mais elle se rappela le regard diabolique et plein de sarcasme dont il la couvrit, lorsqu'après le bal il prit congé d'elle. Avait-il donc découvert quelque chose ?... Avait-il déjà dressé ses plans pour saisir ce conspirateur audacieux et l'envoyer à la guillotine sans remords ni délai ?

Marguerite avait le cœur serré d'horreur et, entre ses doigts, elle pressait convulsivement la bague cachée dans son fichu.

– Vous ne m'écoutez pas, chérie, dit Suzanne avec reproche, en cessant sa longue et passionnante histoire.

– Mais si, si, mignonne, je vous écoute ! répondit Marguerite qui fit un effort pour sourire, j'adore vous entendre parler... et votre bonheur me rend si heureuse... Soyez sans crainte : nous ferons en sorte de bien disposer cette sévère maman. Sir Andrew Ffoulkes est un gentilhomme anglais de bonne naissance, il a de la fortune, une haute situation dans le monde, la comtesse ne refusera pas son consentement... Mais... maintenant, ma petite amie... dites-moi... quelles sont les dernières nouvelles de votre père ?

– Oh ! fit Suzanne avec une joie folle, les meilleures que nous puissions attendre. Lord Hastings est venu voir maman de bonne heure ce matin. Il nous a dit que tout allait bien et que nous pouvions sans crainte attendre ici notre cher papa dans deux ou trois jours.

– Vraiment ? questionna Marguerite dont les yeux brillants ne quittaient pas les lèvres de Suzanne qui continuait gaiement :

– Oh ! nous n'avons plus peur maintenant ! Vous ne savez pas, chérie, le grand, le brave Mouron Rouge est parti lui-même pour sauver papa. Il est parti... Oui, il est parti... ajouta Suzanne avec animation. Il était à Londres ce matin, il sera à Calais demain, peut-être... Il y rencontrera papa... et... ensuite... ensuite...

Le coup était frappé, Marguerite l'avait attendu tout le temps, bien que depuis une demi-heure elle cherchât à s'abuser elle-même, à tromper ses craintes. Il était parti pour Calais, il était à Londres ce matin... lui... le Mouron Rouge... Percy Blakeney... son mari... qu'elle avait livré à Chauvelin la nuit précédente... Percy... Percy... son mari... le Mouron Rouge... Oh ! comment pouvait-elle avoir été si aveugle ? Elle

comprenait maintenant tout d'un coup... le rôle qu'il jouait, le masque qu'il portait... afin de jeter de la poudre aux yeux du monde.

Et tout cela évidemment par sport, par bravade, pour la difficulté à vaincre ! – il sauvait de la mort des hommes, des femmes, des enfants, comme d'autres hommes tuent des bêtes, pour le plaisir, pour l'amour de l'art. Cet homme riche et désœuvré voulait avoir un but dans la vie – lui et quelques jeunes freluquets qu'il avait enrôlés sous sa bannière, s'étaient amusés pendant les derniers mois à risquer leur vie pour nombre d'innocents.

Peut-être Sir Percy avait-il eu l'intention de se confier à sa femme quand il l'avait épousée, mais l'histoire du marquis de Saint-Cyr lui était arrivée aux oreilles, et il s'était tout à coup écarté d'elle, pensant sans doute qu'un jour elle serait capable de le trahir, lui et les compagnons qui avaient juré de le suivre : alors il l'avait dupée comme il avait dupé tous les autres, tandis que des centaines de personnes lui devaient la vie et que de nombreuses familles lui devaient le bonheur.

Le masque de fat niais avait été impénétrable et le rôle bien joué jusqu'au bout. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que les espions de Chauvelin n'eussent pas réussi à découvrir, dans ce nigaud en apparence, l'homme dont l'audace téméraire, dont l'ingéniosité pleine de ressources avaient bafoué les espions français les plus fins, tant en France qu'en Angleterre, puisque sa femme elle-même ne l'avait point découvert.

La nuit passée, lorsque Chauvelin était allé dans la salle à manger de Lord Grenville pour chercher après le Mouron Rouge, il n'avait vu que le stupide Sir Percy Blakeney profondément endormi dans le coin d'un canapé.

Son esprit malin avait-il deviné le secret ? Là gisait tout l’affreux, l’horrible, le terrifiant problème. En livrant au destin un étranger qu’elle croyait quelconque, pour sauver son frère, Marguerite avait-elle envoyé son mari à la mort ?

Non ! Non ! Non ! Mille fois non ! la fatalité ne pouvait pas frapper un pareil coup : la nature elle-même se serait révoltée : et plutôt que de laisser commettre un pareil forfait, elle aurait frappé de paralysie la main qui tenait la nuit dernière le petit morceau de papier à demi consumé, cause de tout le drame.

– Mais qu’avez-vous, chérie ? demanda Suzanne, tout alarmée de voir Marguerite devenir blanche, d’une pâleur terreuse. Êtes-vous malade, Margot ? qu’avez-vous ?

– Rien du tout, mignonne, murmura-t-elle en rêve. Attendez... laissez-moi réfléchir... réfléchir... vous avez dit... le Mouron Rouge est parti aujourd’hui...

– Margot chérie, qu’avez-vous ? Vous m’effrayez.

– Ce n’est rien, petite Suzanne, je vous dis... rien du tout... il faut que je reste seule un instant ;... et j’aurai peut-être à écourter le temps que nous devions passer ensemble. Il faudra peut-être que je parte... vous comprendrez plus tard.

– Je comprends qu’il est arrivé quelque chose, chérie, et que vous désirez être seule. Je ne veux pas vous ennuyer. Ne pensez pas à moi. Ma suivante, Lucile, ne s’en est pas encore allée... nous retournerons ensemble... ne pensez pas à moi.

Elle jeta impulsivement ses bras autour du cou de Marguerite ; dans son âme d’enfant, elle sentit l’acuité de la douleur de son amie, et avec le tact infini de sa tendresse de jeune fille, elle n’essaya pas de la pénétrer, mais elle était prête à s’effacer elle-même.

Elle embrassa la jeune femme plusieurs fois, puis tristement s'en alla à travers la pelouse. Marguerite ne bougeait pas, restait à la même place, pensant... réfléchissant à ce qu'il y avait à faire.

Juste au moment où Suzanne était sur le point de monter les degrés de la terrasse, elle rencontra un laquais qui tournait la maison en courant et se dirigeait vers sa maîtresse. Dans sa main il portait une lettre cachetée. Instinctivement Suzanne revint sur ses pas ; son cœur lui disait que cette missive devait contenir d'autres mauvaises nouvelles, et elle sentait que sa pauvre Margot n'était pas en état de supporter rien de plus.

Le valet s'arrêta respectueusement devant Lady Blakeney et lui tendit la lettre cachetée.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Marguerite.

– Un courrier vient de l'apporter, milady.

Sans penser à ce qu'elle faisait, la jeune femme prit la lettre et la retourna entre ses doigts tremblants.

– Qui l'a envoyé ?

– Le courrier a dit, milady, qu'il avait reçu l'ordre d'apporter ce pli, et que Votre Seigneurie saurait de qui il venait.

Marguerite brisa le cachet. Son instinct lui avait déjà dit ce qu'il enfermait et elle n'y jeta qu'un coup d'œil.

C'était une lettre écrite par Armand Saint-Just à Sir Andrew Ffoulkes – une lettre que les espions de Chauvelin avaient volée au Repos du Pêcheur et dont l'ambassadeur s'était servi comme d'une cravache pour la forcer à obéir.

Maintenant il tenait sa parole – il renvoyait la lettre compromettante pour Saint-Just… car il était sur la piste du Mouron Rouge.

Marguerite crut qu'elle perdait la raison, il lui semblait sentir son âme s'envoler ; elle vacilla, et elle serait tombée si Suzanne ne l'avait soutenue. Au prix d'un effort surhumain, elle redevint maîtresse d'elle-même – il restait tant à faire.

– Ramenez-moi ici le courrier, dit-elle au laquais avec beaucoup de calme, il n'est pas parti ?

– Non, milady.

Le laquais s'en alla, et Marguerite se tourna vers Suzanne.

– Et vous, enfant, courez à la maison. Dites à Lucile de se préparer. J'ai bien peur d'être obligée de vous renvoyer. Et, attendez, dites à une de mes femmes de me sortir une robe de voyage et un manteau.

Suzanne ne répondit pas. Elle embrassa Marguerite affectueusement et obéit sans dire un mot ; elle était troublée par le désespoir terrible, sans nom, qu'elle voyait sur le visage de son amie.

Il ne s'était pas passé une minute avant que le laquais ne revînt, suivi du courrier qui avait apporté la lettre.

– Qui vous a donné ce papier ? demanda la jeune femme.

– Un monsieur, milady, à l'auberge La Rose et le Chardon en face de Charing Cross. Il m'a dit que Votre Seigneurie comprendrait.

– À l’auberge La Rose et le Chardon ? qu’y faisait-il ?

– Il attendait le coach qu’il avait commandé, milady.

– Le coach ?

– Oui, milady, un coach spécial qu’il a ordonné. J’ai compris par son laquais qu’il courait la poste directement sur Douvres.

– C’est bien. Vous pouvez vous en aller. Puis elle se tourna vers le groom :

– Mon coach et les quatre chevaux les plus rapides de l’écurie, au plus vite.

Le groom et le courrier s’éloignèrent rapidement pour exécuter ses ordres. Pendant un instant Marguerite resta debout, seule, sur la pelouse ; sa silhouette gracieuse était aussi rigide qu’une statue, ses yeux étaient fixés devant elle, ses mains crispées sur sa poitrine, ses lèvres ne cessaient de murmurer avec une obstination lugubre et triste. :

– Que faire ? Que faire ? Où le trouverai-je ? Oh ! mon Dieu, inspirez-moi !

Mais ce n’était pas le moment de s’abandonner au désespoir et d’avoir des remords. Elle avait commis, sans le savoir, une action affreuse – le crime le plus épouvantable, à ses yeux, dont jamais une femme se soit rendue coupable – elle le voyait dans toute son horreur. Le fait même d’avoir été assez aveugle pour ne pas deviner le secret de son mari lui semblait maintenant une autre faute impardonnable. Elle aurait dû savoir ! elle aurait dû savoir !

Comment avait-elle cru qu'un homme capable d'aimer comme Percy Blakeney l'avait aimée au premier abord pût être le fat sans cervelle qu'il voulait paraître ? elle aurait dû, au moins, s'apercevoir qu'il portait un masque, et le lui arracher dans une heure d'intimité.

L'amour qu'elle avait pour lui avait été mesquin et faible, et facilement étouffé par son propre orgueil ; elle aussi avait pris un masque en témoignant à son mari un mépris affecté, et tout cela parce qu'en réalité elle ne l'avait pas compris.

Mais ce n'était pas l'instant de revenir sur le passé. Elle avait commis une faute par son aveuglement ; elle devait l'expier, non pas avec des remords inutiles, mais par une action immédiate et efficace.

Percy était parti pour Calais, ignorant totalement que son ennemi le plus féroce était sur ses talons. Il avait levé l'ancre le matin de bonne heure à London Bridge. Pourvu qu'il eût bon vent, il serait en France dans les vingt-quatre heures ; il avait compté sur le vent selon toute vraisemblance pour choisir cette route.

D'un autre côté, Chauvelin prendrait la poste de Douvres, là, louerait un bateau, et sans aucun doute atteindrait Calais à peu près en même temps que Sir Percy. Une fois à Calais, Percy rencontrerait tous ceux qui attendaient avec impatience le brave, le noble Mouron Rouge, qui venait les sauver d'une mort horrible et imméritée. Maintenant que les yeux de Chauvelin suivaient tous ses mouvements, Percy ne mettrait pas seulement sa vie en danger, mais aussi celle du père de Suzanne, le vieux comte de Tournay, de même que celle des autres fugitifs qui l'attendaient et qui s'étaient confiés à lui. Il y avait aussi Armand qui était allé au-devant de Tournay, sans crainte, puisqu'il savait que le Mouron Rouge veillait sur sa vie.

Toutes ces existences, et celle de son mari, étaient entre les mains de Marguerite ; elle devait les sauver toutes, si son audace et les ressources de son esprit étaient à la hauteur de sa tâche.

Malheureusement, elle ne pouvait accomplir tout cela seule. Une fois à Calais, elle ne savait pas où trouver son mari, tandis que Chauvelin, en volant les papiers à Douvres, était entré en possession de tous ses plans. Avant tout, elle voulait mettre Percy sur ses gardes.

Elle le connaissait assez maintenant pour comprendre qu'il n'abandonnerait jamais ceux qui avaient mis leur salut en lui, que jamais il ne tournerait le dos au danger, et ne laisserait tomber le comte de Tournay entre des mains sanguinaires qui ne connaissaient pas de merci. Mais s'il était prévenu, il pourrait adopter un nouvel itinéraire, être plus circonspect, plus prudent. S'il ne savait rien, il pourrait tomber dans un piège habile, mais, prévenu, il pourrait encore réussir.

S'il échouait – si le destin et Chauvelin, avec toutes les ressources dont disposait l'agent, se montraient après tout plus forts que l'audacieux conspirateur –, alors elle serait au moins à côté de son mari, pour le consoler, pour l'aimer, pour tromper la mort enfin, en la faisant paraître douce, s'ils mouraient ensemble, tous les deux enlacés dans les bras l'un de l'autre, dans la dernière joie de savoir que l'amour répondait à l'amour et que tous les malentendus étaient dissipés.

Tout son corps se raidit, comme si elle venait de prendre une grande décision. C'est là ce qu'elle voulait faire, si Dieu lui en donnait la force et l'habileté. Ses yeux perdirent leur fixité ; ils s'éclairèrent d'une flamme intérieure à la pensée de revoir si tôt son mari, au milieu des dangers les plus terribles ; ils brillaient de la joie de partager ses dangers – de l'aider peut-être, et si elle échouait, d'être avec lui à la fin.

La physionomie douce et enfantine de la jeune femme était devenue tendue et dure, ses lèvres arrondies étaient fermées sur ses dents serrées. Elle voulait accomplir ce qu'elle s'était promis ou mourir avec lui et pour lui. Entre ses sourcils apparut une ride, qui exprimait une volonté de fer et une résolution inflexible ; son plan était fait : elle irait d'abord trouver Sir Andrew Ffoulkes, c'était le meilleur ami de Sir Percy, et Marguerite se rappelait avec émotion l'enthousiasme aveugle avec lequel le jeune homme parlait toujours de son chef mystérieux – il l'assisterait, là où elle aurait besoin d'aide.

Le coach était avancé. Le temps de changer de vêtements, d'embrasser la petite Suzanne, et elle pouvait se mettre en route.

Sans hâte, mais sans hésitation, elle rentra dans la maison.

20

L'ami

Moins d'une demi-heure après ces événements, Marguerite, ensevelie dans ses pensées, était assise dans le coach, qui rapidement l'emportait à Londres.

Elle avait affectueusement embrassé la petite Suzanne, et avait vu l'enfant repartir pour la ville avec sa suivante dans la voiture qui l'avait amenée. Elle avait envoyé deux courriers, l'un chargé d'une lettre respectueuse pour Son Altesse Royale, la priant de remettre son auguste visite à cause d'une affaire urgente, l'autre en avant, à Faversham, pour faire préparer un relais.

Elle avait changé sa jolie robe de mousseline contre un costume sombre et un manteau de voyage, s'était munie d'argent – que généreusement son mari laissait toujours à sa disposition – et s'était mise en route.

Elle ne cherchait pas à s'abuser elle-même avec aucun espoir trompeur ; le salut de son frère Armand devait dépendre entièrement du plus ou moins de chance que Chauvelin avait de prendre le Mouron Rouge : par conséquent, puisqu'il avait renvoyé la lettre qui compromettait Saint-Just, c'est qu'il était pleinement convaincu que Percy Blakeney était l'homme qu'il avait juré de perdre.

Non ! il n'y avait plus de place pour aucune illusion ! Percy, son mari, son héroïque mari, était à cause d'elle dans un péril imminent et mortel. Elle l'avait livré à ses ennemis –

inconsciemment, il est vrai – mais elle l’avait livré, et si Chauvelin réussissait à le prendre au piège, ignorant du danger qu’il courait, elle serait responsable de sa mort. Sa mort ! quand elle l’aurait défendu au prix de son sang et qu’elle aurait volontiers donné sa vie pour lui !

Elle avait ordonné à ses gens de la mener à l’auberge de la Couronne ; une fois arrivée, elle dit à son cocher de faire reposer les chevaux et de leur donner l’avoine ; elle demanda une chaise à porteurs et se fit conduire chez Sir Andrew Ffoulkes, à Pall Mall.

De tous les compagnons que Percy avait enrôlés sous sa bannière audacieuse, elle sentait que c’était Sir Andrew en qui elle aurait le plus de confiance. Elle l’avait toujours considéré comme un ami, et maintenant qu’il aimait la petite Suzanne, elle le sentait plus près d’elle.

S’il était absent de chez lui, parti à l’aventure avec Percy, peut-être irait-elle alors voir Lord Hastings ou Lord Tony, car il lui fallait l’aide de l’un de ces jeunes gens pour ne pas être impuissante à sauver son mari.

Sir Andrew était chez lui, et son domestique introduisit immédiatement Sa Seigneurie. Elle monta au confortable appartement de garçon du jeune homme – et entra dans une salle à manger petite, mais élégamment meublée. Elle n’attendit qu’une ou deux secondes l’arrivée de Sir Andrew.

Il ne faisait pas de doute que la personnalité de sa visiteuse n’étonnât grandement Sir Andrew, car il regardait Marguerite avec inquiétude – avec méfiance même – pendant que, devant elle, il faisait le salut compliqué que l’étiquette rigide de l’époque exigeait.

L'attitude de Lady Blakeney ne témoignait plus d'aucune trace d'anxiété ; la jeune femme était calme, et après avoir rendu à son hôte un salut cérémonieux, elle commença sans hâte :

– Sir Andrew, je ne veux pas perdre un temps précieux en paroles mutiles. Il faut que vous admettiez comme vraies un certain nombre de choses que je vais vous dire. Elles n'ont pas d'importance. La seule qui compte c'est que votre chef, votre camarade, le Mouron Rouge... mon mari... Percy Blakeney est en danger de mort.

Si elle avait eu la moindre hésitation sur la justesse de ses déductions, elle l'aurait vue se dissiper à l'instant, car l'émotion de Sir Andrew était telle qu'il était incapable de chercher à parer le coup.

– Ne vous inquiétez pas de la façon dont je l'ai appris, Sir Andrew, continua-t-elle ; remerciez Dieu que je le sache, et que peut-être il ne soit pas trop tard pour le sauver. Malheureusement, c'est ce que je ne puis faire seule, et c'est pourquoi je suis venue vous demander votre aide.

– Lady Blakeney, fit le jeune homme qui cherchait à se remettre, je...

– Écoutez-moi d'abord, interrompit-elle, voici l'affaire. Lorsque l'agent du gouvernement français vous déroba vos papiers, la nuit à Douvres, il y trouva des plans que vous-même ou votre chef vouliez mettre à exécution pour sauver le comte de Tournay et d'autres fugitifs. Le Mouron Rouge – Percy, mon mari – est parti en personne remplir cette tâche aujourd'hui. Chauvelin sait que le Mouron Rouge et Percy Blakeney ne font qu'un seul homme. Il le suivra à Calais, et là lui mettra la main au collet. Vous savez aussi bien que moi le sort qui l'attend s'il tombe entre les mains du gouvernement révolutionnaire de

France. Il n'y aura pas d'intervention de l'Angleterre – du roi George lui-même – qui pourra le sauver. Robespierre et sa clique veilleront à ce que cette intervention arrive trop tard. Il n'y a pas que cela ; ce chef en qui l'on a tant de confiance révélera ainsi, sans le savoir, l'endroit où se cachent le comte de Tournay et tous ceux qui, encore maintenant, ont placé en lui leur espoir.

Elle avait parlé avec calme, sans passion, avec une volonté ferme et inflexible. Son but était de faire en sorte que le jeune homme la crût et l'aidât, car elle ne pouvait rien faire sans lui.

– Je ne comprends pas, répétait-il, en cherchant à gagner du temps pour réfléchir où était son devoir.

– Si, Sir Andrew, vous devez me comprendre ! vous devez savoir que je dis la vérité ! Regardez les faits droit en face. Percy est parti pour Calais, je suppose pour quelque endroit isolé de la côte, Chauvelin est sur ses talons. Ce dernier a pris la poste de Douvres et traversera le détroit cette nuit probablement. Que croyez-vous qu'il arrive ?

Le jeune homme restait silencieux.

– Percy arrivera à destination, sans savoir qu'il est suivi, se mettra à la recherche de Tournay et des autres fugitifs – parmi ceux-là, il y a Armand Saint-Just, mon frère –, il les trouvera les uns après les autres probablement, ignorant que les yeux les plus perçants du monde surveillent tous ses mouvements. Quand il aura de cette façon trahi sans le vouloir ceux qui s'étaient aveuglément confiés à lui, quand ses démarches auront appris à ses ennemis tout ce qu'ils désirent savoir et qu'il sera prêt à revenir en Angleterre avec ceux qu'il est allé si vaillamment sauver, le filet se refermera sur lui et on l'enverra finir sa courageuse vie sous le couperet de la guillotine.

Sir Andrew était toujours silencieux.

– Vous ne me croyez pas, fit-elle avec élan. Oh ! mon Dieu ! ne voyez-vous donc pas que je suis désespérément sincère ? Jeune homme, ajouta-t-elle en prenant tout à coup de ses petites mains les épaules du gentilhomme et en le forçant à la regarder dans les yeux, dites-moi, est-ce que j'ai l'air de cette chose vile par-dessus toutes : une femme qui livre au bourreau son propre mari ?

– Dieu me garde, Lady Blakeney, dit-il enfin, de vous jamais attribuer des motifs aussi bas, mais...

– Mais quoi ?... dites-moi ?... Vite, jeune homme... les secondes elles-mêmes sont précieuses !

– Voulez-vous me dire, demanda-t-il résolument, cherchant à voir la vérité dans ses yeux bleus, quelles sont les mains qui ont guidé M. Chauvelin dans la découverte de ce que, d'après vous, il sait ?

– Les miennes, répondit-elle avec calme. Je vous le confesse, je ne vous mentirai pas, car je voudrais que vous me croyiez complètement. Mais je n'avais pas idée – comment aurai-je pu en avoir ? – de l'identité du Mouron Rouge... et le salut de mon frère devait être ma récompense si je réussissais.

– À aider Chauvelin à découvrir le Mouron Rouge ? Elle approuva d'un signe de tête.

– Il est inutile de vous dire quels moyens il a pris pour me forcer la main. Armand est plus qu'un frère pour moi, et... et... comment aurais-je pu deviner ?... Mais nous perdons du temps, Sir Andrew... les secondes sont précieuses... au nom du Ciel !... mon mari est en danger !... votre ami ! votre camarade ! Aidez-moi à le sauver !

Sir Andrew sentait que sa situation était très fausse. Il avait promis sous serment, à son chef et à son compagnon, l'obéissance et le secret ; et d'autre part, la jolie femme qui lui demandait d'avoir confiance en elle était évidemment sincère ; son ami, son chef, était en danger sans aucun doute et...

– Lady Blakeney, dit-il enfin, Dieu sait que ma perplexité est si grande que je ne sais plus où est mon devoir. Dites-moi ce que vous désirez que je fasse ? Nous sommes dix-neuf à donner notre vie pour lui, s'il est en péril.

– Il n'est pas question de votre vie en ce moment, mon ami, fit-elle sèchement, mon intelligence et quatre chevaux rapides suffiront pour faire la besogne. Mais ce qu'il faut que je sache, c'est où le trouver. Vous voyez, continua-t-elle, les yeux pleins de larmes, je me suis humiliée devant vous, je vous ai avoué ma faute ; faut-il aussi que je vous confesse ma faiblesse ? Mon mari et moi avons été des étrangers l'un pour l'autre, parce que lui n'avait pas confiance en moi, et que moi j'étais trop aveugle pour le deviner. Vous devez avouer que le bandeau qu'il avait tendu sur mes yeux était très épais ; est-ce étonnant que je n'aie pu voir à travers ? Mais la nuit dernière, lorsque je l'eus inconsciemment mis dans ce péril mortel, le voile s'est déchiré. Si vous ne voulez pas m'aider, Sir Andrew, j'essayerai malgré tout de sauver mon mari, j'emploierai toutes les facultés en mon pouvoir pour obtenir son salut ; mais j'ai grand-chance d'être impuissante, parce que j'arriverai trop tard, et il ne nous restera plus à vous que des remords sans fin et... à moi... un cœur brisé.

– Mais, Lady Blakeney, répondit le jeune homme, touché de l'exquise sincérité de cette femme délicieusement jolie, vous savez que ce que vous voulez accomplir demande les forces d'un homme ? – il vous est impossible de faire seule le voyage de Calais ; vous courriez les plus grands risques, et les chances que

vous avez maintenant de trouver votre mari – même si je vous guide avec le plus grand soin – sont extrêmement faibles.

– Oh, j'espère que je courrai des risques ! murmura-t-elle doucement, j'espère qu'il y aura du danger aussi ! – j'ai tant à expier. Mais je crois que vous faites erreur. Les yeux de Chauvelin sont fixés sur vous tous, c'est à peine s'il me remarquera. Vite, Sir Andrew ! le coach est prêt, et il n'y a pas un moment à perdre... Il faut que je l'atteigne !... Il le faut... répéta-t-elle avec une énergie sauvage, il faut que je le prévienne que cet homme a trouvé sa piste... Ne voyez-vous donc pas – ne pouvez-vous donc pas voir qu'il faut que je le trouve... même... même... s'il est trop tard pour le sauver... au moins... pour être à son côté... au dernier moment.

– Sur l'honneur, madame, commandez-moi ; mes compagnons ou moi-même donnerions avec joie notre vie pour votre mari. Si vous y voulez aller personnellement...

– Mais, mon ami, ne voyez-vous donc pas que je deviendrais folle, si je vous laissais aller sans moi.

Elle lui tendit les mains :

– Me donnez-vous votre confiance ?

– J'attends vos ordres, fit-il simplement.

– Écoutez-moi alors. Mon coach est prêt pour m'emmener à Douvres. Suivez-moi à cheval aussi vite qu'il vous sera possible. Nous nous retrouverons à la nuit tombante au Repos du Pêcheur. Chauvelin évitera certainement cet endroit, car il y est connu, et je pense que ce sera le plus sûr. J'accepterai avec plaisir votre escorte jusqu'à Calais... Comme vous dites, je pourrais manquer Sir Percy, même si vous me guidez avec soin. Nous louerons un schooner à Douvres et ferons la traversée la

nuit. Déguisé, si vous acceptez, comme mon laquais, vous éviterez, je crois, d'être découvert.

– Je suis tout à votre service, madame, répliqua le jeune homme avec ardeur ; je prie Dieu qu'il vous fasse apercevoir le *Day Dream* avant que nous n'atteignions Calais. Avec Chauvelin sur ses talons, chaque pas que le Mouron Rouge ferait sur le sol français serait plein d'embûches.

– Dieu le veuille, Sir Andrew. Maintenant, au revoir. Nous nous retrouverons ce soir à Douvres ! La course sera ardente entre Chauvelin et nous cette nuit en mer, l'enjeu en sera la vie du Mouron Rouge.

Le gentilhomme baisa la main de Marguerite, et l'accompagna jusqu'à sa chaise à porteurs. Elle regagna aussitôt l'auberge de la Couronne où son coach et ses chevaux étaient prêts et l'attendaient. Quelques instants après, elle traversait les rues de Londres avec un bruit de tonnerre, et droit sur la route de Douvres, elle était emportée à une allure folle.

Elle n'avait plus le temps de se désespérer. Elle était excitée et agissait, elle n'avait pas le loisir de penser. Maintenant qu'elle avait Sir Andrew Ffoulkes comme compagnon et comme allié, l'espoir renaissait dans son cœur.

Dieu serait miséricordieux. Il ne permettrait pas qu'un crime aussi effrayant fût commis : un homme de bien, tué par une femme qui l'aime, qui l'adore, qui volontiers donnerait sa vie pour le sauver.

Les pensées de Marguerite revenaient à son mari : le héros mystérieux, qu'elle avait toujours inconsciemment aimé même lorsque son identité lui était encore inconnue. Dans le temps passé, elle l'appelait volontiers, en riant, le chimérique roi de son cœur, et, maintenant, elle avait tout à coup découvert que

cet inconnu énigmatique qu'elle avait adoré, et l'homme qui l'aimait avec une si grande passion, étaient une seule et même personne : qu'y avait-il d'étonnant à ce qu'un ou deux rêves plus heureux commençassent à prendre corps dans son esprit ? Elle se demanda vaguement ce qu'elle lui dirait lorsqu'elle se retrouverait face à face avec lui.

Elle avait traversé tant d'inquiétudes, tant d'émotions pendant les dernières heures, qu'elle se laissa aller à la douceur de se bercer de pensées plus riantes et moins vides d'espoir. Peu à peu la monotonie du fracas des roues agit comme un calmant sur ses nerfs ébranlés, ses yeux brûlants de fatigue, de larmes versées ou retenues, se fermèrent involontairement, et elle s'endormit d'un sommeil agité.

21

Arrêt

La nuit était déjà avancée quand Marguerite atteignit le Repos du Pêcheur. Elle avait parcouru tout le trajet en moins de huit heures, grâce à des changements de chevaux aussi fréquents que le permettaient les relais de poste échelonnés sur la route, car elle payait royalement et obtenait toujours ainsi l'attelage le meilleur et le plus rapide qui se pût trouver.

Son cocher aussi avait été infatigable : la promesse d'une récompense généreuse avait sans aucun doute contribué à soutenir son courage, et il avait littéralement brûlé le pavé sous les roues du coach de sa maîtresse.

L'arrivée de Lady Blakeney au milieu de la nuit causa un vif émoi dans le Repos du Pêcheur ; Sally sauta vivement hors de son lit, et M. Jellyband se trouva très en peine de savoir comment installer un hôte de cette importance.

Ces deux braves gens possédaient à un trop haut point la connaissance des manières séantes aux aubergistes pour montrer la moindre surprise en voyant arriver Sa Seigneurie seule, à cette heure extravagante. Il est probable qu'ils n'en pensaient pas moins, mais Marguerite, absorbée par l'importance et les dangers de son voyage, n'avait pas le loisir de s'arrêter à de pareilles vétilles.

La salle de l'auberge qui avait été le théâtre de la lâche agression contre les deux gentilshommes anglais était complètement déserte. Rapidement M. Jellyband ralluma la

lampe, ranima le feu qui brilla dans le grand âtre, et en approcha un confortable fauteuil dans lequel Marguerite se laissa tomber en remerciant.

– Est-ce que Votre Seigneurie passera ici la nuit ? demanda la jolie Miss Sally, qui était occupée à mettre sur la table une nappe blanche comme neige pour le cas où il plairait à milady d'ordonner un petit souper.

– Non, pas toute la nuit, répondit Marguerite. De toute façon, je n'ai point besoin d'autre chambre que celle-ci, si je puis y rester seule pendant une heure ou deux.

– Elle est au service de Votre Seigneurie, fit l'honnête Jellyband dont la face rubiconde était repliée sur elle-même de peur qu'elle ne trahît devant la dame de qualité l'étonnement sans bornes que le digne homme commençait à ressentir.

– Je m'embarquerai à la première marée, dit Marguerite et sur le premier schooner que je pourrai trouver. Mais mon cocher et mes gens passeront ici la nuit, et resteront plusieurs jours probablement ; j'espère que vous les installerez bien.

– Oui, milady : je m'en occuperai. Est-ce que Sally apportera à souper à Votre Seigneurie ?

– Oui, s'il vous plaît. Mettez quelque chose de froid sur la table, et aussitôt que Sir Andrew Ffoulkes arrivera, faites-le entrer ici.

– Oui, milady, répondit Jellyband dont l'honnête figure exprima malgré lui la plus complète détresse. Il avait un grand respect pour Sir Percy et il lui était désagréable de voir Lady Blakeney s'enfuir en compagnie du jeune et élégant Sir Andrew. Mais, après tout, ce n'était pas son affaire à lui Jellyband et il n'y était pour rien. Néanmoins, dans son for intérieur, il se

rappela que Sa Seigneurie n'était en somme qu'une de ces étrangères qu'il méprisait si fort ; qu'y avait-il alors d'étonnant à ce qu'elle fût aussi immorale que le reste de la bande ?

– Ne veillez pas, mon bon Jellyband, continua Marguerite pleine d'amabilité, ni vous ni votre fille. Sir Andrew arrivera peut-être tard.

Jellyband n'était que trop heureux d'envoyer Sally se coucher. Il commençait à ne pas aimer du tout ces histoires-là.

Cependant Lady Blakeney lui payerait largement son dérangement et le reste ne le regardait pas, à coup sûr.

La jeune fille déposa sur la table un souper simple composé de viandes froides et de fruits, y joignit une bouteille de vin, puis avec une révérence respectueuse, elle se retira, en se demandant dans sa petite tête pourquoi Sa Seigneurie avait l'air si sérieux quand elle était sur le point de se sauver avec son amoureux. Alors commença pour Marguerite une période d'attente pénible. Elle savait que Sir Andrew, qui avait à se procurer une livrée de laquais, ne pouvait pas arriver à Douvres avant au moins deux heures. Il était un merveilleux cavalier, et, dans la nécessité impérieuse de l'heure présente, il se ferait un jeu de parcourir les trente lieues qui séparent Londres de Douvres. Certainement il brûlerait la route sous les sabots de son cheval, mais peut-être ne trouverait-il pas partout de bons relais, et, en tout cas, il ne pouvait être parti de Londres moins d'une heure après elle.

De Chauvelin, elle n'avait point vu de traces sur la route. Son cocher, qu'elle avait questionné, n'avait aperçu personne qui répondit au signalement qu'elle avait donné de la physionomie ratatinée du petit Français.

Apparemment ce dernier l'avait précédée durant tout le trajet. Elle n'avait pas osé interroger les gens dans les différentes auberges où elle s'était arrêtée pour changer de chevaux. Elle craignait que Chauvelin n'eût échelonné sur le chemin des espions qui pussent entendre ses questions, la distancer et informer son ennemi de son approche.

Maintenant, elle se demandait dans quelle hôtellerie il pouvait s'être arrêté, ou bien s'il avait eu la chance de louer de suite un bateau et s'il avait déjà fait voile pour la France. Cette idée lui serra le cœur comme dans un étau d'acier. Si elle arrivait trop tard !

La solitude de la chambre l'écrasait ; tout y était si horriblement calme ; le tic-tac de la pendule du grand-père, d'une lenteur désespérante, était le seul son qui brisât cet affreux isolement.,

Marguerite avait besoin de toute son énergie, de toute la fermeté de son dessein, pour conserver son courage pendant cette nuit de douloureuse attente.

Tout, hormis elle, devait dormir dans la maison. Elle avait entendu Sally remonter. M. Jellyband était allé voir si le cocher et les gens de milady étaient bien installés, puis était revenu et s'était arrêté sous le porche, à l'endroit même où, une semaine auparavant, Marguerite avait pour la première fois retrouvé Chauvelin. Il avait l'intention évidente d'attendre Sir Andrew Ffoulkes, mais il fut bientôt surpris par un heureux sommeil, car à côté du lent tic-tac de la pendule, Marguerite pouvait maintenant percevoir le son monotone et doux de la respiration du brave homme.

Depuis un instant elle sentait que cette belle et chaude journée d'octobre avait tourné en une nuit froide et venteuse. Elle se sentait glacée et était heureuse de se réchauffer à la

flamme qui brillait dans l'âtre : mais peu à peu, avec les heures, le temps devenait de plus en plus agité, et le bruit de la houle se brisant contre la jetée de l'Amirauté, bien qu'éloignée de l'auberge, lui arrivait comme un roulement étouffé de tonnerre.

Le vent devenait furieux, faisait trembler les vitraux des fenêtres et la porte massive de cette antique maison ; il secouait les arbres au-dehors et ronflait dans la vaste cheminée. Marguerite se demandait si la brise serait favorable à son voyage. Elle n'avait pas peur de la tempête et aurait volontiers bravé des dangers plus grands encore, plutôt que de retarder sa traversée, ne fût-ce que d'une heure.

Soudain un bruit violent, venant du dehors, la fit sortir de ses réflexions. Ce ne pouvait être que Sir Andrew arrivant en une hâte folle, car elle entendait les sabots de son cheval résonnant sur les dalles de la cour, et ensuite la voix endormie mais joyeuse de M. Jellyband souhaitant la bienvenue à Sir Andrew.

Pendant un instant, elle fut frappée de la singularité de la situation : à cette heure tardive, dans un endroit où elle était connue, elle avait donné rendez-vous à un jeune cavalier connu également et arrivant sous un déguisement : quelle belle pâture il y avait là pour les mauvaises langues !

Cette idée frappa Marguerite surtout par son côté plaisant ; entre la gravité de son voyage et l'interprétation que le vertueux Jellyband donnerait sûrement à ses actions, il y avait un contraste si bizarre que, pour la première fois depuis bien des heures, un léger sourire plissa les coins de ses lèvres d'enfant, et lorsque Sir Andrew, presque méconnaissable sous la livrée de laquais, entra dans la salle de l'auberge, elle fut à même de l'accueillir avec un rire joyeux.

– Sur ma foi ! monsieur mon laquais, dit-elle, je suis satisfaite de votre apparence !

M. Jellyband suivait le gentilhomme et paraissait très perplexe. Le déguisement de Ffoulkes l'avait ancré dans ses pires soupçons. Sans un sourire sur sa figure joviale, il déboucha la bouteille de vin, approcha des chaises de la table et attendit.

– Merci, mon honnête ami, fit Marguerite souriant encore à la pensée de ce que le brave homme avait dans la tête, nous n'avons plus besoin de rien, et voilà pour tout le dérangement que nous vous avons causé.

Elle tendit deux ou trois pièces d'or à l'hôtelier, qui les prit avec le respect et la reconnaissance voulus.

– Attendez, interrompit Sir Andrew, lorsque Jellyband fut sur le point de se retirer. Je crains, madame, que nous ne soyons obligés de demander davantage à l'hospitalité de l'ami Jelly. Je regrette d'avoir à vous dire que nous ne pourrons nous embarquer cette nuit.

– Nous ne pourrons nous embarquer cette nuit ! répéta Marguerite stupéfaite. Mais il le faut, Sir Andrew, il le faut ! Il n'est pas question de possibilité ou de prix, il nous faut un bateau ce soir.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

– J'ai bien peur que ce ne soit pas une question d'argent, Lady Blakeney. Une tempête affreuse souffle de France, nous avons le vent en proue, il nous est impossible de partir avant qu'il ne change.

Marguerite devint affreusement pâle, elle n’avait pas prévu ce coup. La nature elle-même lui jouait un tour cruel, horrible. Percy était en danger et elle ne pouvait l’atteindre, parce que, par une mauvaise chance, le vent venait des côtes de France.

– Mais il faut que nous partions, il le faut ! répétait-elle continuellement avec une énergie étrange. Vous savez qu’il faut que nous partions ! Ne pouvez-vous trouver un moyen ?

– Je suis déjà allé sur la plage, dit-il, et j’ai causé avec un ou deux patrons. Il est tout à fait impossible de lever l’ancre cette nuit, à ce que m’ont assuré tous les marins. Personne, ajouta-t-il en regardant Marguerite d’une façon significative, personne ne pourrait sortir de Douvres cette nuit.

Marguerite comprit de suite ce que le jeune homme voulait dire : personne, c’est-à-dire aussi bien Chauvelin qu’elle-même.

– Eh bien ! il faut me résigner alors, dit-elle, puis, en faisant un signe de tête aimable à Jellyband : Avez-vous une chambre pour moi ?

– Oh ! oui, Votre Seigneurie. Une jolie chambre, gaie et claire. J’y vais voir tout de suite… Il y en a aussi une autre pour Sir Andrew. Elles sont prêtes toutes deux.

– Voilà qui est parfait, mon bon Jellyband, fit gaiement Sir Andrew, en donnant une vigoureuse tape sur l’épaule du digne hôte. Ouvrez ces deux chambres et laissez nos chandelles sur le dressoir. Je jurerais que vous tombez de sommeil, et il faut que Sa Seigneurie prenne un léger souper avant de monter. Allons, mon brave, avec ta figure d’enterrement, sois sans crainte, la visite de Sa Seigneurie, bien qu’à une heure extraordinaire, est un grand honneur pour ta maison, et Sir Percy Blakeney te récompensera doublement si tu surveilles bien le confort et le service particulier de milady.

Il est probable que Sir Andrew avait deviné quel combat violent se livraient les doutes et les scrupules dans la tête de l'honnête Jellyband ; et, comme il était un galant gentilhomme, il chercha par cette suggestion à dissiper les soupçons du brave aubergiste. Il eut la satisfaction de voir qu'il avait en partie réussi.

La physionomie rubiconde de Jellyband s'éclaira quelque peu en entendant le nom de Sir Percy.

– Croyez bien que je n'y manquerai pas, sir, dit-il avec empressement et avec un peu moins de froideur dans sa tenue, Sa Seigneurie a-t-elle tout ce qu'Elle désire pour souper ?

– Oui, merci ; comme je suis affamée et morte de fatigue, je vous en prie, allez voir aux chambres. Maintenant, dites-moi, fit-elle vivement, aussitôt que l'hôtelier fut sorti de la pièce, dites-moi tout ce que vous savez de nouveau.

– Je n'ai rien d'autre à vous rapporter, Lady Blakeney, répliqua le jeune homme. La tempête rend la sortie du port tout à fait impossible à cette marée pour quelque bateau que ce soit. Mais ce qui vous semble au premier abord un malheur terrible, n'est en réalité qu'une bénédiction déguisée. Si nous ne pouvons faire cette nuit la traversée pour aller en France, Chauvelin est dans le même embarras.

– Il a pu peut-être partir avant la tempête.

– Dieu le veuille, s'écria Sir Andrew joyeusement, car, dans ce cas-là, il est probable qu'il aura été entraîné hors de sa route ! Qui sait ? Il gît peut-être maintenant au fond de la mer, car la tempête fait rage, et les petites embarcations qui sont dehors par hasard ne seront pas à leur aise. Mais je crains que nous ne puissions édifier nos espoirs sur le naufrage de ce rusé démon et

de tous ses desseins sanglants. Les marins auxquels je me suis adressé m'ont tous certifié que pas un schooner n'avait levé l'ancre depuis plusieurs heures ; et d'autre part ils m'ont assuré qu'un étranger était arrivé en coach cet après-midi, et s'était comme moi informé de la traversée pour la France.

– Alors Chauvelin est encore à Douvres ?

– Sans aucun doute. Vais-je aller lui tendre un piège et lui passer mon épée au travers du corps ? Ce serait certes là le meilleur moyen de nous sortir des difficultés présentes.

– Non, Sir Andrew, ne plaisantez pas ! hélas ! Depuis la nuit dernière je me suis souvent surprise à souhaiter la mort de ce misérable ! Mais ce que vous suggérez est impossible ! Les lois de ce pays ne permettent pas le crime ! Il n'y a que dans notre belle France que l'on puisse faire légalement un carnage général, au nom de la Liberté et de la Fraternité.

Sir Andrew l'avait décidée à s'approcher de la table, à prendre un léger souper et un peu de vin. Ce repos forcé d'au moins douze heures, en attendant la prochaine marée, serait sans nul doute cruellement difficile à supporter dans l'état d'énervement intense où se trouvait Marguerite. Soumise dans les petites choses comme un enfant docile, elle s'efforça de manger et de boire.

Sir Andrew, avec la divination propre à tous les amoureux, sut la rendre presque heureuse en lui parlant de son mari. Il lui raconta quelques-unes de ces évasions audacieuses que le noble Mouron Rouge avait imaginées pour sauver de pauvres Français qu'une révolution implacable et sanguinaire chassait de leur propre patrie. Il fit briller d'enthousiasme les yeux de la jeune femme en lui disant la bravoure de Sir Percy, son ingéniosité, toutes les ressources de son intelligence quand il voulait sauver

la vie d'hommes, de femmes, d'enfants, jusqu'au pied même de cette guillotine toujours prête à verser le sang.

Il la fit sourire presque gaiement en lui décrivant les innombrables et extraordinaires déguisements sous lesquels le Mouron Rouge s'était joué des corps de garde les plus sévères postés exprès pour lui aux différentes portes de Paris. La toute récente délivrance de la comtesse de Tournay et de ses enfants avait été un réel chef-d'œuvre : Blakeney harnaché en hideuse vieille marchande de la halle, avec un bonnet crasseux, d'où pendaient quelques mèches grises, ç'avait été un spectacle capable de dérider les augures.

Lorsque Sir Andrew chercha à lui peindre l'aspect de Percy, dont la haute taille rendait le travestissement doublement difficile, elle se mit à rire de bon cœur.

De cette manière, une heure s'écoula, mais il y en avait bien d'autres à passer à Douvres dans une inactivité forcée. Marguerite se leva de table avec un soupir angoissé. Elle songeait avec terreur à la nuit qu'il faudrait passer dans cette chambre, n'ayant pour compagnie que ses pensées inquiètes et le mugissement de la tempête pour l'aider à éloigner le sommeil.

Elle se demanda où était Sir Percy en ce moment. Le *Day Dream* était un bon bateau, solide et tenant bien la mer, Ffoulkes avait dit qu'à son avis, le yacht avait pris le bon vent avant que la tempête n'éclatât, ou bien que peut-être il ne s'était pas aventuré au large, mais qu'il était tranquillement à l'ancre à Gravesend.

Briggs était un capitaine plein d'expérience, et Sir Percy manœuvrait un schooner aussi bien qu'un maître pilote ; la tempête n'était donc pas à craindre pour eux.

Minuit était déjà sonné depuis longtemps quand enfin Marguerite monta se reposer. Comme elle l'avait craint, le sommeil fuit obstinément ses paupières. Son esprit était tout à la tristesse pendant ces longues heures, tandis que la tempête faisait rage et la tenait éloignée de Percy. Le bruit des vagues se brisant au loin sur la côte lui déchirait le cœur. Elle était dans cet état d'âme où la mer a sur les nerfs une influence décourageante : car ce n'est en effet que si nous sommes heureux que nous pouvons regarder avec plaisir cette nappe d'eau immense et sans limite, ondulant avec une monotonie pénible, comme en accompagnement à nos pensées graves ou joyeuses. Lorsqu'elles sont tristes, chaque lame en se brisant semble ajouter à notre tristesse et nous parler de la mesquinerie de nos joies et de l'intensité de nos désespérances.

22

Calais

Les nuits les plus pénibles, les jours les plus longs ne sont jamais éternels ; tôt ou tard leur dernière minute arrive.

Marguerite avait passé plus de quinze heures dans une torture morale telle, qu'elle crut plusieurs fois en perdre la raison. Après cette nuit sans sommeil, elle s'était levée de bonne heure, affolée d'énervement, anxieuse d'entreprendre son voyage, craignant qu'un nouvel obstacle ne se trouvât sur son chemin. Elle était debout avant tout autre dans la maison, tant elle avait peur de perdre la seule occasion précieuse de partir qui pourrait se présenter.

En descendant, elle trouva Sir Andrew Ffoulkes assis dans la salle de l'auberge. Il était sorti une demi-heure auparavant et était allé jusqu'à la jetée de l'Amirauté, dans le but de s'informer si le bateau-poste de France ou quelque autre voilier privé ne pouvait sortir de Douvres pour le moment. La tempête était alors à son paroxysme et la marée descendait. Si le vent ne baissait pas, ou ne changeait pas de direction, ils seraient forcés d'attendre dix ou douze heures de plus, jusqu'à la marée prochaine avant de pouvoir lever l'ancre. Et la tempête ne s'était pas calmée, le vent n'avait pas changé, et rapidement la marée descendait.

Marguerite se sentit défaillir de désespoir en entendant ces tristes nouvelles. Seule, son énergie l'empêcha de se laisser complètement abattre, et son désarroi augmentait l'inquiétude du jeune homme, qui visiblement allait grandissant.

Bien qu'il cherchât à dissimuler son anxiété, Marguerite s'apercevait que Sir Andrew était tout aussi pressé qu'elle-même d'atteindre son compagnon et son ami. Cette inactivité forcée était terrible pour chacun d'eux.

Comment se passa cette fastidieuse journée ? Marguerite ne put le dire dans la suite. Elle craignait de se montrer, de peur que par hasard les espions de Chauvelin ne fussent aux alentours ; aussi demanda-t-elle un petit salon particulier et elle y resta assise avec Sir Andrew pendant des heures, cherchant à prendre, à de longs intervalles, quelque léger repas que Sally leur montait, et n'ayant rien d'autre à faire qu'à penser, à faire des conjectures et de temps à autre à espérer.

La tempête s'était calmée trop tard, la mer était trop basse pour permettre à un voilier de lever l'ancre. Le vent avait changé et s'était apaisé pour se transformer en une agréable brise du nord-est, une véritable bénédiction pour ceux qui devaient faire une traversée rapide vers la France.

Et dans cette chambre d'auberge nos deux héros attendaient, se demandant si l'heure à laquelle ils pourraient partir arriverait jamais. Cette longue journée avait été coupée par un heureux entracte, lorsque Sir Andrew était de nouveau descendu au port et en était revenu dire à Marguerite qu'il avait loué un schooner rapide, dont le capitaine était prêt à appareiller aussitôt que la mer le permettrait.

À partir de ce moment, les heures semblèrent moins pénibles, il y avait plus d'espoir dans l'attente ; et enfin, à cinq heures du soir, Marguerite prit le chemin de la jetée, le visage couvert d'un voile épais, et suivie par Sir Andrew qui, sous la livrée de laquais, portait de nombreux colis.

Une fois à bord, l’air de la mer, frais et vif, la ranima ; la brise était juste assez forte pour gonfler les voiles du *Foam Crest*, lorsque joyeusement le schooner prit son vol vers la pleine mer.

Le coucher du soleil était magnifique après cette tempête, et en regardant les falaises blanches disparaître graduellement à l’horizon, Marguerite sentit en son cœur renaître la paix et revivre l’espérance.

Sir Andrew était pour elle plein d’attentions dévouées, et la jeune femme sentait combien il lui était précieux de l’avoir à son côté pendant ces moments douloureux.

Peu à peu, les côtes grises de France commencèrent à sortir du brouillard du soir.

Elle pouvait maintenant voir trembloter une ou deux lumières, et les clochers de plusieurs églises émerger de la brume. Une demi-heure plus tard, elle prenait pied sur la terre française. Elle était de retour dans ce pays où des hommes étaient en train de massacrer leurs semblables et d’envoyer sous le couperet tant de milliers de têtes innocentes.

Même jusque dans cette ville maritime, si éloignée de la capitale, l’aspect du pays et de ses habitants parlait de cette révolution sauvage, qui, à deux cents milles de là, rendait Paris hideux sous le torrent de sang qui l’inondait, au milieu des lamentations des veuves et des cris des orphelins.

Tous les hommes portaient des bonnets rouges – à différents degrés de malpropreté – tous épinglés, à gauche, de la cocarde tricolore. Marguerite remarqua avec un frisson, qu’au lieu de la mine joyeuse et riante habituelle à ses compatriotes, elle retrouvait des visages méfiants et sournois.

Tout homme était maintenant un espion pour son voisin ; le mot le plus innocent, dit par raillerie pouvait à n'importe quel moment être rapporté comme preuve de tendances royalistes ou de trahison envers le peuple. Les femmes elles-mêmes avaient aux coins de leurs yeux bruns un regard étrange, qui trahissait la haine et la crainte ; et en dévisageant Marguerite, qui descendait à terre suivie par Sir Andrew, elles murmuraient sur son passage : « Sacrés aristos ! » ou bien : « Sacrés Anglais ! »

À part cela, la présence des voyageurs ne fut l'objet d'aucun commentaire. Malgré ces jours troublés, Calais continuait à être en relations d'affaires constantes avec l'Angleterre, et l'on pouvait souvent voir des marchands de ce dernier pays séjourner sur la côte. On n'ignorait pas qu'à cause des droits d'entrée exorbitants qu'il y avait en Angleterre, on passait en contrebande une quantité énorme de vins et d'eaux-de-vie de France. Cela causait un plaisir immense aux bourgeois français ; ils étaient heureux de voir frauder de leur revenu le gouvernement et le roi d'Angleterre, qu'ils haïssaient ; un contrebandier anglais était toujours un hôte bien accueilli dans les tavernes délabrées de Calais ou de Boulogne.

C'est pourquoi sans doute, lorsque Sir Andrew dirigeait Marguerite à travers les rues tortueuses de Calais, la plupart des gens qui se retournaient en jurant pour regarder ces étrangers habillés à la mode insulaire les crurent venus pour acheter des articles frappés de droits dans leur pays de brouillard, et ils ne leur accordèrent qu'une attention passagère.

Malgré tout, Marguerite se demandait comment la stature géante de son mari avait pu passer dans cette ville sans attirer le regard ; elle était émerveillée qu'il pût se déguiser assez bien pour ne pas attirer l'attention en accomplissant son œuvre courageuse. Presque sans parler, Sir Andrew faisait complètement traverser la ville à la jeune femme pour se rendre vers le cap Gris-Nez du côté opposé à celui où ils avaient abordé.

Les rues étaient étroites, tortueuses, empuanties d'exhalaisons de poissons pourris et de caves humides. Il avait beaucoup plu pendant la tempête de la dernière nuit, et parfois Marguerite enfonçait dans la boue jusqu'à la cheville, car ces quartiers n'étaient pas éclairés, si ce n'est çà et là par le reflet d'une lampe qui brûlait derrière une vitre.

Mais peu lui importaient ces petits désagréments :

« Nous rencontrerons peut-être Blakeney au Chat gris », avait dit Sir Andrew lorsqu'ils avaient mis pied à terre, et elle marchait comme sur un tapis de feuilles de roses, puisqu'elle allait le rencontrer presque de suite.

Enfin ils atteignirent leur destination. Il était évident que Sir Andrew connaissait la route, car il avançait dans la nuit sans se tromper et sans demander son chemin à personne. Il faisait trop sombre pour que Marguerite pût remarquer l'aspect extérieur de la maison. Le Chat gris, comme l'avait appelé Sir Andrew, ne devait être qu'une petite auberge, sise au bord du chemin, aux environs de Calais, sur la route du cap Gris-Nez. Elle devait être à une certaine distance de la mer, car le bruit des vagues semblait venir de loin.

Sir Andrew frappa à la porte du bout de sa canne, et de l'intérieur de la maison Marguerite entendit une sorte de grognement et l'écho d'une bordée de jurons. Sir Andrew frappa à nouveau, cette fois avec plus de violence : nouveaux jurons, puis des pas traînants qui paraissaient approcher de la porte. On ouvrit, et Lady Blakeney se trouva sur le seuil de la chambre la plus crasseuse, la plus délabrée, qu'elle eût jamais vue.

Le papier, là où il y en avait, pendait au mur en lambeaux ; il ne semblait pas y avoir dans toute la pièce un seul meuble qu'on put dire intact, quelque effort d'imagination que l'on fît. La plupart des chaises manquaient de dossier, d'autres étaient

défoncées, un des coins de la table était supporté par un fagot, le quatrième pied ayant été cassé.

Dans l'un des angles de la pièce, un âtre énorme au-dessus duquel était suspendue une marmite, dont s'échappait une odeur de soupe bouillante, pas désagréable, ma foi ! Sur l'un des côtés de la salle, haut dans la muraille, une sorte de soupente se cachait derrière un rideau blanc et bleu tout déchiré. Un escalier branlant y menait.

Sur les murs nus, avec leur papier déteint, couvert de taches ignobles, on pouvait lire, en grands caractères tracés à la craie, les mots : Liberté, Égalité, Fraternité.

L'ensemble de cette misérable demeure était faiblement éclairé par une lampe à huile fumeuse pendue aux poutres vermoulues du plafond. Tout cela paraissait si peu attrayant, si affreusement sordide, si répugnant, que Marguerite osait à peine franchir le seuil.

Sir Andrew, lui, était toutefois entré sans hésiter.

– Des voyageurs anglais, citoyen ! dit-il avec assurance.

L'individu qui en réponse aux coups de canne de Ffoulkes était venu ouvrir la porte, et qui était probablement le propriétaire de cette horrible maison, était un paysan épais et d'un certain âge ; il portait une blouse bleue sale, de lourds sabots, d'où tout autour sortaient de longs brins de paille, un pantalon bleu usé, et l'inévitable bonnet rouge avec la cocarde tricolore qui indiquait ses idées politiques actuelles.

Il tenait une pipe courte en bois qui répandait une odeur violente de tabac. Il regarda avec quelque soupçon et beaucoup de mépris les deux voyageurs, murmura « Sacrrrés Anglais ! » et cracha par terre pour montrer son indépendance d'esprit, mais,

néanmoins, il se retira de côté pour les laisser passer, sachant bien sans doute que ces « sacrrrés Anglais » avaient toujours la bourse bien garnie.

– Oh, Seigneur ! s'exclama Marguerite, en avançant dans la chambre son mouchoir sous le nez, quel affreux trou ! Êtes-vous sûr que c'est bien là ?

– Oui ! certainement, c'est l'endroit indiqué, répondit le jeune homme, tandis qu'avec un mouchoir élégant tout entouré de dentelles, il époussetait une chaise pour que Marguerite pût s'asseoir ; mais je vous assure que je n'ai jamais vu une plus laide baraque.

– Ma foi ! répliqua son interlocutrice en regardant tout autour d'elle avec une certaine curiosité et un profond dégoût les murs effrités, les chaises brisées et la table branlante, vraiment ! ça n'a pas l'air engageant !

Le propriétaire du Chat gris – Brogard – n'avait pas accordé une plus longue attention à ses hôtes ; il concluait qu'ils allaient sûrement demander à souper, mais, en même temps, il trouvait que ce n'était pas le fait d'un citoyen libre de montrer de la déférence, ou simplement de la politesse, à qui que ce soit, si bien habillé qu'il puisse être.

À côté de l'âtre était accroupi un être vêtu presque uniquement de haillons ; cette silhouette paraissait être une femme, bien qu'il eût été impossible de s'en apercevoir sans un bonnet qui avait été blanc autrefois, et une guenille qui formait un semblant de jupon. Elle était assise et marmottait entre ses dents et de temps à autre remuait le contenu de la marmite.

– Hé, l'ami ! dit enfin Sir Andrew, nous voudrions bien souper... La citoyenne, là-bas, fit-il en montrant du doigt le tas de haillons accroupi près du feu, est en train de faire mijoter

une soupe délicieuse, et ma maîtresse n'a rien mangé depuis plusieurs heures.

Brogard mit quelque temps à comprendre la question. Un citoyen libre n'a pas à répondre avec trop d'empressement à ceux qui se risquent à lui demander un service.

– Sacrrrés aristos ! murmura-t-il, puis il cracha à nouveau par terre. Ensuite il se dirigea lentement vers un bahut qui se trouvait dans un coin de la chambre, il en sortit une vieille soupière d'étain, et tranquillement, sans dire un mot, il la tendit à sa moitié qui, sans parler non plus, commença à la remplir de soupe fumante.

Marguerite avait surveillé tous ces préparatifs avec horreur ; s'il n'y avait eu pour la retenir la gravité de son dessein, elle se serait enfuie incontinent de cette maison puante.

– Par ma foi ! notre hôte et notre hôtesse ne sont pas d'amusantes gens, fit Sir Andrew, en remarquant le dégoût qui était peint sur la physionomie de Marguerite. J'aurais voulu pouvoir vous offrir un repas plus agréable et plus appétissant... mais je crois que vous trouverez la soupe mangeable et le vin bon ; ces gens-là se vautrent dans la malpropreté, mais ne se privent pas de bien vivre.

– Non, je vous en prie, Sir Andrew, dit-elle, ne vous tourmentez pas à mon sujet. Je n'ai pas le cœur à penser à ce que je mange.

Sans hâte, Brogard continuait ses préparatifs ; il avait posé sur la table une paire de cuillères et deux verres que Sir Andrew essuya avec soin, par précaution.

L'aubergiste avait également apporté une bouteille de vin et une miche de pain : Marguerite fit un effort pour approcher

sa chaise de la table. Sir Andrew, ainsi qu'il seyait à son rôle de laquais, se tenait debout derrière elle.

– Je vous en prie, madame, dit-il, en voyant que la jeune femme semblait être incapable de manger, je vous supplie de chercher à prendre quelque nourriture – rappelez-vous que vous avez besoin de toute votre force.

La soupe n'était certainement pas mauvaise : son fumet était agréable, et son goût passable. Marguerite eût eu un certain plaisir à s'en réconforter, si elle n'avait été dans cet horrible entourage. Malgré tout, elle brisa le pain et but un peu de vin.

– Sir Andrew, dit-elle, je n'aime pas vous voir debout. Vous avez autant besoin de nourriture que moi. Cet individu croira simplement que je suis une Anglaise excentrique qui se sauve avec son laquais ; voulez-vous vous asseoir et partager avec moi ce semblant de dîner ?

À vrai dire, après avoir placé sur la table ce qui était strictement indispensable, Brogard ne parut plus prêter aucune attention à ses hôtes. La mère Brogard était sortie de la chambre en traînant ses savates, tandis que l'homme se promenait de long en large, en fumant sa pipe crasseuse jusque sous le nez de Marguerite parfois, ainsi que doit le faire tout citoyen libre, égal à son voisin.

– Maudite brute ! s'écria Sir Andrew, avec une colère naturelle à tout gentleman, lorsque le bonhomme s'appuya sur la table en lançant des bouffées de tabac et en regardant avec dédain ses deux « sacrrrés Anglais ».

– Au nom du Ciel, exhorta Marguerite, en voyant que Sir Andrew serrait les poings d'un air menaçant, rappelez-vous que

vous êtes en France, et qu'en ce moment, telle est l'humeur du peuple.

– Je voudrais tordre le cou à ce manant, grommela Ffoulkes furieux.

Il avait suivi le conseil de Marguerite et s'était assis à table à côté d'elle, et tous deux faisaient de nobles efforts pour se tromper l'un l'autre, en faisant semblant de manger et de boire.

– Je vous en prie, fit-elle, ne froissez pas cet individu ; il faut qu'il réponde aux questions que nous lui poserons.

– Je ferai de mon mieux, mais, morbleu ! je lui tordrais plus volontiers le cou que de le questionner. Hé ! l'ami ! dit-il gaiement en français en tapant légèrement sur l'épaule de Brogard, vois-tu souvent des gens de notre sorte de ce côté ? des voyageurs anglais, veux-je dire ?

Brogard regarda autour de lui, par-dessus son épaule, tira quelques bouffées de sa pipe, n'étant pas pressé, puis murmura :

– Hé ! quelquefois !

– Ah ! fit Sir Andrew, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, les voyageurs anglais savent toujours où ils peuvent trouver du bon vin. Maintenant, dis-moi, ma maîtresse voudrait savoir si, par hasard, tu n'aurais pas vu un de ses bons amis, un Anglais qui vient souvent à Calais pour affaires ; il est grand. Tout dernièrement il est parti pour Paris – ma maîtresse espérait le rencontrer à Calais.

Marguerite cherchait à ne pas regarder Brogard, de peur de trahir l'anxiété poignante avec laquelle elle attendait le renseignement qui allait venir. Mais un citoyen de la

République n'a jamais hâte de répondre à une question : Brogard prit son temps : enfin, très lentement :

– Un grand Anglais ?... Aujourd'hui ?... Oui ! dit-il.

– Tu l'as vu ? demanda Sir Andrew, toujours distrait.

– Oui, aujourd'hui, grommela Brogard de mauvaise humeur. Puis, tranquillement, il prit le chapeau de Sir Andrew placé sur la chaise à côté de lui, le posa sur sa tête, arrangea sa blouse souillée, en un mot, chercha à expliquer par une pantomime que l'individu en question portait de très élégants vêtements. Sacré aristo ! ce grand Anglais ! marmotta-t-il.

Marguerite put à peine retenir un cri.

– C'est sûrement Sir Percy, murmura-t-elle, et il ne s'est même pas déguisé. Au milieu de son angoisse et à travers les larmes qui lui montaient aux yeux, elle sourit à la pensée de cette passion qui dominerait Percy jusque dans la mort ; elle le voyait courant les dangers les plus violents, les plus fous, et ne sachant pas sacrifier le port d'un habit coupé à la dernière mode ou la fraîcheur d'un jabot de dentelles.

– Oh ! quelle témérité ! soupira-t-elle. Vite, Sir Andrew ! demandez à cet homme quand il est parti.

– Ah, oui, citoyen, dit le faux laquais, parlant à Brogard, en continuant à affecter la même indifférence, milord est toujours très élégamment habille ; le grand Anglais que tu as vu est certainement l'ami de madame. Il est parti, tu dis ?

– Il est parti... oui... mais il va revenir... ici ; il a commandé à souper. Sir Andrew d'un mouvement rapide posa la main sur le bras de Marguerite pour qu'elle prît garde ; ce ne fut pas inutile, car sans cela, une seconde plus tard, sa joie folle l'eût

trahie. Il était sain et sauf, et il allait être là tout à l'heure, elle le verrait quelques instants peut-être... Oh ! la grandeur de son bonheur lui paraissait plus qu'elle n'en pouvait supporter !

– Ici ! dit-elle à Brogard, qui lui parut s'être transformé soudainement en un céleste messager de félicités. Ici !... vous avez dit que le gentilhomme anglais allait revenir ici ?

Le céleste messager de félicités cracha sur le sol pour montrer dans quel mépris il tenait tous ces aristos, auxquels il plaisait de fréquenter le Chat gris.

– Heu ! grommela-t-il, il a commandé à souper... il reviendra... Sacrrré Anglais ! ajouta-t-il, protestant sous cette forme contre tout l'embarras qu'on prenait à propos d'un simple insulaire.

– Mais, où est-il maintenant ?... Savez-vous ? questionna-t-elle vivement en posant sa mignonne main blanche sur la manche sale de la blouse bleue.

– Il est allé chercher un cheval et une charrette, dit Brogard, tandis que, d'un geste bourru, il secouait de son bras cette jolie main que des princes avaient été fiers de baiser.

– À quelle heure est-il parti ?

Mais l'aubergiste avait assez de ces questions. Il ne trouvait pas qu'il fût de bon ton pour un citoyen – égal de n'importe qui – d'être mis sur la sellette par ces sacrés aristos, même s'ils étaient de riches étrangers. Il seyait davantage à sa dignité nouvelle d'être aussi grossier que possible ; c'était un signe de servilité que de répondre avec douceur à une question polie.

– Je ne sais pas, dit-il d'un ton bourru, je vous en ai pourtant dit assez, voyons, les aristos !… il est venu aujourd'hui, il a commandé à souper. Il est parti, il reviendra. Voilà !

Et sur cette dernière affirmation de son droit, comme citoyen et comme homme libre, d'être aussi malotru que cela lui plaisait, Brogard sortit en traînant ses savates et en faisant claquer la porte derrière lui.

23

Espoir

– Mais, madame, dit Ffoulkes en voyant que Marguerite paraissait désireuse de rappeler son hôte hargneux, je crois que nous ferions mieux de le laisser tranquille. Nous n'en apprendrons rien de plus et peut-être exciterons-nous ses soupçons. On ne peut jamais savoir s'il n'y a pas des espions aux aguets autour de ces maudites auberges.

– Que m'importe ? répliqua légèrement la jeune Française, maintenant que je sais que mon mari est sauf, et que je vais le voir dans un instant !

– Chut ! fît-il très alarmé, parce qu'elle venait de parler à haute voix, tant elle était joyeuse ; en France, les murs même ont maintenant des oreilles.

Il se leva de table vivement, fit le tour de cette chambre sordide et nue, appuya son oreille contre la porte par laquelle Brogard venait de disparaître ; il n'entendit qu'une bordée de jurons et un bruissement de pas traînants. Il escalada les marches vermoulues qui conduisaient au grenier pour s'assurer si là non plus il n'y avait pas d'espions de Chauvelin.

– Sommes-nous seuls, monsieur mon laquais ? demanda Marguerite, tandis que son interlocuteur se rasseyait à côté d'elle. Pouvons-nous parler ?

– Aussi prudemment que possible ! supplia celui-ci.

– Voyons, mon ami ! vous avez l'air triste comme un bonnet de nuit ! quant à moi, je danserais de joie ! Mais il n'y a plus aucune raison d'avoir peur. Notre bateau, le *Foam Crest*, est sur la côte, à moins de deux milles en mer, et mon mari sera ici, sous ce même toit, dans moins d'une demi-heure peut-être. Alors il n'y a pas sujet de nous gêner. Chauvelin et sa clique ne sont pas encore arrivés.

– C'est là justement ce que nous ignorons et ce que je crains.

– Que voulez-vous dire ?

– Il était à Douvres en même temps que nous.

– Retenu aussi par la tempête qui nous empêcha de partir.

– Parfaitement. Mais je ne vous ai pas encore avoué tout, afin de ne point vous alarmer ; j'ai vu notre personnage sur la plage, moins de cinq minutes avant que nous nous embarquions. Du moins, j'aurais juré que c'était bien lui : il était déguisé en curé, de telle sorte que Satan lui-même, son maître, l'eût à peine reconnu. À ce moment-là, je l'ai entendu débattre le prix d'un voilier qui le transporterait rapidement à Calais ; il a dû lever l'ancre moins d'une demi-heure après nous.

L'expression de joie s'était évanouie de suite du visage de Marguerite. Elle comprenait tout à coup le danger terrible que courait Sir Percy, maintenant qu'il était sur la terre de France. Chauvelin était sur ses talons : ici, à Calais, le rusé diplomate était tout-puissant ; un seul mot de lui, et Percy pouvait être découvert, arrêté, et...

Tout son sang lui parut se glacer dans ses veines ; même dans les moments d'angoisses les plus folles qu'elle avait traversés en Angleterre, elle n'avait aussi distinctement mesuré

l’étendue du péril dans lequel se trouvait son mari. Chauvelin avait juré d’amener le Mouron Rouge sous le couteau de la guillotine, et maintenant ce conspirateur audacieux, dont l’anonymat avait été jusque-là la seule sauvegarde, se trouvait démasqué à son ennemi le plus acharné, le plus implacable, par les mains de sa propre femme.

En prenant au piège Lord Tony et Sir Andrew Ffoulkes dans la salle de l’auberge du Repos du Pêcheur, Chauvelin était entré en possession de tous les plans de l’expédition projetée pour le 2 octobre. À cette date Armand Saint-Just, le comte de Tournay et les autres royalistes fugitifs devaient rencontrer deux envoyés du Mouron Rouge dans un endroit, connu de la ligue, auquel on faisait allusion sous le nom de la hutte du père Blanchard.

Armand, dont les relations avec le mystérieux héros étaient encore aussi ignorées de ses compatriotes que ses sentiments d’hostilité pour la politique brutale des terroristes, avait quitté l’Angleterre la semaine précédente, emportant les instructions qui le mettraient à même de rencontrer les fugitifs et de les emmener dans un lieu sûr.

Marguerite avait compris tout cela de suite, et Sir Andrew avait confirmé ses suppositions. Elle savait également qu’au moment où Sir Percy avait appris que ses plans et ses instructions à ses lieutenants avaient été volés par Chauvelin, il était trop tard pour qu’il pût communiquer avec Armand et lui envoyer des ordres nouveaux. Les Français poursuivis allaient donc forcément être au rendez-vous à l’heure indiquée, ignorant le danger auquel s’exposaient leurs nobles sauveurs.

Blakeney qui, comme toujours, avait préparé et organisé l’expédition, ne voulut laisser aucun de ses jeunes compagnons courir le risque d’une capture presque certaine. Telle était la

raison de la note rapide qu'il leur avait passée au bal de Lord Grenville : *Pars demain, moi-même, seul.*

Maintenant que son identité était connue par son ennemi le plus acharné, chacun de ses pas serait surveillé aussitôt qu'il aurait posé le pied en France. Il serait dépisté par les agents de Chauvelin, suivi jusqu'au moment où il atteindrait cette hutte inconnue où les fuyards l'attendaient, et là, le piège se refermerait sur lui et sur eux.

Il n'y avait qu'une heure – l'heure d'avance que Marguerite et Sir Andrew avaient sur leur ennemi – pendant laquelle ils pouvaient mettre Sir Percy en garde contre le danger et le persuader d'abandonner cette expédition follement téméraire qui ne pouvait finir que par sa mort.

Mais il y avait cette heure-là.

– Chauvelin connaît le Chat gris par les papiers qu'il a volés, dit gravement Sir Andrew, et en abordant il viendra droit ici.

– Il n'a pas encore débarqué, répliqua-t-elle ; nous avons notre heure d'avance et Percy va être là dans quelques minutes. Nous serons déjà au milieu du Pas-de-Calais avant que Chauvelin ne s'aperçoive que nous lui avons filé entre les doigts.

Elle parlait avec animation et vivacité, cherchant à communiquer à son jeune ami une part de l'espoir ardent auquel son cœur s'accrochait encore. Mais son interlocuteur remua tristement la tête.

– Encore silencieux, Sir Andrew ? fit-elle agacée. Pourquoi branlez-vous la tête et prenez-vous une figure d'enterrement ?

– Ma foi, madame, répliqua-t-il, c’est parce qu’en faisant vos plans tout roses vous en oubliez le facteur le plus important.

– Qu’entendez-vous par là ? Je n’oublie rien... Quel facteur voulez-vous dire ?

– Il a six pieds de haut, répondit Ffoulkes avec calme, et se nomme Percy Blakeney.

– Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

– Croyez-vous que Blakeney quitterait Calais sans avoir accompli ce pourquoi il est venu ?

– C’est-à-dire...

– Il y a le vieux comte de Tournay...

– Le comte...

– Et Saint-Just et d’autres...

– Mon frère ! s’écria-t-elle avec un sanglot désespéré d’angoisse. Dieu me pardonne, je l’avais oublié !

– Ces fugitifs exilés de leur patrie, ces hommes ont la confiance la plus grande, la foi la plus inébranlable dans l’arrivée du Mouron Rouge, qui a juré sur son honneur de leur faire traverser la Manche sains et saufs.

Oui, elle l’avait oublié ! Avec le sublime égoïsme de ceux qui aiment, elle n’avait eu de pensées que pour lui pendant les dernières vingt-quatre heures.

Sa vie précieuse, le danger qu’il courait, lui, l’aimé, le héros, cela seul occupait son esprit.

– Mon frère ! murmura-t-elle, tandis qu'une à une de grosses larmes lui montaient aux yeux, au souvenir d'Armand, le compagnon chéri de sa jeunesse, l'homme pour qui elle avait commis l'action vile, qui mettait la vie de son mari dans un péril presque sans espoir.

– Sir Percy Blakeney ne serait pas le chef honoré sous la bannière duquel s'est rangée une troupe de gentilshommes anglais, dit fièrement Sir Andrew, s'il était capable d'abandonner ceux qui ont placé leur foi en lui. Quant à le voir manquer à sa parole, la pensée seule en est inadmissible.

Il y eut un silence. Marguerite avait enfoui sa figure dans ses mains et laissait les larmes couler lentement à travers ses doigts tremblants. Le jeune homme ne dit rien, son cœur souffrait de voir cette jolie femme dans un chagrin aussi violent. Depuis le début de cette aventure, il avait compris la terrible impasse dans laquelle l'acte irréfléchi de Lady Blakeney les avait tous conduits. Il connaissait si bien son ami et son chef, son audace insensée, sa bravoure folle, son culte de la parole donnée. Ffoulkes savait que Sir Percy affronterait tous les dangers, courrait tous les périls plutôt que d'y forfaire, et même Chauvelin serait-il sur ses talons, il ferait une dernière tentative, quelque désespérée qu'elle pût être, pour sauver ceux qui s'étaient confiés à lui.

– Oui, Sir Andrew, dit enfin Marguerite, faisant un courageux effort pour sécher ses larmes, vous avez raison, ce serait se couvrir de honte que de chercher à le dissuader d'accomplir son devoir. Je ne le ferais pas. Ce serait, comme vous le dites, parler en vain. Puisse le Ciel lui donner la force et le pouvoir d'échapper à ceux qui le poursuivent ! ajouta-t-elle avec ferveur. Il ne vous refusera peut-être pas de vous laisser partager sa noble tâche ; à vous deux vous aurez autant de ruse que de valeur ! Que Dieu vous garde ! en attendant, je pense

qu'il ne faut pas perdre de temps. Je reste persuadée que son salut dépend pour lui de savoir que Chauvelin le suit à la piste.

– Sans doute, car il a des ressources extraordinaires à sa disposition. Aussitôt qu'il connaîtra le danger, il sera plus prudent, son ingéniosité est prodigieuse.

– Alors que diriez-vous d'un voyage de reconnaissance dans la ville, pendant que j'attendrais ici son arrivée ; vous pourriez par hasard trouver la trace de Sir Percy, et ainsi économiser beaucoup de temps précieux. Si vous le rencontrez, dites-lui de se mettre sur ses gardes : son ennemi est sur ses talons !

– Mais vous êtes là pour attendre dans un bien vilain bouge.

– Oh, que m'importe ! Mais vous pourriez demander à notre hôte rustique, s'il lui serait possible de me donner une autre chambre, où je pourrais séjourner sans être exposée aux regards curieux des allants et venants. Donnez-lui aussi quelque argent, afin qu'il ne manque pas de me prévenir quand le grand Anglais reviendra.

Elle parlait avec le plus grand calme, presque gaiement, tout en réfléchissant à ses plans et en se préparant au pire ; elle ne montrerait plus de faiblesse, elle se prouverait à elle-même qu'elle était digne de celui qui était sur le point de donner sa vie pour sauver ses semblables.

Sir Andrew obéit sans faire de réflexions. D'instinct, il sentait que c'était elle qui avait maintenant l'esprit le plus ferme ; il était prêt à s'abandonner à la direction de cette femme, à se contenter d'être le bras qui agirait, tandis qu'elle serait la tête qui dirigerait.

Il alla vers la porte qui conduisait à la pièce dans laquelle avaient disparu Brogard et sa femme, il frappa : comme toujours, il reçut pour réponse une salve de jurons.

– Hé ! l'ami Brogard, dit le jeune homme sur un ton qui n'admettait pas la réplique. Ma maîtresse désirerait se reposer quelques instants ici. Pourrais-tu lui donner une autre chambre ? Elle voudrait être seule.

Il prit dans sa poche quelques pièces d'or et les fit sonner dans sa main. Brogard avait ouvert la porte et écoutait la demande du gentilhomme avec sa grossière apathie coutumière. Dès qu'il aperçut les guinées, son attitude nonchalante se redressa un peu ; il enleva sa pipe de sa bouche et se traîna à travers le taudis. Par-dessus son épaule, il montra du doigt le grenier qui s'ouvrait dans le mur.

– Elle peut attendre là ! dit-il en grognant, c'est confortable, et puis je n'ai pas d'autre endroit à lui donner.

– Il ne pourrait rien y avoir de mieux, dit Marguerite en anglais ; de suite, elle avait vu quel avantage elle serait capable de tirer de cet emplacement, où on ne pourrait l'apercevoir.

– Donnez-lui l'argent, Sir Andrew, je serai tout à fait bien là-haut ; je verrai tout sans être vue.

Elle fit un signe de tête à Brogard, qui voulut bien monter dans la soupente pour secouer la paille qui l'encombrait.

– Puis-je vous supplier de ne rien faire à la légère, dit Sir Andrew, quand Marguerite se prépara à son tour à monter l'échelle branlante. Rappelez-vous que ce pays est infesté d'espions. Je vous en prie, ne vous faites pas voir à Sir Percy, à moins que vous ne soyez absolument certaine que vous êtes seule avec lui.

Tout en parlant, il sentait combien cette précaution était inutile : Marguerite avait l'esprit aussi calme et aussi net qu'un homme. Il n'y avait aucune raison de craindre qu'elle fît une chose inconsidérée.

– Non, non, fit Marguerite en cherchant à paraître gaie, je puis vous le promettre sincèrement. Je ne mettrai pas en danger la vie de mon mari, ou même la réussite de ses plans, en lui parlant devant des étrangers. Soyez sans crainte, je chercherai l'occasion, et je lui serai utile de la façon qui, à mon avis, conviendra le mieux.

Brogard était redescendu et Marguerite était sur le point de grimper dans sa retraite.

– Je n'ose point vous baiser la main, madame, depuis que je suis votre laquais, dit Ffoulkes, quand elle posa le pied sur la première marche, mais je vous prie de prendre courage. Si d'ici une demi-heure je ne rencontre pas Blakeney, je reviendrai, m'attendant à le trouver ici.

– Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Nous pouvons sans crainte attendre une demi-heure, Chauvelin ne peut être ici plus tôt. Dieu veuille que vous ou moi ayons vu Percy avant cela ! Bonne chance, mon ami ! N'ayez aucune crainte à mon sujet.

Avec légèreté, elle gravit l'escalier de bois vermoulu qui conduisait au grenier. L'aubergiste ne faisait plus attention à elle. Elle pouvait s'arranger à sa guise. Sir Andrew la surveilla jusqu'au moment où elle eut atteint la soupente, et où elle s'assit sur la paille. Elle tira devant elle le rideau déchiré, et le jeune homme remarqua qu'elle était particulièrement bien placée là pour tout voir et entendre, en restant inaperçue.

Il avait largement payé Brogard ; le grossier cabaretier n'avait donc aucune raison de la trahir.

Sir Andrew se prépara alors à s'en aller. Arrivé à la porte, il se retourna pour regarder vers la mansarde. À travers les trous des rideaux, les jolis yeux de Marguerite le suivaient, et il fut heureux de voir qu'ils paraissaient calmes et même souriants. Avec un dernier signe d'adieu à l'adresse de la jeune femme, il s'éloigna dans la nuit.

24

Le guet-apens

Le quart d'heure qui suivit se passa rapidement et sans bruit. Dans la chambre du bas, Brogard avait été quelques instants occupé à débarrasser la table et à la dresser pour de nouveaux hôtes.

L'intérêt que ces préparatifs présentaient pour Marguerite lui fit oublier la lenteur du temps qui passait. C'était pour Percy que s'apprêtait ce semblant de souper. L'aubergiste devait avoir un certain respect pour le grand Anglais, car il paraissait prendre quelque peine pour donner à la pièce un air moins repoussant.

Il sortit même d'un recoin caché du vieux bahut quelque chose qui de prime abord ressemblait à une nappe ; mais lorsqu'il déplia cet objet, il constata qu'il était troué en maints endroits et couvert de taches, il branla la tête d'un air d'hésitation en le regardant, puis, avec le plus grand soin, il l'étendit sur la table, en cherchant à dissimuler les souillures.

Il prit une serviette, vieille et déchirée aussi, mais propre dans une certaine mesure, et il s'en servit pour essuyer consciencieusement les verres, les cuillères et les assiettes, qu'il posait sur la table.

Marguerite ne pouvait s'empêcher de sourire en surveillant tous ces préparatifs que Brogard accompagnait d'un roulement continu de jurons étouffés. Il était évident que la grande taille et la carrure de l'Anglais, ou peut-être le poids de son poing, en

avaient imposé à ce libre citoyen français, car, sans cela, il n'aurait jamais daigné prendre tant de dérangement pour un de ces « sacrrrés aristos ».

Lorsque la table fut prête – autant qu'elle pouvait l'être – Brogard y jeta un coup d'œil plein d'une visible satisfaction. Il épousseta une des chaises d'un coup de sa blouse, alla remuer la marmite, jeta dans le feu un paquet de brindilles et de son pas pesant quitta la chambre.

Marguerite resta seule avec ses pensées. Elle avait étendu son manteau de voyage sur les bottes de seigle, et s'était installée assez confortablement, car la paille était fraîche, et les nauséabondes odeurs d'en bas ne lui parvenaient qu'atténuées.

À ce moment, elle était presque heureuse : heureuse, parce qu'en regardant à travers les rideaux déchirés, elle pouvait voir une chaise branlante, une nappe misérable, un verre, une assiette et une cuillère ; c'était tout. Mais ces choses muettes et vilaines semblaient lui dire qu'elles attendaient Percy : que bientôt, dans quelques minutes, dans cette salle d'auberge sordide où personne d'autre n'était attendu, elle serait seule avec lui.

Cette pensée était si douce que Marguerite ferma les yeux pour oublier tout ce qui aurait pu l'en distraire. Bientôt il serait là : elle descendrait l'escalier en courant et se montrerait à lui ; il la prendrait dans ses bras, et elle lui laisserait voir qu'elle serait heureuse de mourir pour lui, avec lui, et qu'il ne pourrait y avoir sur terre de plus grand bonheur pour elle.

Qu'arriverait-il ? Rien ne pouvait guider ses suppositions. Elle savait que Sir Andrew avait raison en disant que Percy accomplirait tout ce qu'il avait décidé de faire ; qu'elle-même – maintenant qu'elle était là – ne pouvait que le prévenir, l'inciter à la prudence en lui faisant savoir que Chauvelin était sur ses

traces. Après l'avoir mis sur ses gardes, elle serait obligée de le voir la quitter pour remplir sa mission téméraire ; elle ne pourrait même pas, d'un regard ou d'un mot, chercher à le retenir. Elle aurait à obéir, quoi qu'il lui dît de faire, même, peut-être, à s'effacer et à attendre dans une angoisse inexprimable, pendant que lui irait à la mort.

Malgré son horreur, tout cela lui paraissait moins affreux à supporter que la pensée que jamais il ne saurait combien elle l'aimait – ceci au moins lui serait épargné ; la chambre sordide elle-même, qui paraissait attendre son mari, lui disait qu'il serait bientôt là.

Tout à coup, son ouïe délicate perçut un bruit de pas éloignés – se rapprochant ; son cœur tressauta de joie ! Était-ce enfin Percy ? Non ! le pas ne lui semblait pas être aussi long, ni aussi ferme que le sien ; elle crut également entendre deux marches distinctes. Oui ! c'était bien cela ! Deux hommes avaient pris ce chemin. Deux étrangers peut-être, pour boire quelque chose, ou bien…

Elle n'eut pas le temps de continuer ses conjectures, car on appela à la porte d'un ton tranchant et du dehors une main ouvrit violemment l'huis, tandis qu'une voix rude, impérieuse, criait : « Hé ! citoyen Brogard ! Holà ! »

Il était impossible à Marguerite de voir les arrivants, mais à travers l'un des trous du rideau, elle pouvait surveiller une partie de la chambre.

Elle entendit Brogard sortir de la pièce du fond, traînant ses savates et déroulant son chapelet de jurons. Cependant, en apercevant les étrangers, il s'arrêta dans le milieu de la salle, bien en vue de Marguerite, les regarda avec un mépris encore plus foudroyant que celui qu'il avait accordé aux hôtes précédents, puis il grommela : « Sacrrrée soutane ! »

Marguerite sentit son cœur s'arrêter soudainement, ses grands yeux dilatés s'étaient attachés sur l'un des nouveaux venus qui, à cet instant, avait fait un pas en avant vers l'aubergiste. Il portait la soutane noire, le chapeau à larges bords et les souliers à boucles habituels aux prêtres français, mais quand il se trouva en face de l'hôtelier, il ouvrit son vêtement pendant une seconde, découvrant l'écharpe tricolore officielle, dont la vue seule eut pour effet de transformer immédiatement l'attitude méprisante de Brogard en une obséquiosité rampante.

C'était l'aspect de ce curé français qui paraissait glacer le sang dans les veines de Marguerite. Il lui était impossible de voir la figure cachée par le grand chapeau, mais elle reconnaissait les mains minces et osseuses, la légère inclinaison du dos, le maintien général de l'homme ! C'était Chauvelin !

L'horreur de la situation frappa la jeune femme comme d'un choc physique aigu ; l'affreuse déception, l'effroi de ce qui allait arriver lui faisait perdre le sens, et il lui fallut faire un effort surhumain, pour ne pas tomber évanouie, écrasée sous ce coup.

– Une assiette de soupe et une bouteille de vin, commanda Chauvelin, puis tu débarrasseras le plancher. Tu comprends, n'est-ce pas ? je veux être seul.

En silence, et sans grommeler cette fois, Brogard obéit. Chauvelin s'assit à la table qui avait été préparée pour le grand Anglais, et l'aubergiste s'occupa de lui avec obséquiosité, lui servant la soupe et lui versant du vin. L'homme qui était entré avec Chauvelin et que Marguerite ne pouvait voir, attendait debout près de la porte.

Brogard disparut dans l'autre chambre sur un signe brusque du diplomate qui ensuite appela de la main l'homme qui l'accompagnait. Au premier coup d'œil, Marguerite reconnut dans celui-ci Desgas, le secrétaire particulier et le factotum de Chauvelin, qu'elle avait souvent rencontré autrefois à Paris. Il traversa la salle et pendant quelques instants écouta avec attention à la porte qu'avait franchie Brogard.

– Il n'écoute pas ? demanda Chauvelin brièvement.'– Non, citoyen.

Pendant une seconde Marguerite craignit que le rusé Français ne donnât à Desgas l'ordre de fouiller la place. Heureusement Chauvelin paraissait plus pressé de parler à son secrétaire qu'effrayé des espions, car il le rappela de suite à côté de lui.

– Le schooner anglais ? questionna-t-il.

– Nous l'avons perdu de vue au coucher du soleil, citoyen, répondit Desgas, mais à ce moment-là il filait à l'est vers le cap Gris-Nez.

– Ah ! bien – et à propos, le capitaine Jutley, qu'a-t-il dit ?

– Il m'a assuré, citoyen, que tous les ordres que tu lui avais envoyés la semaine dernière avaient été exécutés. Des patrouilles ont parcouru nuit et jour toutes les routes qui mènent à cet endroit-ci : la plage et les falaises ont été gardées et visitées avec le plus grand soin.

– Sait-il où est située cette hutte du père Blanchard ?

– Non, citoyen, personne ne paraît connaître rien qui porte ce nom. Il y a naturellement tout le long de la côte une quantité de cabanes de pêcheurs... mais...

– C’est bien. Et pour cette nuit ? interrompit Chauvelin agacé.

– Les chemins et la plage sont parcourus par des patrouilles, comme toujours, citoyen, et le capitaine Jutley attend de nouveaux ordres.

– Alors, retourne le trouver de suite. Dis-lui de renforcer les différentes patrouilles ; surtout celles de la plage – tu comprends ?

Chauvelin parlait rapidement et allait au fait ; chaque mot qu’il prononçait résonnait dans le cœur de Marguerite comme le glas funèbre de ses plus chères espérances.

– Les hommes, continua-t-il, ont à faire la plus grande attention possible à toute personne qui se trouverait à pied, à cheval ou en voiture, sur les routes ou le long de la côte, et tout particulièrement à un grand individu qu’il est inutile que je décrive plus longuement parce qu’il sera sans doute déguisé, mais il lui est difficile de cacher sa taille, si ce n’est en se courbant. Tu as compris ?

– Parfaitement, citoyen.

– Aussitôt qu’un des hommes aura aperçu un étranger, il s’adjoindra un camarade et tous les deux ne le perdront pas de vue. L’homme qui laissera échapper le grand inconnu, après l’avoir aperçu, payera sa négligence de sa vie ; un soldat viendra à cheval, au galop, me faire un rapport. Est-ce clair ?

– Absolument clair, citoyen.

– Très bien. Pars, vois à l’instant Jutley. Vois à ce que les renforcements des patrouilles se mettent de suite en

mouvement et demande au capitaine de te donner une demi-douzaine d'hommes et amène-les ici avec toi. Tu peux être de retour dans dix minutes. Va.

Desgas salua et sortit.

Tandis que Marguerite, épouvantée, écoutait les ordres que Chauvelin donnait à son subalterne, l'ensemble du plan que l'agent formait pour se saisir du Mouron Rouge lui devenait horriblement clair. Le diplomate voulait que les fugitifs fussent laissés en une fausse sécurité, attendant que dans leur retraite cachée, Percy les rejoignît. Alors l'audacieux conspirateur devait être entouré, et pris en flagrant délit d'aide et de secours à des royalistes, traîtres à la République. Grâce à cette précaution, si sa capture faisait du bruit à l'étranger, le gouvernement anglais ne pourrait même pas protester légalement en sa faveur ; puisqu'il aurait comploté avec les ennemis du gouvernement français, la République aurait le droit de le condamner à mort.

La fuite lui serait impossible, à lui et à ses protégés. Toutes les routes étant gardées et surveillées, le piège se trouvait bien tendu ; le filet, largement ouvert, allait se resserrer peu à peu, jusqu'à ce qu'il se refermât sur le Mouron Rouge, que son habileté presque fabuleuse n'aiderait plus cette fois à passer au travers des mailles.

Desgas était sur le point de sortir, quand Chauvelin le rappela. Marguerite se demanda vaguement quel nouveau plan diabolique il pouvait bien avoir formé pour se saisir d'un homme brave, qui était seul contre cinquante autres. Elle le regarda tandis qu'il se retournait pour parler à son secrétaire ; elle ne pouvait apercevoir que sa figure sous son large chapeau de curé. Il y avait à ce moment écrit sur cette physionomie maigre et pâle, dans ces petits yeux, une haine si terrible, une méchanceté si infernale, que cette vue tua le dernier espoir dans

le cœur de Marguerite, car elle voyait que, de cet homme, on ne pouvait attendre aucune pitié.

– J'avais oublié, répétait Chauvelin, avec un ricanement étrange, en frottant l'une contre l'autre ses mains osseuses semblables à des serres d'oiseau de proie, en un geste de satisfaction infernale. Le grand étranger voudra peut-être se défendre. Dans aucun cas, il ne faudra tirer, rappelle-le-toi bien, si ce n'est à la dernière extrémité. Je désire avoir cet insulaire en vie... si possible.

Il rit, de la façon dont Dante nous a décrit le rire des démons à la vue des tortures des damnés. Marguerite crut qu'elle avait maintenant connu toute la gamme d'horreur et d'angoisse qu'un cœur humain peut supporter ; cependant, lorsque Desgas quitta cette maison, et qu'elle se trouva seule dans cette chambre sordide, avec cet être pour compagnon, il lui sembla que cette nouvelle torture surpassait tout ce qu'elle avait enduré jusque-là. Il continua à rire et à ricaner pendant un instant, se frottant les mains, se réjouissant d'avance de son triomphe.

Ses plans étaient bien dressés, ils réussiraient sûrement ! Pas la moindre fente par où l'homme le plus audacieux, le plus rusé, pût échapper ! Toutes les routes gardées, tous les coins surveillés, et dans une hutte isolée, quelque part sur la côte, une petite troupe de fugitifs, attendant leur sauveur, et le menant à la mort – non ! à pire que la mort. Ce démon-là, sous l'habit d'un saint homme, était trop infernal pour permettre à un courageux gentilhomme de mourir de la mort rapide et soudaine d'un soldat tombant au champ d'honneur.

Avant tout, il désirait avoir entre les mains cet ennemi habile, qui s'était si longtemps joué de lui, et qu'il n'avait pu vaincre malgré tout son pouvoir ; il voulait le dévorer des yeux, se réjouir de sa chute, lui infliger toutes les tortures morales que

seule une haine féroce peut inventer. Le vaillant aigle capturé, les ailes coupées, serait condamné à supporter les morsures d'un rat. Et elle, sa femme, qui l'aimait, qui l'avait amené là, ne pouvait rien faire pour lui porter secours.

Rien, si ce n'est espérer mourir à son côté, et souhaiter d'avoir un instant rapide où elle pourrait lui dire que son amour, vrai et passionné, lui appartenait tout entier.

Chauvelin était maintenant assis contre la table ; il avait enlevé son chapeau, et Marguerite apercevait la coupe de son fin profil et de son menton pointu, tandis qu'il se penchait sur son maigre souper. Il était, semblait-il, complètement satisfait, et attendait les événements avec le plus grand calme ; il paraissait même prendre plaisir aux mets sans saveur de Brogard. Marguerite se demandait comment un être humain pouvait nourrir tant de haine contre un de ses semblables.

Soudain, tandis qu'elle suivait Chauvelin des yeux, un son lui parvint à l'oreille, qui lui glaça le cœur. Cependant ce bruit n'était pas de nature à inspirer horreur à qui que ce fût, car c'était l'écho d'une voix joyeuse et gaie chantant vigoureusement : *God save the King !*

25

L’aigle et le renard

Marguerite cessa de respirer, il lui semblait que sa vie elle-même était suspendue, tandis qu’elle écoutait cette voix. Dans le chanteur, elle avait reconnu son mari. Chauvelin aussi l’avait entendue car il lança un regard vers la porte, puis en hâte il prit son large chapeau et se l’enfonça sur la tête.

La voix se rapprochait ; pendant une seconde, il vint à Marguerite un désir fou de descendre les marches, de courir à travers la pièce, d’arrêter cette chanson à tout prix, de supplier le joyeux arrivant de se sauver – de fuir la mort, avant qu’il ne fût trop tard. Elle contint juste à temps ce mouvement impulsif, Chauvelin l’aurait arrêtée avant qu’elle n’eût atteint la sortie, et d’ailleurs, elle ignorait s’il n’avait pas de soldats placés à portée de voix. Son action irréfléchie pouvait donner le signal de la mort de l’homme qu’elle aurait voulu sauver au prix de sa propre vie.

Long to reign over us,
God save the King.

chantait la voix, plus claire que jamais. Un instant après la porte fut poussée brusquement et il se fit un silence.

Marguerite ne pouvait apercevoir l’entrée de la salle : elle retenait son souffle, cherchant à deviner la scène qui se déroulait.

En entrant, les regards de Percy Blakeney étaient tombés immédiatement sur le curé assis à table ; son hésitation ne dura pas plus de cinq secondes, puis la jeune femme vit sa longue silhouette traverser la pièce, tandis que d'une voix joyeuse il appelait :

– Eh bien ! holà ! il n'y a donc personne ? Où est cet imbécile de Brogard ? Il portait le superbe manteau et le costume de cheval dans lequel Marguerite l'avait vu à Richmond pour la dernière fois, peu de jours auparavant. Il était d'une élégance irréprochable, les jolies dentelles de Malines de son jabot et de ses manchettes avaient conservé leur fraîcheur et leur délicatesse aérienne, ses mains paraissaient fines et blanches, ses cheveux blonds soigneusement relevés, et il portait son monocle avec ce geste affecté qui lui était habituel. Bref à ce moment, Sir Percy Blakeney, baronnet, aurait aussi bien pu être sur le point de se rendre à une garden-party du prince de Galles, que de courir délibérément, tête baissée, dans un piège dressé pour lui par son cruel ennemi.

Il s'arrêta au milieu de la salle, tandis que sa femme paralysée d'effroi attendait à tout instant que Chauvelin donnât un signal, que la maison se remplît de soldats, qu'elle-même se précipitât pour aider Sir Percy à vendre chèrement sa vie. Pendant qu'il se tenait là, debout, inconscient du danger, elle était sur le point de crier :

– Sauve-toi Percy ! c'est ton mortel ennemi ! Fuis avant qu'il ne soit trop tard !

Mais elle n'eût même point le temps de le faire, car, sans crainte, Blakeney se dirigeait vers la table, et, en tapant gaiement sur l'épaule du curé, il lui disait de sa façon affectée et traînante :

– Drôle de sort !... monsieur Chauvelin... Je jurerais que je ne m’attendais pas à vous rencontrer ici.

Chauvelin qui était en train de porter à sa bouche une cuillerée de soupe, s’étrangla presque. La pâleur de sa figure osseuse s’accentua subitement, et une violente quinte de toux épargna à ce rusé représentant de la France de trahir la surprise la plus forte qui ait jamais été ressentie. Il est évident qu’il ne s’attendait pas à ce geste hardi de la part de son ennemi et cette héroïque témérité le laissa interdit.

Son effarement indiquait clairement qu’il n’avait pas pris la précaution de faire entourer l’auberge de soldats et Blakeney n’était pas sans l’avoir compris ; il était vraisemblable que son cerveau plein de ressources avait déjà formé un plan dans lequel il tirerait profit de cette rencontre inattendue.

Dans sa soupente, Marguerite n’avait pas bougé. Elle avait fait à Sir Andrew la promesse solennelle de ne point adresser la parole à Sir Percy devant des tiers, et elle avait assez de maîtrise d’elle-même pour ne pas se jeter d’une façon irraisonnée et impulsive à travers les desseins de son mari. Rester assise ainsi à regarder ces deux hommes était une façon terrible de mettre son caractère à l’épreuve. Elle avait entendu Chauvelin donner des ordres pour patrouiller toutes les routes. Elle savait que si Percy quittait le Chat gris, quelque direction qu’il prît, il ne pouvait pas aller loin sans être aperçu par l’un des hommes du capitaine Jutley. D’un autre côté, s’il restait là, Desgas aurait le temps d’être de retour avec les six soldats que Chauvelin avait commandés. Le piège se resserrait, et Marguerite ne pouvait que veiller et faire des conjectures.

Les deux hommes formaient un contraste étrange, et, des deux, c’était le Français qui était le moins rassuré. Marguerite le connaissait assez pour deviner ce qui se passait dans son esprit. Il n’avait pas peur pour lui personnellement, bien qu’il fût seul

dans une auberge isolée, avec un homme puissamment bâti dont l'audace et la témérité défiaient toute imagination. Elle savait que Chauvelin aurait volontiers bravé le danger qu'il avait à cœur, mais ce qu'il craignait, c'était que cet impudent Anglais ne doublât les chances qu'il avait de s'échapper en l'assommant ; ses subalternes ne réussiraient peut-être pas aussi facilement à s'emparer du Mouron Rouge, s'ils n'étaient pas dirigés par la main rusée et le cerveau malin qui avaient la haine pour stimulant.

En tout cas, l'envoyé du gouvernement français était pour le moment en sécurité en compagnie de son vigoureux adversaire. Blakeney, avec sa joyeuse humeur et son rire le plus niais, lui tapait tranquillement dans le dos.

– Je suis bien fâché..., disait-il gaiement, je suis désolé... Il me semble que je vous ai troublé... Lorsque vous mangiez votre soupe, mais aussi... sale chose, pas commode, la soupe... eh... Morbleu ! Un de mes amis est mort une fois... étranglé... comme vous, par une cuillerée de soupe.

Il souriait timidement et aimablement en regardant Chauvelin.

– Vertudieu ! continua-t-il, aussitôt que son interlocuteur se fut un peu remis, sacré trou ici... n'est-ce pas ? là ! vous permettez ? ajouta-t-il, en façon d'excuse, s'asseyant sur une chaise près de la table et amenant à lui la soupière, cet idiot de Brogard est-il en train de dormir ou de bayer aux corneilles ?

Il y avait sur la table une deuxième assiette, et avec calme, il se servit du potage, puis se versa un verre de vin.

Marguerite se demandait quelle serait l'attitude du Français. Son déguisement était si parfait que peut-être, lorsqu'il serait remis, il nierait son identité : mais Chauvelin

était trop fin pour faire un geste aussi puéril et aussi maladroit ; déjà il tendait la main et aimablement répondait :

– Je suis vraiment enchanté de vous voir, Sir Percy. Il faut me pardonner – hum – je croyais que vous étiez de l'autre côté du détroit. Cette surprise m'a coupé le souffle.

– Là ! fit Percy avec son rire bon enfant, c'est vrai ça monsieur… (comment donc ?) Chaubertin ?

– Pardon… Chauvelin.

– Je vous demande mille pardons. Oui, Chauvelin, naturellement… Voilà… Je n'ai jamais pu faire entrer dans ma cervelle les noms étrangers.

Tranquillement, il mangeait sa soupe, riait de bonne humeur, comme s'il était venu à Calais dans l'intention exclusive d'avoir le plaisir de souper dans cette auberge répugnante, en compagnie de son plus mortel ennemi.

Marguerite se demandait pourquoi Percy n'étranglait pas le petit Français ; et probablement une idée de ce genre lui avait traversé l'esprit, car de temps en temps ses grands yeux nonchalants paraissaient briller d'un éclat de mauvais augure, lorsqu'ils s'arrêtaient sur la silhouette maigre de Chauvelin, qui, tout à fait redevenu maître de lui, mangeait sa soupe avec calme.

Mais l'esprit subtil qui avait dressé et exécuté tant de complots audacieux avait une vue trop nette pour l'induire à courir des dangers inutiles. Il ignorait tout. Cet endroit. était-il rempli d'ennemis ? l'aubergiste était-il à la solde de Chauvelin ? Un appel du diplomate ne ferait-il pas surgir vingt hommes qui tomberaient sur lui et l'arrêteraient avant qu'il eût pu aider ou au moins prévenir les fugitifs ? Il ne voulait pas courir de

risques ; il voulait aider ses protégés, il voulait les voir en sûreté ; car il en avait donné sa parole, et il la tiendrait. Tout en mangeant et en bavardant, il réfléchissait et dressait ses plans, tandis qu'en haut dans la mansarde, la pauvre femme angoissée se creusait la tête, se demandant quel était son devoir ; son désir de courir lui devenait une torture ; elle n'osait pas bouger de peur de troubler ses projets.

– Je ne savais pas, disait Blakeney, que vous étiez... dans les ordres sacrés.

– Je... hem..., balbutiait Chauvelin.

La froide témérité de son antagoniste l'avait évidemment fait sortir de son équilibre habituel.

– Mais là ! Je vous aurais reconnu partout, continuait Sir Percy, sans hâte, en se versant un verre de vin, bien que la perruque et le chapeau vous aient un peu changé.

– Vous croyez ?

– Mon Dieu ! ça change tant un homme... mais... morbleu ! J'espère que vous ne vous offusquez pas de cette remarque ?... Rudement mal élevé de faire des remarques... Je souhaite que vous ne m'en vouliez pas ?

– Non, non, pas du tout... hem ! J'espère que Lady Blakeney se porte bien ? dit Chauvelin pour changer le sujet de la conversation.

Percy finit posément son assiette, but son verre de vin, et sur le moment il sembla à Marguerite qu'il jetait un coup d'œil rapide autour de la chambre.

– Très bien, je vous remercie, dit-il enfin très froidement. Il y eut un instant de silence, pendant lequel la jeune femme pouvait surveiller ces deux ennemis qui étaient en train, dans leur for intérieur, de se mesurer l'un l'autre. Elle pouvait voir Percy presque de face, assis à table à moins de dix pas de l'endroit où elle était tapie, tourmentée, ne sachant quoi faire, ni penser. Elle avait maîtrisé le désir qu'elle avait de se montrer à son mari. Un homme capable de jouer un rôle de la façon dont il s'en acquittait n'avait pas besoin des avis d'une femme pour le prévenir et le mettre en garde.

Marguerite jouissait du plaisir, cher au cœur de toute femme éprise, de regarder l'homme qu'elle aimait. À travers les rideaux déchirés, elle regardait la jolie physionomie de son mari, et dans ses yeux bleus paresseux et sous ce sourire niais, elle lisait la force, l'énergie et la finesse qui avaient acquis au Mouron Rouge le respect et la confiance de ses lieutenants. « Nous sommes dix-neuf prêts à donner notre vie pour votre mari, Lady Blakeney » lui avait dit Sir Andrew ; et en détaillant ce front bas, mais carré et large, ces yeux bleus, profonds, le caractère général d'audace indomptable de cette physionomie cachant, sous une bêtise merveilleusement jouée, une volonté surhumaine et une ingéniosité fabuleuse, elle comprit la séduction qu'il avait exercée sur ses compagnons ; d'ailleurs n'avait-il pas aussi enchaîné, par son charme, son cœur et son imagination à elle ?

Chauvelin, qui cherchait à cacher son impatience sous les façons polies qui lui étaient habituelles, jeta un coup d'œil sur sa montre. Desgas ne serait pas long ; dans deux ou trois minutes cet impudent Anglais serait à l'abri, sous la garde d'une demi-douzaine de fidèles soldats du capitaine Jutley.

– Vous allez à Paris, Sir Percy ? demanda le Français d'un ton tranquille.

– Morbleu, non ! répondit Blakeney en riant. Je ne vais que jusqu'à Lille – ce n'est pas pour moi Paris... rudement inconfortable ville maintenant, Paris... eh, monsieur Chaubertin... pardon... Chauvelin !

– Pas pour un Anglais comme vous, Sir Percy, qui ne prenez pas intérêt aux luttes qui s'y déchaînent.

– Là ! vous voyez, ce n'est pas mon affaire, et notre sacré gouvernement est tout à fait de votre côté. Le vieux Pitt n'oserait pas dire « Bo » à une oie. Vous êtes pressé, monsieur, ajouta-t-il tandis que Chauvelin sortait sa montre à nouveau ; un rendez-vous peut-être... Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi... J'ai tout mon temps.

Il se leva de table et approcha une chaise de l'âtre. Marguerite était horriblement tentée d'aller à lui, car l'heure avançait : Desgas pouvait être de retour avec ses hommes d'une minute à l'autre. Percy ignorait cela et... oh ! combien c'était affreux et combien elle se sentait impuissante.

– Je ne suis pas pressé, continua Sir Percy, mais, là ! je n'ai pas envie de passer plus que le temps nécessaire dans ce sale trou ! Mais sang-Dieu ! Monsieur, fit-il, pendant que Chauvelin jetait en cachette un coup d'œil à sa montre pour la troisième fois, votre pendule n'avancera pas plus vite quand vous l'aurez regardée. Vous attendez un ami peut-être ?

– Oui... un ami !

– Pas une dame, j'espère monsieur l'abbé, plaisanta Blakeney ; sûrement,

l'Église ne permet pas ?... et ?... quoi ! Mais dites-moi, venez près du feu... il commence à faire diantrement froid.

D’un coup de talon il secoua le feu, ce qui fit flamber les bûches. Il ne paraissait pas être pressé de s’en aller, et semblait être inconscient du danger qui le menaçait. Il approcha une autre chaise de la flamme, et le Français, qui ne pouvait plus maîtriser son impatience, s’assit à côté de l’âtre de façon à être à même de voir la porte.

Desgas était parti depuis un quart d’heure presque. Il était évident pour Marguerite qu’aussitôt l’arrivée de son secrétaire, Chauvelin abandonnerait tous ses autres projets à propos des fugitifs et s’emparerait de suite de cet impudent Anglais.

– Hé ! monsieur Chauvelin, disait ce dernier, dites-moi, je vous prie, est-ce que votre amie est jolie ? Rudement bien ces petites femmes françaises quelquefois... Comment ? Mais, je vous en prie, je n’ai pas besoin d’insister, ajouta-t-il en se dirigeant négligemment vers la table, pour ce qui est d’avoir du goût, l’Église n’a jamais été en arrière... Eh ?

Chauvelin n’écoutait pas. Toutes ses facultés étaient concentrées sur cette porte par laquelle Desgas allait entrer. Les pensées de Marguerite étaient tendues vers cet endroit, car ses oreilles venaient soudainement, à travers le calme de la nuit, de saisir le bruit de pas nombreux et réguliers à quelque distance.

C’était Desgas et ses hommes. Trois minutes de plus, et ils seraient là ! Trois minutes de plus et cette chose horrible serait consommée ; le brave aigle serait tombé dans un piège à furet ! Elle aurait voulu bouger, crier ; mais elle n’osait pas ; car, tandis que les soldats approchaient, elle surveillait Percy et suivait tous ses mouvements. Il était debout près de la table sur laquelle gisaient les restes du souper ; assiettes, verres, cuillères, salières et poivrier étaient éparpillés pêle-mêle. Il tournait le dos à Chauvelin, et continuait à bavarder de sa façon affectée et niaise, mais il avait pris sa tabatière dans sa poche, et tout à coup, avec rapidité, il vida dedans le contenu du poivrier.

Alors il se retourna vers Chauvelin avec son rire stupide.

– Eh ! vous disiez quelque chose, monsieur ?

Chauvelin était trop occupé à écouter le bruit des pas qui approchaient, pour s'apercevoir de ce qu'avait fait son adversaire. Il s'efforçait de paraître indifférent au milieu de son triomphe anticipé.

– Non... c'est comme vous disiez, Sir Percy...

– Je disais, fit Blakeney en allant à Chauvelin, que le juif de Piccadilly m'avait vendu cette fois le meilleur tabac que j'aie jamais prisé. Voulez-vous me faire l'honneur, monsieur l'abbé ?

Il se tenait debout contre Chauvelin de sa façon relâchée, débonnaire, et tendait sa tabatière à son ennemi.

Chauvelin, qui, comme il l'avait dit à Marguerite, avait vu plus d'un tour dans sa vie, n'avait jamais rêvé de celui-là. L'oreille attachée aux pas qui approchaient, l'œil tourné vers la porte où il allait voir apparaître Desgas et ses hommes, assoupi dans une fausse sécurité par les manières insouciantes de l'Anglais, l'idée du tour qu'on lui jouait n'effleura pas son esprit.

Il prit une pincée de tabac.

Seul celui qui par accident a violemment aspiré une dose de poivre, peut avoir une faible idée de la situation désespérée à laquelle une prise de ce genre réduit un homme.

Chauvelin sentait sa tête éclater ; les éternuements le faisaient presque suffoquer ; il était pour le moment aveugle, sourd et muet, et pendant cet instant, Blakeney prenait avec calme dans sa poche quelques pièces d'argent, les déposait sur

la table, puis sans la moindre hâte, ouvrait la porte et sortait de la pièce.

26

Le juif

Marguerite fut quelques minutes avant de ressaisir ses esprits troublés ; tout ce dernier épisode s'était passé en moins d'une minute. Desgas et ses soldats avaient encore près de deux cents mètres à franchir avant d'atteindre le Chat gris.

Quand elle fut capable de se rendre compte de ce qui était arrivé, un étrange mélange de joie et d'étonnement lui inonda le cœur. Tout cela était si simple, si adroit. Chauvelin ne parvenait pas à sortir du désarroi où l'avait plongé cette prise malencontreuse, elle lui avait causé une secousse plus violente que le plus brutal des coups de poing, car il ne pouvait ni voir, ni parler, ni entendre, tandis que son adversaire rusé lui avait tranquillement filé entre les doigts.

Blakeney devait être parti pour chercher à rejoindre les fugitifs à la hutte du père Blanchard. Pour l'instant, c'est vrai, Chauvelin était impuissant : l'audacieux Mouron Rouge n'avait pas été pris par Desgas et ses hommes. Mais toutes les routes de la côte étaient parcourues par les patrouilles. Chaque coin était surveillé et chaque étranger suivi. À quelle distance Percy pourrait-il aller, aussi luxueusement habillé, sans être aperçu et dépisté ?

Maintenant la jeune femme se reprochait sévèrement de ne pas être allée à lui plus tôt, et de ne lui avoir point dit ce mot d'avertissement et d'amour dont il avait peut-être besoin. Il ne pouvait pas connaître les ordres que Chauvelin avait donnés pour se saisir de lui, et même déjà, peut-être...

Mais avant que ces pensées affreuses n'eussent pris corps dans son esprit, elle entendit au-dehors un cliquetis d'armes, et la voix de Desgas criant « Halte ! » à ses hommes.

Chauvelin était à peu près revenu à lui ; ses éternuements étaient devenus moins violents et il avait fait un effort pour se tenir debout. Il parvint à atteindre la sortie juste au moment où il entendit frapper Desgas.

Le diplomate ouvrit la porte, et avant que son secrétaire eût pu dire un mot, il trouvait moyen de bégayer entre deux éternuements :

– Le grand étranger – vite ! – personne de vous ne l'a vu ?

– Où, citoyen ? demanda Desgas étonné.

– Ici ! par cette porte ! il n'y a pas cinq minutes.

– Nous n'avons rien vu, citoyen ! La lune n'est pas encore levée et...

– Et tu es juste de cinq minutes en retard, mon ami, fit Chauvelin dans un état de fureur concentrée.

– Citoyen... je...

– Tu as fait ce que je t'avais ordonné, je le sais, mais tu as perdu trop de temps précieux. Heureusement il n'y a pas grand mal, ou sans cela, ça t'aurait coûté cher, citoyen Desgas.

Desgas devint pâle ; il y avait tant de haine et de colère dans l'attitude de son supérieur.

– Le grand étranger..., bégaya-t-il.

– Était ici dans cette chambre, il y a cinq minutes, en train de souper à cette table. Sacrée impudence ! Pour des raisons péremptoires, je n'ai pas osé l'empoigner, moi tout seul. Brogard est trop niais, et ce maudit Anglais semble avoir la force d'un taureau, alors il a filé sous ton nez.

– Il ne peut aller loin sans être aperçu, citoyen.

– Ah ?

– Le capitaine Jutley a envoyé quarante hommes de renfort au service des patrouilles ; vingt sont descendus à la côte. Il m'a assuré à nouveau que l'on avait veillé sans arrêt toute la journée, et qu'il n'était pas possible qu'un étranger descendît à la plage et atteignît un bateau sans être vu.

– C'est bien. – Est-ce que les hommes connaissent leur affaire ?

– Ils ont reçu des instructions très précises et j'ai parlé moi-même à ceux qui partaient. Ils ont à suivre – aussi secrètement que possible – tout inconnu qu'ils apercevront, surtout s'il est grand, ou courbé comme s'il voulait dissimuler sa taille.

– Dans aucun cas naturellement, on ne doit arrêter une personne de ce genre, dit vivement Chauvelin. Saisi par des mains maladroites, ce Mouron Rouge nous filerait encore entre les doigts. Il faut maintenant le laisser aller à la hutte du père Blanchard, et là l'entourer et s'emparer de lui.

– Les hommes ont bien compris cela, citoyen, et ils savent aussi que, dès qu'ils auront aperçu un voyageur de haute taille, ils doivent ne plus le perdre de vue, pendant que l'un d'eux tournera bride et te préviendra de suite.

– Voilà qui est bien, fit Chauvelin, en se frottant les mains d'un air satisfait.

– J'ai d'autres nouvelles pour toi, citoyen.

– Qu'est-ce ?

– Un Anglais d'une stature au-dessus de la moyenne a eu une longue conversation, il y a environ trois quarts d'heure, avec un juif, nommé Reuben qui habite à dix pas d'ici.

– Oui... et... ? questionna Chauvelin, impatient.

– La conversation roula tout le temps sur un cheval et une charrette que le grand Anglais voulait louer et qui devaient être prêts pour onze heures.

– L'heure est passée maintenant. Où habite ce Reuben ?

– À quelques minutes de marche d'ici.

– Envoie un de tes hommes s'assurer si l'étranger est parti dans la charrette de Reuben.

– Bien, citoyen.

Desgas alla donner les ordres nécessaires à l'un des soldats qui stationnaient devant la porte. Pas un mot de cette conversation n'avait échappé à Marguerite, et il lui semblait que chaque parole la frappait au cœur.

Elle avait parcouru toute cette route, avec l'espoir et la volonté d'aider son mari, et jusqu'ici, il lui avait été impossible de rien faire si ce n'est de voir, l'âme en détresse, les mailles du filet mortel se resserrer autour de l'audacieux Mouron Rouge.

Il ne pourrait maintenant plus errer bien loin, sans être suivi par des yeux d'espions et dénoncé. L'impuissance dans laquelle elle était de lui porter secours la plongea dans une angoisse profonde.

Cependant elle était décidée à surveiller de près son ennemi, et un espoir vague lui emplissait le cœur que, tandis qu'elle conservait Chauvelin en vue, le destin de Percy était peut-être encore dans la balance.

Desgas avait laissé son chef se promener dans la chambre en réfléchissant, tandis que lui-même attendait dehors le retour de l'homme envoyé à la recherche de Reuben. Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi. L'ambassadeur se rongeait d'impatience. Il n'avait plus confiance en personne ; ce dernier tour que lui avait joué le Mouron Rouge l'avait fait douter du succès final, à moins de pouvoir être là lui-même à surveiller, à diriger la capture de cet impudent conspirateur.

Desgas revint, suivi d'un juif d'un certain âge, vêtu d'une casaque sale et râpée, luisante de graisse aux épaules. Ses cheveux roux étaient parsemés de poils gris, il les portait à la façon des juifs polonais, une boucle en tire-bouchon de chaque côté du visage ; une couche de crasse sur les joues et le menton lui donnait un aspect tout particulièrement horrible et repoussant. Il se tenait le corps penché en avant, ainsi que le faisaient ceux de sa race, qui affectaient cette tenue par fausse humilité, dans les siècles passés, avant la victoire de l'égalité et de la liberté religieuse ; il marchait derrière Desgas avec l'allure traînante qui est restée jusqu'à ce jour la caractéristique du marchand juif dans l'Europe continentale.

Chauvelin, qui avait contre ce peuple détesté tous les préjugés français, fit signe au bonhomme de rester à une distance respectueuse. Les trois hommes étaient placés juste au-

dessous de la lampe à huile qui pendait au plafond, et Marguerite pouvait distinguer chacun d'eux.

– Est-ce là l'homme en question ? demanda Chauvelin.

– Non, citoyen, répondit Desgas ; on n'a pu trouver Reuben, cela fait supposer que sa charrette est partie avec l'étranger ; mais cet homme paraît posséder des renseignements, qu'il est prêt à céder à leur juste valeur.

– Ah ! fit Chauvelin, en se détournant avec dégoût du répugnant spécimen d'humanité qu'il avait devant lui.

Le juif, avec résignation, se tenait humblement sur le côté, appuyé sur un gros bâton noueux ; son large chapeau tout graisseux jetant une ombre épaisse sur son visage, il attendait que Sa Haute Excellence daignât lui poser quelque question.

– Le citoyen me dit, fit Chauvelin sur le ton du commandement, que tu sais quelque chose sur mon ami, le grand Anglais que je désire rencontrer... Morbleu ! garde tes distances, bonhomme, ajouta-t-il vivement parce que le juif avait fait un pas en avant.

– Oui, Votre Excellence, répondit l'autre qui parlait avec le zézaiement, les sons gutturaux qui dénotent une origine orientale, Reuben Goldstein et moi avons rencontré un Anglais très grand sur la route, cette nuit, tout près d'ici.

– Lui avez-vous parlé ?

– Il nous a parlé, Votre Excellence. Il désirait savoir si nous pouvions lui louer un cheval et une charrette pour aller sur la route de Saint-Martin, à un endroit où il désirait arriver cette nuit.

– Qu’as-tu répondu ?

– Je n’ai rien répondu, fit le juif d’un ton offensé. Reuben Goldstein, ce traître maudit, ce fils de Bélial...

– Abrège et continue ton histoire, interrompit Chauvelin brusquement.

– Il m’a enlevé les mots de la bouche, Votre Excellence ; quand j’étais sur le point de proposer au riche Anglais mon cheval et ma charrette, pour l’emmener où il voudrait, Reuben avait déjà parlé et avait offert sa rosse efflanquée et sa carriole brisée.

– Et qu’est-ce qu’a fait l’Anglais ?

– Il a écouté Reuben Goldstein, Votre Excellence, et a mis sa main dans sa poche, d’où il tira une poignée d’or qu’il a montrée à ce descendant de Belzébuth, en lui disant que tout ça serait à lui, si le cheval et la charrette étaient prêts pour onze heures.

– Naturellement le cheval et la charrette étaient prêts ?

– Oui ! ils étaient prêts d’une façon, par manière de parler, Votre Excellence. La rosse de Reuben boitait comme toujours ; elle a refusé de bouger pour commencer. Ce n’est qu’après pas mal de temps et de coups de pied qu’elle s’est décidée à partir, dit le juif avec un rire malin.

– Alors ils sont partis ?

– Oui, il y a cinq minutes. La bêtise de cet étranger me faisait pitié. Un Anglais aussi ! – Il aurait dû savoir que la rosse de Reuben ne marchait pas.

– Mais il n’avait pas le choix ?

– Pas le choix, protesta le juif de sa voix rugueuse, mais n’ai-je pas dit à Votre Excellence une douzaine de fois que mon cheval et ma charrette l’auraient mené plus confortablement que la haridelle de Reuben ? L’étranger a été trompé. S’il était pressé, il en aurait eu plus pour son argent en prenant ma voiture.

– Alors tu as aussi un cheval et une charrette ?

– Oui, j’en ai, Votre Excellence, et si Votre Excellence veut aller en voiture...

– Sais-tu quel chemin mon ami a pris avec Reuben ?

D’un air songeur, le juif se grattait le menton. Le cœur de Marguerite battait à se rompre. Elle avait entendu cette dernière question posée sur un ton de commandement ; elle surveillait le juif avec angoisse, mais elle ne pouvait déchiffrer l’expression de sa figure noyée dans l’ombre de son large chapeau. Vaguement elle se rendait compte que, dans ses grandes mains crasseuses, le juif tenait le sort de Percy.

Il y eut une longue pause, pendant laquelle Chauvelin regardait avec un air menaçant l’individu humblement courbé qui était devant lui ; au bout de quelques minutes, le juif mit la main dans la poche de son gilet, et de ses profondeurs retira un certain nombre de pièces d’argent. Il les contempla avec attention, puis, presque à voix basse :

– Voilà ce que le grand étranger m’a donné quand il est parti avec Reuben, pour que je garde le silence sur lui et sur ce qu’il faisait.

Chauvelin haussa les épaules avec impatience.

– Combien as-tu là ? demanda-t-il.

– Vingt francs, Votre Excellence, et j'ai été honnête toute ma vie.

Sans autre commentaire Chauvelin sortit de sa poche quelques pièces d'or, et les gardant dans le creux de sa main, il les fit sonner en les tendant au juif.

– Combien y a-t-il de pièces d'or là-dedans ? demanda-t-il avec calme.

Le diplomate ne paraissait pas vouloir agir sur son interlocuteur par l'intimidation, mais au contraire il semblait désireux de l'amadouer, en se montrant aimable et doux, afin de tirer profit de ce que le juif pouvait connaître. Sans doute, il craignait que la menace de la guillotine ou une méthode de persuasion analogue, n'achevât d'obscurcir le cerveau du bonhomme, et il croyait qu'il avait plus de chances de s'en servir utilement par l'appât du gain que par la peur de la mort.

Les yeux du juif lancèrent un coup d'œil rapide, âpre, sur les pièces d'or étalées devant lui.

– Je dirais qu'il y en a au moins cinq, Votre Excellence.

– Assez, crois-tu pour délier ton honnête langue ?

– Qu'est-ce que Votre Excellence désire savoir ?

– Si ton cheval et ta charrette peuvent me conduire là où je trouverai mon ami le grand étranger, celui qui est parti dans la carriole de Reuben ?

– Mon cheval et ma voiture peuvent mener Votre Honneur là où il lui plaira.

– À un endroit appelé la hutte du père Blanchard.

– Votre Honneur a deviné ! dit le juif étonné.

– Tu connais l'endroit ?

– Oui, je le connais, Votre Honneur !

– Quelle est la route qui y mène ?

– La route de Saint-Martin, Votre Excellence ; puis de là, un sentier jusqu'à la falaise.

– Tu connais la route ? répéta Chauvelin durement.

– Chaque pierre, chaque touffe d'herbe, Votre Seigneurie, répondit le juif avec calme.

Sans ajouter un mot, Chauvelin jeta les cinq pièces à terre devant le juif, qui s'agenouilla et, appuyé sur ses mains, chercha à les réunir. L'une avait roulé, et il eut quelque peine à la trouver, sous le bahut où elle s'était glissée. Chauvelin attendait avec patience pendant que le vieil homme rampait par terre à chercher son argent.

– Quand ta voiture et ton cheval seront-ils prêts ? demanda Chauvelin, lorsque le juif fut de nouveau sur pied.

– Ils sont prêts maintenant, Votre Honneur.

– Où ça ?

– À moins de dix mètres de cette porte. Votre Excellence veut-elle daigner jeter un coup d'œil ?

– Je n'ai pas envie de les voir. Jusqu'où peux-tu me conduire là-dedans ?

– Jusqu'à la hutte du père Blanchard, Votre Honneur, et plus loin sûrement que la rosse de Reuben n'a mené votre ami. Je suis sûr qu'à moins de deux lieues d'ici nous rencontrerons ce sacré Reuben, sa haridelle, sa carriole, et le grand étranger en tas au milieu de la route.

– À quelle distance est le village le plus rapproché d'ici ?

– Sur la route que l'Anglais a prise, c'est Miquelon qui est le plus près, à moins de deux lieues.

– Est-ce qu'il pourrait y trouver un moyen de transport, s'il voulait aller plus loin ?

– Oui, certainement – s'il parvient à l'atteindre.

– C'est entendu.

– Votre Excellence veut-elle essayer ?

– C'est bien mon intention, dit Chauvelin avec le plus grand calme ; mais n'oublie pas que, si tu m'as trompé, je dirai à deux de mes plus vigoureux soldats de te donner une telle raclée que ton souffle quittera peut-être ton vilain corps pour toujours. Mais si nous trouvons mon ami, le grand Anglais, soit sur la route, soit dans la hutte du père Blanchard, il y aura pour toi dix autres pièces d'or. Acceptes-tu l'affaire ?

Le juif se gratta le menton d'un air songeur. Il regarda l'argent qu'il avait dans la main, puis leva les yeux sur son

sévère interlocuteur, et sur Desgas, qui, sans dire un mot, était resté tout le temps derrière lui. Après un instant de réflexion il dit :

– J'accepte.

– Alors, va nous attendre dehors, fit Chauvelin, et n'oublie pas de tenir ton engagement, ou je tiendrai le mien, je te le garantis.

Sur un dernier salut obséquieux et rampant, le vieux juif sortit de la pièce en traînant les pieds. Chauvelin paraissait enchanté de sa conversation, car il se frottait les mains de son geste habituel de satisfaction maligne.

– Mon manteau et mes bottes, dit-il enfin.

Desgas alla jusqu'à la porte et donna des ordres ; de suite un soldat entra portant le manteau, les bottes et le chapeau de Chauvelin.

Le diplomate enleva sa soutane, sous laquelle il portait des culottes collantes et un gilet de drap, et il commença à changer ses atours.

– Pendant ce temps, citoyen, dit-il à Desgas, retourne chez le capitaine Jutley aussi vite que possible, dis-lui de te donner une douzaine d'hommes de plus et emmène-les sur la route de Saint-Martin, où je pense que tu ne tarderas pas à rattraper la carriole du juif. Ça chauffera dans la hutte du père Blanchard, ou je me trompe fort. Notre partie va se décider là, je te le garantis, car cet impudent Mouron Rouge a eu l'audace ou la stupidité – je ne sais vraiment pas laquelle des deux – de conserver son plan primitif. Il est allé rejoindre Tournay, Saint-Just et les autres traîtres, ce dont j'avais douté un instant. Nous allons trouver une bande d'hommes aux abois. Ils se battront

comme des désespérés. Je présume qu'il y aura plusieurs de nos gens hors de combat. Ces royalistes sont bons tireurs à l'épée, l'Anglais est rusé comme un diable et fort comme un Turc. En tout cas nous serons au moins cinq contre un. Tu peux avec ta troupe suivre de près la charrette le long de la route de Saint-Martin en passant par Miquelon. L'Anglais nous précède et il n'est pas probable qu'il regarde en arrière.

Tout en donnant ces ordres clairs et concis, Chauvelin avait complètement changé son ajustement. Le costume de prêtre avait été mis de côté et, une fois de plus, il était habillé de son vêtement noir étriqué ; puis il prit son chapeau.

– J'aurai un intéressant prisonnier à te remettre entre les mains, dit-il en ricanant méchamment, tandis qu'avec une familiarité inaccoutumée il prit le bras de Desgas et emmena celui-ci vers la porte. Nous ne le tuerons pas sur-le-champ, eh ! mon vieux Desgas ? La hutte du père Blanchard est, si je ne me trompe, en un point isolé sur la côte et nos hommes auront une rude partie de plaisir avec le renard blessé. Choisis bien tes hommes, ami Desgas... parmi ceux qui aiment ce genre de distraction, eh ? Il me faut voir ce Mouron Rouge se flétrir un peu – quoi – se ratatiner et trembler... eh !... avant que pour finir... Il fit un geste expressif qu'il accompagna d'un long rire sardonique qui remplit d'horreur l'âme de Marguerite.

– Choisis bien tes hommes, citoyen Desgas, répéta-t-il en accompagnant son secrétaire dans sa sortie.

27

Sur la piste

Marguerite Blakeney n'hésita pas un seul instant. Les derniers bruits au-dehors du Chat gris s'étaient éteints dans la nuit. Elle avait entendu Desgas donner des ordres à des hommes, puis partir vers le poste, pour chercher le renfort de douze soldats commandé par Chauvelin ; on jugeait qu'à six ils n'étaient pas assez nombreux pour se saisir de l'Anglais rusé, dont l'esprit plein de ressources était encore plus dangereux que la bravoure et la force dont il avait donné tant de preuves.

Quelques minutes après, elle entendit à nouveau la voix enrouée du juif criant après sa haridelle, puis le grincement des roues et le bruit de la charrette branlante, tressautant sur les pierres de la route.

Dans l'auberge tout était calme. Brogard et sa femme, terrifiés par la vue de l'écharpe officielle, n'avaient pas donné signe de vie ; ils espéraient être oubliés ou tout au moins rester inaperçus. Ils avaient même mis une sourdine à leur habituelle litanie de jurons.

Marguerite attendit encore un instant, puis, sans bruit, descendit l'escalier vermoulu, s'enveloppa dans son manteau sombre et se glissa hors de l'auberge.

La nuit était obscure, assez du moins pour dissimuler la silhouette sombre de la jeune femme qui, grâce à la finesse de son ouïe, suivait la charrette dont elle entendait au loin le roulement. Elle espérait qu'en se tenant soigneusement dans

l'ombre des fossés qui bordaient la route, elle ne serait pas découverte par les soldats de Desgas qui la suivaient, ni par les patrouilles qu'elle savait être de service.

Elle partit donc, à pied, seule dans la nuit, pour accomplir la dernière étape de son pénible voyage. Elle avait à parcourir près de deux lieues jusqu'à Miquelon, et ensuite de là jusqu'à la hutte du père Blanchard, à travers des chemins raboteux sans doute : mais que lui importait ?

Le bidet du juif ne pouvait aller bien vite, et bien qu'elle fût exténuée par toutes ses émotions, Marguerite pensait qu'elle pourrait aisément ne pas perdre de terrain ; la route était accidentée, on serait obligé de laisser souffler souvent et d'une façon prolongée cette pauvre bête qui devait être à demi morte de faim. Le chemin se trouvait à quelque distance de la mer, bordé de chaque côté de buissons et d'arbres rabougris ; les branches à peine couvertes d'un maigre feuillage semblaient fuir le nord, et dans cette demi-obscurité on les eût prises pour des chevelures figées de spectres, chassées par un vent éternel.

Par une chance inespérée la lune paraissait ne point devoir percer les nuages ; en se glissant au bord de la route et en se tenant contre la ligne basse des arbustes, Marguerite était à peu près sûre de ne pas être vue. Tout autour d'elle régnait le plus grand calme ; de loin, de très loin seulement, lui parvenait le bruit de la mer, comme un long gémissement affaibli.

L'air était vif et chargé de senteurs marines ; en d'autres temps, après cette heure d'inactivité forcée dans cette auberge empuantie, Marguerite eût joui de l'odeur douce de cette nuit d'automne, et du grondement mélancolique des vagues lointaines, elle eût goûté le silence de ce lieu désert, ce silence que seul le cri strident et triste de quelque mouette, ou le craquement des roues au loin, venait rompre de temps à autre ; elle aurait aimé l'air frais, l'immensité paisible de la nature dans

cet endroit isolé de la côte ; mais aujourd'hui, son cœur était trop plein de ressentiments cruels et du désir de retrouver un homme qui lui était devenu infiniment cher.

Ses pieds glissaient sur le talus gazonné, et elle avait peine à soutenir une allure rapide le long de cette pente détrempée. Elle croyait du reste qu'il valait mieux pour elle ne pas trop s'approcher de la voiture ; tout était si paisible qu'elle n'avait pas à craindre de perdre son guide.

La solitude était complète. Déjà, derrière elle, les dernières lumières de Calais s'étaient éteintes dans le lointain, et sur cette route, il n'y avait pas trace d'habitation humaine, pas même une hutte de pêcheur ; au loin, à sa droite, le bord de la falaise dominait une plage rocailleuse sur laquelle la marée montante se brisait avec un murmure ininterrompu et atténué. En avant d'elle, chaque tour de roue d'une misérable charrette rapprochait du triomphe un ennemi implacable.

Marguerite se demandait à quel endroit précis de cette côte déserte se trouvait Percy : pas très loin d'elle, sans doute, puisqu'il avait moins d'un quart d'heure d'avance sur Chauvelin. Elle se demandait s'il savait que, dans ce coin de France, d'innombrables espions étaient aux aguets, tous désirant ardemment apercevoir sa haute silhouette, la suivre jusqu'où ses amis l'attendaient sans méfiance, et là, les prendre tous au gîte.

Chauvelin, cahoté et serré dans la carriole du juif, se berçait à l'idée de la toile qu'il avait tissée et à travers laquelle l'Anglais, malgré son don d'ubiquité, ne pouvait espérer échapper. Tandis que le temps s'écoulait et que le vieillard le conduisait lentement, mais sûrement, le long de la route obscure, il se sentait de plus en plus désireux d'arriver à l'hallali magnifique de cette chasse émouvante dont la bête était le mystérieux Mouron Rouge.

Le diplomate se disait que cette capture périlleuse serait le plus beau fleuron de sa couronne de gloire civique. Pris sur place en flagrant délit, dans le moment même où il aidait et protégeait les traîtres à la République française, l'étranger ne serait pas en droit de réclamer protection à son pays. En tout cas, Chauvelin était bien décidé à ce que toute intervention arrivât trop tard.

Jamais, même pendant une seconde, il n'eut le moindre remords de la situation horrible dans laquelle il avait placé la malheureuse femme qui avait inconsciemment trahi son mari.

La rosse efflanquée du juif n'allait guère plus vite qu'au pas. Elle trottinait, et, pour la stimuler, son conducteur lui donnait fréquemment de grands coups de fouet.

– Sommes-nous encore loin de Miquelon ? demandait Chauvelin de temps en temps.

– Pas très loin, Votre Honneur, répondait invariablement le fils de Moïse.

– Nous n'avons pas encore rencontré ton ami et le mien en tas sur le chemin.

– Patience, Noble Excellence, ils sont en avant de nous. Je puis voir l'empreinte des roues de la charrette conduite par ce traître, par ce fils de l'Amalécite.

– Tu es sûr de la route ?

– Aussi sûr que je le suis de la présence, dans la poche de Votre Noble Excellence, de ces dix pièces d'or, qui je n'en doute pas vont bientôt tomber dans la mienne.

– Aussitôt que j’aurai serré la main de mon ami le grand Anglais, elles seront à toi.

– Écoutez, qu’est-ce que c’est ? dit tout à coup le juif. À travers le silence qu’aucun bruit n’avait troublé jusqu’ici, on commençait à percevoir un cliquetis de fers sur la route boueuse.

– Ce sont des soldats, ajouta-t-il à voix basse, terrifié.

– Arrête un instant, je désire entendre, dit Chauvelin. Marguerite aussi avait entendu un bruit de chevaux au galop, venant dans sa direction ; de prime abord, elle s’était tenue aux aguets, pensant que Desgas et son escouade allaient surgir près d’elle, mais ceux-là arrivaient du côté opposé, de Miquelon probablement. L’obscurité la dissimulait suffisamment. Elle avait remarqué que la charrette s’était arrêtée, et avec la plus grande précaution, en glissant sans bruit sur la route molle, elle s’en approcha un peu.

Son cœur battait fébrilement, et elle tremblait de tous ses membres ; elle avait déjà deviné les nouvelles que ces cavaliers apportaient. « Tout étranger aperçu, sur ces routes ou sur la côte, doit être suivi, surtout s’il est grand, ou courbé comme pour chercher à dissimuler sa taille ; aussitôt après l’avoir aperçu un courrier à cheval viendra me le faire savoir. » Tels avaient été les ordres de Chauvelin. Le grand étranger avait-il donc été aperçu et ce cavalier apportait-il la grande nouvelle que le lièvre que l’on courait avait enfin donné de la tête dans le collet ?

Elle rampa jusque auprès de la voiture, afin de n’être point trop loin pour saisir ce que le courrier venait d’apporter.

Elle entendit le rapide mot d’ordre : Liberté, Égalité, Fraternité ! puis de suite la question de Chauvelin :

– Quelles sont les nouvelles ?

Les deux cavaliers avaient fait halte. Marguerite distinguait leur silhouette se découpant sur le ciel. Elle pouvait entendre leurs voix, la respiration de leurs chevaux, et derrière elle, à quelque distance, il lui semblait percevoir le bruit régulier d'une autre troupe : Desgas et ses soldats ?

Il y eut une longue pause, pendant laquelle sans doute Chauvelin donna aux hommes les preuves de son identité, car maintenant les questions et les réponses se succédaient avec rapidité.

– Vous avez vu l'étranger ? demanda vivement le diplomate.

– Non, citoyen, nous ne l'avons pas vu ; nous sommes venus par le bord de la falaise.

– Alors ?

– À moins d'un quart de lieue de Miquelon, nous avons rencontré une mauvaise cabane de bois, qui ressemble aux huttes que les pêcheurs construisent pour mettre à l'abri leurs filets et leurs engins. Lorsque nous l'aperçûmes, elle paraissait vide, et, au premier abord, nous crûmes qu'il n'y avait là rien de suspect jusqu'au moment où nous vîmes de la fumée sortir par une ouverture placée sur le côté. Je descendis de cheval et me glissai jusque auprès de cette hutte. Elle était vide, mais dans un coin brûlait un feu de charbon de bois ; il y avait aussi deux chaises. Je pris l'avis de mes camarades, et nous décidâmes qu'ils iraient se mettre à l'abri avec leurs chevaux, hors de vue, et que je resterais là à veiller – ce que je fis.

– Bien, as-tu vu quelque chose ?

– Environ une demi-heure plus tard, j'entendis des voix, citoyen, et aussitôt deux hommes apparurent au bord de la falaise ; ils me semblèrent venir de la route de Lille. L'un était jeune, l'autre âgé. Ils parlaient à voix basse et je n'ai pas pu entendre ce qu'ils disaient.

L'un était jeune, l'autre âgé ! Le cœur brisé de Marguerite cessa de battre pendant qu'elle écoutait : est-ce que le jeune était Armand, son frère ? et le vieux le comte de Tournay ? – les deux fugitifs qui inconsciemment servaient d'appât pour prendre au piège leur intrépide sauveur ?

– Les deux hommes entrèrent de suite dans la cabane, continua le soldat, tandis que Marguerite crut saisir un ricanement triomphant de Chauvelin, et je me glissai tout contre le mur. La hutte est très grossièrement construite et je pus attraper quelques bribes de leur conversation.

– Oui ? Vite ! Qu'avez-vous entendu ?

– Le vieux demanda au jeune homme s'il était sûr que ce fût l'endroit convenu. « Oh ! oui, répliqua l'autre, nous ne nous sommes pas trompés », et à la lumière des braises il montra à son compagnon un papier qu'il portait. « Voilà le plan, dit-il, qu'il m'a donné avant mon départ de Londres. Nous devions nous conformer strictement à ce plan, à moins d'ordres contraires, et je n'en ai point reçu. Voilà la route que nous avons suivie, regardez... voilà la bifurcation... là, nous traversons la route de Saint-Martin... et voilà le sentier qui nous a amenés au bord de la falaise. » J'ai dû faire à ce moment un peu de bruit, car le jeune homme vint à la porte de la hutte et regarda avec anxiété autour de lui. Lorsqu'il rejoignit son compagnon, ils parlèrent si bas que je ne pus les entendre davantage.

– Bien... et ?

– Nous étions ensemble six hommes de patrouille à cet endroit de la plage ; alors nous nous sommes consultés l'un l'autre, et nous avons pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était que quatre de nous restent en arrière et surveillent la cabane, tandis que mon camarade et moi nous viendrions à cheval vous rapporter ce que nous avions vu.

– Vous n'avez pas aperçu du tout le grand étranger ?

– Non, citoyen.

– Si tes camarades le voient, que feront-ils ?

– Ils ne le perdront pas de vue, et s'il paraît vouloir s'échapper, ou si un bateau approche, ils l'entoureront, et si c'est nécessaire ils tireront un coup de fusil, ce qui amènera à cet endroit le reste de la patrouille. En aucun cas ils ne doivent laisser partir l'Anglais.

– Ah ! mais je ne veux pas qu'on blesse l'étranger… pas maintenant, murmura Chauvelin cruellement ; mais vous avez fait de votre mieux. Pourvu que le destin permette que je n'arrive pas trop tard…

– Nous venons de rencontrer une demi-douzaine d'hommes qui ont parcouru cette route depuis plusieurs heures.

– Eh bien ?

– Ils n'ont pas vu d'étranger non plus.

– Il est cependant en avant, quelque part, en charrette ou bien… Tiens ! il n'y a pas un moment à perdre. À quelle distance est cette hutte ?

– Deux lieues environ, citoyen.

– Tu peux la retrouver ? – de suite – sans hésitation ?

– Je n'en doute pas, citoyen.

– Le sentier qui mène au bord de la falaise ? Même dans l'obscurité ?

– La nuit n'est pas très noire, citoyen, et je sais que je retrouverai mon chemin, répéta le soldat avec énergie.

– Mets-toi derrière alors. Laisse ton camarade ramener ton cheval à Calais. Tu n'en auras pas besoin. Tiens-toi auprès de la voiture, et dis au juif de nous mener tout droit ; puis tu l'arrêteras à un quart de lieue du sentier, vois à ce qu'il prenne la route la plus courte.

Pendant que Chauvelin parlait, Desgas approchait rapidement avec ses hommes et Marguerite entendait leurs pas à moins de cent mètres derrière elle. Elle pensa qu'il n'était pas prudent de rester si près de son ennemi, et d'ailleurs elle en savait assez. Elle paraissait avoir tout à coup perdu toute faculté, même celle de souffrir ; son cœur, ses nerfs, son cerveau semblaient être engourdis par ces heures d'angoisse continuelle qui aboutissaient à ce désespoir horrible.

Car il n'y avait absolument plus le moindre espoir. À moins de deux lieues de l'endroit où elle était, les fugitifs attendaient leur sauveur. Il était en route, quelque part sur ce chemin désert, et bientôt il allait les rejoindre : alors le piège bien tendu se refermerait, deux douzaines d'hommes conduits par un individu dont la haine était aussi féroce que sa ruse était infernale entoureraient la petite bande de fugitifs et son chef intrépide. Ils seraient tous pris. D'après la parole donnée par Chauvelin, Armand serait rendu à la jeune femme, mais son

mari, Percy, que de minute en minute elle se sentait aimer davantage, allait tomber entre les mains d'un ennemi implacable, qui n'aurait aucune pitié pour un grand cœur, aucune admiration pour le courage d'une âme héroïque, et qui ne montrerait que la cruauté pour l'antagoniste habile qui l'avait bafoué si longtemps.

Elle entendit le soldat donner quelques instructions au juif, puis elle recula vivement jusqu'au bord du fossé et se dissimula derrière quelques buissons rabougris, pendant que Desgas arrivait avec ses hommes.

Tous se rangèrent sans bruit derrière la voiture, et lentement, ils se mirent en route sur le chemin obscur. Marguerite attendit jusqu'à ce qu'elle fût certaine d'être hors de la portée de l'oreille, puis, dans la nuit qui semblait s'être épaissie tout à coup, elle les suivit à pas furtifs.

28

La hutte du père Blanchard

Comme dans un rêve, Marguerite continua sa marche. Voir son mari encore une fois, lui dire combien elle avait souffert, combien elle avait été injuste pour lui, combien elle l'avait méconnu, c'était là son seul but : elle avait abandonné tout espoir de le sauver. Elle le voyait peu à peu cerné de toutes parts, et, au désespoir, elle regardait autour d'elle dans la nuit, se demandant de quel côté il allait arriver se jeter dans le guet-apens que son impitoyable adversaire avait préparé pour lui.

Le lointain grondement des vagues la faisait frissonner, le cri lugubre du hibou ou de la mouette la remplissait d'une horreur inexprimable. Elle pensait aux bêtes de proie – à face humaine – qui attendaient leurs victimes, et les déchireraient sans plus de pitié qu'un loup affamé, sans autre but que la satisfaction de leur appétit de haine. Marguerite n'avait pas peur de l'obscurité, elle ne craignait que l'homme qui, en avant d'elle, était assis au fond d'une mauvaise charrette, se berçant d'idée de vengeance qui auraient fait ricaner de joie les démons en enfer.

Ses pieds étaient endoloris ; ses jambes ne la soutenaient plus, tant elle était lasse. Depuis plusieurs jours, elle vivait dans une tempête d'angoisses ; depuis trois nuits, elle n'avait pas fermé les yeux ; elle venait de marcher sur une route glissante pendant près de deux heures et, malgré tout, sa volonté n'avait pas fléchi un seul instant. Elle verrait son mari, lui dirait tout, et, s'il était prêt à pardonner le crime qu'elle avait commis dans

son ignorance aveugle, elle aurait du moins le bonheur de mourir à côté de lui.

Elle avait dû suivre la route en dormant, l'instinct seul la tenant debout et la maintenant derrière son ennemi, quand tout à coup ses oreilles, tendues au moindre son, lui apprirent que la charrette s'était arrêtée, que les soldats avaient fait halte. Ils étaient arrivés à destination. Sans doute sur la droite, à peu de distance en avant, devait se trouver le sentier qui menait au bord de la falaise et à la hutte.

Insouciante du danger, elle se glissa jusque tout près de l'endroit où se trouvait Chauvelin entouré de son escorte : il avait mis pied à terre et donnait quelques ordres à ses hommes. Elle désirait entendre ce qu'il disait : la seule chance, si minime fût-elle, qu'elle eût encore d'être utile à Percy, était de connaître exactement les plans de son ennemi.

L'endroit où la petite troupe s'était arrêtée, devait se trouver à environ huit cents mètres de la côte : le bruit de la mer n'arrivait plus que très atténué, très lointain. Chauvelin et Desgas, suivis des soldats, avaient brusquement tourné sur la droite de la route, probablement en s'engageant dans le sentier qui conduisait à la plage. Le juif était resté sans bouger avec sa carriole et son bidet.

Avec des précautions infinies et en rampant sur les mains et sur les genoux, Marguerite avait fait le même mouvement ; pour y parvenir, elle avait été obligée de se glisser à travers des buissons bas et épineux, en faisant le moins de bruit possible et s'égratignant la figure et les mains contre les brindilles sèches, ne se préoccupant que d'entendre sans être vue ni entendue. Heureusement – ainsi que c'est l'habitude dans cette partie de France – le sentier était bordé par une haie basse et touffue derrière laquelle se trouvait un fossé desséché, rempli d'herbes hautes. Marguerite fit en sorte de s'abriter dans cette tranchée ;

elle y était si bien cachée qu'elle put s'approcher jusqu'à moins de trois mètres de l'endroit où Chauvelin donnait ses ordres.

– Maintenant, disait-il à voix basse, sur un ton de commandement, où est la hutte du père Blanchard ?

– À huit cents mètres d'ici environ, en suivant le sentier, répondit le soldat qui avait guidé la troupe, à mi-hauteur de la falaise.

– Très bien. Tu nous conduiras. Avant que nous ne commencions à descendre les rochers, tu vas te glisser jusqu'à la hutte aussi silencieusement que possible pour t'assurer que les traîtres royalistes y sont toujours ? Tu comprends ?

– Maintenant, écoutez-moi bien tous, continua Chauvelin d'un ton grave en s'adressant à l'ensemble des soldats, car plus tard nous ne serons peut-être plus à même d'échanger un autre mot ; par conséquent, rappelez-vous bien chaque syllabe que je prononce, comme si vos vies elles-mêmes dépendaient de votre mémoire. Il en sera peut-être ainsi, du reste, ajouta-t-il sèchement.

– Nous écoutons, citoyen, fit Desgas, et un soldat de la République n'oublie jamais un ordre.

– Toi qui t'es glissé jusqu'à la hutte, tu chercheras à jeter un coup d'œil à l'intérieur. Si un Anglais se trouve au milieu des traîtres, un homme plus grand que la moyenne ou qui se courbe comme pour cacher sa taille, alors donne un coup de sifflet rapide et aigu pour prévenir tes camarades. Vous tous, ajouta-t-il en s'adressant à nouveau à tous les soldats, entourez alors la hutte et pénétrez-y en hâte, que chacun de vous se saisisse d'un des hommes qui s'y trouvent, avant qu'il n'ait eu le temps de tirer son épée, si l'un d'eux se défend, tirez dans les jambes ou

sur les bras, mais en aucun cas ne tuez le grand aristo. Vous comprenez ?

– Nous comprenons, citoyen.

– Cet homme doit être aussi fort qu'il est grand : il faudra quatre ou cinq hommes pour le maîtriser.

Il y eut une courte pause, puis Chauvelin continua :

– Si les traîtres royalistes sont toujours seuls, ce qui est plus vraisemblable, préviens tes camarades, et tous vous ramperez et vous vous mettrez à couvert derrière les rochers et les galets qui entourent la hutte, et vous attendrez en silence, jusqu'à ce que le grand Anglais arrive ; alors vous vous précipiterez tous dans la hutte, mais seulement, lorsqu'il en aura franchi la porte. Mais rappelez-vous que vous devez être aussi silencieux que des renards rôdant autour d'un poulailler. Je ne veux pas que ces royalistes soient sur leurs gardes – un coup de pistolet, un cri, un appel de leur part serait peut-être suffisant pour aviser l'individu que je veux prendre d'avoir à s'éloigner de la falaise et de la cabane, et, ajouta-t-il avec emphase, votre devoir est de vous emparer du grand Anglais et du grand Anglais surtout.

– Tu seras ponctuellement obéi, citoyen.

– Alors partez avec le moins de bruit possible, je vous suivrai.

– Et le juif, citoyen ? demanda Desgas, pendant qu'en silence, comme des ombres, les soldats commençaient un à un à descendre le sentier étroit et abrupt.

– Ah ! oui ! j'avais oublié le juif, dit Chauvelin, et, se tournant vers le vieillard, il l'appela durement :

– Ici, toi... Aaron, Moïse, Abraham, ou quel que puisse être ton nom maudit, dit-il en s'adressant au vieux juif qui tranquillement se tenait à côté de sa haridelle, aussi loin des soldats que possible.

– Benjamin Rosenbaum, s'il plaît à Votre Honneur, répondit-il humblement.

– Il ne me plaît pas d'entendre ta voix, mais il me plaît de te donner certains ordres, qu'il sera prudent pour toi d'exécuter.

– S'il plaît à Votre Honneur...

– Ferme ta maudite bouche. Tu resteras ici, tu entends ? avec ton cheval et ta charrette, jusqu'à notre retour. Tu n'as en aucun cas à proférer le moindre son, ou même à respirer plus fort que tu ne dois ; pour aucune raison tu n'abandonneras ton poste, jusqu'à ce que je te donne l'ordre contraire. Tu comprends ?

– Mais Votre Honneur..., protesta le juif d'un air qui faisait pitié.

– Il n'est pas question de mais, dit Chauvelin sur un ton qui fit trembler des pieds à la tête le vieux bonhomme timide. Si à mon retour je ne te trouve pas ici, je te garantis que, dans quelque endroit où tu cherches à te cacher, je te retrouverai, et qu'un châtiment rapide et terrible t'atteindra tôt ou tard. As-tu compris ?

– Mais, Votre Excellence...

– J'ai dit : m'as-tu compris ?

Tous les soldats étaient partis sans bruit, les trois hommes étaient debout, seuls sur la route déserte, dans l'obscurité ; derrière la haie, Marguerite écoutait les ordres de Chauvelin avec la même émotion que s'ils avaient été sa propre condamnation.

– J'ai entendu, Votre Honneur, protesta le juif cherchant à s'approcher de Chauvelin, et je jure par Abraham, Isaac et Jacob que j'obéirai absolument à Votre Excellence et que je ne bougerai pas de cette place avant que Votre Honneur ne daigne à nouveau répandre sur son humble serviteur la lumière de son regard ; mais que Votre Honneur se souvienne que je ne suis qu'un pauvre vieillard ; mes nerfs ne sont pas aussi résistants que ceux d'un jeune soldat. Si parfois des maraudeurs nocturnes venaient chercher une proie sur cette route déserte, peut-être crierai-je ou me sauverai-je dans mon effroi ; est-ce qu'alors je serai privé de la vie ? est-ce qu'un châtiment terrible frappera ma pauvre vieille tête pour une chose dont je ne serai point responsable ?

Le juif paraissait être dans une réelle détresse : il tremblait de tous ses membres. Évidemment ce n'était pas un homme que l'on pouvait abandonner sur une route dangereuse. Le bonhomme disait vrai : il pourrait, involontairement, n'étant plus maître de sa terreur, pousser un cri qui se trouverait être un avertissement pour le rusé Mouron Rouge. Chauvelin réfléchit un instant.

– Crois-tu que ton cheval et ta charrette seraient en sûreté ici, seuls ? demanda-t-il durement.

– J'imagine, citoyen, intervint Desgas, qu'ils seront plus en sûreté sans ce poltron de juif, qu'avec lui. Il n'y a pas de doute que s'il a peur il ne décampe au galop, ou bien il hurlera comme un damné.

– Mais que faire de cette brute ?

– Veux-tu le renvoyer à Calais, citoyen ?

– Non, nous en aurons besoin tout à l’heure pour ramener les blessés, fit Chauvelin avec une grimace sinistre.

Il y eut à nouveau un silence. Desgas attendait la décision de son chef, et le vieux juif geignait à côté de sa haridelle.

– Eh bien ! toi, vieux poltron encombrant et paresseux, dit enfin Chauvelin, tu feras mieux de te traîner derrière nous. Eh ! citoyen Desgas, serre comme il faut ce mouchoir autour de la bouche du bonhomme. : Chauvelin tendit une écharpe à son secrétaire qui commença avec gravité à entourer le bas du visage du juif. Benjamin Rosenbaum se laissa bâillonner sans résistance ; il préférait sans nul doute cette situation peu agréable pourtant à la solitude dans la nuit sur la route de Saint-Martin. Les trois hommes partirent à la file.

– Vite ! dit impatiemment Chauvelin, nous avons déjà perdu trop de temps.

Les pas assurés du diplomate et de Desgas, la marche traînante du vieux juif s’éteignirent bientôt dans le sentier.

Marguerite n’avait pas perdu un seul mot des ordres du diplomate. Toutes ses facultés étaient tendues pour comprendre d’abord la situation dans son ensemble, et ensuite pour faire un dernier appel à cet esprit que l’on avait si souvent surnommé le plus fin d’Europe et qui seul pouvait l’aider maintenant à trouver le plan à suivre.

Sans doute la situation était des plus graves ; une petite troupe d’hommes sans méfiance, guettant l’arrivée de leur sauveur, qui lui aussi ignorait le piège tendu pour eux tous. Cela

paraissait tellement affreux, ce filet tendu en pleine nuit, sur une plage déserte, autour de quelques malheureux sans défense – sans défense parce qu'ils étaient dupés et qu'ils ne soupçonnaient rien ; parmi ceux-ci, l'un était le mari qu'elle adorait, un autre le frère qu'elle aimait. Elle se demandait vaguement quels étaient leurs compagnons qui attendaient aussi le Mouron Rouge avec confiance, tandis que la mort était aux aguets derrière chaque roche de la falaise.

Pour le moment elle ne pouvait rien faire d'autre que de suivre les soldats et Chauvelin. Elle craignait de se tromper de chemin, sinon elle aurait couru en avant et trouvé cette hutte de planches à temps encore peut-être pour prévenir les fugitifs.

Pendant une seconde, il lui vint à l'esprit de pousser le cri perçant que Chauvelin paraissait craindre, comme étant un avertissement possible pour le Mouron Rouge et ses amis, dans l'espoir fou qu'ils entendraient, et qu'ils auraient encore le temps de s'enfuir avant qu'il ne fût trop tard, mais elle ignorait à quelle distance du bord de la falaise elle se trouvait, elle ne savait si ses cris seraient entendus des condamnés. Sa tentative serait peut-être prématurée, et on ne lui laisserait pas la possibilité d'en faire une autre. On la bâillonnerait soigneusement comme le juif, et elle ne serait plus entre les mains des hommes de Chauvelin qu'une prisonnière impuissante.

Sans faire plus de bruit qu'une ombre, elle se glissait le long de la haie : elle avait enlevé ses souliers et ses bas étaient arrachés. Elle ne sentait ni douleur ni fatigue ; sa volonté indomptable d'arriver jusqu'à son mari, bien que le sort lui fût contraire et qu'elle se trouvât en face d'un ennemi rusé, supprimait en elle toute sensation de souffrance physique et rendait son instinct doublement aiguisé.

Elle n’entendait rien, qu’en avant d’elle les pas éteints et rythmés des ennemis de Percy ; elle ne voyait rien, si ce n’est dans son esprit cette hutte de bois et cet homme, son mari, allant aveuglément à la mort.

Tout à coup, instinctivement, elle s’arrêta dans sa hâte folle et se blottit encore plus dans l’ombre de la haie. La lune qui s’était jusqu’ici montrée son amie, en restant cachée derrière les nuages, surgit dans toute la gloire d’une belle nuit d’automne et en un instant inonda de lumière brillante le paysage sinistre et désert.

Là-bas, à moins de deux cents mètres en avant d’elle, se trouvait le bord du rocher, et en dessous conduisant au loin à l’heureuse et libre Angleterre, la mer déroulait mollement ses vagues paresseuses. Les yeux de Marguerite s’arrêtèrent un instant sur les eaux argentées, et tandis qu’elle regardait, son cœur, engourdi par le chagrin pendant toutes ces dernières heures, sembla s’adoucir et se détendre, ses yeux se remplirent de larmes brûlantes : à moins de trois milles au large, toutes voiles dehors, un schooner gracieux attendait. Marguerite avait plutôt deviné que reconnu quel était le bateau. C’était le *Day Dream*, le yacht favori de Sir Percy, ayant à bord le vieux Briggs, ce prince des gabiers, et tout l’équipage de marins anglais ; ses voiles blanches, scintillant au clair de lune, semblaient envoyer à Marguerite une promesse d’espoir et de joie qu’elle craignait cependant ne devoir jamais se réaliser. Il attendait là-bas, au large ; il attendait son maître, comme un bel oiseau prêt à prendre son vol, et jamais ce maître ne l’atteindrait, jamais il ne reverrait son pont uni, jamais plus il ne contemplerait les blanches falaises d’Angleterre, ce pays de l’espoir et de la liberté.

La vue du schooner paraissait remplir la pauvre femme de l’énergie surhumaine du désespoir. Elle voyait maintenant la falaise qui devait dominer la hutte où son mari allait rencontrer

la mort : la lune levée lui permettait de distinguer la route, de courir à la cabane, de les réveiller tous, de les prévenir au moins d'être prêts à vendre chèrement leur vie, plutôt que d'être pris comme des rats dans un trou.

Elle trébucha derrière la haie dans l'herbe épaisse du fossé. Elle devait avoir couru très vite, avoir dépassé Chauvelin et Desgas, car elle atteignit le bord de la falaise et elle entendait distinctement leurs pas derrière elle. Mais ils la suivaient de près ; maintenant qu'elle était dans le clair de lune sa silhouette devait se détacher nettement sur l'arrière-plan argenté de la mer.

Ce ne fut que pendant l'espace d'un instant ; la seconde suivante, elle était de nouveau blottie comme un animal ramassé sur lui-même. D'en haut elle jeta un coup d'œil sur la grande pente raboteuse ; la descente en serait assez facile, car le rocher n'était pas trop escarpé, et offrait dans ses crevasses de nombreux endroits où poser le pied. Tout à coup, en fouillant la roche du regard, elle vit à peu de distance, sur sa gauche, à mi-hauteur de la falaise, une grossière construction de bois, au travers des murs de laquelle une petite lumière rouge brillait comme un phare. Son cœur lui sembla s'arrêter, l'acuité de sa joie était si grande qu'elle parut en ressentir une horrible douleur.

Elle ne pouvait se rendre compte de la situation exacte de la hutte, mais sans hésitation elle entreprit cette descente périlleuse et escarpée, rampant d'une roche à l'autre, sans faire plus attention à l'ennemi qui était derrière elle qu'aux soldats qui devaient être dissimulés, puisque le grand Anglais n'avait pas encore paru.

Elle poursuivit son chemin, oubliant ceux qui la suivaient, courant, trébuchant, à demi inconsciente, les pieds en sang, haletante, mais sans s'arrêter !... quand une crevasse, un caillou,

ou une pierre glissante la fit violemment tomber à terre. Elle fit un effort pour se relever, et recommença à courir pour prévenir à temps les fugitifs, pour les supplier de partir avant que Percy n'arrivât, et pour dire ensuite à celui-ci de ne pas approcher de ce piège – de l'horrible mort qui le menaçait. Mais elle s'aperçut que d'autres pas plus rapides que les siens étaient sur ses talons. Une main la tira par sa jupe, et de nouveau elle tomba sur ses genoux, tandis qu'on enroulait quelque chose autour de sa bouche, afin de l'empêcher de pousser un cri.

Effarée, à demi affolée par l'amertume de son désappointement, elle regarda tristement autour d'elle, et, à travers le brouillard qui paraissait s'épaissir dans son cerveau, elle vit, se penchant tout contre son visage, une paire d'yeux malins et perçants, dans lesquels ses sens énervés crurent apercevoir une lueur verte, surnaturelle et effrayante.

Elle était couchée dans l'ombre d'une grande roche ; Chauvelin ne pouvait pas voir ses traits, mais il passa sur la figure de la jeune femme ses doigts maigres et blancs.

– Une femme ! murmura-t-il, par tous les saints du calendrier !...

– Nous ne pouvons pas la laisser libre, c'est certain, grommela-t-il à part lui ; je me demande maintenant...

Il s'arrêta, et après un instant de silence de mort, il poussa un long ricanement étrange, pendant qu'à nouveau, avec un frisson horrible, Marguerite sentait les doigts maigres de son ennemi se promener sur son front.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il tout bas avec une galanterie affectée, voilà vraiment une charmante surprise, et de ses lèvres railleuses il effleura la main sans force de Marguerite.

La situation eût été réellement grotesque, si elle n'avait été si tragique : cette pauvre femme harassée, désespérée, abattue par le plus intense découragement, recevant à ses genoux les galanteries banales de son mortel ennemi.

Elle perdait conscience des choses ; à demi étouffée par le bâillon qui lui serrait la bouche, elle n'avait pas la force de bouger ni de pousser un cri.

L'excitation, qui tout le temps avait soutenu son corps frêle, semblait être tombée tout à coup, et la sensation d'un désespoir morne lui avait complètement paralysé le cerveau et les nerfs.

Chauvelin avait dû donner quelques ordres, que son égarement l'avait empêchée d'entendre, car elle se sentit emportée : on assura le bandeau qui lui entourait le bas du visage, et une paire de bras vigoureux l'emmena en avant vers cette petite lumière rouge qu'elle avait entrevue comme un phare, et comme la dernière lueur d'un fragile espoir.

29

Prise

Marguerite ne sut pas durant combien de minutes on l'emporta ainsi ; elle avait perdu toute notion de temps et de lieu, et, pendant quelques secondes, tant elle était exténuée, elle cessa de souffrir et perdit connaissance.

Quand elle se rendit compte à nouveau de son état, elle sentit qu'elle avait été presque confortablement posée sur un manteau d'homme, le dos appuyé contre un quartier de roche. La lune s'était cachée à nouveau derrière les nuages, et, par comparaison, l'obscurité semblait plus intense. À quelque deux cents pieds en dessous de cet endroit, la mer mugissait, et, en regardant autour d'elle, Marguerite n'aperçut plus trace de la petite lueur rouge.

Elle comprit que l'on était arrivé au but du voyage, par quelques paroles rapides dites à voix basse tout près d'elle :

– Il y à quatre hommes à l'intérieur, citoyen ; ils sont assis contre le feu et paraissent attendre tranquillement.

– Quelle heure ?

– Près de deux heures.

– La marée ?

– Monte rapidement.

– Le schooner ?

– Évidemment anglais, à l'ancre à environ deux milles au large, mais nous ne pouvons pas voir son canot.

– Les hommes sont dissimulés ?

– Oui, citoyen.

– Ils ne feront pas de balourdise ?

– Ils ne bougeront pas avant que le grand Anglais n'arrive, alors ils l'entoureront et se rendront maîtres des cinq hommes.

– Bien. Et la dame ?

– Toujours évanouie, je suppose. Elle est à côté de toi, citoyen.

– Et le juif ?

– Bâillonné, les jambes liées ; il ne peut ni crier, ni bouger.

– Parfait ! Préparez vos fusils dans le cas où vous en auriez besoin. Approchez-vous de la hutte, et laissez-moi veiller sur la femme.

Desgas obéit, car Marguerite l'entendit partir doucement le long de la falaise, puis elle sentit une paire de mains chaudes, maigres, semblables à des serres d'oiseaux de proie, lui saisir les siennes et les tenir dans une étreinte d'acier.

– Avant d'enlever ce mouchoir de votre jolie bouche, belle dame, dit Chauvelin tout bas à l'oreille de la jeune femme, je crois qu'il serait bon que je vous donne quelques mots d'avertissement. Je ne puis naturellement imaginer ce qui m'a

procuré l'honneur d'être suivi à travers le détroit par une compagne aussi charmante, mais, si je ne me trompe, la raison de cette flatteuse attention n'est pas de celles qui se recommandent à ma vanité, et, je crois, de plus, être dans le vrai en supposant que le premier cri que pousseraient vos jolies lèvres, aussitôt que ce bâillon cruel en serait ôté, serait peut-être un avertissement pour le renard rusé que j'ai eu tant de peine à suivre au gîte.

Il s'arrêta un instant, tandis que sa serre d'acier semblait se refermer plus fort sur le poignet de Marguerite ; puis, reprenant à voix basse, de la même façon précipitée :

– Dans l'intérieur de cette hutte – si, à nouveau, je ne me trompe point – votre frère Armand Saint-Just, en compagnie de ce traître de Tournay et de deux autres hommes qui vous sont inconnus, attend l'arrivée de leur mystérieux sauveur, dont l'identité a été pendant si longtemps un casse-tête pour notre Tribunal révolutionnaire – l'audacieux Mouron Rouge. Sans aucun doute, si vous criez, s'il y a ici une mêlée, si l'on tire des coups de feu, les longues jambes qui ont amené ici cette énigme rouge l'emporteront avec la même rapidité en quelque lieu sûr. Alors le but pour lequel j'ai parcouru toute cette distance ne sera point rempli. D'un autre côté, il dépend seulement de vous, que votre frère Armand soit libre de partir avec vous cette nuit pour l'Angleterre ou pour quelque autre endroit où il ne courra plus de dangers.

Marguerite ne pouvait émettre aucun son, car le mouchoir était très serré sur sa bouche, mais, à travers l'obscurité, Chauvelin la regardait de très près dans les yeux ; la main de la jeune femme fit un geste de prière en réponse à cette dernière suggestion, et il continua :

– Ce que je désire que vous fassiez pour assurer la sécurité d'Armand est une chose très simple, chère madame.

– Qu'est-ce ? sembla répondre la main de Marguerite, en serrant la sienne.

– Restez à cet endroit sans émettre un son jusqu'à ce que je vous donne la permission de parler. Ah ! mais je crois que vous obéirez, ajouta-t-il, avec l'étrange ricanement sec qui lui était propre, tandis que la silhouette de Marguerite se raidissait dans l'appréhension de ce qui allait venir ; car laissez-moi vous prévenir que si vous poussez un cri, si vous émettez un seul son ou si vous essayez de bouger d'ici, mes hommes – ils sont trente aux alentours de cet endroit – se saisiront de Saint-Just, de Tournay et de leurs deux amis, et les fusilleront sous vos yeux, par mon ordre.

Marguerite avait écouté le discours de son implacable ennemi avec une terreur grandissante. Engourdie par les douleurs physiques qu'elle endurait, elle avait cependant encore assez d'énergie pour saisir toute l'horreur du terrible dilemme qu'à nouveau le diplomate posait devant elle, un dilemme mille fois plus horrible et plus effrayant que celui qu'il lui avait offert pendant la nuit fatale du bal.

Cette fois, elle se trouvait dans l'alternative atroce de rester sans agir et de laisser le mari qu'elle adorait marcher à une mort imprévue, ou bien, en cherchant à éveiller son attention – peut-être vainement – de donner le signal de la mort de son propre frère et des trois autres hommes sans défense.

Elle ne pouvait pas voir Chauvelin, mais elle sentait les yeux pâles et perçants du Français fixés sur elle avec une ironie cruelle et les paroles rapides qu'il murmurait sonnaient à son oreille comme le glas funèbre du dernier espoir qu'il lui restât.

– Non, belle dame, ajouta-t-il plein de prévenance, vous ne pouvez vous intéresser à aucun autre qu'à Saint-Just, et la seule

chose utile que vous puissiez faire pour le sauver est de rester où vous êtes et de garder le silence. Mes hommes ont des ordres précis pour l'épargner de toute façon. Quant à l'énigmatique Mouron Rouge, qu'est-il pour vous ? Croyez-moi, il n'y a pas d'avertissement de votre part qui ait aucune chance de le sauver. Et maintenant, chère madame, laissez-moi vous enlever la désagréable contrainte que l'on a placée sur vos jolies lèvres. Vous voyez, je désire vous laisser une liberté complète dans le choix que vous allez faire.

Les pensées emportées dans un tourbillon, les tempes brûlantes, les nerfs paralysés, l'être tout entier engourdi de douleur, Marguerite était assise là, dans l'obscurité qui l'entourait comme d'un linceul. De l'endroit où elle était, sans apercevoir la mer, elle entendait la marée monter avec un murmure incessant et lugubre qui lui parlait de ses espérances mortes, de son amour perdu, de son mari que, de ses propres lèvres, elle avait trahi.

Chauvelin retira le bandeau de la bouche de la jeune femme. Elle ne cria pas : sur le moment, elle n'avait pas la force de rien faire, à peine pouvait-elle se tenir droite et réunir les pensées qui lui échappaient.

Oh ! penser ! penser ! décider ce qu'elle allait faire ! Les minutes s'envolaient ; dans ce calme horrible, elle ne pouvait pas dire avec quelle rapidité ; elle n'entendait rien, elle ne voyait rien, elle ne sentait plus l'odeur exquise de l'air d'automne parfumé de senteurs marines, elle n'entendait plus le murmure des vagues, ou le bruit des cailloux qui, de temps à autre, dévalaient sur les pentes abruptes. La situation dans laquelle elle était lui semblait de plus en plus irréelle. Il était impossible que Marguerite Blakeney, la reine de la société de Londres, se trouvât là, assise côte à côte avec son mortel ennemi, au milieu de la nuit, sur cette falaise déserte, et, oh ! il n'était pas non plus possible que quelque part, à quelques centaines de pieds peut-

être de l'endroit où elle se trouvait l'être qu'elle avait méprisé autrefois, mais qui, maintenant, à chaque minute de cette nuit sinistre, lui devenait de plus en plus cher, inconsciemment allât à la mort, tandis qu'elle-même ne faisait rien pour le sauver.

Pourquoi, par des cris surhumains qui feraient écho d'un bout à l'autre de cette grève abandonnée, ne lui enverrait-elle pas l'avertissement de renoncer à son projet, de retourner sur ses pas ? Une ou deux fois un cri lui monta à la gorge, comme par instinct ; alors devant ses yeux se dressait l'horrible vision : son frère et les trois autres hommes fusillés devant elle, en fait, sur son ordre : elle, leur assassin !

Oh ! ce démon à figure d'homme connaissait bien la nature féminine. Il avait joué sur ses sentiments comme un musicien consommé fait vibrer les cordes d'un instrument. Il avait calculé à merveille quelles seraient ses résolutions.

Elle était incapable de donner ce signal, parce qu'elle était faible, parce qu'elle était femme. Comment pouvait-elle de sa propre volonté ordonner de fusiller Armand devant ses yeux, avoir ce sang chéri sur la conscience, voir mourir un frère, qui la maudirait peut-être, voir périr le père de Suzanne aussi ! lui, un vieillard ! et les autres !

Oh ! c'était trop, trop horrible !

Attendre ! attendre ! combien de temps ? Les heures nocturnes s'écoulaient et cependant l'aube ne paraissait toujours pas : la mer continuait son incessant et lugubre murmure, la brise d'automne soupirait doucement dans la nuit ; la côte déserte était silencieuse comme un tombeau.

Tout à coup, à peu de distance, on entendit une voix forte et joyeuse chanter : *God save the King !*

30

Le yacht

Le cœur douloureux de Marguerite cessa de battre. Elle devina, plutôt qu'elle n'entendit, les sentinelles se préparant au combat. Son instinct lui dit que chacune d'elles, le sabre au clair, réunissait ses forces, prête à sauter.

La voix se rapprochait de plus en plus ; dans l'immensité de ces falaises désertes, au milieu du grondement des vagues, il était impossible de se rendre compte de l'endroit où se trouvait le joyeux personnage qui chantait : que Dieu protège le Roi, tandis que lui-même se trouvait en péril de mort. D'abord affaibli, le son devenait de plus en plus clair ; de temps à autre, un petit caillou se détachait, semblait-il, sous le pas ferme du chanteur et s'en allait rouler sur la falaise rocheuse jusqu'à la plage.

Marguerite sentait la vie lui échapper, tandis que la voix se rapprochait, et que le chanteur venait se faire prendre au piège !

À deux pas d'elle, elle perçut distinctement le déclic du fusil de Desgas...

Non ! non ! non ! Oh ! mon Dieu ! cela ne peut être ! mieux vaut que le sang d'Armand retombe sur elle ! mieux vaut être flétrie comme son assassin ! mieux vaut laisser celui qu'elle aime la mépriser et la détester pour cette action, mais, mon Dieu ! mon Dieu ! le sauver à tout prix !

Avec un hurlement sauvage, elle sauta sur ses pieds et s'élança en tournant le roc qui lui avait servi d'appui : elle vit la petite lueur rouge à travers les crevasses de la hutte ; elle courut dans cette direction, et tomba contre le mur de bois qu'elle se mit à marteler de ses poings fermés, avec une frénésie folle, tout en criant :

– Armand ! Armand ! pour l'amour de Dieu, tirez ! votre chef est près d'ici ! il arrive ! il est trahi ! Armand ! Armand ! au nom du Ciel, défendez-vous !

Elle fut saisie à bras le corps et renversée ; elle resta là, pleurant, sans se soucier de ses meurtrissures, criant convulsivement à travers ses sanglots :

– Percy ! mon mari ! enfuyez-vous ! Armand ! Armand ! pourquoi ne tires-tu pas ?

– Que l'un de vous arrête les hurlements de cette femme ! hurla Chauvelin, qui pouvait à peine contenir son désir de la frapper.

On lui jeta quelque chose sur le visage : elle ne pouvait pas respirer et était par force réduite au silence.

L'audacieux chanteur s'était tu également, mis en garde sans doute au milieu du danger qui le menaçait par les appels déchirants de Marguerite. Les hommes avaient bondi sur leurs pieds, les précautions devenaient inutiles, les falaises elles-mêmes se renvoyaient l'écho des hurlements désespérés de la pauvre femme.

Avec un juron qui ne présageait rien de bon pour l'infortunée qui avait osé renverser ses plans les plus chers, Chauvelin avait rapidement commandé :

– Entrez dans la hutte, mes gars, et n'en laissez sortir personne vivant ! La lune avait de nouveau surgi des nuages, l'obscurité de la grève s'en était allée, laissant place une fois de plus à une lumière brillante et argentée. Quelques soldats s'étaient précipités sur la porte, tandis que l'un d'eux gardait la jeune femme.

Le battant était à demi ouvert : l'un des hommes le repoussa ; dans l'intérieur tout était sombre, le petit feu de tisons jetait une faible lueur rouge dans les angles de la cabane. Les soldats s'arrêtèrent à l'entrée comme des automates, attendant de nouveaux ordres.

Chauvelin, qui s'était préparé à une violente riposte de l'intérieur et à une résistance vigoureuse de la part des quatre fugitifs, aidés par l'obscurité, fut paralysé d'étonnement lorsqu'il vit les soldats debout, au port d'armes comme des sentinelles, tandis que pas un son ne sortait de la hutte.

Rempli de pressentiments étranges et angoissants, lui aussi alla jusqu'à la porte et, cherchant à percer les ténèbres d'un coup d'œil, il demanda vivement :

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je pense, citoyen, que maintenant, il n'y a plus personne là-dedans, répliqua l'un des soldats, sans émotion.

– Vous n'avez pas laissé partir les quatre hommes ? tonna Chauvelin, d'une voix pleine de menaces. Je vous ai ordonné de n'en laisser sortir aucun en vie ! Vite, poursuivez-les ! Vite, dans toutes les directions.

Les hommes, obéissant comme des machines, s'élancèrent sur les pentes rocheuses qui menaient à la plage, les uns à

droite, les autres à gauche, tous aussi vite que leurs pieds pouvaient les porter.

– Toi et tes hommes, vous payerez cette bévue de votre vie, citoyen-sergent ! dit durement Chauvelin au sergent qui commandait l'escouade. Et toi aussi, citoyen pour avoir désobéi à mes ordres, ajouta-t-il en se tournant vers Desgas avec fureur.

– Tu nous as ordonné, citoyen, d'attendre jusqu'à ce que le grand Anglais vînt se joindre aux quatre hommes dans la hutte. Personne n'est arrivé, dit le sergent obstiné.

– Mais ne vous ai-je pas ordonné de suite, lorsque la femme a hurlé, de vous élancer à l'intérieur, de ne laisser échapper personne ?

– Mais, citoyen, les quatre hommes qui étaient là avant étaient partis depuis un certain temps, je pense...

– Tu penses ? toi ?... fit Chauvelin presque étouffant de colère, et tu les as laissé échapper...

– Tu nous as ordonné d'attendre, citoyen, protesta le sergent, et d'obéir à tes ordres à la lettre, sous peine de mort. Nous avons attendu. Pendant ce temps, j'ai entendu les hommes se glisser hors de la hutte ; c'était quelques minutes seulement après nous êtres cachés et bien avant que la femme ne crie, ajouta-t-il pendant que la rage semblait encore avoir rendu Chauvelin muet.

– Écoutez ! dit tout à coup Desgas.

Dans le lointain on percevait le crépitement de fusils. Le diplomate essaya de regarder le long de la plage, mais, comme par un coup du sort, la lune capricieuse cacha encore sa lumière derrière un banc de nuages et il ne put rien distinguer.

– Que l'un de vous entre dans la hutte et batte un briquet, bégaya-t-il enfin.

Sans réflexion, le sergent obéit ; il alla jusqu'au feu de braises et alluma la petite lanterne qu'il portait à la ceinture ; la hutte était évidemment déserte.

– Quel chemin ont-ils pris ? demanda Chauvelin.

– Je ne pourrais te dire, citoyen ; ils ont d'abord descendu tout droit la falaise, puis ont disparu derrière des rochers.

– Chut !... écoutez...

Les trois hommes tendirent l'oreille avec attention ; de très loin, on entendit imperceptiblement arriver l'écho mourant du clapotement sec et rapide d'une demi-douzaine de rames. Chauvelin sortit son mouchoir et épongea les gouttes de sueur qui lui perlaient au front.

– Le canot du schooner ! fit-il, et ce fut tout ce qu'il put articuler.

Il n'y avait pas de doute qu'Armand Saint-Just et ses trois compagnons n'eussent fait en sorte de se glisser le long de la falaise, tandis que les hommes, comme de vrais soldats de l'armée disciplinée de la République, avaient, avec une obéissance aveugle et par crainte de la guillotine, exécuté à la lettre l'ordre de Chauvelin : attendre le grand Anglais dont la capture surtout était en jeu.

Il était certain que les royalistes avaient réussi à atteindre l'un des promontoires qui, sur cette côte, s'avancent de loin en loin dans la mer et à l'abri duquel le canot du *Day Dream* devait

être à les attendre ; ils étaient en train d'arriver sans danger au bord du voilier.

Comme pour confirmer cette dernière supposition, la brise apporta du large le grondement sourd d'un coup de canon.

– Le schooner lève l'ancre, citoyen, dit Desgas avec calme.

Il fallut à Chauvelin toute sa volonté et tout son sang-froid pour ne pas se laisser aller à un accès de fureur aussi inutile que déplacé.

Donc ce maudit Anglais l'avait dupé encore une fois ! La façon dont le Mouron Rouge avait réussi à atteindre la hutte, sans être vu par l'un des trente hommes qui gardaient cet endroit, restait pour son adversaire une énigme insoluble. Il était probable qu'il l'avait fait avant que la petite troupe n'eût atteint la falaise, mais comment était-il venu de Calais dans la charrette de Reuben Goldstein, sans que, durant ce long voyage, aucune patrouille ne l'eût rencontré ? c'était impossible à expliquer. On aurait dit vraiment qu'un génie puissant veillait sur l'audacieux Mouron Rouge, et Chauvelin sentit presque un frisson superstitieux lui parcourir le corps, pendant que, tout autour, il mesurait du regard les falaises grandioses et la solitude de cette côte déserte.

Mais ce n'était pas un rêve ! En l'an de grâce 1792, il n'y avait plus ni fées ni lutins. Chauvelin et ses trente hommes avaient tous entendu de leurs oreilles cette maudite voix chantant *God save the King*, vingt minutes après s'être dissimulés aux alentours de la hutte ; c'est à ce moment environ que les quatre fugitifs atteignaient le promontoire et s'embarquaient dans le canot ; le rocher le plus voisin était à plus d'un mille de la cabane.

Où pouvait donc être allé ce chanteur téméraire ? À moins que Satan lui-même ne lui eût donné des ailes, il ne pouvait pas en deux minutes avoir parcouru un mille sur ces pentes rocheuses ; et il ne s'était pas passé plus de deux minutes entre le moment où sa chanson résonnait et celui où l'on entendit le bruit des rames au large. Il devait être resté en arrière, et se cacher quelque part sur cette falaise ; les patrouilles étaient toujours dans les environs, il serait aperçu. Chauvelin sentit encore une fois renaître en lui l'espoir.

Un ou deux des soldats, qui s'étaient élancés à la poursuite des fugitifs, étaient en train d'escalader à nouveau les rochers : l'un deux atteignit Chauvelin à l'instant même où cet espoir naissait dans le cœur du rusé diplomate.

– Nous sommes arrivés trop tard, dit le soldat ; nous avons atteint la plage quelques instants avant que les nuages ne cachent la lune. Le canot devait être à attendre derrière le premier promontoire, à un mille d'ici ; mais quand nous sommes arrivés au bord de l'eau, il était déjà parti et nous l'avons aperçu à une certaine distance au large. Nous avons tiré dans sa direction, mais, bien sûr, sans résultat. Il se dirigeait à toute vitesse droit sur le voilier. Nous l'avons vu très nettement dans le clair de lune.

– Oui, fit Chauvelin, avide de détails ; il était déjà parti depuis quelque temps, dis-tu, et le promontoire le plus voisin est à un mille d'ici ?

– Oui, citoyen ! J'ai couru tout le long du chemin, jusqu'à la plage ; je supposais cependant que le bateau était près du rocher, car la marée devait mouiller cet endroit avant tout le reste de la côte. Le canot a dû s'en aller quelques minutes avant que la femme ne se mît à crier.

Quelques minutes avant que la femme ne se mît à crier ! alors les espérances de Chauvelin ne l'avaient pas trompé. Le Mouron Rouge pouvait avoir contribué à envoyer en avant de lui vers le bateau les fugitifs, mais lui-même n'avait pas eu le temps de l'atteindre ; il était toujours à terre, et toutes les routes étaient bien gardées par les patrouilles, Dieu merci ! En tous cas, tout n'était pas perdu puisque cet impudent insulaire était encore sur le sol français !

– Apportez la lumière ! commanda vivement le diplomate, en entrant à nouveau dans la hutte.

Le sergent apporta la lanterne, et, ensemble, les deux hommes se mirent à explorer la petite cabane ; d'un coup d'œil Chauvelin en fit l'inventaire : le chaudron placé dans une ouverture de la muraille, au-dessus des dernières braises mourantes d'un feu de bois, une paire de chaises, renversées sans doute dans la précipitation du départ, puis, dans un coin, les instruments et les filets du pêcheur, et, à côté, quelque chose de blanc.

– Ramasse-moi cela, dit Chauvelin au sergent, en indiquant le chiffon du doigt, et apporte-le-moi.

C'était un morceau de papier froissé oublié selon toute apparence par les fugitifs, dans leur hâte de s'enfuir. Le sergent, terrorisé par la fureur et l'impatience qu'il lisait dans les yeux de son chef, ramassa le papier et le lui tendit avec respect.

– Lis-le, sergent, ordonna celui-ci sèchement.

– C'est presque illisible, citoyen… un horrible griffonnage…

– Je t'ai donné l'ordre de le lire, répéta Chauvelin, haineux.

À la lueur de sa lanterne l'homme commença à déchiffrer les quelques mots gribouillés vivement.

Je ne puis arriver tout à fait jusqu'à vous sans risquer vos têtes et mettre en danger le succès de votre fuite. Lorsque vous aurez reçu ce billet, attendez deux minutes, puis glissez-vous un à un hors de la hutte, tournez droit à votre gauche et rampez avec prudence jusqu'au bas de la falaise ; prenez votre gauche tout le temps jusqu'au moment où vous atteindrez le premier rocher qui s'avance loin dans la mer ; derrière celui-ci dans la crique, le canot vous attend ; poussez un long sifflement aigu, il arrivera, montez dedans, mes rameurs vous conduiront jusqu'au voilier et de là en Angleterre et à la délivrance. – Une fois à bord du Day Dream renvoyez-moi la barque, dites à mes hommes que je serai au bord de la baie qui est exactement en face du Chat gris, près de Calais. Ils la connaissent. J'y serai aussitôt que possible ; il faudra qu'ils m'attendent au large à une distance où ils n'auront rien à craindre jusqu'à ce qu'ils entendent le signal habituel. Ne tardez pas, et obéissez à la lettre à ces instructions.

– Puis il y a une signature, citoyen, ajouta le sergent et il rendit la lettre à l'ambassadeur.

Mais ce dernier n'avait pas attendu une seconde. Une seule phrase de cet important griffonnage avait frappé son oreille : *Je serai au bord de la baie qui est exactement en face du Chat gris ;* cette phrase pouvait peut-être encore lui fournir quelque chance de victoire.

– Quel est celui de vous qui connaît bien la côte ? cria-t-il aux hommes qui étaient maintenant revenus un à un de leur course vaine et qui, encore une fois, se trouvaient tous réunis autour de la hutte.

– Moi, citoyen, fit l’un d’eux, je suis né à Calais et je connais toutes les pierres de la falaise.

– Il y a une crique juste en face du Chat gris ?

– Oui, citoyen, je la connais bien.

– L’Anglais espère l’atteindre. Lui ne connaît pas toutes les pierres de ces falaises, il se peut qu’il essaie de gagner cet endroit par la route la plus longue ; en tout cas, il avancera avec précaution de crainte de rencontrer les patrouilles. De toute façon nous avons une chance de le pincer là. Mille livres à chacun de ceux qui arriveront à cette crique avant ce grand nigaud d’Anglais.

– Je connais un sentier qui coupe au court, fit le soldat, et, avec un hurlement d’enthousiasme, il s’élança en avant suivi de près par ses camarades.

En quelques minutes le bruit de leur course s’éteignait dans le lointain. Chauvelin les écouta pendant un instant : la promesse d’une pareille récompense éperonnait l’ardeur des soldats de la République. On pouvait à nouveau voir sur les traits du diplomate le ricanement de la haine et du triomphe entrevu.

À côté de lui, Desgas se tenait droit ; sans bouger et sans prononcer une parole, il attendait d’autres ordres, tandis que deux soldats étaient à genoux près de Marguerite dont on ne distinguait que la silhouette couchée. Chauvelin lança à son secrétaire un regard mauvais. Ses plans bien préparés avaient échoué, leur résultat était problématique ; il y avait beaucoup de chances maintenant pour que le Mouron Rouge s’échappât, et, avec cette fureur irraisonnée qui s’empare parfois des natures les plus fortes, Chauvelin désirait violemment décharger sa colère sur quelqu’un.

Les soldats maintenaient Marguerite garrottée bien que la pauvre femme ne fît pas la moindre résistance. La nature exténuée avait enfin revendiqué ses droits et la jeune femme gisait à terre évanouie. Ses yeux, entourés de profonds cernes violacés, disaient les nuits longues et sans sommeil qu'elle avait passées, ses cheveux moites, collés sur le front, ses lèvres écartées en une courbe douloureuse, décelaient les fatigues endurées.

La femme la plus fine d'Europe, l'élégante et fashionable Lady Blakeney, qui avait fasciné Londres par sa beauté et son esprit, présentait maintenant une image tragique, véritable personnification de la souffrance féminine, et tout autre cœur que celui de son ennemi implacable et déçu dans sa vengeance en eût été touché.

– Il est inutile de monter la garde autour d'une femme à moitié morte, dit avec mépris ce dernier aux soldats, quand vous avez laissé s'échapper cinq hommes qui étaient bien vivants.

Les soldats obéirent et se relevèrent.

– Vous feriez mieux de chercher à me retrouver le sentier et la carriole que nous avons laissée sur la route.

Tout à coup une idée joyeuse sembla le frapper.

– Ah ! À propos, où est le juif ?

– Tout près d'ici, citoyen, dit Desgas ; je l'ai bâillonné et je lui ai lié les jambes comme tu m'as dit de le faire.

Du voisinage immédiat, Chauvelin entendit un gémissement plaintif. Il suivit son secrétaire qui se dirigea vers

l'autre côté de la hutte, où, tombé dans un état de prostration, les jambes liées, le bâillon sur la bouche, le malheureux descendant d'Israël était étendu.

Dans la lumière argentée de la lune, la terreur rendait sa figure effrayante : ses yeux étaient grands ouverts et paraissaient vitreux, son corps tremblait comme frissonnant de fièvre, tandis qu'une plainte lamentable sortait de ses lèvres exsangues. La corde qui primitivement enroulait ses bras et ses épaules s'était dénouée sans doute, car elle était emmêlée autour de son corps, mais il semblait ne pas s'en être aperçu, car il n'avait pas fait le moindre effort pour quitter l'endroit où Desgas l'avait déposé.

– Amenez-moi cette brute poltronne, commanda Chauvelin.

Il sentait sa haine redoubler, et depuis qu'il n'avait plus de raison valable pour décharger sa mauvaise humeur sur le dos des soldats qui avaient uniquement obéi trop ponctuellement à ses ordres, il trouvait que le fils de cette race maudite fournirait un excellent dérivatif à sa colère. Avec ce mépris que les Français ont du juif, mépris qui a survécu à travers les siècles jusqu'à ce jour, il ne voulut pas l'approcher de trop près, mais dit avec un sarcasme mordant, tandis que les deux soldats apportaient la pauvre vieille loque humaine dans le clair de lune :

– Je suppose qu'étant juif, tu as une bonne mémoire des marchés conclus ? Réponds, ordonna-t-il.

Le juif claquait des dents et paraissait trop effrayé pour articuler un son.

– Oui, Votre Honneur, balbutia le malheureux.

– Tu te souviens alors de celui que nous avons fait à Calais quand tu as entrepris de dépasser Reuben Goldstein, sa rosse et mon ami le grand étranger ? Hein ?

– M... m... mais... Votre Honneur...

– Il n'y a pas de mais. Je te l'ai déjà dit, te souviens-tu ?

– O... o... oui, Votre Honneur...

– Quel était le marché ?

Il y eut un silence de mort. Le pauvre homme regarda autour de lui ; il jeta les yeux sur les grandes falaises, sur la lune, sur les figures stupides des soldats, et même sur la malheureuse femme évanouie à côté de lui, mais il ne dit rien.

– Parleras-tu ? tonna Chauvelin.

Il essaya, le pauvre bougre, mais cela lui fut impossible. Il n'y avait en tout cas pas de doute qu'il sût ce qu'il avait à attendre de l'homme dur qu'il avait devant lui.

– Votre Honneur..., hasarda-t-il d'un ton suppliant.

– Puisque la terreur semble avoir paralysé ta langue, il me faut rafraîchir ta mémoire. Il était convenu entre nous que si nous dépassions mon ami le grand étranger avant qu'il arrivât ici, tu aurais dix pièces d'or.

Un long gémissement s'échappa des lèvres tremblantes du juif.

– Mais, ajouta Chauvelin avec emphase, si tu me leurrais de fausses promesses, tu devrais recevoir une bonne bastonnade qui t'apprendrait à dire des mensonges.

– Je n'ai point menti, Votre Honneur, je le jure par Abraham…

– Et par tous les autres patriarches, je le sais bien. Malheureusement ils sont toujours dans les enfers, je suppose, et ils ne peuvent guère t'aider dans tes malheurs présents. Puisque tu n'as pas tenu tes promesses, je suis décidé à tenir les miennes. – Hé là ! ajouta-t-il en se tournant vers les soldats, vos deux ceinturons dans le dos de ce maudit juif, avec les boucles.

Lorsque les hommes enlevèrent leurs lourds ceinturons de cuir pour se mettre en devoir d'obéir à leur chef, le juif poussa un hurlement qui eut été suffisant pour faire sortir des enfers, ou de n'importe où, tous les patriarches, afin de défendre leur descendant contre la brutalité de ce fonctionnaire français.

– Je crois que je puis compter sur vous, citoyens-soldats, fit-il en ricanant méchamment, afin que vous donniez à ce vieux menteur la meilleure et la plus rude correction qu'il ait jamais reçue. Mais ne le tuez pas, ajouta-t-il cyniquement.

– Nous obéirons, citoyen, répondirent les soldats toujours impassibles.

Il n'attendit pas l'exécution de ses ordres, il savait qu'il pouvait avoir confiance en ses hommes – qui souffraient encore de ses reproches – et qui profiteraient pleinement de l'occasion qui leur était offerte de se venger sur le dos d'autrui.

– Quand cet encombrant poltron aura reçu son châtiment, dit-il à Desgas, les hommes pourront nous guider jusqu'à la charrette et l'un d'eux nous ramènera jusqu'à Calais. Nous laisserons le juif et la femme veiller l'un sur l'autre, ajouta-t-il, jusqu'à ce que nous puissions envoyer quelqu'un dans la matinée. Ils ne peuvent pas se sauver bien loin dans l'état où ils

sont, et nous ne pouvons pas nous en encombrer pour le moment.

Chauvelin n'avait pas abandonné tout espoir. Ses hommes étaient éperonnés par le désir de la récompense. Seul, avec trente hommes sur les talons, l'énigmatique et audacieux Mouron Rouge ne pouvait raisonnablement pas espérer s'échapper une seconde fois.

Mais le Français avait perdu sa belle assurance : l'audace de l'Anglais l'avait bafoué, pendant que la stupidité de ses soldats, aussi inintelligents que des automates, et l'intervention d'une femme avaient brouillé les cartes qu'il avait dans la main, et, bien qu'ayant tenu tous les atouts dans son jeu, il était sur le point de perdre la partie. Si Marguerite n'avait pas accaparé son temps, si ses soldats avaient eu un brin de clairvoyance, si... c'était là bien des « si » – Chauvelin resta un instant debout sans bouger, et dans un seul anathème, énorme et foudroyant, il embrassa plus de trente personnes.

La nature poétique, silencieuse, parfumée, la lune brillante, la mer calme et argentée, parlaient de beauté et de repos, et Chauvelin maudit la nature, maudit l'homme et la femme et surtout il maudit d'une imprécation gigantesque tous les Anglais mystérieux, dégingandés et brouillons.

Les cris que poussait le juif martyrisé mettaient un baume sur le cœur ulcéré de Chauvelin. Il sourit. Cela lui soulageait l'esprit de penser qu'au moins une créature, en dehors de lui, n'était pas entièrement en paix avec l'humanité.

Il se retourna et jeta un dernier coup d'œil sur la côte déserte où s'élevait, éclairée par la lune, cette hutte de bois, théâtre d'une des défaites les plus cuisantes qu'ait jamais subies un des hommes les plus en vue de la Révolution.

Contre le roc, sur un lit de pierres, Marguerite gisait inanimée, tandis qu'à quelques pas d'elle, le malheureux juif sentait tomber sur son large dos deux épaisses ceintures de cuir, maniées par les bras vigoureux de deux braves soldats de la République. Les hurlements de Benjamin Rosenbaum auraient fait sortir les morts de leurs tombeaux. Ils ont du moins dû réveiller toutes les mouettes de la plage, et leur faire regarder avec intérêt les faits et gestes du roi de la création.

– Ça suffira, commanda Chauvelin, car les gémissements du juif devenaient plus faibles et le pauvre bougre semblait évanoui ; nous n'avons pas envie de le tuer.

Les soldats rebouclèrent leurs ceinturons ; l'un d'eux envoya sournoisement un coup de pied dans les côtes du juif.

– Laissez-le là, fit Chauvelin, et montrez-moi rapidement le chemin de la carriole. Je vous suis.

Il marcha jusqu'à l'endroit où gisait Marguerite, et scruta son visage. Elle avait repris connaissance et faisait de légers efforts pour se lever. Ses grands yeux bleus jetèrent un regard terrifié sur la scène éclairée par la lune ; ils s'arrêtèrent avec un mélange d'horreur et de pitié sur le juif, dont les hurlements sauvages avaient été les premiers bruits qui l'avaient frappée quand elle avait retrouvé ses sens ; elle aperçut Chauvelin, toujours correct dans son vêtement noir, à peine froissé, après les événements mouvementés des dernières heures. Il souriait d'un air sarcastique, et ses yeux pâles et méchants fixaient le visage de la jeune femme. Avec une galanterie ironique, il s'inclina et porta à ses lèvres la main glacée de Marguerite, qui sentit à ce contact un frisson de dégoût indescriptible lui parcourir les membres.

– Je suis au regret, belle dame, fit-il de son air le plus aimable, que des circonstances indépendantes de ma volonté

m'obligent à vous abandonner momentanément. Mais je vous quitte plein de confiance dans la certitude que je ne vous laisse point sans protection. Notre ami Benjamin que voici, bien qu'un peu détérioré pour le présent, se montrera un galant défenseur de votre blonde personne, je n'en doute point. À l'aube je vous enverrai une escorte ; jusque-là je suis persuadé que vous le trouverez à votre dévotion, quoiqu'un peu lent peut-être.

Marguerite n'eut que la force de détourner la tête. Son cœur était brisé par une angoisse cruelle. En reprenant connaissance, une pensée horrible lui était de suite venue à l'esprit : « Qu'est-il advenu de Percy ? et d'Armand ? » Elle ne savait rien de ce qui s'était passé après qu'elle eut entendu les accents joyeux de *God save the King !*, qu'elle croyait avoir été un signal de mort.

– Quand à moi, conclut Chauvelin, il faut que malgré moi je vous quitte. Au revoir, belle dame. Nous nous rencontrerons bientôt à Londres, j'ose espérer. Aurai-je le plaisir de vous rencontrer au garden-party du prince de Galles ? Non ? Ah, eh bien ! au revoir ! Rappelez-moi au bon souvenir de Sir Percy Blakeney, je vous prie.

Avec un salut et après un dernier sourire ironique, il lui baisa à nouveau la main ; et suivi par l'impassible Desgas, il disparut dans le sentier à la suite des soldats.

31

Sauvés

À demi engourdie, Marguerite écouta s'éloigner les pas fermes des quatre hommes qui s'en allaient rapidement.

La nature entière était si calme que, couchée, l'oreille contre terre, elle pouvait distinctement suivre le bruit de leur marche jusqu'à la route, et ensuite l'écho affaibli du roulement de la vieille carriole ; maintenant, le trottinement hésitant de la haridelle boiteuse lui indiquait que son ennemi était à un quart, de lieue d'elle. Combien de temps était-elle restée là ? elle ne le savait pas. Elle avait perdu la notion de l'heure ; elle regarda en rêvant le ciel éclairé par la lune, et tendit l'ouïe au roulement monotone des vagues.

Le parfum de l'embrun était un nectar réconfortant pour son corps exténué, l'immensité des falaises désertes était silencieuse et fantastique. Seul l'esprit de Marguerite veillait, tiraillé par la torture sans fin de l'incertitude.

Elle ne savait pas !

Elle ne savait pas si en ce moment son mari n'était pas entre les mains des soldats de la République et n'endurait pas, comme elle avait eu à l'endurer elle-même, les railleries et les sarcasmes de son ennemi. Elle ne savait pas non plus si le corps d'Armand ne gisait pas inanimé dans la hutte, tandis que Percy se serait échappé, uniquement pour apprendre que les mains de sa femme avaient mené les limiers humains au meurtre d'Armand et de ses amis.

La souffrance que lui causait sa lassitude physique était si grande, qu'elle espéra qu'après toute l'agitation, toutes les émotions et les péripéties des derniers jours, son corps fatigué resterait là pour jamais ; là, sous le ciel clair, au milieu des grondements des vagues et avec cette brise embaumée d'automne pour lui chantonner une dernière berceuse.

Tout était si solitaire, si silencieux, comme au pays des rêves. Il n'y avait pas jusqu'au faible écho de la charrette qui ne fût depuis longtemps évanoui dans le lointain.

Tout à coup... un bruit... le plus étrange qu'ait jamais entendu cette grève déserte de France, secoua la gravité endormie de cette côte.

Ce bruit était si inattendu que la douce brise cessa de murmurer, que les petits cailloux cessèrent de dévaler sur les pentes abruptes ! Si étrange que, fatiguée, exténuée comme elle l'était, Marguerite crut que l'inconscience bienfaisante de l'approche de la mort jouait à ses sens à demi endormis quelque tour fantastique.

C'était le son d'un bon « Damn ! » vigoureux et absolument anglais.

Les mouettes se réveillèrent dans leurs nids et regardèrent autour d'elles avec étonnement ; dans le lointain un hibou solitaire poussa un cri nocturne, et les grandes falaises se renfrognèrent en entendant ce blasphème étrange.

Marguerite n'en crut pas ses oreilles. En se hissant sur les mains, elle tendit toutes ses facultés pour voir et entendre, pour connaître le sens de ce bruit trop humain.

Tout resta calme pendant quelques secondes ; le même silence tomba de nouveau sur l'immensité pleine d'ombre.

Alors Marguerite qui avait écouté dans une sorte d'extase, en croyant qu'elle rêvait dans cette nuit fraîche, magnifique, étoilée, entendit à nouveau une voix ; cette fois son cœur cessa de battre, ses grands yeux dilatés regardèrent autour d'elle ; elle n'osait en croire ses oreilles.

– Jour de Dieu ! je voudrais que ces bourreaux maudits n'eussent pas tapé si fort !

Cette fois il n'y avait plus à en douter, il n'y avait en Angleterre qu'une seule paire de lèvres qui pût prononcer ces mots, avec ce ton traînant et affecté.

– Damn ! répéta cette bouche anglaise avec emphase. Sang-Dieu ! mais je suis aussi faible qu'un rat !

En une seconde, Marguerite fut sur pied.

Rêvait-elle ? Ces grandes falaises rocheuses étaient-elles les portes du paradis ? Ce souffle parfumé de la brise était-il tout à coup causé par des battements d'ailes d'anges lui apportant, attaché à leurs plumes, un monde de joies surnaturelles après toutes ses souffrances, ou bien, faible et malade, était-elle en proie au délire ? Elle écouta encore et, à nouveau, elle entendit les mêmes sons terrestres de la bonne et honnête langue anglaise qui ne ressemblaient nullement à des murmures célestes ni à des battements d'ailes d'anges.

Elle regarda vivement autour d'elle les roches grises, la hutte vide, et la grande étendue de plage sablonneuse. Là, quelque part, au-dessus ou au-dessous d'elle, derrière un galet ou dans une crevasse, mais toujours invisible à ses yeux fiévreux, devait se trouver le possesseur de cette voix qui

naguère l'agaçait mais qui maintenant la rendait la femme la plus heureuse du monde, si seulement elle pouvait déterminer l'endroit d'où elle venait.

– Percy ! Percy ! cria-t-elle nerveusement, torturée entre l'espoir et le doute. Je suis là ! Venez ! Où êtes-vous ? Percy ! Percy !

– C'est très joli de m'appeler ainsi, ma chère ! fit cette même voix traînante, mais, ventre-saint-gris, je ne peux pas venir à vous ; ces maudits mangeurs de grenouilles m'ont ficelé comme une oie sur un tournebroche, et je suis aussi faible qu'une souris... Je ne puis pas bouger.

Marguerite ne comprenait toujours pas. Elle ne se rendit pas compte pendant au moins dix secondes encore, d'où venait cette voix, si traînante, si chère, mais hélas ! où elle percevait un accent inconnu de faiblesse et de souffrance. Il n'y avait personne en vue... si ce n'est contre le roc... grand Dieu ! Le juif !... Était-ce folie, ou bien rêvait-elle ?

Il tournait le dos au clair de lune, il était à demi accroupi et cherchait vainement à se redresser en s'aidant de ses deux bras liés ensemble. Marguerite courut à lui, lui prit la tête entre les deux mains... et regarda droit dans une paire d'yeux bleus, bienveillants, et même un peu amusés qui brillaient dans le masque défiguré du juif.

– Percy !... Percy !... mon mari ! haleta-t-elle, défaillant sous le poids de sa joie, Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

– Là ! là ! ma chère ! ajouta-t-il de bonne humeur, c'est ce que nous allons faire de suite ensemble, si vous croyez pouvoir délier ces maudites cordes, et me délivrer de ma situation peu élégante.

Elle n'avait pas de couteau, ses doigts étaient engourdis et faibles, mais elle travailla avec ses dents, tandis que de grosses larmes de bonheur coulaient de ses yeux sur les pauvres mains liées.

– Jour de Dieu ! fit-il, lorsqu'enfin, après de vigoureux efforts de sa femme, les liens parurent commencer à se desserrer, je me demande s'il est jamais arrivé avant aujourd'hui qu'un gentilhomme anglais se laissât rosser par un diable d'étranger sans essayer de lui en rendre autant.

Il était évident que Blakeney était exténué de souffrances physiques, et lorsque les cordes se détachèrent, il tomba lourdement contre le roc. Marguerite regarda autour d'elle pour chercher du secours.

– Oh ! une goutte d'eau sur cette horrible plage ! cria-t-elle angoissée en voyant qu'il allait à nouveau s'évanouir.

– Non, ma chère, murmura-t-il, avec son bon sourire, personnellement je préférerais de beaucoup une goutte de bon cognac ! si vous voulez plonger dans la poche de cette vieille guenille, vous y trouverez ma gourde... Je veux être damné si je puis bouger.

Lorsqu'il eut bu un peu d'eau-de-vie, il obligea Marguerite à faire de même.

– Ah ! ça va mieux maintenant ! Eh ! petite amie ! dit-il avec un soupir de satisfaction. Mon Dieu ! Sir Percy Blakeney, baronnet, est dans un drôle d'accoutrement pour être rencontré par la dame de ses pensées, c'est certain. Morbleu ! ajouta-t-il en se passant la main sur le menton, je ne me suis pas fait raser depuis près de vingt-quatre heures, je dois être un objet répugnant à voir. Quant à ces boucles...

En riant il enleva la perruque et les boucles qui le défiguraient, il étira ses longs membres engourdis d'avoir conservé tant d'heures une attitude courbée. Puis il se pencha en avant et plongea dans les yeux bleus de sa femme un long regard scrutateur.

– Percy ! murmura-t-elle tandis que ses joues délicates se couvrirent d'une intense rougeur, si seulement vous saviez...

– Je sais... tout... ma chérie, dit-il avec une tendresse infinie.

– Et vous pourrez jamais me pardonner ?

– Je n'ai rien à vous pardonner, mon aimée : votre héroïsme, votre dévouement, qu'hélas ! je méritais si peu, ont racheté et au-delà le malheureux épisode de la nuit du bal.

– Alors, vous saviez tout !... dit-elle à voix basse, depuis le commencement...

– Oui ! répliqua-t-il tendrement ; je savais tout, depuis le commencement... Mais, sang-Dieu, si j'avait su quel noble cœur vous aviez, Margot, j'aurais eu confiance en vous comme vous le méritiez, et vous n'auriez pas eu à endurer les souffrances terribles des dernières heures, pour courir après un mari qui avait tant à se faire pardonner.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, appuyés contre le rocher ; il avait posé sa tête endolorie sur l'épaule de Marguerite. Maintenant, elle méritait certainement le titre de « la femme la plus heureuse d'Europe ».

– Nous sommes dans la situation de l'aveugle et du paralytique, dit-il avec son ancien bon sourire. Morbleu ! je ne

sais pas lesquels des quatre sont les plus douloureux, mes épaules ou vos petits pieds !

Il se pencha en avant pour les baiser, car ils se montraient à travers les bas arrachés, poignant témoignage d'énergie et de dévouement.

– Mais Armand !… fit-elle, prise tout à coup de terreur et de remords, comme si, au milieu de son bonheur, l'image de son frère bien-aimé, pour le salut duquel elle avait commis une si grande faute, s'élevait devant ses yeux.

– Oh ! soyez sans crainte pour Armand, mon amour. Ne vous ai-je pas donné ma parole qu'il serait sauvé ? Il est maintenant à bord du *Day Dream,* avec Tournay et les autres hommes.

– Mais comment ? je ne comprends pas.

– C'est très simple, cependant, ma chérie, fit-il avec son étrange rire à demi timide, à demi niais. Vous voyez ! lorsque je me suis aperçu que cette brute de Chauvelin entendait se coller à moi comme une sangsue, j'ai pensé que la seule chose que j'avais à faire, puisque je ne pouvais l'envoyer au diable, était de l'emmener avec moi. Il fallait d'une façon quelconque atteindre Armand et les autres ; toutes les routes étaient surveillées par des patrouilles et tout le monde était au guet pour mettre la main au collet de votre humble serviteur. Lorsque je filai entre les doigts de Chauvelin au Chat gris, je savais qu'il m'attendrait ici, quelque chemin que je prisse. Je voulais le garder à l'œil et voir ce qu'il ferait, une cervelle anglaise valant une tête française.

En fait, la cervelle anglaise avait cette fois prouvé qu'elle était infiniment meilleure, et le cœur de Marguerite était plein de joie et d'étonnement, en écoutant la suite de ce récit, dans

lequel il lui racontait avec quelle heureuse témérité il avait enlevé les fugitifs sous le nez de Chauvelin.

– Habillé en juif répugnant, dit-il gaiement, je savais que je ne serais pas reconnu. J'avais rencontré Reuben Goldstein dans la soirée à Calais. Pour quelques pièces d'or, il me procura cet accoutrement et entreprit de s'ensevelir lui-même hors de la vue de tout le monde pendant qu'il me louait son bidet et sa carriole.

– Mais si Chauvelin vous avait reconnu ? votre déguisement était parfait... Mais il est si malin.

– Sang-Dieu ! alors la partie eût été terminée. Il eût fallu en prendre mon parti. Je commence à avoir une idée assez exacte de la nature humaine, ajouta-t-il, sa voix jeune et joyeuse prenant un léger accent de tristesse, et je connais ces Français par cœur. Ils détestent tant les juifs, qu'ils les tiennent toujours à quelques pieds de distance, et, morbleu ! je me figure que j'ai réussi à me rendre à peu près aussi dégoûtant à voir qu'il est possible.

– Ah, oui ! et alors ? demanda-t-elle anxieuse.

– Ma foi ! j'ai mis à exécution mon petit plan : c'est-à-dire, j'avais d'abord décidé de tout laisser au hasard, mais lorsque j'entendis Chauvelin donner ses ordres à ses hommes, je me suis dis qu'après tout le hasard et moi étions en train de collaborer. Je tablais sur l'obéissance aveugle des soldats. Sous peine de mort, Chauvelin leur avait ordonné de ne pas bouger avant que le grand Anglais n'arrivât. Desgas m'avait jeté comme un sac près de la hutte, et personne ne faisait plus aucune attention au juif qui avait amené le citoyen Chauvelin dans sa charrette. Je fis en sorte de dégager mes mains des cordes dont ces brutes m'avaient ligoté ; où que j'aille, j'emporte toujours sur moi un crayon et du papier ; en hâte je griffonnai quelques instructions importantes ; puis je regardais autour de moi. Je

rampai jusqu'à la hutte, sous le nez des soldats qui restaient cachés sans broncher, ainsi que Chauvelin leur avait ordonné de le faire, puis, à travers une des crevasses du mur, je laissai tomber mon petit billet et j'attendis. Dans ce billet je disais aux fugitifs de sortir sans bruit de la cabane, de se glisser en bas de la falaise, de se tenir sur leur gauche, jusqu'à la première crique, et de donner un certain signal lorsque le canot du *Day Dream*, qui les attendait à peu de distance au large, les emporterait. Ils obéirent à la lettre ; heureusement pour eux et pour moi, les soldats qui les virent obéirent de la même façon aux ordres de Chauvelin. Ils ne bronchèrent pas ! j'attendis pendant près d'une heure ; quand je sus que les fugitifs étaient en sûreté, je donnai le signal qui causa tant d'émoi.

C'était là toute l'histoire. Ça paraissait si simple ! et Marguerite ne pouvait que s'émerveiller de l'étonnante ingéniosité, de l'audace et du courage sans bornes, qui avaient dressé et accompli ce plan téméraire.

– Mais ces brutes vous ont frappé ! murmura-t-elle, en se souvenant de cette monstruosité indigne.

– Oui ! il n'y avait pas moyen de faire autrement, dit-il affectueusement ; il fallait bien rester près de ma chère petite femme, tandis que son sort était si incertain. Sang-Dieu ! ajouta-t-il en riant, soyez sans crainte, Chauvelin ne perdra rien pour attendre, je vous l'assure ! Attendez que je le tienne en Angleterre. Ah ! il me la repayera, sa rossée, avec les intérêts, encore, je vous le promets.

Marguerite sourit. C'était si bon de se sentir à côté de lui, d'entendre sa voix joyeuse, de regarder le clignotement enjoué de ses yeux bleus, tandis qu'il étirait ses longs bras en pensant à son ennemi et au châtiment bien mérité qu'il lui réservait.

Malgré tout, elle tressaillit soudainement ; la rougeur heureuse abandonna ses joues, l'éclat de la joie s'éteignit dans ses yeux : au-dessus d'eux, elle venait d'entendre un pas furtif, et une pierre dévalait du haut de la falaise jusqu'à la plage.

– Qu'est-ce ? fit-elle à voix basse, angoissée.

– Oh ! rien du tout, ma chère, murmura-t-il souriant, une bagatelle que vous aviez par hasard oubliée... mon ami Ffoulkes.

– Sir Andrew ! soupira-t-elle.

C'était vrai, elle avait complètement oublié le compagnon, l'ami dévoué qui avait eu foi en elle et qui l'avait soutenue pendant tant d'heures d'anxiétés et de souffrances. Elle se souvenait maintenant de lui avec des remords cuisants.

– Ah ! vous l'aviez oublié, n'est-ce pas ? dit gaiement Sir Percy ; heureusement, je l'ai rencontré à peu de distance du Chat gris, avant cet intéressant dîner avec mon ami Chauvelin. Jour de Dieu ! mais j'ai un million de choses à régler avec ce jeune vaurien ! En même temps, je lui ai indiqué un chemin très long et très détourné qui devait l'amener ici, par une route tortueuse que les hommes de Chauvelin ne pouvaient soupçonner, au moment précis où nous devions être prêts à le recevoir, n'est-ce pas, petite femme ?

– Et il a obéi ? demanda Marguerite au comble de l'étonnement.

– Sans un mot ni une question. Vous voyez, il arrive. Il n'était pas sur notre route quand nous n'avions pas envie de le voir, et maintenant il arrive à point. Ah ! il fera pour notre jolie petite Suzanne le mari le plus admirable et le plus méthodique qui soit.

Pendant ce temps Sir Andrew Ffoulkes s'était frayé un chemin pour descendre la falaise avec précaution : il s'arrêta une ou deux fois pour écouter les chuchotements qui devaient lui indiquer l'endroit où se cachait Sir Percy.

– Blakeney ! se hasarda-t-il à dire enfin à voix basse, Blakeney ! vous êtes là ?

Un moment après, il apparut derrière le rocher sur lequel Marguerite et son mari s'appuyaient ; à la vue de la silhouette sinistre revêtue de la longue houppelande du juif, il s'arrêta effaré.

Mais déjà Blakeney avait sauté sur ses pieds.

– Me voici, mon ami, dit-il avec son rire niais, bien en vie ! quoique je ressemble à un épouvantail à moineaux dans ce diabolique équipement.

– Morbleu ! s'exclama Sir Andrew au comble de l'étonnement en reconnaissant son chef, par tous les...

Le jeune homme avait aperçu Marguerite et heureusement réprima les mots expressifs qui lui montaient aux lèvres, en voyant l'élégant Sir Percy dans cet accoutrement fantastique et répugnant.

– Oui ! dit Blakeney, avec calme, par tous les... Hum !... Mon ami ! Je n'ai point encore eu le temps de vous demander ce que vous faisiez en France, quand je vous avais ordonné de rester à Londres ? Insubordination ? Quoi ? Attendez un peu que mes épaules me fassent moins mal et, par Dieu ! vous verrez la punition que vous recevrez.

– Je la supporterai avec plaisir en voyant que vous êtes vivant pour me la donner... Auriez-vous laissé Lady Blakeney

faire le voyage toute seule ? Mais je vous en prie, mon cher, dites-moi où vous avez déniché ces vêtements extraordinaires ?

– Mon Dieu ! Ils sont assez originaux, n'est-ce pas ? fit Sir Percy en riant gaiement. Mais, ajouta-t-il avec une gravité soudaine, maintenant que vous êtes là, il ne nous faut plus perdre de temps : cette brute de Chauvelin pourrait envoyer quelqu'un pour nous surveiller.

Marguerite était si heureuse qu'elle eût pu rester là toujours, à écouter cette voix et à poser un millier de questions. Mais en entendant prononcer le nom de Chauvelin, elle tressaillit, prise de peur pour la vie de celui qu'elle aurait volontiers sauvé au prix de la sienne.

– Comment partir ? soupira-t-elle hors d'haleine, les routes entre Calais et ici sont couvertes de patrouilles et...

– Aussi ne retournerons-nous pas à Calais, ma chérie, mais nous allons de l'autre côté du cap Gris-Nez, à moins d'une demi-lieue d'ici. Le canot du *Day Dream* nous y trouvera.

– Le canot du *Day Dream ?*

– Oui, c'est là un autre petit tour de ma façon. J'aurais dû vous dire plus tôt que, en même temps que je glissais le billet dans la hutte, j'y avais ajouté un autre pour Armand, que je chargeais de laisser traîner sur le sol de la cabane, et qui a envoyé Chauvelin et ses hommes galoper après moi jusqu'au Chat gris, mais le premier bulletin contenait les vraies instructions, y compris celles pour le vieux Briggs. J'y donnais l'ordre de gagner le large et de se diriger vers l'ouest. Une fois hors de vue de Calais, il nous enverra le canot dans une petite crique située derrière le cap Gris-Nez, et que lui et moi connaissons bien. Les hommes nous attendront ; nous avons un signal convenu d'avance, et nous serons tous sains et saufs à

bord du *Day Dream*, tandis que Chauvelin et ses hommes surveilleront gravement la petite crique juste en face du Chat gris.

– De l'autre côté du cap Gris-Nez ? Oh ! je... je ne puis pas marcher, Percy, gémit-elle, découragée, en voyant que, malgré ses efforts, il lui était impossible de s'appuyer sur ses pieds meurtris.

– Je vous porterai, chérie, dit-il simplement, l'aveugle conduisant le paralytique, vous savez ?

Sir Andrew était prêt aussi à aider à transporter ce fardeau précieux, mais Sir Percy n'aurait pas voulu confier sa bien-aimée à d'autres bras.

– Quand vous et moi serons tous deux à bord de mon bateau, dit-il à son jeune camarade, et que je serai sûr que les yeux de Mlle Suzanne ne me recevront plus en Angleterre avec des regards chargés de reproches, alors j'irai à mon tour me reposer.

Et de ses bras encore vigoureux malgré la fatigue et les coups reçus, il entoura le pauvre corps exténué de Marguerite et l'enleva aussi doucement qu'il aurait fait d'une plume.

Alors, comme Sir Andrew se tenait discrètement hors de portée de la voix, il y eut beaucoup de choses dites, ou murmurées plutôt, que la brise d'automne elle-même ne put saisir, car elle aussi était allée se reposer.

Blakeney avait oublié toute sa lassitude ; ses épaules devaient être très endolories, car les soldats avaient frappé dur, mais les muscles de cet homme semblaient faits d'acier et son énergie était surhumaine. C'était une course exténuante que cette demi-lieue sur le revers rocheux de la falaise, mais pas un

instant il ne se départit de son courage, pas un instant ses forces ne faiblirent sous le poids de la fatigue.

Il marchait sans arrêt, le pied sûr, ses bras vigoureux enserrant le cher fardeau, et elle était étendue calme et heureuse, tantôt bercée dans un engourdissement momentané, tantôt regardant à la lumière pâle de l'aube naissante les yeux nonchalants, demi-clos, et la bonne figure de son mari, toujours joyeuse, toujours illuminée d'un sourire content ; sans doute elle murmura beaucoup de choses qui aidèrent à raccourcir la route pénible, et mirent un baume calmant sur les membres douloureux.

L'aube aux couleurs multiples commençait à se montrer quand ils atteignirent la petite crique située de l'autre côté du cap Gris-Nez. Le canot attendait : en réponse à un signal donné par Sir Percy, il approcha, et deux solides matelots anglais eurent l'honneur de porter milady dans le bateau.

Une demi-heure après, ils étaient à bord du *Day Dream*. L'équipage, qui était forcément dans les secrets de son maître et qui lui était dévoué cœur et âme, ne fut pas étonné de le voir arriver dans cet extraordinaire travestissement.

Armand Saint-Just et les autres fugitifs attendaient anxieux l'arrivée de leur brave sauveur ; il ne voulut pas s'attarder à entendre l'expression de leur reconnaissance, mais laissant Marguerite heureuse dans les bras de son frère, il se dirigea vers sa cabine.

Tout à bord du *Day Dream* était aménagé avec le luxe exquis si cher à Sir Percy, et avant l'arrivée à Douvres, Blakeney avait eu le temps d'endosser un des vêtements somptueux qu'il aimait et dont il avait toujours une garde-robe complète sur son bateau.

La difficulté de procurer à Marguerite une paire de souliers, et grande fut la joie du petit midshipman, quand il vit que milady pouvait poser le pied en Angleterre dans sa plus jolie paire de chaussures.

Tout le reste est silence ! silence et joie pour ceux qui avaient passé par tant de douleurs et qui avaient enfin trouvé un bonheur immense et durable.

Mais on rapporte qu'au très brillant mariage de Sir Andrew Ffoulkes, baronnet, avec Mlle Suzanne de Tournay de Basserive, fête à laquelle assistait S. A. R. le prince de Galles et toute l'élite de la société élégante de Londres, la plus jolie femme était incontestablement Lady Blakeney, et les vêtements que portait Sir Percy furent de leur côté le sujet principal des conversations de la jeunesse dorée de Londres pendant bien des jours.

Il est aussi un fait certain : c'est que M. Chauvelin, l'agent accrédité du gouvernement de la République française, n'assista pas à cette réunion, pas plus du reste qu'à aucune autre, après la soirée mémorable du bal de Lord Grenville.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Septembre 2006
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : Vincent, Jean-ClaudeM, MichelT, Coolmicro et Fred.